

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

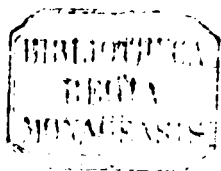
SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L V C I E N
DE LA
TRADUCTION
DE N. PÉRROT,
SR. D'ABLANCOVRT.
SECONDE PARTIE.

Troisième Edition, nouvellement
reueüe & corrigée.



.. Suivant la Copie Imprimée
A P A R I S,
Chez AVGVSTIN COVRBE', 1659.
Avecq Privilege du Roy.





LES IMAGES, O V LES PORTRAITS.

DIALOGUE

DE LYCINVS ET DE POLYSTRATE.

*C'est la description d'une Beauté
accomplie.*

LYCINVS. **I**L m'est arriué presque la mesme chose à la veüe d'une belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arriuoit à l'aspect de la teste de Méduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien accomplie, pour te toucher de la sorte, toy qui és épris d'un autre amour: Mais encore, quelle est cette Nymphe ou cette Deesse, dont les regards sont si

mortels? Ne m'enuies pas le bonheur de la connoître, quand ie deurois estre metamorphosé en rocher, car tu ne deviendrois pas ialoux d'une pierre.

LYCINVS. Si tu l'auois seulement veüe en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statue: Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle auoit ietté sur toy l'un de ses regards; car elle t'attireroit par la force de ses charmes; & tu la suiurois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long temps en peine.

LYCINVS. Tu penses que ie t'en fais accroire; mais ie crains plustost qu'apres l'auoir veüe, tu ne m'accuses de n'en auoir pas assez dit. Du reste, ie n'en sçay autre chose, sinon qu'à voir son train & sa suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle auoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe appareil; mais ie ne te puis dire son nom, & i'ouïs seulement quelqu'un, qui disoit en passant à un autre, Voila quelles sont les beautez d'Ionie: Il ne faut pas s'estonner si la plus belle de toutes ses villes * a produit la plus accomplie & la plus illustre.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis des ses gens qui elle estoit: & ie commence à croire ce que tu-as dit de ton transport, & que tu estois pétrifié comme Niobe, de ne l'auoir pas suiue pour apprendre son logis. Mais pour te punir, ie ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que ie la connoisse au moins par le discours, si ie ne la puis connoître autrement.

LYCINVS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que ie te dépeigne
une

* Smyrne.

O V L E S P O R T R A I T S .

une merueille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs, & de tous les Peintres; & ie crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir deuant les amis.

LYCINVS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Vniuers. As-tu veu la Venus de Cnide, & ouï ce qu'on en dit, qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en iouïr, tant il en deuint amoureux?

POLYSTRATE. Oûi, j'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINVS. Et cét autre d'Alcamène,* qui est dans les iardins d'Athènes?

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si i'y auois manqué.

LYCINVS. Tu auras donc veu aussi la Sofandre de Calamis; * car tu as esté souuent au Chateau. Mais, dy-moy, lequel tu estimes le plus, de tous les ourages de Phidias.

POLYSTRATE. Celuy qu'il estimoit le plus luy-mesme, ie veux dire sa Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye sur sa lance.

LYCINVS. C'est assez, il n'en faut pas dauantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons vn amas de toutes les perfections de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacune a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez différentes, sans choquer les regles de la proportion.

A 3

LY-

* Venus.

* Statuë qui estoit dans la forteresse d'Athenes.

LYCINVS. Ne crain rien ; Je prendray premierement le front , les cheveux , & les sourcils de la Venus de Praxitèle ; avec la gayeté , la douceur , & la viuacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidias , le tour du visage , & la delicatessé des iouës , avec la iuste longueur du nez ;* & de son Amazone l'ouuerture de la bouche , & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera sa gorge & sa belle main , avec la rondeur du poignet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sosandre de Calamis y ajousterá son souris & sa pudeur , avec la propreté & la modestie de son habit ; mais elle aura la teste nuë. * Pour l'âge , nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble , Polystrate , sera-t-elle belle de la sorte ?

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINVS. Tu veux dire sa couleur , où ce qui doit estre blanc , l'est en sa perfection , & tout le reste de mesme ; mais d'où l'emprunterons-nous , sera-ce des Peintres les plus celebres , & qui ont le mieux sceu le meslange des couleurs ? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Iunon. Polygnote la noirceur des sourcils , & le vermeillon des iouës de sa Cassandre , avec la delicatessé du crespé qui la couure , dont vne partie se retrouffe , & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint , Apelles aura soin que la blancheur en soit viue , comme celle de sa Pacate ; & Aetion luy donnera les lésures de sa Roxane. Si tu n'aymes mieux appeller à ton secours Homere , comme le plus excellent de tous les Peintres , qui pour l'embellir , meslera la pourpre à l'iuoie , & luy donnera les regards de

Iunon,

* Ou , simplement la bouche & le cou.

* Sans voiles.

Iunon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, & ses doigts de rose; & vn autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les Graces & les Amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là vne beauté diuine, & veritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis?

LYCINVS. Elle acheuoit de lire vn liure, & ne laissoit pas de s'entretenir avec vne personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelquefois en souriant elle monstroït vn rang de perles orientales; car c'est ainsi qu'on peut appeller la blancheur de ses dents d'iuoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres; de sorte qu'elle rauissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deuiner qui c'est, à ces marques, à son pais, & à sa suite; sans doute qu'elle auoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.

LYCINVS. Et comment la nomme-t-on?

POLYSTRATE. Comme celle d'Abirate, * qui estoit si belle & si modeste.

LYCINVS. Il me semble que c'est elle-mesme, lors qu'il me souuient de ce bel endroit de Xénophon: * & il me semble aussi que ie luy entens prononcer les paroles que ce diuin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en

A 4

* *Panthée.*

* *Cyropédie, lib. 6.*

qu'en passant, & comme vn éclair; Mais moy qui suis son pais, & qui l'ay entretenuë plusieurs fois, ie te diray celle de l'ame; sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si precieux au dehors, & dedans ne sont remplis que de monstres. Mais celle-cy a tous les auantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINVS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la description de ses vertus, afin que ie ne la connoisse pas à demy, & me donne la portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui sont en veüe à tout le monde, & encore plus d'acquérir de la creance dans l'esprit des hommes, quand elles sont vn peu extraordinaires; car personne ne croit que ce dont il est capable. Mais pour commencer, ie n'appelleray point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs, mais les Philosophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray vne beauté sur leur modelle qui sera vn peu à l'antique; ce qui n'est pas vn defect dans la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus iustement que de Nestor, qu'il coule de sa langue vn fleue de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni effeminé; mais tel que d'vn ieune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & s'infineë doucement dans les oreilles, où il laisse vne image qui vit encore apres soy, & y forme vn diuin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouure sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de rauissemens

OV LES PORTRAITS.

semens & de charmes, & qu'elle possède en vn haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'ouïr, Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Thrace & de Cithéron cette diuine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences, si justes, & si bien réglées, que la lyre n'exprime iamais, que ce que la voix dit, le geste imite, & le pié figure en même temps. Si tu l'auois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à trauers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plustost l'auantage de son pais, que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de la Poésie, puis qu'Homere & elle ont vne mesme patrie; enfin ce n'est qu'une mesme chose que la douceur de son chant, & celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doiuent estre, estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car ie ne veux pas faire comme toy vn seul tableau composé de plusieurs beautez différentes, qui souuent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera vn portrait séparé, & conforme à l'original.

L Y C I N V S. Tu me veux traiter splendidement,

Polystrate, & me faire vn bon repas, au lieu d'vn mauuais que ie t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par ses belles connoissances, puis-qu'aussi bien les auantages de l'esprit doiuent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui est respandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure; & disons qu'elle n'a pas seulement vne legere teinture de ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si ie n'allegue point icy d'exemples, c'est parce que ie ne trouue rien dans toute l'antiquité, qui luy puissè estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINVS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plupart anciens, dont l'vn fera du meisme païs: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschinès, les deux plus excellens Peinters qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy; parce qu'ils estoient piquez sur le ieu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aymée de Periclès, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous la prîrons de nous prester toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINVS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits.
pour

pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athènes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & en soit comme vn abrégé. Pour acheuer ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sappho, & Diotime, dont la premiere nous donnera sa magnanimité; la seconde, la douceur de ses occupations; & la derniere, non seulement les auantages que Socrate admire, mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisieme portrait de nostre Heroïne.

LYCINVS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouuer qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les miserables.

POLYSTRATE. Nous en trouuerons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Arété & sa fille Nauficaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en seruira d'exemple, ou si tu veux la femme d'Abirate, dont elle porte le nom.

LYCINVS. Il n'en faut point d'autres, à mon auis, puis-qu'il me semble que tu-as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aymer, & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'eleuent au dessus de l'enuie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouuoir, & ne marchent point sur la teste des hommes, comme cette Até d'Homere, ni ne méprisent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estans venus de peu, sont esbloüies de l'éclat de leur Grandeur,

&c

12 DEFENSE DV DISCOVRS

& aspirant tousiours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des ailles de cire, ne s'esleuent point au dessus de la condition humaine, arriuent au port desiré. C'est ce qui est de plus louable en cette Princeesse, de sorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite vne eternelle felicité.

LYCINVS. Ces vœux sont iustes, Polystrate, & il estoit iuste aussi que celle qui deuoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ses perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les auantages que toy & moy auons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fondement le sçauoir & la Vertu, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautez des Muses qui en ont acheué la peinture.

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

D I A L O G V E

DE POLYSTRATE ET DE LYCINVS.

POLYSTRATE. **I**E t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que
tu-as

tu-as louïée, de ce que tu-as fait pour moy, parce que c'est vne marque de ton zele & de ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits auantages que la Nature m'a donnez. Mais ie veux bien aussi que tu sçaches, que ie ne hais rien tant que la flatterie, & que ie la prens pour le témoignage d'une ame basse, aussi bien que le mensonge. Je suis d'une humeur, que les louanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & ie me boucherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car ie tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celui qu'on loue, se reconnoist à chaque trait; & ce qui va au delà, est vne pure flatterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aises qu'on leur donne les auantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, ayant un beau masque; ou de belle taille, pour auoir de hauts patins. Car le masque estant leué, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les louanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, elles ostent mesmes ce qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition, qui n'auoit point d'autre defaut que d'estre un peu trop petite: mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cédres, elle tremouffoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût deuenue plus grande, iusques-là qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souuent cét endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de la ioye la faisant leuer, ne découure son defaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus

plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheueux estans tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa vn grand prix à qui loueroit mieux sa chevelure, & estoit rauie d'entendre les Poëtes celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aises que les Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts, côme si elles pouuoient avec iustice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais ie me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'auoir point besoin qu'on mesle de fausses loüanges parmy les miennes qui ne seruiroient qu'à oster la creance aux autres. Quoy que i'estime donc ton ouurage pour la beauté des pensées & de l'inuention, ie ne puis souffrir que tu me compares à des Deesses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu trouueras cela moins estrange, lors que tu sçauras que i'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes esgalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit de ton discours; autremēt, ie proteste que c'est malgré moy que tu le publie, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eust point disputé la beauté à Venus, ni à Iunon, mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aise que tu fasses courré cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me loües, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouurage, de me contenir dans les bornes de la raison, & de ne me point esleuer au dessus de la cōdition humaine. Tu sçais qu'Alexandre qui n'est pas loüé pour sa moderation, ne put souffrir qu'on taillast le mont Athos à sa ressemblance,

ni

ni qu'on en fist vne statuë qui tint vn ville * d'une main, & de l'autre versast vn fleuve, par où il s'est esleué vne statuë plus grande que le mont Athos, & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaist dans ton Dialogue, puis-que c'est pour moy qu'il est fait, sans me faire vne chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse broncher. Car ie ne croy pas que tes loüanges conuiennent, ie ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde, Il n'est pas permis aux victorieux des ieux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intédance des ieux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. L'ay peur de mesme, que la Renômée ne brise la statuë que tu me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princesse; c'est à toy à auiser aux moyens de la contenter. Car elle m'a iuré qu'elle auoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouurage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à vne femme, puis-que i'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lors que ie suis venu à y réuer; car ie ne m'en estois pas apperceu d'abord, côme on ne voit pas bien les choses, quelles ne soiēt à vne iuste distance. En effet, de comparer vne mortelle à Venus & à Iunon, ce n'est pas tant l'éleuer que raualer ces Déeses, puis-que pour arriuer à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous; ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles

* Ou, deux villes en ses deux mains.

elles pas capables de faire le portrait de la tiéne, sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Je ne sçay comment cela est eschappé à vn homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire mesme auare des louanges legitimes. Du reste, tu ne dois point auoir honte apres Phidias, de corriger ton ouurage, encore qu'il ait desia veu le iour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statuë de Iupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y auoit trouué à redire, comme le iugement de plusieurs ne se pouuant pas tromper si aisément que celuy d'un seul, quand ce seroit mesme celuy de Phidias. Voilà quel est mon sentiment, & celuy de cette Dame.

TOXARIS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé par la force & la multitude de tes raisons; si bien que ie ne sçais que respondre, outre que mon Iuge est ma partie, & qu'il n'est pas malaisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se deffend point. Mais il est contre les formes de Iustice, de condamner vne personne sans l'oüir; & pourueu que tu me permette de me iustifier, il ne sera pas necessaire, à mon aduis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Je suis si esloigné de cela, que ie contribuerois volontiers à ta deffense.

LYCINVS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais ie ne laisseray pas de les dire, pourueu que tu te vueilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouuoir souuenir.

LYCINVS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour respondre à vne si longue accusation ; toutefois ie te promets de l'abreger en ta faueur. Dy-luy donc de ma part, *Que . . .*

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme si elle estoit presente, & ie luy rapporteray ta harangue.

LYCINVS. Puis-que tu veux que ie luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, ie commenceray ; mais ie ne sçay comment l'opinion de sa presence m'estonne ; touttefois, il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon accueil : Voy-tu pas son visage doux & serein !

LYCINVS. Vostre modestie, grande Princeesse, triomphe de mes éloges, & la deffense que vous me faites de vous louer, surpasse toutes mes louanges. J'aurois oublié la plus grande, ie l'auoüe, qui est vostre pieté, & vostre respect enuers les Dieux ; & ie vous ay obligation de m'en auoir auerty. S'il faut donc retoucher à vostre portrait, ce ne sera pas pour en oster quelq; chose, mais pour y adjouster vn dernier trait de pinceau, qui l'embellira extrememēt. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vostre modestie, & meritez d'autant plus les louanges, que vous les mesprisez. Car, comme a dit vn grand Philosophe, * le moyen d'arriuer à la gloire, c'est de la fuir ; & celui-là seul merite qu'on le loue, qui ne veut pas estre loué. Mais pour entrer en ma deffense, ie diray d'abord, *Que* les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Iustice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le mesme priuilege quand ils louent, parce que la louange est vne chose libre, qui n'a pour but que d'agrandir le

B

sujet

* *Diogene.*

sujet dont elle parle, & de mutrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on cõpare, ou pour parler plus clairement, on ne doit iamais comparer ce qu'on louë, à quelq̃ chose de moindre ou d'ẽgal, mais tousiours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer vn chien, que de le comparer à vn chat, ni à vn renard ; & ce seroit le louer foiblement, que de le comparer à vn loup. Il faut aller plus loin , & luy donner la derniere perfection dont sa nature est capable , comme fait le Poëte , lors qu' il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louer l'vn de ces illustres Athlètes * de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à vn simple lutteur ; mais dire avec vn autre Poëte , *Que Pollux n'eût pas eu la hardiesse de l'attaquer , ni Hercule avec ses bras de fer , de se presenter deuant luy*. Vous voyez comme il esleue son Athlète , non seulement au dessus des autres ; mais au dessus des Dieux mesmes de la lutte , sans qu'ils s'en soient iamais offensez , ni qu'ils ayent vangé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte , qui ont esté tous deux illustres, l'vn pour sa force, & l'autre pour sa Poësie , dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouuer estrange que pour vous louer , j'aye cherché vne modéle au dessus de vous , & ie n'en pouuois trouuer que dans le ciel. Je vous estime de haïr la flatterie ; car c'est vne marque de vostre generosité ; mais ie vous veux apprendre à la distinguer de la louange , afin que vous n'y soyez point trompée. Le flatteur , comme il a l'ame basse , n'a pour but que son interest particulier , qu'il cherche dans la satisfaction d'autruy , & ne craindra point de louer Therfite de sa beauté , & Nestor de sa ieunesse, s'il croit que cela luy puisse seruir.

* *Glaucus, &c.*

servir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'est d'agrandir son sujet; ce que l'Historien ne peut pas faire. Il comparera donc la vitesse d'un excellent cheual, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux; au lieu que le flatteur le dira d'un cheual & d'une maison ordinaire; ou louera une chose qui n'est pas louable, comme ce Courtisan de Demetrius *, qui le voyant enrumé, le louoit de touffer & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flatteur se sert d'hyperboles excessives, & que l'autre y est fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nostre sujet, Je diray, que si j'auois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je serois un veritable flatteur; Mais lors que ie parle de celle qui surpasse toutes les autres, ie ne fors point des bornes de la louange. D'ailleurs, ie ne vous ay pas comparée proprement à des Déeses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerue de Phidias, ne sont pas les veritables Déeses, & il me semble mesme qu'il y a quelque irreuerence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la nature est immortelle & inuisible. Mais icy l'auantage mesme est de leur costé. Car lors que ie vous compare à leur statuë, j'aparie une chose morte à une viuante, & l'ouurage de l'homme à celui de Dieu. Mais quand ie vous aurois comparée à des Déeses, ie l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere même vostre citoyen, qui compare Briseïs pleurant, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, ajoute; *C'est ainsi que parla Briseïs pareille aux Dieux.* Vous lisez tous les iours ces vers & autres semblables, sans les condamner, & les apprenez mesme par cœur. Mais quand vous ne les approu-

neriez pas, ils se sont acquis vne prescription de plusieurs Siecles, où personne n'a jamais condamné Homere pour ce sujet, quoy qu'ils'en soit trouué d'assez hardis pour donner le fouët à son image, & retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer vne captiue qui pleure, à la Déesse du ris & de la ioye; & ie ne pourray pas comparer à son image, vne Princeesse gaye, & riante, pour ne rien dire d'auantage, puis qu'elle ne le veut pas. Le laisse à part qu'il donne le mesme épithète à Pâris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la teste de Iupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire vn homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'esgaler les hommes aux Dieux, il compare la cheuelure d'Euphorbe aux Graces, quoy qu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouurage est plein de semblables cōparaisons, ou plustost, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamnerez en ma personne, ou que vous ne permettiez à vn autre ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Iunon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Vn autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est vn champ vaste & libre. Mais se faut-il estonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis qu'on prend iusqu'à leur nom? Tesmoin les Zenons, les Ephe-

stions.

stions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens.* Vne Reine de Cypre s'est nommée Latone, sans que cette Deesse en soit offensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au pais. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeler l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand ie serois coupable pour auoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouster encore plusieurs choses à celles-cy; mais i'espargne ta memoire.

P O L Y S T R A T E. Non pastrop, à mon aduis; Car tu-as passé le temps que ie t'auois prescrit; & ie ne sçay comment ie pourray retenir vn si long discours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en décharger, & par le chemin ie fermeray les oreilles, & à vn besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

L Y C I N V S. Va, & pren garde de t'en bien acquitter. Lors que le Iuge voudra prononcer la Sentence ie m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.

* *Iupiter, Vulcain, Bacchus, Neptune, Mercure.*

TOXARIS, OV DE L'AMITIE'.

DIALOGUE

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant
l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples
à l'avantage de son país.*

MNESIPE. **Q**UOY, Toxaris, vous sacrifiez
à Pilade & à Oreste, comme à
des Dieux ?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toutefois
comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNESIPE. Mais est-ce la coustume parmy
vous, d'honorer les morts par des sacrifices ?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de cele-
brer des festes à leur honneur, lors que nous croy-
ons qu'ils l'ont mérité.

MNESIPE. Et que pouuez-vous esperer de
ces loüanges ?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation
de leurs vertus, & donner cette consolation aux
gens de bien, de voir honorer la memoire de ceux
qui leur ressembtent ; outre qu'il ne nuit point d'a-
voir les Heros fauorables.

MNESIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré
en des estrangers qui estoient vos ennemis ? Car
ayant esté pris sur vos costes, après avoir fait naufrage

frage & estans prests à estre sacrifiez , ils tuerent leurs Gardes, & massacrerent vostre Roy, puis emmenerent la Prestresse de Diane captiue, & la Déesse mesme à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des sacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suiure leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cet honneur, Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui deuoient seruir eux-mesmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour deuoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, des'enbarquer sur le Pont-Euxin qui n'auoit esté frequēté iusqu'alors que par les Argonautes; sans craindre ni les Fables du pais, ni le nom d'Inhospitaliere qu'on donnoit à cette mer? Et quel excès de valeur à des captifs, de tuer vn Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers iusqu'à ses Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle louange, quoy que ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons?

MNESIRE. Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la nauigation dont tu parles, les Pheniciens en entreprennent tous les iours de plus grandes & de plus dangereuses, ne retournant en leur pais que sur la fin de l'Automme, après auoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pylade, ces gens-là meritoient mieux d'estre adorez qu'eux, quoy que souuent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choses de peu de valeur.

T O X A R I S. Escoute comme des Barbares ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mesmes. Car nous auons basti des Temples à des hommes à qui vous n'auiez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouuerez-vous d'illustre tombeau, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycènes; au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes, sans que pour estre estrangers, on les ait iugez indignes de cet honneur? Car la vertu est adorable, mesme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est graué dans le Temple d'Oreste, sur vne colonne d'airain; & c'est la premiere chose que nous apprennons à nos enfans, afin que ces semences de Vertu estans cultiuées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines, de sorte qu'ils oublieroient plustost le nom de leurs Peres, que celuy de ces illustres Amis, qui ont laissé vn exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé vn vaisseau brisé contre des escueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaines, & qui deffendent leur liberté aux despens de la vie de plusieurs & du Roy mesme, puis enleuent Diane & sa Prestresse. * On les suit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur nauire; les vns grimpent sur le gouuernail, les autres s'attachent aux cordages; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contrains de se sauuer à la nage, ou blesez, ou estonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire esclater leur Amitié, qui est le sujet principal de nostre adoration, puis-que tu le veux scauoir. Car les

Scythes

* *Iohigénie.*

Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus diuin, ni de plus grand threſor, qu'un bon amy; & n'ont point de vice plus en horreur, que la trahiſon & la perfidie. C'eſt pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, & de ſe ſacrifier pour leur ſeruice, & ont pris ceux-cy pour les Dieux proteſteurs de l'Amitié. Car ils ſont deſpeins qui négligent chacun leur propre ſalut, pour celuy de leur amy, & le couurent de leur corps, lors qu'ils ne le peuuent plus deffendre.

M N E S I P E. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'eſtes pas ſeulement fideles amis & belliqueux, mais eloquens, tant tu as ſceu bien deſpeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands perſonnages, & rendre raiſon d'une choſe qui m'eſtoit encore inconnüe. Car ie ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en ſi grande veneration parmy les Scythes, qui n'auoient, à mon auis, qu'une impetuofité brutale, & eſtoient ſans tendreſſe ni affection pour leurs proches; ce que ie iugeois par leur couſtume barbare, de manger leurs peres apres leur mort.

T O X A R I S. Ie ne veux pas maintenant deffendre nos couſtumes, ni faire voir qu'elles ſont plus iuſtes que les vôtres; Il me ſuffit pour cette heure de montrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les theatres ſ'entrebatre à qui mourra le premier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont beſoin de voſtre aſſiſtance; & demeurez muets, quand ils implorent voſtre ſecours; comme ces perſonnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laiſ-

ser à part ces vieux contes d'amitié, * que vous rebatez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & ie ne te céle point que l'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coustume de mon pais, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

MNESIPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en camp-clos, contre vn si adroit & si vaillant Champion, ie ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit estrange qu'elle le cedast maintenant à vn Scythe, après les auoir tous vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si ie souffrois cet affront, ie meriterois de perdre, non-seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié; & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNESIPE. Ie le veux, Tu commenceras le premier, après auoir fait serment de ne rien dire que de veritable; car il ne seroit pas difficile de faire vn mauuais Roman.

TOXARIS. C'est à toy à commencer, puisque tu-as donné lieu à la dispute.

MNESIPE. Quel Dieu veux-tu que ie te iure? Te contenteras-tu de Iupiter Philien, qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs?

TOX-

* d'Achile & de Patrocle, de Thesee & de Pirithoüs.

TOXARIS. Oüy, & i'attesteray celuy de mon pais, qui respond à celuy-là.

MNESIPE. Je te prens donc à tesmoin, ô Jupiter Philien, & proteste de ne rien alleguer icy, que ie n'aye veu moy-mesme, ou que ie n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos, & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephése, de famille ancienne & opulente; mais qui s'estoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de temps, ont tousiours plusieurs gens autour d'eux, pour seruir à leur diuertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plustost qu'à nous-mesmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne les pouoit souffrir, quoy qu'il ne laissast pas de viure avec eux pour complaire à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'estat que de son ancien camarade, iusques-là qu'il luy deuint mesme insupportable par ses frequentes remonstrances. Car il ne pouoit s'empescher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancestres, & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere auoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Cōme vn mal en attire vn autre: Ces flatteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquette, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantost par des dédains affectez, tantost par de feintes caresses, scauoir si bien enflamer ceux qu'elle auoit pris, qu'ils ne s'en pouoient deffaire. Lors qu'elle eut attrapé ce ieune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux

faux amis qui pettoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas eschapper; mais après l'avoir enuélé dans ses filets, comme elle en pensoit triompher, elle devint la proie de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens* qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant; Ses seruanes luy faisoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni iour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soupirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arriuoit, l'arrestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçauoit mesler à propos, les larmes, les dédains, & les soupirs, parmy les attraits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs allées & venues il en iouït, & dès-là on crut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy; & de peur qu'il ne vint à se dégouter par la iouïssance, elle ne le vouloit plus voir si souuent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit vn homme de condition, & des principaux de la ville d'Ephese. Cela l'enflamma de sorte que ne pouuant souffrir son absence, il enuoyoit tous les iours quelques-vns de ses amis la visiter, ne s'entretenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouuoit voir, il se consoloit par la veüe de son portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il auoit, meubles, argent, maisons, pierres; de sorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille si opulente, qui estoit la premiere du pais; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour vn jeu-

* *Bonquets, &c.*

jeune Candoit fort riche, qui cōmença à entrer sur rangs, surpris par les mesmes artifices. Il s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maitresse, il a recours à Agathoclés qui voyoit tout cela, il y auoit long-temps, sans y pouuoir donner ordre. Il luy conte donc son auenture, avec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot, & luy auouë franchement qu'il ne pouuoit plus viure sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perduë d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches, vend vne seule maison qu'il auoit, & luy en donne l'argent. Aussi-tost il va trouuer sa maitresse, que le reçoit à bras ouuerts, & ses flatteurs r'entrent en grace comme auparauant ; leurs amourettes recommencent, si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit ; mais il ne fut pas plustost entré, que le mary se presente l'espée à la main, soit, qu'il en fust auerty par sa femme ou non, & menace de le tuër. En cette extrémité il ne s'abandonne point ; mais empoignant vn baston, il luy en donne vn si grand coup sur la teste, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa femme, qu'il acheue après de tuër avec l'espée de son mary. En suite, il repousse les valets estonnéz, qui se mettoient en deuoir de l'arrester, & se sauue chez Agathoclés, où des le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Prouince, qui le renuoye à l'Empereur, après auoir tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quitte point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa deffense ; & comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses iours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit ;

stoit ; & lors que tout fut mágé , il se louë à des peſcheurs* d'huiſtres à l'eſcaille, qui ſeruët à la teinture de la pourpre, & l'entretient de ſon trauail, ſans l'abandonner meſme après ſa mort. Car il ſ'habituâ là, & ne retourna point en ſon païs. Voilà vn exemple d'amitié qui eſt arriué en nos iours ; & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés eſt mort en cette Iſle.

T O X A R I S. le voudrois que tu n'euffes pas fait de ſerment, pour auoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me ſemble digne de mon païs.

M N E S I P E. En voicy vn autre qui n'eſt pas moins illuſtre, que i'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont i'ay eu la confirmation par ceux-là meſmes qui y auoient part. Il diſoit que venant vn iour d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pleïades, la tempeſte le prit au ſortir du deſtroit de Sicile ; & le porta iuſques près de l'Iſle de Zacynthe, ſans qu'il pût ſurmonter l'effort des vagues. Il auoit pluſieurs perſonnes dans ſon nauire, & entr'autres deux ieunes hommes de ſon païs ; l'un robuſte & vigoureux, nommé Euthydique ; l'autre tout paſſe & deſſait appellé Damon, qui ne faiſoit que de releuer d'une grande maladie. Celuy-cy ſe trouuant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaiſſeau, qui dans cet interualle vint à pancher d'un coup de vent, & le renuerſa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à ſon amy, qui ſe jette auſſi-toſt apres ſans delibérer, quoy que ce fuſt en plein minuit, & qu'il fuſt deſia couché, & commence à le ſouleuer ſur les flots, où il ne ſe pouuoit plus ſouſtenir à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il eſtoit. Ceux du Nauire émeus de cōpaſſion, les voulurent ayder ; mais ils furent emportez à vn inſtant par la violence de la tempeſte ; & tout ce qu'ils peurent faire, fut de leur ietter quelques pieces de liege avec

* Plongeurs.

l'échelle

l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous la, ie te prie, à considerer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuues de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, de se jetter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & s'exposer à vne mort toute certaine, pour sauuer son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blâchissantes, meslé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite auprès luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une veritable amitié?

T O X A R I S. Haste-toy, ie te prie, de me dire ce qu'ils sont deuenus; car ie brusle de le sçauoir.

MNESIPE. Ne crain point, ils philosophent tous deux presentement dans Athènes; mais le Pilote emporté par la tempeste, ne m'a pû côter l'histoire que iusques-là; & i'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges iusqu'au point du iour, qu'apperceuant l'eschelle du nauire qui estoit faite de grosses planches, ils môtèrent tous deux dessus, & se sauuerét dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester davantage en des mortalitez inutiles, Voicy vn troisieme exemple qui ne le cède point aux deux autres. Eudamidas de Corinthe en mourant fit vn testamēt qui sēbleroit ridicule à tout autre qu'à vn amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille*; & l'un estant mort cinq iours après, soit de regret ou autrement, celuy qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, maria la fille de son amy & la sienne en vn mesme iour, & leur donna à toutes deux vn mesme mariage. Quant à la mere, il la nourrit iusqu'à la mort, quoy que

* *Carixene.*

le

le peuple criast que le defunt auoit trouué le secret d'heriter après la mort, de son amy. Que te semble Toxaris, de la generosité d'Aretas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la sienne? Ne merite-t-il pas de faire vn de nos exemples, à la gloire & à l'auantage de sa patrie?

TOXARIS. Oui, sans doute, quoy que i'admira encore plus la hardiesse & la confiance du testateur; car celuy qui a la resolution de faire vn semblable testament, est capable non-seulement de l'exécuter, mais de quelque chose encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, mesme sans en estre prié.

MNESIRE Tu dis vray, passons à l'exemple de Zénothémis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme i'ay estois Deputé de mon pais. C'estoit vn homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouuay qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car elle estoit borgne & perite, toute contrefaite & percluse de la moitié du corps; & tomboit mesme du haut-mal, à ce qu'on disoit. Comme ie m'estonnois donc que la fortune eust aparié deux choses si dissemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit vn riche homme de Marseille, amy de Zénothémis, nommé Ménecrate, qui pour auoir rendu vne Sentence iniuste, fut déclaré infame, & tous ses biens confisquez, selon la rigueur de la loy. Accablé d'un si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans qu'il eût dequoy la pouruoir; car comme tu vois, elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté.

Com-

Comme il s'en plaignoit donc à Zénothémis, & déplorait sa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement; Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourueüe, & là-dessus il le prend par la main, le mène chez soy, & partage avec luy ses trésors, qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il auoit perdus. Il ajouta à cette largesse vn festin, comme s'il eust eu enuie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis; & lors qu'ils eurent soupé & fait les effusions accoustumées à la fin du repas, Zénothémis remplissant sa coupe; Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car i' épouseray aujourd'huy ta fille, & le contract est tout dressé, où ie confesse auoir receu en mariage vingt-cinq talens. * Comme l'autre resistoit, ne pouuant souffrir qu'un homme si riche & si bien-fait épousast vne fille si pauvre & si mal-faite, il la prit entre ses bras, & alla consumer son mariage dans vne autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a tousiours tenuë depuis pour sa femme, luy faisant mille caresses; & la menant avec luy, cōme tu vois. Car bien-loin d'en auoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres auantages. Aussi le Ciel a beny son action, & luy a donné vn beau fils, qu'il a présenté depuis peu au Senat, en habit de deuil, pour faire plus de compassion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit fils la confiscation de son ayeul; & en sa faueur, l'a rétably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter vn semblable exemple de ton pais, où vous n'aymez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Démétrius de Sunion. * Il auoit esté esleué dès son enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour ap-

C

* Douze mille écus.

* Alopecien.

prendre la Philosophie Cynique, sous ce Philoſophe de Rhodes, qui eſtoit alors ſi celebre; mais Antiphile vouloit eſtudier en Medicine. Comme Démétrius eſtoit allé voir les antiquitez du païs, & nauigeoit, il y auoit deſia fix mois, ſur le Nil, ayant laiſſé au logis ſon camarade, qui ne pouuoit ſouffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriua à Antiphile vn accident, qui luy fit bien regretter l'abſence de ſon amy. Car vn de ſes eſclaues s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emporterent la ſtatue de Dieu, avec pluſieurs autres choſes qu'ils cachèrent ſous vn lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayans eſté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confeſſerent tout à la queſtion; de ſorte qu'on arreſta l'eſclaue, & en ſuite ſe maïſtre, qui eſtoit aux eſcoles publiques, apres auoir trouué chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faiſoit qu'on ne l'oſoit ſecourir, & chacun l'auoit en horreur cpmme vn ſacrilege, & eût creu faire vn crime de boire meſme & de manger avec luy. Cependant, ſes deux autres eſclaues emportent tout ce que luy reſtoit, tandis qu'il eſt en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire ſeruice à Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas ſeulement ouïr, lors qu'il ſe vouloit iuſtifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de miſere; car il couchoit ſur la terre, ſans pouuoir eſtendre ſes iambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à vne piece de bois; mais de iour il n'auoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois, le bruit des chaînes l'empeschoit de pouuoir repoſer de iour, non plus que de nuit, parce qu'il eſtoit enfermé peſſe-meſſe avec pluſieurs autres criminels dans

vn cachot puant, où il auoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable mesme aux plus robustes, & à plus forte raison à vn ieune homme; qui auoit esté esleué tendrement, il commençoit à défailir peu à peu; & ne vouloit desia plus rien prendre, lors que Démétrius, qui ne sçauoit rien de l'affaire, arriua; & si tost qu'il l'eust apprise, courut en haste à la prison, où l'on ne le vbulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il faut donc attendre iusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine mesme à entrer; & encôre plus à reconnoistre son amy tout defiguré; apres l'auoir cherché long-temps; comme on fait vn homme entré les morts, en vn iour de bataille. Et s'il ne se fût auisé de l'appeller par son nom; il ne l'eust iamais pû trouuer. Mais comme il eut respondu, il le reconnut à sa voix, & luy détournant les cheueux de dessus le front; s'éuanouit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Démétrius estant reuenu le premier; ayda son compagnon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des haillons dont il estoit couuert. En suite il sortit pour l'assister; & comme il n'auoit ni credit ni argent; il se loüoit pour porter des marchandises sur le port; & apres auoir travaillé tout le matin, il portoît tout ce qu'il auoit gagné à son amy, dont ils donnoient vne partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venue, il falloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur vn petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de brâches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vescuèrent ainsi quelq; temps, iusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne, si bien que Démétrius qui ne pouuoit

quitter son amy, s'alla par desespoir declarer complice du mesme crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils taschoient d'adoucir leurs maux par leur conuersation, & chacun auoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Démétrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouuoit pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites vn accident impreueu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car vn prisonier ayant recouré vne lime, lima la chaîne où ils estoient tous attachez, & se sauua avec les autres, apres auoir tué les Gardes : Mais la pluspart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà ; & cependant nos deux amis demeurerent dans la prison, & arresterent leur esclau, aymant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort mesme ; & le Gouverneur de l'Egypte ayant appris cette nouuelle, les mit tous deux en liberté, apres qu'ils eurent iustifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile *, & le double à Démétrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pais où il est encore à present. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus estendus, si tu ne t'estois plaint que nous auions plus de paroles que d'effet. Car ie t'aurois rapporté les harangues que Démétrius fit deuant le Iuge, où pour descharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, iusqu'à ce que l'esclau les deschargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses oppo-

ser •

* 2500. *liure.*

ferà de si grands exemples, si tu ne te veux refoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmy les Scythes. Mais apres auoir si bien deffendu des estrangers, * tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainsi contre toy-mesme, en m'encourageant à ta deffaite. Mais ie vais commencer sans préambule; car outre que ce n'est pas la coustume de mon pais, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'atten pas d'oïr icy l'histoire de quelqu'un, qui en faueur de son amy aura espousé vne femme pauvre & contre-faite, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux; Tout cela n'est que iéu, au prix des exemples que ie te veux alleguer. Ce n'est pas que ie te condamne d'auoir dit ce que tu sçauois, puis-que tu n'auois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont iouït la Grece, empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se connoit que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes tousiours en guerre avec nos voisins, soit pour l'attaque ou pour la deffense, il se presente tous les iours mille sujets de tesmoigner nostre courage & nostre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons inuincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons vn braue homme, nous recherchons son amitié, comme on fait vne maistresse; & celuy qui luy rend plus de seruice, c'est celuy qui l'emporte. En suite,

C 3

on

* *Oreste & Pilade.*

On se jure l'un à l'autre vne amitié inuiolable; & qui se fait en cette façon: On se picque le bout des doigts, & l'on en reçoit le sang dans vne couppe, où chacun trempe la pointe de son espée, & puis suce cette liqueur precieuse, qui est la marque d'une amitié eternelle, & vn tesmoignage qu'on veut espancher son sang l'un pour l'autre. * Personne ne peut auoir que deux amis; & ceux qui en ont dauantage, sont mes-estimez, comme des Courtisans qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, estant diuisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, ie commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en vne bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amisoque qu'il ay-moit. Cependant, ie te iure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Dieux que les Schythes adorent, que ie ne te diray rien que de veritable.

MNESIPE. Ie t'aurois assez cru sans iurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à tesmoin des diuinitez de grande importance, afin de pouoir mentir plus hardiment.

T O X A R I S. Quoy tu ne veux pas que ie jure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on reuere?

MNESIPE. Si cela est, tu pouois appeller à tesmoin plusieurs autres déitez; car il y a plusieurs genres de mort.

T O X A R I S. Ne scaurois-tu t'empescher de chicaner vn homme qui porte vne espée? sur tout, apres qu'il t'a laissé parler tout ton saoul, sans t'interrompre.

MNESIPE. J'ay tort, ie l'auouë, & t'en deman-

* Ou, l'on ne peut estre que trois à cette alliance.

mande pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras , sans craindre que iet'interrompe.

TOXARIS Il y auoit quatre iours qu'Amisoque & Dandamis s'estoient iurez vne amitié eternelle , & auoient bu du sang l'un de l'autre , pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pié , & dix mille cheuaux. On s'estoit campé sur l'une & l'autre riuë du Tanaïs, pour leur empescher le passage ; mais ils enleuerent d'abord tout ce qui estoit au delà , à la reserue de ceux qui se sauuerent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant son amy prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à nage pour l'aller secourir ; mais il ne fut pas plustost à l'autre bord , qu'il fut enuëloppé par les ennemis ; & sur le point de perir , il s'écria qu'il venoit pour rachetter vn prisonnier. A ces mots ils s'arresterent tout court , & le menerent au General , qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner ? Moy-mesme, dit-il , puis qu'on m'a pris tout mon équipage , & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare , nous nous contenterons d'une partie ; & là-dessus il luy fit arracher les yeux , & le renuoya avec son amy , plus ioyeux de cette conqueste, qu'affligé de la perte de sa veüe. Sa presence rendit le courage aux Scythes , qui creurent n'auoir rien perdu en conseruant vn si grand thresor. Cela estonna mesme les ennemis, lors qu'ils vinrent à considerer à quels gens ils auoient à faire ; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, apres auoir brüillé les chariots qu'ils auoient pris , & laissé vne partie du butin. Cependant , Amisoque ne voulut point conseruer la lumiere , que son amy auoit

perdue pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illustres aueugles nourris aux dépens du public, qui reuere leur vertu. Que peux-tu opposer, Mnésipe, à vn si grand exemple, quand se te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que ie t'absoudrois du serment de fidelité que tu as iuré? Si tu auois à traiter vne si noble matiere, combien y aurois-tu meslé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son amy? Combien de harangues pour le r'auoir? Combien de tesmoignages de ioye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car ie me suis contenté de rapporter la chose nüement, sans rien alterer de la verité. Passons à vn autre exemple, qui sera encore plus court. Bélite, l'vn des parens d'Amisoque, voyant Basthé son amy, terrassé à la chasse par vn lion, & sur le point d'estre deuoré, saute en bas de son cheual, & frappe la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lascher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son amy. Le lion irrité se jette sur l'vn, après auoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son espée au trauers du corps, & venge d'vn mesme coup la mort de son amy & la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en mesme tombeau, & mis le lion auprès en vn tombeau séparé. Mais ne t'arreste point à ces deux exemples, en voicy vn troisieme plus considerable, de trois amis qui ont fait des merueilles l'vn pour l'autre. Arfacomas ayant esté enuoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui auoit tardé trois mois à en-

enuoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après auoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arfacomas ne l'eut pas plustost veüe, qu'il en deuint amoureux, & comme c'est la coustume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a ; lors que tous les autres eurent vanté à l'enuy leurs thresors & leur puissance, après auoir fait les effusions accoustumées ; il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scythes ; & ayant bu vn grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit estonné de ce discours, sçachant bien que les Scythes sont fort pauvres, & que celuy-cy particulièrement n'auoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il auoit de troupeaux & de chariots, qui sont les richesses du pais : Je n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il estoit yure ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Riuaux, & emmena sa maistresse. Arfacomas de retour, conte son auanture à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également, & qu'on auoit preferé de vains tresors à la grandeur de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut,

dit Loncate, partager entre nous la vengeance; l'apporteray la teste du Roy, & Masente enleuera ta maistresse, tandis que tu armeras le pais pour soutenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront servir volontairement, pour le bruit de ta vaillance & la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coutume des Scythes, lors que quelqu'un est offensé, & qu'il n'a pas le moyen de se venger, de faire rostir un bœuf, puis le mettre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par là, & qui le veulent secourir, en prennent un morceau, & iurent de luy amener l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son pouuoir; & ceux qui n'ont que leur personne, d'y venir eux-mêmes: & en disant cela, ils mettent le pied droit sur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus considérables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse, qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arsacomas assemble donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pied. * Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau, remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque commission de la

part.

* Tant Infanterie legere qu'autre.

part du Roy. Il fut donc bien loin, auant qu'on eût découuert le meurtre ; outre qu'on negligea de le pourfuiure, pour songer à l'eslection d'un nouveau Prince, parce que le pais est partagé en diuerses factions. D'autre costé, Masente auerty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouuelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du defunt ; Qu'il se hastast donc de se saisir de l'Empire, & menast avec luy sa femme, qui estoit la legitime heritiere ; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy auoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princesse l'auoient enuoyé pour le porter à cette entreprise, & empescher l'eslection du frere bastard du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme façon, & parlent mesme langage, on ne pouuoit decouurir la fourbe ; outre qu'il s'estoit fait couper les cheueux, pour mieux iouer son personnage, parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'auance donc à grandes journées pour preuenir l'eslection, après luy auoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & la nuit mesme la charge sur un cheual, à l'ayde d'un caualier qui le suiuit ; & quittant le chemin du Bosphore, il prend celuy de Scythie, où il arriue le troisieme iour, après auoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arsacomas, telle qu'il la desiroit ; car le Duc de Machlyne ne l'auoit pas encore espousee. Comme Arsacomas ne se pouuoit lasser de luy redre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du seruice qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouuoit moins faire pour luy,

luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais comme les deux doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Machlyne auerty de la trahison, & de l'eslection du bastard dont i'ay parlé, retourne tout court en son pais, & entre avec vne grande armée en Scythie, & le bastard aussi de son costé, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs qui auoient pris son party. Apres leur ionction, leurs troupes se trouuerent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y auoit trente mille Archers à cheual. Nous marchâmes contr'eux avec enuiron trente mille hommes, en contant la caualerie parmy laquelle i'estois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plustost apperceus, que nous destachâmes contr'eux nostre Caualerie, pour attaquer l'escarmouche; mais apres vn long combat, nous fûmes rompus, ce qui n'empescha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirast en bon ordre, sous la conduite d'Arfacomas, sans que l'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre où estoit Loncate & Masente fut inuestie, & ils y furent tous deux blesez; l'vn à la cuisse, & l'autre à l'espaule & à la teste; ce qu'Arfacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui auoient tant fait pour luy, & s'ouurant vn passage par le fer, alla enleuer ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens; de sorte que les ennemis plierent, sur tout apres qu'il eut couppé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils enuoyerent demander la paix; Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de liurer des Ostages, & les Alains de subjuguer la Sindiane, dés long-temps reuoltée; si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes seruent leurs amis.

MNESIPE. Cette histoire a quelque chose de Roman, Toxaris; & ie croy, sans offenser les Dieux que tu-as iurez, que tu y as vn peu meslé de ton inuention, pour faire la piece plus belle; car tout réussit à ton Heros, contre son esperance.

TOXARIS. C'est vne marque de vostre incredulité, ou plustost de vostre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous auez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais ie te veux confirmer cet exemple par vn autre qui m'est arriué à moy-mesme. Comme ie sortis de mon pais, pour aller estudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés, avec qui i'auois esté esleué dès mon enfance, nous arriuâmes à Amastris sur le Pont-Euxin; & dès que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, après auoir renfermé nos hardes dans vne hostellerie. Mais au retour, nous trouuâmes qu'on auoit crocheté nos coffres,* & emporté tout ce que nous auions; de sorte que par desespoir, comme vn jeune-homme, ie me voulois donner de mon espée à trauers le corps, pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy, lors que Sisinnés me retint, avec assurance qu'il trouueroit quelque inuention pour nous faire subsister. Car nous n'auions pas seulement de quoy viure ce jour-là; si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se deuoit battre trois iours après, pour vn prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il reuint tout court, me dire que ie ne me misse point en peine, & qu'il auoit trouué de quoy nous enrichir en vn instant. Quand les trois iours fu-

* Ou la serrure de nostre chambre.

furent escoulez, que tous passâmes du mieux que nous peusmes; il me mena au theatre; où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable; car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit deschirer par des bestes farouches. Mais en suite on vit entré vn grand jeune-homme bien fait, suiuy d'un Herault, qui cria; Que celui qui se voudroit battre contre luy receuroit dix mille dragmes.* Sifinnés incontinent se presente; & ayant touché l'argent; me l'apporte; & me dit; Si ie suis victorieux; voilà dequoy continuer nostre voyage; sinon, tu retourneras au pais avec cet argent, après m'auoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié; il s'arma de toutes pieces, hormis de l'habillement de teste; & entrant au combat, receut d'abord vn fendant sur le jarret, dont il perdit beaucoup de sang; ce qui faillit à me faire esuanouir, croyant que la blesseure fût mortelle. Mais comme son ennemy s'auançoit plus hardiment après ce coup; il luy en porta vn au defect de la cuirasse; dont il le renuersa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'assit sur le corps, ne se pouuant plus tenir debout; & ie le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blesseure, qu'il en eschappa, & est maintenant au pais, où il a espousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conseruer la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens qui l'ont veu, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuue de cette histoire chez les A-lains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la vic-toire;

* 2500. liur.

ctoire; & ie n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans* en la compagnie d'un de ses amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse; de sorte qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses espauls, & le sauve à trauers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seulement qu'elle le suiuist; ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut estouffé par la vapeur du feu; mais l'autre qui venoit après, échapa. Comme on luy reprochoit en suite qu'il auoit abandonné ses enfans, pour sauuer un estranger; l'en pouuois, dit-il, auoir d'autres; mais ie n'eusse iamais recouru à vn semblable amy. Voilà mes exemples; tu-as dit les tiens, il ne reste plus que de trouuer vn Iuge, pour sçauoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNESIPE. Il en falloit eslire vn auparavant; mais puis que nous ne l'auons pas fait, il faut remettre nostre dispute à vne autre fois, & rapporter de nouueaux exemples après auoir choisi vn Iuge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plustost par nostre vnion, & ne ferons qu'un mesme corps & qu'une mesme ame, côme ce Geryon des Fables, qui est à mon advis, vn symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ni de vaines ceremonies; la passion que nous auons tous deux
tes-

* L'un de 7. ans, & l'autre à la mamelle.

48. L'ASNE DE LVCIEN.

tesmoignée, pour rendre cet honneur à nostre país, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

TOXARIS. Je le veux, soyons amis désormais iusqu'à la mort; & si nous ne pouuons tousiours viure ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme ie t'iray voir en Grece.

MNESIPE. L'entreprendrois de plus grands voyages pour trouuer vn amy fait comme toy.

L'ASNE DE LVCIEN.

L'Autheur feint qu' allant en Theſſalie, il logea chez vne Magicienne, qui ſe changea en oiſeau pour aller trouuer vn Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit vne boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne; D'où il prend occaſion de conter les diuerſes auantures qui luy arriuerent, iusqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a deſrobé ce ſujet, mais il l'a eſtendu plus au long.

COMME i'allois à Hypate en Theſſalie, pour quelques affaires, ie rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui i'appriſ qu'un nommé Hiparque, chez qui ie deuois loger, eſtoit

estoit vn homme fort riche , mais fort auare , qui n'auoit qu'une seruante , & viuoit fort mesquinement. Lors que ie fus arriué à son logis , ayant pris congé de ma compagnie , ie frappay a la porte , & sa femme me vint ouurir ; après m'auoir fait longtemps attendre ; & me demanda ce que ie voulois. Je luy respondis que i'apportoie des lettres à son mary , d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussitost ; apres auoir refermé la porte , puis me reuint dire , que ie serois le bien venu. Je les trouuay en arriuant , qui commençoient à souper , estant tous deux couchez sur vn petit liét , * avec vne table deuant eux ; mais ils faisoient fort mauuaise chere ; car ie ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiparque eut leues ses lettres , il s'escria que le Philosophe Decrian estoit vn galand-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit , comme ie voyois , mais qu'il estoit à mon seruice , & que ma presence le rendroit plus illustre. Alors , appellant sa seruante , Prenez les hardes de Monsieur , dit-il , & le menez dans vne chambre , & de là au bain ; car il doit estre las , après le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en vne petite chambre fort propre , & me montrant le liét ; C'est là , dit-elle , que vous coucherez , & i'en dresseray vn autre en ce coin pour vostre valet. De là i'allay au bain , après auoir donné de l'argent à la seruante , afin d'achepter de l'orge pour mon cheual. Au retour , mon hôte me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique , mais il y auoit de bon vin vieux , dont nous fîmes carousse après soupper ; & puis ie m'allay coucher , après nous estre entretenus de diuerses choses , comme on a de coustume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où i'allois , &

D

fi

* Coustume ancienne.

si ie faisois estat de demeurer-là ; le luy respondis que non, & que ie voulois aller pour quatre ou cinq iours à Larisse, quoy que mon dessein en effet fust de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir si i'y pourrois rencontrer vne Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fist voir quelque euenement extraordinaire. Dans cette resolution, ie me promenois par la ville, lors que ie rencontray vne femme assez bien faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui i'estois, & comme elle l'eut appris, elle s'escria qui i'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aymoit pas moins les enfans que les siens propres, & que i'auois grand tort de n'estre pas venu descendre chez elle ; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. le luy fis mes excuses, & luy dis que ie ne pouuois pas honnestement quitter mon hôte, qui m'auoit si bien receu ; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain auaricieux d'Hiparque ? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, après m'auoir si bien traité. * Alors soufria, elle me dit à l'oreille, que ie prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit vne des plus grandes Magiciennes du pais, qui changeoit les vns en bestes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma ieunesse, iointe à la qualité d'estranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout rauy d'auoir rencontré ce que ie cherchois, ie pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, resuant aux moyens que ie tiendrois pour venir à bout de mon dessein.

&c.

* C'est vne raillerie.

& faisant estat de gagner la seruante , qui estoit fort iolie , & qui sçauoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte , c'eust esté à mon auis , violer le droit d'hospitalité. En arriuant, ie trouuay , par bonheur , la seruante seule qui apprestoit à souper , & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle auoit à faire la cuisine ; A quoy elle me respondit , assez plaisamment , qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette responce , ie m'approchay pour la caresser ; mais elle me dit en se retirant , que ie ne m'approchasse pas trop près , si ie n'auois enuie de me brusler. Car si elle m'auoit touché seulement du bout du doigt , elle me mettroit tout en feu ; & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette bruslure. Comme ie riois de la gentillesse de ses reparties , & que ie l'appellois belle Cuisiniere , Vous ne sçauiez pas , dit-elle , quelle Cuisiniere ie suis ; car si ie veux , ie vous accommoderay de toutes pièces , & vous hacheray menu comme chair en pasté. Ie luy respondis , Qu'elle m'auoit desia mis en capilotade , & que ie pensois estre sur le réchaut , tant ie sentoie de chaleur. Elle s'esclata de rire à cette responce , & me dit qu'elle estoit grande Magicienne , & que si elle m'auoit vne fois charmé , elle pourroit apres cela me jetter des pierres , que ie ne voudrois pas m'enfuir. Ie luy repartis , que ie sentoie desia l'effort de ces charmes , & que ie ne la pouuois quitter. Apres quelque contestation , à la fin nous tombâmes d'accord , & elle me promit de venir dans ma chambre , quand sa maistresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour , & que nous eûmes soupé , ie me retiray , après quelques santez , feignant d'auoir enuie de dormir. En entrant dans

ma chambre, ie trouuay la collation preste, & mon lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On auoit mesme transporté ailleurs celui de mon valet. Si tost qu'elle eut couché sa maistresse, elle me vint trouuer, & nous nous mîmes à faire collation, & à nous porter force santez & force baisers, & goustier les prémices de l'amour. On verra bien-tost, dit elle, si tu sçais aussi bien faire que dire; car ie m'appelle Palestre, * & n'ay point encore trouué d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lutte. Comme i'eus accepté le combat, elle se deshaille, & me dit que le champ estoit ouuert à ma valeur.* Apres quelques tours d'escrime, où chacun tascha de montrer ce qu'il sçauoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & ie pris tant de plaisir à ce petit exercice, que i'en oubliay presque le sujet de mon voyage. A la fin ie la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puis-qu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous vne si sçauante maistresse. Elle me iura qu'elle ne sçauoit point d'autre mestier que celui que la Nature luy auoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle auoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se métamorphoseroit en quelque animal. Quelques iours après elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maistresse se deuoit changer en oiseau, pour aller trouuer son galant. Que i'eusse bon courage, & qu'elle me la monstreroit en cét estat. La nuit venuë, elle me mène sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par vne fente, ie vis sa maistresse

* Lutte.

* Il y a icy vne page de saletez retranchée.

stresse toute nuë, qui iettoit deux grains d'encens dans vne lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez long-temps. En suite, tirant vne phiole de son armoire, elle s'huila par tout iusqu'au bout des ongles, & en vn instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en aîsles, & elle s'enuola par la fenestre avec vn grand cry. Je fus si surpris de cette merueille, que ie faillis à tomber de mon haut, doutant si ie songeois, ou si i'estois éveillé, tant qu'à la fin reuenu à moy, ie conjura ma nouuelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on deuenoit en cet estat, & si l'on conseruoit encore son iugement. Elle entre aussi-tost dans la chambre, ne me pouuant rien refuser, & m'apporte vne petite bouteille, dont ie ne me fus pas plustost huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couuert de poil, mon visage & mes oreilles s'allongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derriere vne longue queue; de sorte que me regardant au miroir, ie trouuay que i'estois vn Asne. La fille estonnée aussi bien que moy, d'vn si estrange accident, commence à se frapper l'estomac, & à s'arracher les cheueux, & s'escrie qu'elle auoit pris vne phiole pour l'autre, deceuë par la ressemblance, à cause qu'il y en auoit plusieurs dans l'armoire, mais que ie patientasse iusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses, dont ie n'aurois pas plûstost goûté, que ie reprendrois ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'vne beste, ie conseruois le sens d'vn homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais ie

ne pouuois m'expliquer ; & comme i' ouuris la bouche pour me plaindre , ie commençay à braire , au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux , que ie m'en allay baissant la teste droit à l'escurie , me coucher auprès de mon cheual , & du baudet de mon hoste , qui me receurent à grands coups de pié , au lieu de me faire place, tant ils auoient peur que ie ne vinssse manger leur foin. Ie me retiray donc en vn petit coin , fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir , sur le triste estat où i'estois , ie commençay à condamner ma curiosité, & à reconnoistre ,

Qu'il n'est rien qui punisse

Vn homme vicieux , comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-mesme, i'allois estre rencontré en cét estat par quelque loup , ou quelque'autre beste farouche , ie iollerois bien le personnage que ie represente. Sur ces entrefaites , i'entens perçer la paroy , & vois entrer des voleurs l'épée à la main , qui après auoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans , & en firent des ballots, dont ils me chargerent avec mes compagnons, & nous chassant deuant eux , gagnerent la porte par des ruës destournées, & de là des montagnes voisines couuertes de bois, où ils arriuerent sur le point du iour. Ie ne puis dire le mal que souffroient mes camarades ; mais on ne scauroit exprimer la douleur que ie sentoie à marcher sur les cailloux , avec vne charge sur le dos , moy qui estois vn asne de bonne maison , qui n'estois pas accoustumé à la fatigue. Ie bronchois donc à chaque pas ; mais on me faisoit releuer à coups de baton. En cette extrémité ie voulus m'escrier, O César ! pour implorer le secours du Prince ; mais la parole me manqua sur l'O,

&c

& ie ne pus acheuer le reste ; si bien que cela ne seruit qu'à me faire battre par les voleurs, que ie trahissois par mon cry. Ie resolus donc de continuër paisiblement mon chemin, puis-que ie reüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empescher de paistre en allant. Sur le midy nous arriuâmes à vn hameau de connoissance, où nous fûmes fort bien receus; & tandis que nos maistres disnoient, on nous donna quelq; poignée d'orge; mais ie n'en pus iamais gouster, parce que ie n'y estois pas accoustumé; & voyant le iardin ouuert, ie m'y iettay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroïssoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arriuant, ie trouuay que c'estoit vn laurier-rose, qui est vn poison mortel aux asnes & aux cheuaux. Cependant, comme ie mangeois quelque salade pour me refraichir, le lardinier arriue auec le baston à la main, & m'en donne quelques coups; mais ie tournay le derriere si à propos, que ie le iettay à la renuerse d'un coup de pié à l'estomac. De là ie pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchast les chiens apres moy; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour eiter la rencontre des grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours; mais ie ne laissay pas arriuant de recevoir quelques coups de baston du lardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors que nos maistres eurent disné, on nous remit nostre charge pour continuër nostre chemin, & par malheur la plus grosse m'escheut en partage, dequoy desesperé ie déliberois de me coucher là pour me faire descharger, lors que l'autre baudet qui auoit peut estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on le voulut releuer, & qu'on vit qu'il n'en

vouloit rien faire, on luy coupa les iarets & on le ietta en bas des rochers ; ce qui me fit sage aux despens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheual & moy ; ce qui me faisoit creuer de dépit. Mais voyant que tout reüssissoit à contre-pié, ie résolus désormais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller sur l'esperance de trouuer des roses au giste, qui n'estoit pas loin. Nous y arriuâmes auant la nuit, & trouuâmes en arriuant vne vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & serra tout ce que nous auions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur apprestre à manger ; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilèrent près du feu, puis s'estant lauez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriua encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuuent dire des voleurs, apres auoir fait vn beau coup. Cependant, le cheual & moy estions attachez au ratelier, où ie faisois tres-mauuaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, ie mangeay vn morceau de pain que ie luy auois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant vn d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enrager ; car si elle eust esté toute seule, ie me fusse sauué aisément ; mais c'estoit vn ieune-homme robuste & vigoureux qui auoit l'espée au costé, & iettoit de temps en temps des regards de trauers sur la porte qu'il

qu'il auoit fermée. Trois iours après les voleurs reuinrent sur le minuit avec vne belle fille qu'ils auoient prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du iour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-toſt vn eſtranger avec grand équipage; ſi bien qu'ils ſe leuerent de table en tumulte, & s'armerent, puis ſortirent en foule, emmenant avec eux le cheual & moy, après auoir laiſſé en garde la fille à la vieille. Ie n'allois qu'à coups de baſton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arriuez ſur le grand chemin, l'eſtranger fut incontinent déualisé, & l'on nous chargea de ce qu'il auoit de meilleur, laiſſant le reſte caché dans le bois. Cependant, comme on nous faiſoit marcher en diligence, i'allay heurter par hazard contre vn caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter aſſez long-temps: mais lors que ie vis qu'on deliberoit de me traiter comme on auoit fait mon camarade, ie vainquis ma douleur, & fis le reſte du chemin, comme ſi ie n'euffe point eu de mal. On alla requerir la nuit meſme, ce qu'on auoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheual, & l'on me laiſſa au logis, à cauſe de ma bleſſure. Comme on fut party, ie diſois en moy-meſme, Qu'attens-tu icy dauantage, à ſeruir de paſture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Pren vne bonne reſolution; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette penſée, ie cours droit à la porte, & la vieille après moy pour m'arreſter; mais voyant qu'elle n'eſtoit pas aſſez forte, & que ie l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queue, elle appelle à

son secours la Pucelle ; qui prenant son temps, monte sur moy & me pique , priant les Dieux de fauoriser sa retraite , & promettant tout bas de me donner la liberté, si ie la pouuois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'vn si beau dessein, i'allois comme vn genest d'Espagne , & non pas comme vn baudet estropié, lors qu'en vn tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle alloit ainsi la nuit, & si elle n'auoit point-peur des esprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme ie n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, ie ne me pouuois presque soustenir sur ma mauuaise jambe ; ce qui faisoit creuer de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez viste comme le vent ; & quand il faut retourner à la maison , vous ne sçauriez faire vn pas ? Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon ; & en disant cela, ils commencent à charger sur moy, tant qu'ils me font vne blessure à la cuisse. En arriuant ils trouuerent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empescher qu'elle ne se sauast vne seconde fois ; & s'estant mis à table delibererent en beuuant, quel supplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là dessus, l'vn dit qu'il la falloit enfermer toute viue dans mon ventre, après m'auoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'vn rocher, pour seruir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun approuuoit l'extrauagance de ce supplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'auoit pas
resolu

resolu de nous perdre, amene dans cet interualle le Preuost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en vn instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maitresse sur mon dos, pour la ramener à son pere ; & par tout où nous allions on nous iettoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au deuant de nous avec des acclamations & cris d'allegresse. Lors que nous fûmes arriuez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauuaise fortune, & celuy qui auoit contribué tout ce qu'il auoit pû à sa déliurance. Mais ie ne pouuois manger de ce qu'on me donnoit, & enuiois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'auoit plustost fait levrier que baudet. Quelques iours après les nopces, cet Dame pour s'acquitter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cauales, qui estoit la plus belle recompence qu'on pût donner à vn animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'auoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté ; & pour comble de mal-heur, les Cheuaux jaloux de me voir parmy leurs Cauales, croyant que ie n'estois pas là pour enfiler des perles, estoient sans cesse après moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me desroboit mon orge ; au lieu d'vn asne gras & refait, ie deuins vne meschante haridelle. D'ailleurs, on m'enuoyoit querir du bois sur vne montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'vn petit coquin, qui me chargeoit comme vn Elephant,

à Beroée, qui est vne des meilleures villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché ; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fust présenté vn de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie, qui m'achetta trente dragmes. * Lors que nous fûmes arriuez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il appelloit ses Pucelles, qu'il leur auoit amené vn beau mignon pour les diuertir, ce qui les rendit tous ioyeux ; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit, pour s'en diuertir luy-mesme, & luy souhaitterent vne heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aller par pais ; & lors que nous fûmes arriuez au premier village, l'vn d'eux se mit à iouer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à dancer & à branler la teste, tout furieux, iettant leurs chapeaux, * & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en vn instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist enuie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amassierent quantité d'argent ; car on leur donnoit iusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans vn autre village, ils prirent vn grand garçon fort & robuste, pour leur seruir d'estalon ; ce qui me toucha tellement, que ie ne pûs m'empescher de crier, en voyant leur infamie, O *Iupiter*, sans songer que j'auois perdu la parole. Quelques païsans qui auoient perdu vn baudet, accoururent au cry, pensant

* 7. liures dix sels.

* Mitres.

ſant que ce fût le leur, & en entrant deſcouvrirent tout le myſtere; de ſorte que le bruit en courut auſſi-toſt par tout, ce qui les obligea à deſloger la nuit ſans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à vn arbre, & me fouëtterent dos & ventre, pour auoir reuelé leur honte, iuſques-là que tranſportez de fureur, ils me voulurent eſgorger; mais la Déeſſe ietta des regards ſi furieux, que cela les arreſta. Ils la chargerent donc tout de nouveau ſur mon dos, & continuèrent leur chemin, tant qu'ils arriuèrent ſur le ſoir en ſa maiſon d'vn Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des ſacrifices; mais i'y fus en grand danger. Car par malheur vn de ſes amis luy ayant enuoyé vn cuiſſot d'aſne ſauuage, les chiens ſe mangerent à la Cuiſſine; ſi bien que le Cuiſinier ſe vouloit pendre de deſeſpoir, craignant la colere de ſon maĩſtre; lors que ſa femme luy conſeilla de m'eſgorger, & de mettre vne de mes cuiſſes en la place, parce que i'eſtois gras & refait. I'eſtois donc mort, ſi ie n'eufſe entendu moy-meſme la trahiſon, & couru à l'eſtourdie en la chambre du maĩſtre, où ie renuerſay d'abord la table & les flambeaux. Mais ie faillis à trouuer ma perte, où ie cherchois mon ſalut; car tout le monde ſe voulut ietter ſur moy, comme ſur vn furieux; & on m'alloit mettre en pieces, ſi de frayeur ie ne me fuſſe ſauué en l'appartement de mes Preſtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partimes donc le lendemain de grand matin, & arriuâmes en vn gros bourg, où ils dirent que la Déeſſe vouloit coucher dans le Temple; de ſorte que les habitans credules la vinrent prendre auſſi-toſt avec grande reuerence, & la placerent près la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans vne meſchante maiſon, où nous
de-

demeurâmes assez long-temps ; & au départ nous emportâmes avec nostre Déesse, vne coupe d'or du Temple ; mais les habitans l'ayant descouvert, coururent après nous ; & la trouuant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à vn Meusnier, qui chargea aussi-tost sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par vn sentier rude & espineux. En arriuant, ie vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fut de mauuais presage ; comme en effet, on me mit à l'astelier dès le lendemain, après m'auoir bouché les yeux ; & parce que ie feignois d'estre tout neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner comme vne girouëtte, ayant desia appris plusieurs fois à mes despens, qu'il ne faut point se laisser contraindre à faire son deuoir. Comme mon Maistre vit que ie diminuois à veüe d'œil, & que ie ne pouuois porter vn si grand trauail, il me vendit à vn lardiner, qui se seruoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce ; car tandis qu'il trauailloit au jardin, ie demourois tout le iour à ne rien faire ; mais ie ne mangeois aussi que quelques meschantes laiëtuës pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyuer approchoit, & qu'il n'auoit pas dequoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa vn soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue ; & comme il vit qu'il ne luy respondoit rien, il luy donna vn coup de baston,* sans considerer qu'il ne l'auoit pas fait par mespris, mais parce qu'il n'auoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le lardiner irrité se iette sur luy, & le renuerse ; & comme l'autre crioit qu'il le tueroit,

* Ou, fouët.

roit, il le batit de telle horte, après luy auoir osté son espée, qu'il fut cōtraint pour se sauuer, de cōtrefaire le mort. Le Iardinier le laisse donc là, & chargeant son espée sur mes paniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en auertit ses camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant descouuert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maistre estoit caché dans vn coffre, & moy dans vn grenier, où l'on m'auoit enleué par vne poulie, comme en lieu où l'on ne me viendrait iamais chercher. Mais par vne maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme i'entendis du bruit en bas, ie mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant apperceu, ils me montrerent, en riant, au Iuge, qui entrant là dessus, cherchant mon maistre qu'il le trouua, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me liura aux soldats, qui me vendirent deux escus au Cuisinier d'un Seigneur de Theffalonique, qui auoit son frere Sommelier au mesme logis. Ils me placerent en vn petit coin de leur appartement; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, ie pris mon temps qu'ils estoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, ie commençay à faire bonne chere de ce qu'il y auoit, rauy de trouuer de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperceurēt point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que ie m'estois vn peu espargné; mais cōme i'y retournois souuēt, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauuais œil, & compterent tout depuis en le resserant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laissois pas d'engraisser, ils entrerent en quelque soupçon; & m'ayant espïé, descourirent tout par la fente de la porte. Ils furent si estonnez du commencement, qu'ils demeure-

rent

rent comme immobiles ; mais en suite ils allerent appeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit vne huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit , il y accourut luy-mesme ; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier , il ouurit la porte de la chambre , dont ie fus tout surpris ; mais pour faire durer le spectacle , il me fit mener dans la sale , & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que i'eusse desia beaucoup mangé , neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur , & que cela pourroit contribuër à ma liberté , & servir à me faire reconnoistre , ie me mis à table fort proprement , & commençay à goustier de tout ; & comme quelqu'un se fut escrié , qu'il me falloit apporter du vin , le maistre commanda qu'on m'en donnast , & i'en beus vn grand trait. Alors , tout rauy d'auoir trouué vn si grand thesor , il m'achette de son Cuisinier, le double de ce que ie luy coustois , & me donne à vn affranchy pour m'instruire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile , parce que i'en sçauois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur vn liët * , & m'appuyois sur le coude , comme on fait quand on veut manger. Je luttois avec luy , dançois sur les piez de derriere , & faisois mille autres gentilleses , donnant à connoistre par vn branlement de teste , que i'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par-tout de cette merueille. On m'admire comme vn prodige , ne sçachant pas que dans cet asne il y auoit vn homme enfermé ; Et comme le temps approchoit que mon Maistre deuoit donner vn spectacle de Gladiateurs à Theſſalonique , il me mena avec luy , & ie le portay sur mon dos vne partie du chemin. Lors que nous fûmes arriuez , le

peu-

* Liët de table.

peuple accourut pour me voir ; car la renommée en estoit desia respandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faisois mille singeries, pendant qu'il disnoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'Affranchy tiroit beaucoup d'argent ; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, ie deuin en fort bon point. D'ailleurs, i'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de mesme, de sorte qu'une Dame deuint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Affranchy. Au retour du soupper nous la trouuâmes qui auoit fait dresser vn lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où i'auois accoustumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour estre plus molement & plus delicieusement. Au milieu de la chambre estoit vne lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frotta & moy aussi d'une huile tresprecieuse ; puis m'embrassant me traîna par le cou sur le liect, avec des parolles & des caresses, comme si i'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que ie me portois fort bien ; mais comme ie n'auois point caressé de femmes depuis ma metamorphose, ie craignois de la tuer, & qu'on ne me punist apres comme vn homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasiphaé, qui auoit bien aimé vn Taureau, ie me mis en deuoir de la satisfaire, & trouuay que c'estoit à grand tort que i'auois eu cette frayeur. Le iour venu, elle se leua à regret, & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans vne antichambre, après auoir obtenu vne seconde nuit pour le mesme prix. Mais mon maistre auerty par son Affranchy, nous vint regarder à trauers la porte ; & estonné de cette mer-

ueille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec vne esclauue de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin * donc des jeux, on me mit dans vn liët, dont le bois estoit garny d'or & d'escaille de tortuë, & l'esclauue auprès de moy; & en cet estat on nous traîna avec vne machine au milieu de l'amphitheatre, au grand estonnement de tout le peuple. Il y auoit là vne table couuerte de toutes sortes de mets, & seruite par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que i'auois de coucher avec vne femme deuant tout le monde, ie n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vint deuorer.* Dans cette apprehension il vint à passer vn homme qui portoit des roses, ce que ie n'eus pas plustost apperceu, que ie courus en manger, & repris ma premiere forme. Iamais spectateurs ne demurerent plus estonnez que ceux-là, & les vns vouloient qu'on me bruslast comme vn Magicien, les autres qu'on apprist de moy auparauant les raisons de cette merueille; lors que ie m'approchay du Gouverneur de la Prouince qui estoit present; & luy ayant fait le recit de mon histoire, i'offris de tenir prison iusqu'à ce que i'eusse justifié tout ce que ie luy auois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon pais,* il me sauta au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arriue avec de l'argent pour me racheter; mais

* Ou, enfin le iour des ieux estant arriué.

* C'est qu'il y auoit des voûtes autour de l'amphitheatre, où elles estoient renfermées.

* Lucius, Patras ville d'Achaïe.

mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors ie creus qu'il estoit de mon deuoir d'aller remercier cette Dame, qui auoit tesmoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma métamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriua tout le contraire; car ie reconnus de la froideur dans son entretien, que ie ne sceus à quoy attribuer, si ce n'estoit à quelque auantage que i'auois perdu. Comme ie luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'auoit esté qu'un effet de la curiosité, parce qu'elle n'auoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que i'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux, & contay mon auenture à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plustost arriuez au pais, que i'allay rendre graces aux Dieux, d'auoir eschappé de si grands dangers, & d'estre arriué au port après tant d'orages.

IVPITER CONFOND V.

DIALOGUE

DE IVPITER ET D'VN CYNIQUE.

L'Auteur soustient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques, qui est ce qu'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrétiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & croyent que ce n'est autre chose que le decret de sa Prouidence.

LE CYNIQUE. **I**Vpiter, ie ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu-as tant de peine à leur accorder; Mais, comme Philosophe, ie cherche la verité; & voudrois bien sçauoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, Que les ordres du Destin sont inuiolables?

IVPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celui-cy s'est donc mespris, quand il dit, parlant de quelqu'un, de peur qu'il ne
de-

descende aux Enfers, malgré la Parque.

IVPITER. Il est vray ; car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne ; mais les Poëtes, lors que leur fureur les quitte, sont sujets à faillir comme les autres ; ce qui n'arriue pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy ; mais si ce que tu dis est veritable, la Fortune n'est donc qu'une chimère, quoy qu'on celebre tant son pouuoir, & que son nom soit tousiours en la bouche des hommes.

IVPITER. Il n'est pas permis de tout sçauoir ; mais pourquoy faisois-tu cette question du destin ?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques ?

IVPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souuient de ce qu'Homère te fait dire dans vn assemblée des Dieux, Qu'avec vne chaîne d'or tu peux enleuer les hommes & les elemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si cela est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à vn filet,* où tu demeureres acroché comme vn poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

IVPITER. Que veux-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistres du monde, & qu'on ne puisse éuiter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puis-que vous ne sçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

IVPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouueaux Docteurs qui nient

* *Le filet des Parques.*

E 3

la

la Prouidence ; mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

LE CYNIQUE. Je te iure par le fuseau des Parques,* que ie l'ay fait innocemment, & que ie me iuis embarqué insensiblement dans cette dispute ; mais cependant tu vois la consequence qu'on en peut tirer.

IUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y auoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise, ou l'on nous en demande de nouuelles, ou l'on nous reuere comme vne Nature plus haute & plus excellente. Après tout, encore fait-on la reuerence à celuy qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. I'en tombe d'accord, pourueu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouuoir de vous-mesmes, & que vous n'estes que comme vn outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dependez comme nous, d'un ordre superieur, & estes esclaués d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à eterniser vostre seruitude, au lieu que nous sommes déliurez de la nostre par la mort.

IUPITER. Mais cette dépendance n'empesche pas que nous ne viuions à nostre aise, & dans vne parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques-autres ; Mais Vulcain est-il heureux de travailler continuëlement à sa forge, comme vn courtaut de boutique ? Et Promethée iouïssoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare,

* Ou par la quenouille.

Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apolon, qui ont seruy à Laomedon & à Admète ? Le laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on vous fond souvent au creuset, qui n'est pas vn petit supplice.

IUPITER. Tu ne peux t'empescher de nous dire des iniures ; mais pren garde que tu ne t'en repentes vn iour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces ; Tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ; & combien voit-on apres tout, de sacrileges impunis ?

IUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois des ces Philosophes qui nient la Prouidence ?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehendes, ie ne sçay pourquoy ; mais ie voudrois bien sçauoir ce que c'est que vostre Prouidence, & si elle est maistresse ou esclaué du Destin ?

IUPITER. Je t'ay desia dit que tu ne pouuois tout sçauoir. Mais pour vne question tu en fais vne douzaine, & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'auons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouuoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-mesme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu vueilles establir ton Empire au préjudice du leur.

IUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous, quoy que cela soit inutile aussi, puis qu'elles ne peuuent changer ce qu'elles ont vne fois ordonné, & que c'est vne fatalité inéuitable.

IUPITER. C'est-là vne doctrine capable de bouluerser tout le monde, & de mettre l'Vniuers en com-

bustion. Mais quand il n'y auroit autre chose, nous meritions bien qu'on nous remercât de ce que nous prédifions l'auenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçauoir ce qu'on ne peut éuiter ? Car ce que vous dites au pere d'Edipe, est ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils se tuera*, puis qu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils ; Et le fils de Crésus ne pouuoit éuiter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer, outre que la pluspart de vos Oracles sont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celui des Perses, que Crésus renuersera en passant le fleuve de Lydie.

IUPITER. Lors qu'Apollon rendit cet Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il luy auoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuuent ils mettre en colere, veu qu'estans sans corps ils sont exempts de passion ? Dy plustost qu'il estoit ordonné que Crésus seroit trompé par l'Oracle, & ramené tout au Destin, iusques à vos actions & à vos paroles.

IUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien ; mais tu as raison de nous mespriser voyant que ie t'épargne, moy qui tiens vn foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ; & quand tu me frapperois, ie ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques ? Dy-moy, toutefois ; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer des cheffes & des rochers, & quelques-fois des innocens ? *

Tu

* Voy l'Argument du dialogue qui suit.

Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir? Pourquoy Phocion & Aristide meurent-ils dans vne honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence? Pourquoy Socrate est-il contraint d'aualer du poison? Pourquoy les Tyrans massacrent-ils les gens de bien? En vn mot, pourquoy le vice est-il triomphant, & la vertu opprimée?

IUPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là bas après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le sçaurons quand nous y ferons. Mais si dès ce monde les meschans estoient punis, & les gens de bien recompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

IUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des vns & de la recompense des autres, après cette vie?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense, ou qu'on les punit?

IUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni recompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

IUPITER. Tu es vn impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles se peuvent mesler de tant de choses. Je les trouue bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais ie ne te veux pas importuner davantage; car ie ne suis pas peut-être destiné à estre plus sçauant.

IVPITER LE TRA- GIQVE.

DIALOGVE DES DIEVX,

Où quelques autres parlent.

☛ Il choque icy tout ouuertement la Prouidence; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriuer dans le monde; ce qui en a embarrassé d'autres aussi bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des recompenses eternelles, on peut dire, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie seruent aux vns d'espreuue ou d'instruction, & aux autres de chastiment. Que l'aduersité contribuë plus que la prosperité à former l'homme spirituel, qui est le chef d'œuvre des Ouurages de Dieu, & que la felicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit. Du reste, on voit arriuer des choses si à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des

meschans, que pour la iustification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit vn effet de la Prouidence, quoy que ses ressorts nous soient souuent inconnus.

MERCURE. **Q**V'as-tu, Iupiter, d'estre ainsi triste & reueur comme vn Philosophe? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; Ne nous le cèle point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy-nous ton mal, nous y trouuerons peut-estre quelque remede.

IUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement?

IUPITER. *Orace maudite, que tu me fais de mal! Ah le meschant animal que tu-as fait, Promethée!*

MINERVE. Qui a-t-il? Dy-le hardiment; Il n'y a icy que de tes amis.

IUPITER. *Ah! mon foudroyant tonnerre, vain espoiruantail de cheneuiere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle vn langage plus humain; nous ne sçauons pas assez bien nostre Euripide pour te respondre.

IUNON. Je sçay bien ce que c'est, sans qu'il le die.

IUPITER. Nullement; Tu en paroistrois plus touchée.

IUNON. Je suis si accoustumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais je gagerois à te voir ainsi passe & melancolique, que
tu-

tu-as quelque amour dans la teste ; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que les sanglots & les larmes.

I V P I T E R. Tu-és plaisante , de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

I V N O N. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

I V P I T E R. Nos affaires , mes amis , sont sur le point de perir ; & comme on dit, les fers en sont au feu.

I V N O N. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre , ou si les Titans ont brisé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

I V P I T E R. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers, & il n'y a rien à craindre de ce costé-là.

I V N O N. Pourquoi viens tu donc faire icy le Comedien , & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

I V P I T E R. Vn Philosophe Stoïque & vn Epicurien eurent hier vne dispute, touchant la Prouidence , en presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurië vint iusqu'à nier, qu'il y eust des Dieux ; & quand il y en auroit, qu'ils se meslassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nostre party ; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain , qui est aujourd'huy ; Cependant, chacun est en suspens de l'issuë de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles , & que iamais affaire plus importante n'a esté traittée sur la terre, ni dans le Ciel ; car il est question de sçauoir si nous serons encore adorez , ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

I V N O N. Je ne m'estonne plus de ta resuerie , ni des termes tragiques dont tu t'es seruy pour exprimer

mer ta douleur ; car la chose le merite bien.

IUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'aduis que l'on publie l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'interest de toute la Communauté ; il ne faut quelquesfois qu'un sot pour donner un bon aduis.

IVNON. Je suis de mesme sentiment.

MINERVE. C'en'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grands Assemblées ; car l'un se plaist à deffaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, ie serois d'aduis que tu donnasses ordre en particulier, que le Stoicien remportast la victoire, & que l'affront en demeurast à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'escole, ni de faire un supercherie en une dispute publique. D'ailleurs, si Iupiter decide tout seul une affaire de cette importance, on dira que c'est un Tyran, qui fait tout de sa teste, sans prendre aduis de personne.

IUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Iupiter, que le Conseil se tiendra dans une heure ; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de consequence, où chacun a interest.

IUPITER. Ce style n'est pas assez esleué pour une avanture si tragique. Il faut parler en Poëte, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais ie n'entens rien en Poësie ; & si ie m'en veux mesler, ie cours fortune de me
faire

faire moquer de moy , comme Apollon dans ses Oracles, quoy que pour sauuer son honneur il y entremette toujours quelque obscurité.

I V P I T E R. Ne te souuient-il point de quelque endroit d'Homère à ce propos.

M E R C U R E. Il ne m'en souuient pas trop bien ; mais ie tascheray de m'exprimer à sa façon ; Que tous les Dieux, grands & petits, mâles & femelles, iusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouuer promptement au Conseil des Dieux , pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste !

I V P I T E R. Bon, les voilà qui arriuent en foule. Que chacun se place selon son merite ou son rang, ceux d'or les premiers, & en suite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuiure ; & de pierre mesme, pourueu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour seruir de nombre.

M E R C U R E. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation ? Preferera-t-on la statuë d'or d'un vil artisan, à celles de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuiure, ou de pierre ?

I V P I T E R. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

M E R C U R E. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerue, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, * passer après ceux des Barbares ? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein

* Bendis, Attis, Mithrés, Anubis,

plein de mouches & d'araignées ; au lieu que les autres sont d'or massif.

IUPITER. N'importe, ie le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer deuant moy qui suis frere de Iupiter, ce monstre à visage de chien ! *

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi ; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuire ? Car lors que Lyssippe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'auoir des statues si precieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere ; car Homere m'appelle tousiours *Doree*.

MERCURE. Ce n'est qu'un epithete, m'amie, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des thesors*, luy qui a esté contraint de mendier, & que tu verras tantost au bas bout, iouant au Roy despoüillé, * parce que les voleurs luy ont desrobé sa couronne, & ses ornemens. Ce fera beaucoup si tu n'es pas toute la derniere.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer deuant ; car si ie ne l'emporte par la qualité, ie l'emporte du moins par la quantité ; & quoy que ie ne sois que de cuire, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit ; outre que ie suis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil, que ie represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous Iupiter ?

IUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir

* *Anabis.* * *Les cheuilles de sa lyre.*

ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées ? Qu'il se retire ; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de décoration.

MERCURE. Voicy encore vne autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lysippe, tous deux de mesme metal, sans qu'on puisse reconnoistre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

I V P I T E R. Nous consommerons tout le iour en de vains ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans prejudice à sa qualité, vne autre fois on reglera les séances. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

I V P I T E R. Il n'est pas question icy de faire bonne chere ; Dy-leur que la chose presse, & que c'est vne affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens ? Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà vn peu rassis. Parle, tout le monde a les yeux fichez sur toy.

I V P I T E R. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coustume de tonner dans les Assemblées ; maintenant, soit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuse, ie ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. Tout est perdu ; car ton silence est suspect, & on le prend pour vn indice d'un plus grand mal.

IUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si ie debutois par ce vers d'Homere, *Escoutez moy, grands Dieux, & vous grandes Deesses, & ce qui suit.*

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre vn exorde des oraisons de Demosthène, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet, comme font les Orateurs modernes.

IUPITER. Tu as raison ; c'est vn grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de resueiller vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en auez iamais eu de plus importante ; & quand ie me tairois, la chose parle d'elle mesme, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au poinct dont il s'agit, puis-que Demosthène me manque, ie vous diray sans preambule, Que i'assistay hier avec quelques autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre eschappé du naufrage. Lors que la cerimonie fut acheuée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard, i'allay faire vn tour au Ceramique, resuant à la misere de nostre condition, & à la mauuaise chere qu'on nous auoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous auoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette pensée, estant arriué au Pecile, ie vis vne grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques qu'à descouuert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine teste, & me doutay aussi-tost que c'estoit vne dispute de Philosophes. Je m'approchay donc pour l'entendre après m'estre enuëloppé d'un nuage, pour n'estre pas reconnu, & coudoay le plus proches pour me faire place. Je trouuay en arriuant que c'estoit l'Epicurien Damis,

qui disputoit de la Prouidence, contre le Stoïcien Timoclès, & l'auoit reduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçauoit plus où il en estoit; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer dauantage, il le railloit incessamment. Alors, connoissant le péril, & voyant que Damis auoit les rieurs de son côté, j'estendis la nuë qui me couuroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussitost, croyant qu'il fust nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyais plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'aduis, auant que de rien résoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet interuale, pour trouuer quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclès gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leue pour aller aux opinions.

M E R C U R E. Paix, Écoutez! Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy! personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils auoient esté frappez de la foudre. Puissiez-vous deuenir muets comme des statues, & retourner dans vostre premier neant?

M O M V S. Pour moy, ie ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon aduis librement, si l'on me le permet.

I V P I T E R. Parle, si tu-as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

M O M V S. Je m'estois tousiours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arriué; c'est à tort qu'on

qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuuent auoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choses du monde? où le vice triomphe de la Vertu; où les innocens souffrent la peine des coupables; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs & des querelles, des diuisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables quë content les Poëtes. Et vous trouuez estrange après cela; que quelques vns en murmurent? le m'estonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier. Je te prie; Iupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'es iamais aduisé de faire vne recherche exacte des meschans & des gens de bien, pour punir les vns & récompenser les autres? S'il n'auoit pris enuie à Thesée de nettoyer les grands chemins de voleurs, feroit-il seur maintenant d'aller à Athènes? Et si Hercule à la persuasion d'Euysthée, n'auoit purgé la terre de monstres; où en feroit-elle aujourd'huy? Qui la deliureroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocampes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes; sans parler des Centaures & des cheuaux de Diomède? Nous sommes assis tout le iour, les bras croisez; à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice, sans donner ordre à rien, & laissons tout aller à l'auenture; & s'il faut ainsi dire, comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouuer estrange ce qui est arriué, ie crains qu'il n'arriue pis, lors que les hommes commenceront à se denier; & à reconnoistre que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles; & que les choses n'en vont pas mieux pour celz. Il faut donc aller à la source du desordre, & ne pas tant s'otger à perdre nos ennemis; qu'à reformer les choses qu'ils trouuent à redire à nostre conduite. Vous sçauiez,

Messieurs, que ie parle sans passion & sans interest, puisque ma diuinité n'est reconnüe que de fort peu de personnes; & que pour vn Autel que i'ay, les autres en ont cent.

I V P I T E R. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remede. Il est bien aisé de reprendre, mais mal aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demosthène.

N E P T U N E. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & ne me melle que du salut de ceux qui nauigent; ie suis d'auis de foudroyer cet impie, qui nie nostre Prouidence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empeschera que l'erreur ne triomphe presentement de la verité.

I V P I T E R. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon temple d'Olympie, & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Gereste? D'ailleurs, il ne faut pas prendre vn conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy auant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendons l'euénement.

N E P T U N E. Pren vn autre auis, si le mien ne te plaist pas.

A P O L L O N. S'il estoit permis à vn ieune homme qui n'a point encore de barbe de parler parmy tant d'illustres vieillards, ie ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

M O M V S. La chose est si importante qu'il faut entendre tout le monde; sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit sans barbe,
il

il est vn des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne; * ioint qu'il a vn fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Iupiter.

IUPITER. Iete la donne, Parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'erudition, dont il tire vn grand profit dans l'institution de la ieunesse. Mais comme il reüssit en particulier, il se fait mocquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-mesme; & quand il veut la mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs on dit que ses pensées sont si subtiles & si delicates que la pointe s'en emousse, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçaez que la clairté est la principale partie du discours.

MOMVS. O le plaissant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne deuois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille, Mais encore quel est ton aduis?

APOLLON. De donner à Timoclés vn homme qui parle pour luy.

MOMVS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puis que tu-és Prophete, ne sçauois-tu dire ce qui arriuera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens necessaires pour cela.

MOMVS. Tu sçais bien te sauuer à propos.

* Du Senat de son temps.

F 3

Iv-

I V P I T E R. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dependoit de quelques vaines ceremonies.

A P O L L O N. Je le veux, quoy qu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colosophone, où nous auons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tascher de s'en acquitter, puis que Iupiter le commande.

M O M Y S. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point vn second Oracle pour t'expliquer. * *Car tu vois bien dequoy il s'agit; & ce n'est pas vne piece qu'on te fait comme autresfois, pour t'esprouuer.*

I V P I T E R. Arreste, le voilà qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheueux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremousse. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & prophétise.

A P O L L O N. Escoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phœbus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochuës, aura empoigné la sauterelle, les corneilles annonce-pluyes, ietteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frappera de sa corne ses petits aux piez legers.

I V P I T E R. Dieux, l'horrible prediçtion! Mais que veut ce bouffon, de s'estouffer ainsi de rire?

M O M Y S. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est vn Charlatan, & nous des asnes bastez, d'ajouster foy à ses impostures?

H E R C U L E. Quoy qu'estranger dans le Ciel, je ne lais-

* *Il fait allusion à la tromperie de Cresus.*

laisseray pas de dire mon sentiment, si Iupiter le trou-
ue bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispu-
te; & si l'on voit que Timoclès ait du pire, ie renuer-
seray le portique sous lequel ils sont, sur toute la
troupe.

MOMVS. Voilà l'avis d'un meschant homme, de
vouloir enuveloper en mesme cause l'innocent & le
coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruel-
le & barbare, elle est sotte & impertinente. Car tu
dois auoir appris depuis que tu-és dans le Ciel, que
tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce
sont elles qui font tout.

HERCVLE. Quoy? ce n'est pas moy qui ay tué
le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne?

MOMVS. Non, ce sont les Parques par ton entre-
mise.

HERCVLE. Et maintenant, si un sacrilege a pil-
lé mon Temple, ou renuersé ma statue, ie ne m'en
pourray venger, si elles ne le veulent? Si cela est, ie
vous diray librement, comme un grossier Beocien
que ie suis, qui dis les choses comme ie les pense, que
j'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les
Enfers, où ie seray pour le moins respecté des Om-
bres.

IUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit
des armes à son ennemy contre soy mesme? Mais
qui est ce beau fils si poly, avec ses cheueux retrouffez
à l'antique? * C'est ton frere, Mercure, qui se tient
au marché près du Pécile, & est tout luisant à force
d'estre frotté d'huile, pour seruir de moule aux Fon-
deurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Herma-
goras, y a-t-il quelque chose de nouveau?

F 4

HER.

* Statue d'airain, de Mercure, au marché d'Athé-
nes.

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accoutumoit & qu'on me frottoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay veu arriuer deux mornes & pâles Athlètes, qui se preparoient au combat, suiuis d'une grande foule de peuple.

I V P I T E R. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux mains, quand ie suis party.

I V P I T E R. Il ne reste plus, Messieurs, que d'escarter les nuages qui nous desrobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouurent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclès me paroist tout interdit, ie crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLES. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se meslent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLES. Non, c'est à toy de respondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

I V P I T E R. Le nostre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclès, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton aduersaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLES. Par les Dieux, ie ne respondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as iuré; mais du moins que ce soit sans injure, & puis ie te feray responce,

TIMOCLES. Dy-moy, meschant ; Croy-tu que les Dieux ne se meslent point des choses du monde, & que tout se fait à l'aventure ?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLES. Et vous ne lapidez pas vn homme qui tient vne si pernicieuse doctrine ?

DAMIS. Tu-as tort d'esmouuoir contre moy le peuple ; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu deurois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLES. Ils t'en feront, meschant ; & ne laisseront pas vn si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se meslent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque ie l'ay promis ; car ils ne pourroient pas, à mon auis, prouuer mieux leur Prouidence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souuent disner, & mesme sans qu'on les en prie.

TIMOCLES. Que faut-il respondre à vn si impudent Sophiste ?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu-as, pour prouuer vne prouidence, sans te mettre en colere ; car il y a long temps que ie les attends.

TIMOCLES. Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde ; le cours réglé des Astres & des Saisons ; la composition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merueilleuse ; la façon de connoistre, de voir, de se mouuoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car ie ne nie point tout cela, mais ie nie que ce soient des effets de la Prouidence. C'est assez que les choses conseruent leur nature, sans que personne s'en mesle; mais tu appelles ordre, ce qui n'est qu'une necessité, & penfes que c'est assez, pour prouuer ta prouidence, de dire comme les choses sont; mais c'est vn foible Argument, apportez-en vn autre.

TIMOCLES. Ie ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuues, outre le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en scauroit tirer de consequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes vn Cimenterre, les Thraces vn fugitif de * Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Iour, les Cylleniques Phales, les Assyriens vne Colombe, les Perses le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé; les vns vn Taureau ou vn Singe, les autres vne Cigogne ou vn Crocodile; Ceux-cy des Oignons, ceux-la vn Chat ou vn monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'espaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teste. Quelques-vns, vn plat ou vn gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus diuers & de plus ridicule?

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce poinct, qu'ils adorent vne Diuinité, quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMVS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit vn iour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en riroit?

I V P I T E R. Tu as raison, i'y donneray ordre, des que le peril sera passé.

TIMO-

* *Zamolais.*

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Prédications qui sont de nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage, comme les portraits de Janus ou de Mercure, ou bien ie te demanderay duquel tu te veux servir, si ce sera de celui de Crésus qui luy cousta si cher, ou de quelqu'autre ?

MOMVS. Il touche les choses que ie craignois le plus; Où est nostre Prophète, qu'il vienne deffendre sa cause ?

IUPITER. Ah ! que tu-és importun, Momus, avec tes bouffonneries hors de saison !

TIMOCLES. Ne voy-tu pas que tu renuerse les Temples & les Autels, par ces maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on esgorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais ie voudrois bien auoir renuersé l'Autel de la Diane des Schytes, sur lequel on immole des hommes.

IUPITER. Que voilà vn insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reuerer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'auec le coupable.

MOMVS. Il n'en trouuera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & ie crains qu'il ne s'en prenne à toy-mesme.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Iupiter ?

DAMIS. L'entens bien tonner; mais si c'est Iupiter ou non, ie m'en rapporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort, il y a long temps, & qu'on y montre encor son sepulchre.

MOMVS. Voilà ce que j'attendois. Quoy ! tu pâlis, Iupiter. Faut-il craindre vn pauvre Philosophe ?

IUPITER.

I V P I T E R. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit ?

M O M V S. Où est donc maintenant ton pouvoir ? Toy qui enleues d'un seul coup, les hommes & les elements.

T I M O C L E S. Dy-moy, impie, n'as-tu iamais esté sur mer ?

D A M I S. Ouy, fort souvent.

T I M O C L E S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust esgaré ?

D A M I S. Il est vray.

T I M O C L E S. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Vniuers soit sans conducteur, lors que le moindre petit nauires ne se peut passer de Pilote ?

D A M I S. Je te veux convaincre toy-mesme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu veu un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Vniuers laisse tout aller à l'abandon. * Il se sert pour la conduite de son nauires, de gens qui n'y entendent rien ? Tel commande qui doit obeir ; & les plus fots sont souvent les maistres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque ; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'auoient pas seulement place au fonds du Nauires, tandis que des meschans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas estonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, * il donneroit les emplois toujours aux plus dignes, & occuperait chacun à ce

* L'ordre des hommes n'est pas celui de Dieu.

* Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduisent.

ce dont il est capable, châtieroit les meschans, récompenseroit les bons, & rendroit l'Vniuers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras vne autre comparaïson; car celle-cy cloche.

MOMVS. Voilà nostre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voïles.

IVPITER. Il est vray, Momus; car nostre Advocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de triual.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'auons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. Qui quitte la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu-és vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourueu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLES. Tu ris, fils de putain, qui as esgorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'eschapperas pas, si tu eschappes à la vengeance Diuine; car ie t'affommeray tout à cette heure à coups de pierres.

IVPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extremité?

MOMVS. Le plus court, à mon aduis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourueu que la foule soit de nostre costé.

IVPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux vn amy fait de la sorte, qu'un million d'autres.

LE SONGE, OV LE C O Q.

D I A L O G U E

DV SAVETIER MICYLE ET
DE SON COQ.

*Sous la metempsychose de Pythagore, il décrit les
incommoditez des richesses, & les avantages
de la pauvreté.*

MICYLE. **Q**U' a le Diable emporté le Coq,
qui m'a esueillé comme i'estois
dans la plus haute felicité que
puisse posséder vn mortel, & n'a pas souffert que ie
donnasse quelque relâche à ma pauvreté. Mais quel-
le mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ?
Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas
encore jour, outre que ie ne sens point ce froid pic-
quant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la
Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est
soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ;
car ie luy tordray le cou dès qu'il sera iour, pour re-
compense de m'auoir esueillé si matin.

LE C O Q. Ie pensois te faire plaisir mon maistre,
de t'esueiller de bonne heure, pour gagner de quoy
subuenir à ta pauvreté ; & si tu m'auois creu, tu au-
rois desia remis vn bout à vn soulier, ou refait quel-
que pantoufle. Mais vne autrefois ie me tairay, puis
que cela te deplaist, quand tu deurois mourir de faim.
Prent

Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige est-cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme?

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les liures; Car tu aurois veu dans Homere le cheual d'Achille s'arrester au milieu du combat pour haranguer, & predire l'aduenir, qui est encore plus estrange, sans que ceux qui l'escoutoient prissent Iupiter de destourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu auois oüy parler le vaisseau des Argonautes *, ou quelque chesne de la forest de Dodone, & veu des peaux de bœuf se traîsner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouuer cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coustume de conuerser parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire, ie t'apprendray la cause de cette merueille.

MICYLE. Quand ie le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy, & suis-je bien esueillé?

LE COQ. Je te diray vne chose bien plus estrange, c'est que i'ay esté homme antrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars auoit un beau garçon qui luy seruoit de confident en ses amours; & qu'estant allé coucher avec Venus, il le laissa à la porte, pour l'esueillir quand le iour viendrait. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil descouurit tout le mystere, de sorte que Vulcain enueloppa les deux amans dans ses filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune hom-

me

* Un hebre.

me en coq, qui garde encore la creste & l'armet & les esperons, qu'il auoit lors qu'il fut changé. Et ses descendants depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du iour.

LE COQ. I'ay oüy conter cette fable aussi bien que toy ; mais ce n'est pas là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc ? I'ay grande enuie de le sçauoir.

LE COQ. As-tu iamais oüy parler de Pytagore ?

MICYLE. Qui ? ce Philosophe qui desendoit les viandes ?

LE COQ. Luy-mesme ; qui auoit esté Euphorbe auparauant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit vn grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'iniures ; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieux ! l'estrange metamorphose, d'un Coq en un Philosophe, ou plustost d'un Philosophe en un Coq ! Mais comment cela s'est-il fait ? car il me semble que tu as deux choses toutes contraires à Pytagore ; l'une, de manger des febves ; & l'autre, d'estre grand causeur.

LE COQ. Lors que i'estois Pytagore, ie n'en mangeois point ; & n'ay iamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, i'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte les moy, ie te prie ; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon songe, quoy qu'il fust très-agreable, ou d'entendre tes auantures, ie ne sçay lequel ie prendrois, tant ie trouue de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe, qui n'estant

n'estant qu'une trompeur agreable, ne te pouuoit donner qu'une fausse felicité?

M I C Y L E. l'en ay l'esprit si plein, que ie ne m'en puis deffaire; & ie crois que i'y songerai toute ma vie.

L E C O Q. Cela est bien contraire à la nature du Songe, qui est de s'enuoler en vn instant; c'est pourquoy on luy peint des aisles. Mais celui-cy est comme demeuré pris à la glu sur tes paupieres. Que pouuoit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne les puisses oublier?

M I C Y L E. l'ay plus d'enuie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le souuenir seul des plaisirs, donne du plaisir; mais conte-moy auparauant ton auanture.

L E C O Q. Quand tu auras acheué ton Songe. Commence; Que ie voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'iuoire.

M I C Y L E. Non; mais par vne troisieme.

L E C O Q. Homere ne fait mention que de deux.

M I C Y L E. C'est vn refueur, qui n'y connoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy: Mais le mien est sorti par vne porte dorée; car il ne parloit que de richesses.

L E C O Q. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eues le iour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose; car on met toujours la felicité en ce qu'on n'a point.

M I C Y L E. Veritablement, i'ay possédé en songe de grands tresors. Que cet or estoit brillant, & qu'il se rapportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veritablement excellente; mais que l'or est comme vn feu estincelant qui esclatte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir dauan-

tage, tu ſçais que ie ne ſoupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en ſouuient bien; car ie ne mangeay rien de tout le iour que quatre ou cinq febues que tu me donnas le ſoir en arriuant, qui eſt vn affez meſchant feſtin pour vn Athlète comme moy, qui ay fait des merueilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Ie ne t'eus pas pluſtoſt donné à manger, que ie me couchay, parce que i'auois vn peu beu; & en dormant i'eus vn ſonge qu'on pourroit nommer diuin, & cette nuit-là ambroſienne, comme fait Homère.

LE COQ. Conté-moy ton feſtin auparavant, pour contenter mon appetit; car ie n'ay rien dans le jabot; & tu ſçais que le ſouuenir d'un bon repas, n'eſt pas vn petit regale pour vn affamé.

MICYLE. Ie te le diray de bon cœur, puis que tu le deſires. Ie rencontray par hazard le bon homme Eucrate qui eſt ſi riche; & comme ie l'eus ſalüé à mon ordinaire, ie me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que ie n'auois pas mes beaux habits, lors qu'il me diſt que ie viſſe ſouper chez luy, & qu'il celebroit le iour de la naiſſance de ſa fille. Comme ie m'excusois par reſpect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui eſt malade. Alors, ie pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'enuoyer à cet amy-là la goutte, ſi ce n'eſtoit affez de la ſieure pour l'empêcher de venir. Tout le temps qui ſe paſſa depuis, iuſqu'au ſouper, me parut vn ſiecle, tant i'auois beſoin, il y auoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. * Ie me promenois donc deuant l'horloge, en attendant que l'heure ſonnaſt, & n'en vis iamais de plus longue,

* *I'exprime la choſe à noſtre façon; C'eſt vn Sauteux qui parle.*

gue, non pas mesme celles où ie trauaille à credit. L'heure venuë, ie doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouuay plusieurs des conuiez à la porte; & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce?

MICYLE. Cevieux * Pedant à la barbe sale & touffuë, qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il estoit tout passe & deffait; & auoit bien de la peine à tirer vn flegme du creux de son estomach, après auoir bien touffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne deuoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eust enuoyé à souper chez luy; mais il respondit qu'il n'auoit garde de manquer à ce qu'il deuoit à Eucrate, & qu'il fust venu quand il eust en la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil où à dédain. Alors ie ne pus m'empescher de dire tout bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allegresse du festin, par sa mauuaise mine; & que s'il auoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là-dessus le maistre du logis le vint receuoir; & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aiddassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il auoit prise. Je meditois desia ma retraite, lors qu'Eucrate m'apperceuant; Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas d'auoir place; car i'enuoiray mon fils souper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me faschaft de priuer le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher

* *Thefinopolis.*

G 2

de

de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremellée de bouffons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la teste des discours de la Vertu, & des impertinences du College; & ie disois en moy-mesme, faisant reflexion là dessus, qu'il n'y auoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'auoit fait son heritier; Qu'il me laissoit vne source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que i'estois seruy par vne foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul; traîné sur vn char estendu tout de mon long, comme si ie n'eusse eu ni bras ni iambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit enuie de traiter mes amis, qui furent aussi-tost assemblez, ainsi qu'il arriue ordinairement en songe: Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que ie beuuois à leur santé dans vne coupe d'or, toute ma felicité s'en est enuolée par ton cry, & ie suis redeuenu aussi gueux que i'estois auparauant. Après cela, tu trouues estrange que ie me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

L E C O Q. Es-tu si fou de croire, que la felicité consiste en ces choses?

M I C Y L E. Ie ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souuient, lors que tu estois Euphorbe, que tu aymoies la magnificence, & allois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Ie croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces; car ie ne voy rien de si agreable que l'or, dont

dont Iupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En effet, ce metal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le mesme mestier que moy, & que ie traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui! ce petit camus, qui nous emporte vne écuelle de terre sous son manteau, & iuroit qu'il ne l'auoit pas veuë; mais ie l'auois découuert, & ie iettay vn cry pour t'en auertir; toutefois tu n'y pris pas garde.

MICYLE. C'est luy-mesme. Ce galand s'estant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que ie l'ay esté en songe, les Dames sont deuenues amoureuses de luy; ce qui l'a fait si glorieux, que l'autre iour que ie le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais Simonide; & que ie ne retranchasse rien de ce mot, si ie ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouuer estrange que j'adore ce métal, qui rend beau & galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire?

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'éblouit comme les autres; mais ie te veux montrer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus misérables; car j'ay passé par toute sorte de conditions.

MICYLE. A propos, il est temps que tu contes tes auentures, car voilà la meinne acheuée.

LE COQ. Sçache premierement que tu es plus heureux que ceux dont tu enuies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'enuoyent ma felicité. Mais conte moy vn peu comme d'Euphorbe tu deuins Pytagore,

& en suite coq, après plusieurs reuolutions? Car il n'est pas, qu'il ne te soit arriué beaucoup de choses memorables en tant de metempsycofes.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le temps que nos ames descenduës d'Apollon, prirent vn corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de reueler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que ie fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparauant, si i'estois quelque chose auant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois vne de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que ie suis, que ie n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité: Mais que deuiendray-je après cecy? car si quelque bonne fortune m'attendoit, ie serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant ie m'en-nuie d'estre Sauetier.

LE COQ. On ne peut sçauoir l'auenir. Mais pour commencer mon histoire, estant Euphorbe, ie fus tué au siege de Troye, & deuins en suite Pytagore, apres estre demeuré long-temps sans corps, iusqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire vn.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puis-que ie n'auois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçeu, qu'il estoit alors Dromadaire dans la Baëtriane? Sçache qu'Ajax ne fut iamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle, car il m'en souuient. C'estoit vn grand cou de grüe, ou si tu veux de Cygne, puis-que son pere l'estoit, & par la mesme raison elle estoit assez blanche, mais
pres,

presque aussi vieille qu'Hécube; car Thésée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye, * long-temps auparavant qu'Agamemnon fût au monde.

M I C Y L E. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie?

L E C O Q. Je ne t'en sçauois rien dire; car ie n'eus iamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où ie n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

M I C Y L E. Ni toy à Ménélaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

L E C O Q. J'allay trouuer les sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, apres auoir esté instruit dans les Sciences humaines; & au retour ie me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'il me prirent pour vn Dieu.

M I C Y L E. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois resuscité, & que tu auois vne cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de deffendre les viandes & les feues?

L E C O Q. J'ay honte de te le dire.

M I C Y L E. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre; car ie n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

L E C O Q. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

M I C Y L E. Mais que deuins-tu, apres auoir esté Pytagore?

L E C O Q. Aspasie, cette fameuse Courtisane de Milet.

M I C Y L E. Ha! maistre Coq, ie ne croyois pas que

tu eusses iamais esté poulx. Comment! Pytagore à tendu des pieges à la ieunesse? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes? Pytagore a eu des enfans de Periclés?

LE C O Q. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cenée & sur Tirélias, qui de femmes ont esté changez en hommes.

M I C Y L E. Mais dy-moy quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

LE C O Q. Tu sçauras vn iour ce qui en est, * car il n'est pas que tu ne deuïennes femme plusieurs fois dans cette grande reuolution des siecles.

M I C Y L E. Tu crois que tous les hommes sont voluptueux comme les Samiens & les Milésiens. Car on dit qu'en ta ieunesse, tu seruois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que deuins-tu apres auoir esté Aspasie?

LE C O Q. Le Philosophe Cynique Cratés.

M I C Y L E. Dieux! la plaisante metamorphose, d'vne Courrisane en Cynique.

LE C O Q. Apres, ie fus Roy, puis mendiant, en suite Satrape, cheual, geay, grenouille, & enfin coq, après diuerses metamorphoses. Et ie ne l'ay pas esté vne seule fois, mais plusieurs; car i'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme i'ay passé par les grandeurs & les richesses, ie sçay ce qu'en vaut l'aune.

M I C Y L E. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Cratés, Aspasie, car ie ne sçay comment te nommer.

LE C O Q. Il n'importe. Mais tu feras micux de m'appeller Coq, puis-que ie le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

M I C Y-

* Il l'a expliqué en vn autre Dialogue.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puis-que tu-as passé par toute sorte de condition, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre, & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en sécurité par tout; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leur champs, vendanger leur vignes, brûler leurs maisons, saccager leur bien. En quel état penses-tu qu'ils soient alors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne vn coup de poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut leuer de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & mon pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sçait bien que tu n'as point d'argent caché; mais on geîne les riches, pour découvrir leurs thresors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger, car tu n'es pas digne de cet honneur; mais à la queue, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arresté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui est vn fardeau encore plus pesant; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, on te cajole, & on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres édifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajouste à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration

tion, quand vous voulez, & confisque leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelquefois, non contents de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jettez dans la riviére. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les délateurs, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point trauaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Aduocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par ie ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conseruation, & du chagrin de la dépense; Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous iette le chat aux iambes. Si tu es malade, ce qui arriue rarement, parce que tu ne fais point d'excès, & n'as point de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remèdes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si ie t'auois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, ie t'épouuante-rois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme un supplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de se precipiter côme des Icares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veux-tu que ie te conte les diuers naufrages des Grands? Voy Crésus sur vn échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran qui tient vn foïet au lieu d'vn sceptre; & de Roy de Syracuse est deuenu maistre d'Eschole à Corinthe. Voy

MICYLE. Arreste. Dy-moy vn peu qu'elle est la felicité des Rois; car ie suis bien-aïse de l'apprendre.

LE COQ. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que ie ne te die des injures de m'en auoir ramené le souuenir. I'ay esté Roy d'vn grand païs, riche & florissant. I'ay eu tout l'appareil de la Royauté, meubles, suite, équipage, thresors, gardes, flotes, armées. I'estois respecté & adoré, comme vn Dieu. Lors que ie sortois en public, on se pressoit pour me voir; on me suiuiot en foule par les ruës; on couroit deuant, pour me voir passer; on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét estat, i'auois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statuës superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour vn Dieu ou vn Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis tant cachez que découuerts, des embusches qu'on leur dresse, de la haine des vns, du dégoust des autres, de l'enuie de tous? Ne pouuoir dormir, estre effrayé de mauuais songes, tourmenté de soucis cuisans,
agi-

agité de vaines ou ridicules esperances , mais toujours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expeditions, de iugemens, de traittez: accablé de conseils & d'alliances; embrasse de mille tâcheuses intrigues. L'vn a en teste son fils , qui est indigne de luy succeder : l'autre son frere , qui leue secretement des troupes, & fait sous main des creatures. On apprehende également les meichans & les gens de bien , estant ialoux de la reputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajoutez à cela le dépit d'vne maistresse, qui ne nous aime point, & en aime vn autre: la ialousie d'vn fauory qu'on a trop élevé: la crainte d'vne sedition du peuple, ou d'vne conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes déthronez , assassinez , empoisonnez , & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

M I C Y L E. N'en dy pas dauantage , car cela me fait horreur; & i'aimé mieux encore demeurer comme ie suis , que d'estre empoisonné dans vne coupe d'or en vn festin , puis-que toutes les resiouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en trouaillant de mon mestier , que de me couper de mon trancher; au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont que des Comediens , qui sous vn manteau royal cachent vne ame de facquin , & qui font paroistre la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que i'ay desia appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux; Que te semble de leur condition?

L E C O Q. Cela seroit long à conter , & n'est pas de nostre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquile que la nostre , parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature , & qu'elle n'est point troublée de tant de maux , ni de tant de crimes. On

ne

ne voit point parmy eux de flatteurs, d'usuriers, ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

M I C Y L E. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, ie ne me puis encore défaire de la passion que i'auois pour les richesses, que i'ay succée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me reuiet tousiours dans l'esprit.

LE C O Q. Ie te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur felicité.

M I C Y L E. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE C O Q. Non. Car des deux grandes plumes que i'ay à la queue, la droite rend inuisible, & ouure toutes les portes fermées, qui est vne grace que i'ay receuë de Mercure, à qui ie suis consacré.

M I C Y L E. Si ce que tu dis est veritable, ie vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le mestier qu'il faisoit auparauant.

LE C O Q. Cela ne se peut; car Mercure m'a obligé de decouurir ceux qui abuseront de ce secret.

M I C Y L E. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons te veuille contraindre à réueler ceux qui déroberont? mais ne laissons pas d'aller; ie m'en empeschera y si ie puis.

LE C O Q. Arrache donc cette plume de ma queue. Quoy! tu les arraches toutes deux?

M I C Y L E. C'est afin d'estre plus assuré, outre que cela ne sera pas si difforme.

LE C O Q. Chez qui irons-nous premierement? fera-ce chez cet homme qui ne trouue pas son nom assez beau, depuis qu'il est deuenu riche?

M I -

MICYLE. Oüi, Nous voilà à la porte; Que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouuerte. Le beau secret ! la clef n'en eût pas fait dauantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clairté d'une lampe fort obscure, qui est passée & defait. Il faut que quelque soucy le ronge ; car ie n'ay point ouï dire qu'il fût malade.

LE COQ. Escoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que ie viens de cacher dans terre, sous mon liét. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'auois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraud de palefrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un collier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, ie crains bien qu'on ne l'emporte, car i'en ay quantité ; & la muraille de la dépense n'est pas à mon aise, assez forte ; Il vaut mieux que ie passe le reste de la nuit sans dormir, & ie la feray refaire demain. Car i'ay beaucoup d'ennemis & d'enuieux, & principalement ce coquin de Sauetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que i'ay esté de mesme mestier que luy.

MICYLE. Oüi, infame ! Mais ie ne vole pas les plats comme toy, pour iurer apres que ie ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découures.

SIMON. Il n'y a point de danger que ie cherche par tout, & que ie fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger ;

CAR

car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit. Qui va là ? ie le tien. Non, c'est vn pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi, il me semble tousiours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, ie pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois enuie ; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puis-je viure mes ennemis. Mais auant que de partir, ie te prie qui ie luy donne vn coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlir, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouuerte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interests avec ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le doit bien-tost changer en fourmy ou en corbeau, qui est le destin d'un vsurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! ie possédois tantost toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empescher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaisante rencontre ! Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & sa fille d'un autre costé entre les bras d'un galant ? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouuerte. Quel creue-cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçauoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre riche à ce prix-là ?

MICYLE

MICYLE. Non, i'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses ! ie leur dis deormais Adieu.

LE COQ Sortons, voilà le iour qui point. Vne autre fois tu verras le reste.

ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLA-
TEUR, & de LA NECROMANCIE, & taxe
l'incertitude des Philosophes, & leurs vaines &
curieuses recherches; Mais il se mocque en passant,
des Dieux, & de la vanité des hommes.*

MENIPE.

D E V I S la terre iusqu'à la Lu-
ne, il y a trois mille stades ; *
d'où iusqu'au globe du Soleil,
on compte cinq cens parasanges; & de là au ciel Em-
pyrée, il y peut auoir vne bonne iournée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes
dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges ?

MENIPE. C'est que ie fais le calcul de mon
voyage, pour voir combien i'ay mis à le faire.

L'AMY. Penſez que c'est quelque nauigation
lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du Ciel &
des Astres, comme les Pilotes de Phenicie,

MENI-

* Les stades ont cent vingt cinq pas, à cinq pieds pour
pas. & les parasanges sont de trente stades.

MENIPE. Nullement ; c'est dans le Ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long^s temps ; pour auoir couru tant de itades & de para^s fanges.

MENIPE. Ce n'est pas vn songe ; mais vne ve^rité.

L'AMY. Quoy ! tu arriues tout fraischement du Ciel !

MENIPE. Oüi, où j'ay appris des choses incroyables ; & c'est ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baïsser la teste, sans s'enquerir des choses si hautes, & fermer les yeux deuant vne si grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouuer vne échelle assez grande, pour monter là haut ; Car tu n'as pas esté enleué dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'auois pas besoin d'échelle, ayant des ailes assez fortes pour me guinder iusques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuse par ta cheute ?

MENIPE. Non ; car ie n'auois pas des aïles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouurer d'autres ? car à force de l'asseurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Vn chasseur m'en a fait present de deux, l'vne de Vautour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, ie me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'vn grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'auoir tenté vne entreprise si difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raison. Apres auoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines, ie commençay à mespriser les grandeurs, les richesses, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la verité; en quoy consiste le souuerain bien. Je consideray d'abord le Ciel, & les Astres, qui semblent semez par l'air à l'auanture; le Soleil qui brille de tant de lumiere; la Lune si diuerse en ses changemens; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit; la grelle, la neige & les vents, d'une origine si admirable & si inconnuë; & le reste des merueilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine, & qu'on ne peut deuiner quel est l'Autel de cet Vniuers, ni comment il a esté fait, & s'il a eu vn commencement; le trouuay à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute, & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour vne grande somme d'argent, dont ie donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais ie ne scay comment ils me ietterent dans vne plus grande incertitude, & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus estrange, c'est qu'estant d'auis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouué la verité, comme si elle s'estoit reuelée à luy.

L'AMY. C'est vne chose estrange, que des gens si sages & si sçauans, ne se puissent accorder en des matieres si importantes.

MENIPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant
d'or-

d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la plupart radotent mesme de vieillesse, ils croient pénétrer dans le Ciel avec leurs mauuais yeux; & mesurent le Soleil & les Astres, comme ils feroient leur cour ou leur iardin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une estoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarez, & décrivent plusieurs Spheres là haut, comme s'ils y auoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement, & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les vns ne iurent que le Soleil est vn fer chaud; les autres que la Lune est habitée; & que les estoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les vns disent que le monde est éternel; les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. Mais ie m'estonne que faisant vn Dieu pere de l'Vniuers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant? car il n'y a rien hors de là.

~~✱~~ ~~✱~~

L'AMY. Tu contes-là d'estranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu sçauois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en serois tout estonné. Car les vns font l'Vniuers finy, les autres non; les vns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un; Il y en a qui veulent que le principe de *

H 2

discoi-

* Les Elements qui se font perpetuellement la guerre.

discorde, comme s'ils estoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diuersité. L'un dit que la diuinité est vn nombre; l'autre iure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy posent plusieurs Dieux de diuers pouuoir; ceux-là n'en font qu'un, tant la disette en est grande. Les vns veulent que la diuinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mesle des choses du monde; ceux-là qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans pour ne se plus mesler de rien. Quelques-vns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrariété me mettoit en extrême peine. Car ie n'auois pas la hardiesse de contredire à des gens qui sont tant les venerables; & d'autre costé ie ne me pouuois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution, desesperant de trouuer icy bas ce que ie cherchois, ie voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'inuention que j'ay dite. Ie fus ébloüi d'abord par la grandeur de sa lumiere; mais comme ie fus près du globe de la Lune, sentant vne de mes ailes s'affoiblir, ie m'y allay reposer, & contemplay de là toute la terre, iettant les yeux tantost d'un costé, tantost d'un autre, comme le Iupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy vn peu ce que tu y as remarqué, afin que ie ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes apperceu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçues.

MENIPE. Tu as raison; mais il faut que ie te dise premierement que la terre paroist beaucoup plus petite de là haut, que le globe de la Lune, & que
l'œil-

Peuſſeu de la peine à la reconnoiſtre, ſans la tour du Phare & le Coloſſe de Rhodes. Il eſt vray que l'Océan iette quelque claieté aux rayons du Soleil, qui me la fit diſcerner peu à peu; & ie contemplay en ſuite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela ſe contredit, Que tu ne l'ayes pu remarquer d'abord à cauſe de ſa petiteſſe, & que tu ayes obſervé en ſuite iuſqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Comme i'eſtois en peine ſur ce ſujet, Empedocle m'apparut, noir comme vn charbonnier, à cauſe des flammes du mont Ethna. Ie me retiray d'abord, croyant que ce fuſt vn fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me raſſeura en ſe nommant, & me conta comme la fumée qui ſortoit de cette montagne brûlante, l'auoit porté iuſques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit deçà & delà, ſe nourriſſant de roſée. Qu'il voyoit bien la peine où i'eſtois, & qu'il m'en vouloit tirer; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui eſt le plus clairvoyant de tous les oiſeaux, ie verrois clairement de ce coſté-là, pourueu que ie ne remuaſſe point l'autre; Et que ie ne deuois pas le trouuer eſtrange, veu que les artiſans, pour mieux voir, auoient accouſtumé de fermer vn œil. Cela dit, il s'éuanoüit, après que ie luy eus promis de luy faire à mon retour des effuſions ſous la cheminée, & de l'inuoquer par trois fois à la nouuelle Lune; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philoſophe, Qu'il ne l'auoit pas fait pour la recompence, mais par le ſeul amour de la vertu. Ie n'eus donc pas remué pluſtoſt l'aile droite, qui eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle ietta vne grande lumière, à la lueur de laquelle ie vis tout ce qui ſe paſſoit fort diſtinctement. Car i'aperceu le Roy Ptolomée couché

avec sa sœur ; Antigonus avec sa belle-fille ; Antiochus fils de Seleucus , qui faisoit signe des yeux à sa belle-mere. * D'autre costé ie vis Attalus empoisonné par son fils, le fils de Lyfimachus, qui dresseoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Phères tué par sa femme, Arsacés égorgeât la sienne, * puis mas-
sacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Vn autre chez les Medes auoit la teste cassée d'une coupe d'or en vn festin , & estoit traîné par les piez hors de la salle. Voila ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent ; Agathoclés le Stoicien , qui plaidoit ses escoliers pour estre payé de sa doctrine ; Herophilé le Cynique, entre les bras d'une Courtisane ; l'Orateur Clinias pillant le Têple d'Esculape. Vn autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galâteries d'une diversité tres-agreable.

L' A M Y. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

M E N I P E. Il seroit difficile de tout conter , puisqu'il est mesme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en vn endroit des festins & des resioüissances, & en l'autre des procès & des funerailles. Icy les Gêtes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un costé, les Egyptiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent. De l'autre, les Athéniens haranguent, les Lacedemoniens se donnent *
vn

* *Stratonice.*

* *Spartinus.*

* *Ils fouettoient leurs enfans deuant l'autel de Diane, pour les accoustumer à la douleur.*

vn concert de plusieurs voix discordantes, qui font vn assez plaisant chariuary. Car ils ne sont pas seulement differens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion; iusqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon auis, sont ceux qui se batent pour vne vigne ou pour vn champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posseder mille arpens de terre dans l'Acarcanie. Car la Grece ne paroist pas plus grande de là haut, qu'elle est dans la carte; & le plus riche ne possède pas vn atome d'Epicure. De là iettant la veuë sur le Peloponese, ie riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en vn iour de bataille, pour vne chose qui ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela, aillent vanter leurs thresors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menipe, & que ie t'enuie vn si agreable spectacle! Mais les villes, comment te paroissoient-elles?

MENIPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les vnes à porter vn grain de bled, les autres vn morceau de cosse de fève; celles-cy vne ordure; ces autres leur compagnon qui est mort. Je croy mesme, comme ils composent vne petite Republique, qu'il y a parmy eux des Aduocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cét exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est vne nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après auoir bien consideré tout cela, ie volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais ie n'auois pas fait vn stade, que la Lune me rapella d'une voix claire &

féminine, & me pria de représenter à Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses diuers changemens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre; l'autre, qu'elle est suspendue en l'air, comme vn miroir. Celuy-cy, que toute sa lumiere est empruntée du Soleil; Cét autre que non, comme s'ils auoient enuie de les mettre mal ensemble; quoy qu'elle se teut, disoit-elle, par respect, de leurs débauches, & qu'elle se couvrit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessioient donc de contrôler ses actions, qu'elle feroit contrainte déloger, & d'aller habiter en vn autre endroit. Mais qu'elle prioit Jupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuuent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire vn habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroistre fort petite, & à me dérober la veüe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à trauers les estoiles, j'arriuay le troisieme iour au ciel Empyrée, où ie pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'une Aigle; mais ie craignis que celle de Vautour me fist reconnoistre, & trouuay plus à propos de frapper à la porte. Mercure ayant appris qui i'estois, me fit entrer tout tremblant, après l'auoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans vne grande sale, fort surpris de ma venue, craignant que les hommes ne vinsent à la fin à découurir le chemin du Ciel, comme on trouue tous les iours quelque nouuelle inuention. Alors Jupiter me regardant de trauers, me dit brusquement : *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* * ce qui m'estonna de telle sorte, que

* Vers d'Homere.

ie fail-

Je faillis à tomber à la renuerse. A la fin reuenu à moy,
 ie luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des
 choses humaines; à quoy j'ajoustay les plaintes que
 faisoit la Lune; Mais Iupiter se souïrant, Hé bien,
 dit-il, Messieurs! on s'étonne de l'entreprise des
 Geans, qui vouloient escalader les Cieux, & voicy
 Menipe, qui est monté. Ne crain point, poursuiuit-
 il, tu demeureras icy aujourd'huy, & ie te dépesche-
 ray dès demain. Après auoir dit cela, il se leua, & ie
 le suiuis vers l'endroit du Ciel, où il auoit accoustu-
 mé d'entendre les vœux & les prieres des hommes,
 parce qu'il estoit temps qu'il vaquast aux choses du
 monde. En allant il me fit diuerles demandes; Com-
 bien valoit le bled à Athenes? Si les chous auoient
 besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier
 hyuer auoit fait mourir de personnes? S'il restoit
 quelqu'un de la race de Phidias? Pourquoy les Athe-
 niens auoient cessé si-long-temps de solemniser sa
 feste? S'ils continuoient dans le dessein d'acheuer
 leur Olympie? Si l'on auoit pris ceux qui auoient
 pillé le Temple de Dodone? & plusieurs autres cu-
 riositez semblables. Comme ie luy eus répondu à
 tout fort pertinemment; Or ça, dit-il, Menipe;
 Quel sentiment les hommes ont-ils de moy, ne me
 le cele point? Quel autre, luy dis-je, sinon que tu es
 l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux? A
 d'autres, respondit-il; ie sçay assez ce qu'ils pensent,
 quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autre fois
 i'estois leur tout; & comme dit Homere, toutes les
 ruës & les places publiques estoient pleines de Iupi-
 ter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices.
 Mais depuis qu'Apollon a estably vn Bureau de pro-
 phecie à Delphes, & Esculape vne boutique d'Apoti-
 caire à Pergame; Que Diane s'est mise en crédit à
 Ephese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on

ne parle non plus de moy que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quel-
qu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olym-
pie. En un mot, mes Autels sont deuenus aussi froids
que les loix de Platon, & les Sylogismes de Chrysipe.
En disant cela nous arriuâmes aux lieux où il dépe-
sche les affaires du monde. C'estoit un rang de trap-
pes, comme de fenestres, où il y auoit à chacune une
chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les
prieres des hommes, & n'eut pas plustost leué la
trappe, qu'on entendit une confusion de toutes sortes
de voix; l'un demandoit un royaume, l'autre la
santé: celui-cy la mort de son frere ou de sa femme;
celuy-là de gagner son procès, ou de remporter le
prix aux ieux Olympiques; le Iardinier vouloit de
la pluye, le Vigneron du Soleil. Mais la plus grande
contrariété estoit entre ceux qui nauigent, dont les
uns demandoient un vent, & les autres un autre; de
sorte qu'il ne scauoidt lequel accorder. Je le vis une
fois bien empesché, à cause que deux personnes vou-
loient auoir une mesme chose, où ils n'auoient pas
plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de
mesmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyr-
rhonien, & ne voulut point se déterminer. De là il
passa à la seconde trappe, pour entendre les sermens,
& foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit par-
juré. A la troisieme il vauqua aux diuinations, & aux
augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fu-
mee montoit avec grand bruit, rapportant le nom de
tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sceût à qui cha-
que sacrifice appartenoit. En suite il alla ordonner
des vens & des saisons, & enuoya la bise souffler en
Lydie, & zéphyre sur la mer Adriatique, où il eut
charge d'émouuoir une tempeste; mais les vens de
midy se reposèrent ce iour-là. D'autre costé il fit
tom-

tomber dix mille muids de gresle en Capadoce, pleu-
 uoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie;
 & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers
 la sale du festin, parce qu'il estoit temps de souper.
 Cérés fournit le pain, * Bacchus le vin, Hercule la
 viande, Neptune le poisson, Venus les épices, &
 ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprès de Pan,
 & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me
 versoit quelquefois du Nectar, quand Iupiter tour-
 noit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas
 souffrir qu'on m'en donnast, parce que c'est le breu-
 uage des Dieux, comme leur manger est l'Ambrosie.
 Mais cela n'empesche pas qu'ils ne boient le sang
 des victimes, & ne humient la fumée des sacrifices. *
 Pendant le soupé, Apollon ioüa de la Lyre, Sylène
 dança le Cordace, les Muses chanterent la Theogonie
 d'Hésiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme
 on eut fait bonne chere, chacun s'alla coucher. *Mais*
tandis que les Dieux & les hommes dormoient, * ie réuois
 tout seul aux choses que j'auois veües, & trouuois
 estrange qu'Apollon depuis si longtemps n'eust point
 de barbe, & qu'il fist nuit au Ciel, où le Soleil luit
 tousiours, & autres choses semblables; après quoy ie
 dormis vn peu. Iupiter tint conseil de grand matin,
 & representa, Qu'il auoit tousiours differé à parler
 des Philosophes; mais que la venue de Menipe & les
 plaintes de la Lune, auoient acheué de le resoudre.
 Que c'estoit vne nation oisive, quereleuse, & arro-
 gante, pour ne point dire ses autres defauts, qui s'e-
 stoit introduite depuis peu, & n'estoit bonne à
 rien. Car si l'on demandoit à vn Philosophe, Que
 fais-tu ? & quel seruice rens-tu à la Republique ?

II

* C'est qu'elle est Déesse de l'Arabie.

* Comme qui diroit une pantalonnade.

* Vers d'Homere.

Il respondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayant attiré la jeunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sortises. Qu'ils estoient partagez en diuerses sectes, selon les diuerses faces de la raison, & se couuroient tous du masque de la Vertu, loüant en public la sobriété & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passioient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Prouidence; & que si cette opinion vient vne fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les auez ouies de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus vne bonne resolution, qui vous soit ensemble & vtile & glorieuse. Il s'éleua alors vn murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on auoit fait les Geans; à quoy Iupiter respondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en falloit diferer l'execution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les aîles, pour m'empescher vne autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont ie vay faire la relation aux Philosophes, qui se proménent dans le Pécile.

LA DOVBLE ACCV- SATION, OV LA CHICANE.

DIALOGVE

DE IVPITER ET DE MERCVRE,
Où plusieurs autres parlent.

*Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui
embrassent la Philosophie, par de
mauvais Principes.*

IVPITER. **Q**U'E veulent dire les Philoso-
phes, de tant vanter la feli-
cité des Dieux ? S'ils sçauoient
la peine que nous donnent les mortels, ils ne tien-
droient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas
heureux, pour auoir tout nostre saoul de Nectar &
d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut
venir cette erreur, si ce n'est de cet aueugle d'Home-
re, qui parle de tout à tors & à trauers, & veut dis-
courir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas
seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil
court tout le iour, sans se reposer ; & s'il s'arrestoit
vn moment, il feroit perir l'Vniuers. La Lune passe
toutes les nuits sans dormir, à éclairer les debauchez
& ceux qui reuiennent tard de souper. Apollon ne
cesse de rendre des Oracles, & n'a pas plustost fait à
Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir
à Xan-

à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; * Enfin, par tout où sa Prestresse l'appelle, après avoir beu de l'eau sacrée, mâché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardait à rendre responce, on le planteroit là, & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'esprouver ou pour le surprendre; Tefmoin celuy qui mesla de la chair de tortuë avec celle de mouton, * pour voir s'il les scauroit discerner; & il l'eust surpris s'il n'eust eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape après les malades tousiours chagrins & mélancoliques; & le dégoût qu'il y a à conuerser avec des gens qui ont l'haleine mauuaise. Que diray-je des vens, sans cesse occupez à balayer l'air & à souffler, qui est vn assez maigre diuertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos de misérables accompagné du songe, qui est comme son trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui deurois viure à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souuerain. Bien loin de cela, il faut que j'aye tousiours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son deuoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuuoir, gresler, venter, neiger, tonner, selon les diuerses Saisons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulièrement des malades, & de ceux qui nauigent; Assister aux iugemens, pour purger ceux qui se parjurent; & aux augures, pour predire l'auenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelq; sacrifice. Estre en mesme temps à Olympie à gouster d'un hécatôbe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le sort d'une bataille près de Babylone, & quelque autre affaire chez les Gètes. En vn mot, donner ordre à tout;

* Oracle des Milesiens ainsi nommé de Branchus qui y a le premier presidé.

* Grésus.

Encore avecque cela, on a bien de la peine à éuiter la calomnie; & pour peu qu'on se relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite consequence; car si les hommes venoient vne fois à se le persuader, adieu toutes leurs prieres & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer tousiours attaché au gouuernail, comme vn Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils pensent que i'aye le temps de goustier ma felicité. Car i'ay tant d'affaires sur les bras, que ie n'ay pas le loisir seulement de vuidier les differens qu'ils ont ensemble, ni mesme quelques procès que diuers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que ie les entens murmurer; & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Iustice, & qu'on ne fait point droit sur ces demandes.

IUPITER. Quet'en semble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous les remettions à vne autre fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépesche promptement.

IUPITER. Va dont crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouuent presentement à l'Areopage, où la Iustice distribuera au sort les Iuges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur iugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reuera le procès tout de nouveau. Que la Iustice donc s'aïlle asseoir auprès des venerables Déeses, *pour assister à l'audience, afin que tout aïlle bien.

LA IUSTICE. Quoy mon pere! Que ie retour-

ne

* *Eumenides, dont l'Autel estoit au lieu où l'on rendoit la Iustice.*

ne en terre pour y voir triompher ma riuale?

I V P I T E R. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde; & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Iustice, iusqu'à y mettre le souverain bien.

LA I V S T I C E. Tous ses beaux discours n'ont pas empesché qu'on ne l'ait condamné luy mesme, sans luy donner le loisir de sacrifier vn coq à Esculape, comme il en auoit fait vœu.

I V P I T E R. Il ne faut pas s'estonner que cela soit arriué dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on presche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Iupiter, * il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'espaule, vn liure à la main gauche, & vn baston à la droite? Iamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En vn mot, on voit croistre en vne nuit les Philosophes, comme les champignons; & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

LA I V S T I C E. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & ie sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

I V P I T E R. Non pas tous, ma fille, il y a tousiours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hastez-vous de partir, pour vider quelques affaires dès aujourd'huy.

M E R-

* C'est qu'il y en auoit grande quantité sous Mars-Aurelle.

MERCURE. Tirons vers Sunion, vn peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux forteresses. * Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Phalaris ni de Busires, de Scirons, ni de Pityocampes; la Sageffe tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que toy, & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçauoir que personne, si tu le veux dire; car tu es tous les iours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que ie voudrois déguiser la verité. Sans mentir, i'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; ie ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-vns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en deuisant, nous voicy arriuez près d'Athenes. Attend-moy là, & regarde vers le Pnycé, * tandis que i'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparauant qui est cet homme qui s'auance avec vne flûte à la main, & des cornes à la teste.

MERCURE. C'est Pan, cet illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autrefois sur le mont Parthénien; mais depuis le seruice qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon, ils luy ont donné vne grotte sous leur forteresse.

PAN. Bon iour, Mercure, & la Justice.

MERCURE. Bon iour, le bon Danseur & le bon Musicien, qui a ajousté depuis peu à ces titres, celuy

I

* Ou, ces deux pointes de rocher.

* Place d'Athenes, où le peuple s'assembloit.

celuy de vaillant.

PAN. Qui vous amène en ces quartiers ?

MERCURE. La Iustice te le dira ; car ie suis pressé d'aller là haut.

LA IUSTICE. Iupiter nous enuoye terminer quelques differens , qu'il y a long-temps qui durent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy ?

PAN. Assez mal , contre mon attente. Car pour recompense d'auoir chassé les Barbares du pais , on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant , qu'on mange en suite deuant moy avec des resioüissances publiques qui seruent à me diuertir , car ie n'ay point de part au festin.

LA IUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde ?

PAN. Qui ! ces fous mélancoliques , qui ont vne grande barbe de bouc , & sont tousiours en querelle , pour des choses où ils n'entendent rien , ni moy aussi ; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie ; & pour moy , ie me contente de sçauoir d'ancer & iouer de la flûte , & quelquefois des cousteaux , lors que l'occasion s'en presente. Mais ie les entens crier tous les iours , & parler d'idées & d'incorporalité , & autres choses semblables , où ie n'entens rien , parce que ie n'ay pas fréquenté les Escoles. Ils commencent assez paisiblement d'abord ; mais la dispute venant à s'eschauffer , c'est à qui le prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'auantage , parce que ceux qui n'y entendent rien , qui sont tousiours le plus grand nombre , iugent des choses par l'exterieur , & donnent cause gagnée au plus resolu. A la fin de la dispute , comme ils ne sçauent plus

plus que dire, ils se retirent avec force injures, & essuyent la sueur de leur front, après auoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la teste, comme vn Trompette qui sonne de toute sa force. Du reste, ie ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces crialles; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, i'en sçay quelque chose; car comme ie suis perché sur le haut d'un roc, ie les vois quelquefois sur la brune.

LA IUSTICE. Arreste. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix! Escoutez. On fait à sçauoir de la part de Iupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui est le septiesme de Feurier; Quiconque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se trouue à l'Areopage, où la Iustice tirera elle-mesme au sort des Iuges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura appel de leur jugement à Iupiter, qui a desia ordonné là bas qu'on renuoyast tous ceux qui sont morts, auant que d'auoir pû pour-suiure leur accusation.

PAN. Dieux! quelle foule & quel bruit ils font en montant, comme ils s'entraînent l'un l'autre en Iustice! * Voilà Mercure de retour; Allez vous acquitter de vostre charge, tandis que ie me retiray vers ma grotte, en chantant quelque air champestre, pour prouoquer l'Echo babillarde à me respondre; Car ie suis las d'entendre plaider & haranguer tout le iour.

MERCURE. Courage, la Iustice, commençons.

132 LA DOVBLE ACCVSATION,

LA IUSTICE. Tu-as raison. Car les voilà desja en haut qui bourdonnent comme vn essain d'a-beilles.

VN PLAIDEVR. Ie te tiens, meschant.

VN AVTRE. Tu-és vn imposteur.

VN AVTRE. Enfin, tu le payeras.

VN AVTRE. Qu'on appelle ma cause la pre-miere.

VN AVTRE. Marche deuant le Iuge.

VN AVTRE. Ne m'estrange pas.

LA IUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure; ne faisons appeller que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remettons le reste à demain.

MERCURE. Ie le veux. La Débauche demanderessé contre l'Academie, pour luy auoir enleué Polemon.

LA IUSTICE. Tire au sort sept Iuges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, * pour auoir débauché Dionysius.

LA IUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA IUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogéne, pour luy auoir fait banqueroute.

LA IUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deferteur.

LA IUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous appellions ces deux causes contre ce * Rhéteur de Syrie?

* Philosophie Stoïque.

LA

* Lucien.

LA IUSTICE. Vuidons premicrement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps ; car elles sont assez semblables.

LA IUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rhéteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le mesme, pour le mesme sujet.

LA IUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA IUSTICE. Il eust esté plus à propos de vuidier ces differens en son país. Mais puisque tu le veux, nous les iugerons icy, sans tirer à conséquence. Pren onze Iuges pour les deux causes.

MERCURE. Tu-as raison, il faut espargner la bource des plaideurs.

LA IUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon, après que ses Iuges auront pris place ; Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle, de chanceler ? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yure, & ne scauroit plaider elle-mesme.

LA IUSTICE. Qu'elle prenne quelque Aduocat de ceux qu'on voit icy tous les iours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa deffence publiquement, mais elle dit vne chose qui me semble bien raisonnable ; Que l'Academie, qui a coustume de parler pour & contre, parle pour elle, auant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veux ; quoy qu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy

134 LA DOVBLE ACCVSION;

donc ce qu'elle peut dire. * L'Academie, Messieurs, m'a enleué vn de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posséder, & retournoit tous les iours d'auprès de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dançant par les ruës avec des Musiciennes, & passant le temps à boire & à se resiouir depuis le matin iusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuues de tout cecy; car personne ne l'a iamais veu qu'en cet estat. Cependant, comme il folâtroit vn iour deuant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien prescher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs; & s'enfermant avec elle, deuint vn pilier de College, & quitta là toutes ses resioüissances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le iour courbé sur vn liure, touïours passe & deffait, au lieu qu'il auoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la sollicitation de ma Riuale; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonorer. Voilà à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy ie répons.

LA IUSTICE. Que dira-t-elle? Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, ayent quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclau, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, auant que d'en auoir pû reconnoistre les defauts; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenüe ni pudeur. Et pour preuue de cela, Messieurs, ie ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de chapeaux de fleurs, dançant & folâtrant avec des femmes. En

cc

* Pour la Débauche,

ce triste estat, qu'il estoit en opprobre à son pais & à sa famille, il ne m'eut pas plustost ouï discourir publiquement de la vertu, & louer la modestie & la temperance, qu'après auoir tasché vainement de m'interrompre & d'exciter vne risée dans mon Escole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il fit reflexion sur l'estat honteux où il estoit, & se resueilla tomme d'un profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yurongnerie, il fut touché d'un tres-cuisant repentir, & se vint ietter entre mes bras, sans y estre contraint que par la force de la raison. Si vous prenez la peine de ietter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que ie l'ay tiré du gouffre où l'auoit plongé ma Riuale. Je n'en diray pas dauantage, pour ne point abuser de vostre audience; outre que cela suffit pour me iustifier. C'est à vous à iuger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hâtez-vous, Messieurs; car le temps presse.

LA IUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE. Il n'est pas estrange qu'il y ait quelque débauche; Que les Iuges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs; combien ma partie est puissante, & ie crains bien que ses charmes n'ayent desia fait quelque impression sur vostre esprit; car i'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui apprehendent mon

naturel farouche & ma mine renfrongnée. Mais ie me promets que la Raison sera la plus forte, pourueu qu'on la veuille escouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a desbauché vn de mes disciples ; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est vn grand prejudgé contr'elle. Car il est question de sçauoir si nous viurons tousiours courbez contre terre comme les bestes, & plongeons dans les souilleures du monde, ou si nous leuerons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, preferant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous tousiours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu ; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre felicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir ? Car c'est par là que cette forcierre a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du trauail, comme d'vn fantosme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Prouidence. Si vous faites donc Iustice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considerez sa mollesse, comme si elle ne pouuoit parler elle-mesme ; elle a choisi pour Aduocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de plus grand mal que de trauailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thesée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux trauaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas dauantage ; car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie ; & la Vertu toute nuë, est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souuenez-vous donc, Messieurs, de juger

selon les loix comme vous en auez fait le serment, sans ajouter foy à vn voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

E P I C U R E. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Aduocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme qu'elle les persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy ait débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortilèges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-mesme. Il ne faut pas trouuer estrange que Dionysius estant né libre & ayant reconnu les defauts de sa Riuale, qui se propose vne felicité imaginaire, l'ait quittée pour se jeter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pieges qu'on auoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit réconcilié avec la Nature, pour mener vne vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t'elle deü fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à vn port de salut, contre les bourrasques & les tempestes de son ennemie; & seroit-il iuste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute sa vie, sous pretexte de le rendre heureux apres sa mort? Mais, Messieurs, qui peut estre meilleur Iuge de ce différent, que celuy qui ayant esprouué l'une & l'autre façon de viure, & reconnu leurs auantages & leurs defauts, à choisi apres vne meure délibération? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de louer en public la Vertu, & en particulier s'abandonne à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point decouuert. Car s'il auoit l'anneau de Gyges, ou le casque de Pluton, pour se rendre inuisible, il feroit bien-tost banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grans ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouuant

138 LA DOVBLE ACCVSION.

resister plus long-temps à des choses qui détruisoient sa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la miséricorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le liurer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empescher cette cruauté, par cette mesme bonté par laquelle vous avez toujours protégé les misérables. Voila ce que j'auois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce différent.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICVRE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit vn mal?

EPICVRE. Oui.

LE PORTIQUE. Et la volupté vn bien.

EPICVRE. Pourquoi non?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes, & d'autres qui ne le sont pas, comme il y en a d'essentièlles & d'accidentelles?

MERCURE. Les Iuges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on se taife.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant de faire vn argument en la troisièsm figure.

LA IUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Iupiter.

LA IUSTICE. A la bonne-heure, qu'on appelle vne autre cause.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé sur le différent du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Mollesse n'oseroit paroître; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contr'elle. Que les Iuges se lèvent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour néant?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage vne autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIogene. Si elle ne se taist, ie luy vai rompre la teste; & au lieu d'un procès d'injures, i'en feray vn de coups de bastons.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la poursuit le baston leué; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

LA JUSTICE. Pourquoi?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace? Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, * & premierement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre!

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHÉTORIQUE. Ie prie les * Dieux & les Déeses que ie recoiue de vous en cette audience, autant de preuues de bonté & d'affection que ie vous en

ay,

* Lucien.

* Exorde de Demosthene.

ay tousiours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie aduerse m'interrompe, tandis que ie vous deduiray mes raisons, & que ie trauailleray à vous faire connoître la vérité. Et pour commencer, ie vous diray, Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la mesme chose que moy; mais elle ne fait pas de mesme, & i'ay grand sujet de craindre, qu'après auoir commencé à me mal-traiter, elle ne continuë touïours, & ne me traite encore plus mal à l'auenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des paroles inutiles, après auoir trouué celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il deuoit faire, & estranger de langage, aussi bien que de naissance, ie pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il auoit de l'amour pour moy; & ie me donnay à luy, sans auoir honte de sa pauvreté, quoy que les plus Grands me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre; & non contente de cela, ie le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à faire creuer de rage ses riuaux. En suite, comme il luy eut pris enuie de se faire connoître en plus d'un lieu, ie l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faueurs; car il ne iuroit que par moy, & ie faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueillly d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à manger quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quitta donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & enerué. Car

au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique, qui estoit fuiuy d'acclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque soufris & de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'iniustice & du defect de iugement, de quitter sa légitime épouse, apres en auoir receu tant de faueurs & de caresses, & encore en vn temps où elle est adorée de tout le monde? Cependant, mal-heureuse que ie suis, i'ay méprisé la recherche des plus Grands, pour courre apres vn ingrat & vn inconnu. Voila, Messieurs, vne grande partie de ce que i'auois à dire, que i'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay qu'une chose à adiouter, qu'il n'est pas iuste qu'il se serue de mes armes contre moy-mesme; & s'il a enuie de me respondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miennes.

MERCURE. Cela ne se peut; car qui a iamais oüi parler en Iustice par Dialogue?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que ie n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'obiet de mes vœux & de mes desirs, ie feray ce qu'elle m'ordonne, & respondray nuëment à tous les chefs de son accusation, sans me seruir de ses couleurs ni ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que ie luy dois tout mon auancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que ie suis; mais comme i'ay veü qu'elle quittoit sa premiere modestie, pour prendre les parures & les astégeries d'un Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, i'ay perdu peu à peu l'affection que i'auois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantifiée des plus débauchez
de

142 LA DOVBLE ACCVSATION,

de la ville, qui viénēt châter la nuit sous ses fenestres, * à qui elle ouure quelquefois la porte, & dont elle se laisse caresser? Je n'ay dôc pû souffrir plus long-temps cette liberté, ou plustost cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, apres l'auoir tant aimée, ie me suis contenté de faire connoissance avec le Dialogue son voisin, pour me seruir d'entretien & de diuertissement. Voila le mauuais traitement que ie luy ay fait; mais ie souffiens que quand ie n'aurois reçu d'elle aucune injure, ie serois excusable à mon âge * de quitter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour suiure la Philosophie, & mener vne vie plus douce & plus tranquile. Voila, Messieurs, ce que j'auois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce different.

LA IUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA IUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'auance, & que les memes Iuges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sîe mal, Messieurs, de paroistre dans vn Barreau, & que ie n'aye point accoustumé de faire des harangues continuës, ie tâcheray neantmoins de m'en acquiter, pour ne point enfreindre vos coustumes, & vous représenteray mes interrests en peu de mots & sans artifice. Cōfidez, ie vous prie, si ie n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de graue & serieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me despoüillant de toute ma gloire, m'a donné vne marotte au lieu d'un sceptre; & pour com-

* C'est qu'ils aiment l'éloquence.

* Prés de 40. ans.

comble de mespris, m'a allié à la Satyre & à la Comedie, apres m'auoir coupé les ailles dont ie volois iusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquins, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y auoit d'illustre. Non content de cela, pour auoir quelqu'un qui l'ayde à médire, il a déterré vn vieux Cynique, accoustumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riât. Descheu donc de ma premiere grandeur, ie suis deuenu l'objet de la risée publique, & ie pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'une graue & serieuse, & l'autre gaye & folastre, comme ie paroissais dans ses ouurages.

LA IVSTICE. Que respons-tu à cela ?

LVCIE. Que rien ne m'a iamais tant estonné, qu'une plainte si iniuste. Lors que ie le pris, Messieurs, c'estoit vn mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses frequentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ostay donc d'abord cette mine graue & seuer, pour le polir & l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie; ce qui seruit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparauant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande seuerité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu mella de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhetorique est vn meslange de politique & de flatterie, & autres semblables fadaïses? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises, & curieux de sçauoir ce qu'il n'entend point, Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre.

& veut

& veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir dépaïsé, puis-que ie l'ay habillé à la Grecque. Voila ce que j'auois à dire pour ma iustification, il n'est plus question que de donner vostre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cet enuieux, qui a contredit les iugemens precedens, & qui n'est iamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on iugera le reste.

LE PARASITE, OV L'ECORNIFLEVR.

DIALOGVE

DE SIMON ET DE TYQVIADÉ.

C'est vn jeu de l'Auteur, pour montrer que l'écornifierie est vn art, & des plus illustres; ce qu'il prouue par comparaison avec les autres.

TYQVIADÉ. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, aprennent quelque métier, ou exercent quelque profession pour estre vtils aux autres & à eux-mesmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Medecin, ni Aduocat, ni Musicien, & Philosophe encore moins.

SIMON. Il est vray; & ie ne me pique pas de l'estre.

TYQVIA-

TYQVIADE. Tu as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine qu'il y auoit, & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeschoit d'apprendre quelque mestier; car tu n'es pas assez riche, pour pouuoir viure de tes rentes?

SIMON. I'en fais vn tres-noble & tres-illustre.

TYQVIADE. Et quel?

SIMON. C'est vn mestier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en est pas autrement honneste; outre qu'il n'a pas encore esté reduit en art.

TYQVIADE. Ne le sçauois-tu faire connoistre par quelque circonstance?

SIMON. Tu le sçauras vne autre fois.

TYQVIADE. Mais ie ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera estrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQVIADE. Ie desire d'autant plus de le sçauoir.

SIMON. C'est le mestier de Parasite.

TYQVIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela vn mestier.

SIMON. Ie le suis donc, & ne me picque point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, qui n'est pas vn petit auantage.

TYQVIADE. Quoy! Tu es vn Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQVIADE. Pourquoi, puisque ie t'appelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire vne injure. Car pour moy, bien loin d'en auoir hôte, i'en fais gloire; & trouue ce nom plus beau que celuy de Philosophe; en vn mot, i'en fais plus

d'estat, que Phidias ne faisoit de son Iupiter Olympien.

TYQVIADE. Ce seroit vne plaisante chose, qui t'adresseroit vne lettre à *Simon le Parasite*. Cela seroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est vn sot, & qu'il n'est pas capable de connoistre la iuste valeur des choses. Mais moy, ie ne le trouue pas plus estrange, que de mettre à *Dion le Philosophe*, & l'aime mieux estre l'vn que l'autre.

TYQVIADE. Ie ne regarde pas ce que tu aimes, mais la verité. Car il naistroit encore vne autre difficulté de sçauoir où l'on rangeroit cét Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mecaniques.

SIMON. Pour moy, ie soustiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & ie te le prouueray si tu veux, quoy que ie n'y aye iamais resué.

TYQVIADE. Que penSES-tu premierement que soit vn Art?

SIMON. Vn recueil de preceptes mis en pratique, pour vne fin vtile à la vie de l'homme.

TYQVIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si ie te prouue donc que cette définition luy conuient, que diras-tu?

TYQVIADE. Que cela m'estonne.

SIMON. Premierement, c'est vn amas de preceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut reüssir. Car il faut d'abord ietter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a vn Art pour connoistre les pieces qui sont de bon ou de mauuais aloy, il y en a vn de mesme pour connoistre les hommes; quoy qu'Euripide

pde die , Qu'il n'y a point d'Art , pour discerner les
 meschans d'auec les gens de bien. Et c'est enquoy
 paroist l'excellence de celuy-cy , & ce qui fait voir
 qu'il a quelque chose de diuin , de penetrer en des
 choses si obscures. Apres auoir trouué vn homme
 qui soit capable de nous nourrir , il faut beaucoup
 d'art & d'adresse pour le sçauoir cajoler , & gagner
 ses bonnes graces. En suite, il faut connoistre toutes
 les viandes , pour posseder cét Art en perfection ;
 sçauoir quelles sont les meilleures ; le temps & la
 saison où elles se doiuent manger ; le país d'où elles
 viennent ; & où elles sont les plus excellentes ; car
 telle est bonne en vn lieu, qui ne l'est pas en vn autre ;
 L'endroit qui est le meilleur en chacune , qui n'est
 pas vne connoissance inutile & superflue , comme
 plusieurs autres ; car c'est le moyen de bien viure , &
 de manger tousiours les meilleurs morceaux. Aussi
 le diuin Platon , admirable en cela, comme en tout
 le reste , dit , Qu'un homme qui ignore ce que ie dis
 ne se doit pas mesler de traiter. Mais pour montrer
 que cét Art ne donne pas des preceptes en l'air , &
 ne consiste pas seulement en connoissance , mais en
 pratique ; c'est qu'on peut demeurer long-temps
 sans exercer les autres ; mais faute de pratiquer ce-
 luy-cy , on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce
 qui est d'estre vtile à la vie de l'homme , il est aus-
 si necessaire que le boire & le manger. Ce n'est
 donc pas vne faculté naturelle , comme de voir &
 d'ouïr ; car si cela estoit , il seroit commun à tous ,
 & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas
 aussi vn don de Nature, comme la force, la beauté, &
 autres qualitez semblables ; car il s'aquiert par l'estu-
 de & par l'exercice. Ce n'est pas vne ignorance ; car
 l'ignorance ne sauue point , & cecy sauue souuent.
 Il y a plus , c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes,

& l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse ; mais vn Parasite se trouue tousiours sur les piez. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'en suit que c'est vn Art.

TYQUIADE. Il le semble ; Mais en pourrois tu donner la définition ?

 SIMON. C'est l'art de viure aux despens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort bonne ; Mais pren garde que quelque Sophiste ne te conteste la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouuer. Premièrement, Homere, qui comme tu sçais estoit vn très-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse ; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chère, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Vlyse eust voulu louer la beatitude des Stoïques, il l'eust fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lors qu'il arresta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couuert de hailions, comme vn Philosophe, apres s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas vn mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes ; mais lors qu'il est à la table d'autrui, chez le Roy de Phéaques, comme la souueraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort, à mon auis, d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'attribuer à sa secte. Car s'il est vray que la felicité consiste dans vne parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'accord tous les Philosophes, le
moyen



moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il s'embarrasse de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut sçauoir s'il est infini, & dequoy il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils se meslent de ce qui se fait icy bas? & autres curiositez semblables. Mais le Parasite, sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mesler du gouuernement du monde; & croyant que tout va bien, & qu'il ne sçauroit mieux aller; boit, mange, & se rejoïit, goustant en repos les delices de la vie, sans estre seulement trauaillé de mauuais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le iour, il n'en peut auoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour montrer que la souueraine felicité ne conuient pas à Epicure. Car, ou son sage a dequoy viure, ou il n'en a point; S'il n'en a point il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conseruer son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui; Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite; Si par soy-mesme, il ne peut auoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien ne depérisse; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un Intendant qui vous desrobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait vne sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement suiet de crier; & si l'on est pauvre, c'est encore pis; car on ne sçauroit goustier aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouue tousiours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la paureté, ni celles des richesses; & ainsi il vit dans vne parfaite

tranquillité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu ne me le persuades.

SIMON. Dy plustost, à peine que tu ne te rendes à la verité. Apres auoir montré que la Parasitique est vn Art, il reste à prouuer que c'est le meilleur; quoy que ce que ie viens de dire le fasse assez voir, puis qu'il possede la souueraine felicité, à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut suër & trauailler pour les apprendre; au lieu que celuy-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin, comme vn escolier va à l'escole. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celuy-cy s'exerce sans peine; il ne faut que remuër les mâchoires. Il n'y a point de mestier qui ne couste beaucoup à apprendre; mais celuy-cy ne couste rien; & s'il couste quelque chose, ce n'est pas à celuy qui l'apprend, mais à celuy qui l'enseigne; car il s'apprend tousiours aux despens d'autrui. La pluspart se fâchent de leur mestier, quand ils l'ont appris, & sont tousiours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est iamais plus aise que quand il exerce le sien; car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à vn Docte, vne infinité de liures; à celuy-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuuent ni emporter ni desrober, & qui ne coustent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouuent leur salaire qu'apres auoir trauaillé, encore souuent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'auoir. Celuy-cy trouue son salaire dans son trauail, & sa fin dans son operation, qui est la derniere perfection de l'Art.

Car

Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Vn laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour viure, & ne se soucie du labourage, que pour le profit qui luy en reuient. Mais le Parasite exerce son art pour son art mesme, & pour le plaisir, qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques iours de jouissance; mais pour celuy-cy il est toujours feste, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du leur; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. Les gens de mettier font leurs chef-d'œuvres à jeun; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ses chef-d'œuvres à table. La plupart des autres ne sçauroient travailler qu'en leur boutique; celuy-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, estant de repos, comme voyageant, & tousiours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font iniure. Icy l'on ne fait iniure à personne en mangeant son bien; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi bien que leur exercice; celuy-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes; aussi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition, comme ie feray tantost voir, & iamais par vn sot ni par vn facquin. Mais la plupart des artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maistres pour apprendre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'est comme vn present du Ciel aussi bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne seme ni ne moissonne, & trouue tout abondamment, comme s'il viuoit au siècle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux ! comme tu m'acables de la force & de la multitude de tes raisons , ie regrette de ne l'auoir pas esté , & il me prend enuie de le deuenir.

SIMON. Apres auoir montré en general les auantages qu'a cét Art sur les autres Arts , considerons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop raualer sa gloire , qué de le comparer aux autres. Chacun tonibe d'accord que la Philosophie & l'Eloquence , soit qu'on les nomme Sciences ou Arts , excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la préeminence qu'il a sur elles , les autres luy cederont aisément. C'est vne maxime en Philosophie , que tout ce qui subsiste dans la Nature , est vn ; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimérique ; car il y a plusieurs Rhétoriques & plusieurs Philosophies toutes differentes , & c'est vn miracle d'en trouuer deux semblables ; veû que ce qui est approuué par les vns , est condamné par les autres. Mais l'escorniflerie est vne par tout le monde , & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie ou chez les Barbares ; car les Parasites suiuent par tout de mesmes maximes , & ne sont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens , qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merueilles sont si grandes , qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote , qui referme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voila assez de raisons ; n'as tu point d'autoritez & d'exemples , pour prouuer vne si admirable doctrine ?

SIMON. Ouy , & en grand nombre. Premièrement , il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe , au lieu qu'une infinité de Philosophes deuenent tous les iours Parasites.

TYQUIA-

TYQVIADÉ. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes iamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquines le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables; les ayant portez vn iour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien que de Philosophe il deuint son Parasite. Aristipe qui viuoit au mesme temps, n'alla-t'il pas en Sicile pour le mesme suiet? où il se montra si excellent en cét Art, que les cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les receuoit point, sans son attache. Le diuin Platon mesme s'en est meslé; mais comme les talens sont diuers, il n'y reüssit pas bien, & se fit mocquer de luy; Et quoy qu'il retournast vne seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias; car ils ont échoüé tous deux en cette Isle.

TYQVIADÉ. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-célebres, & particulièrement Aristoxéne le Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nelée; comme Euripide le fut d'Archelaüs, iusqu'à la mort; & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'esbaucher cét Art, non plus que les autres. Je pourrois alleguer plusieurs exemples semblables, mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'auoir ni chaud ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes; le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts misérablement.

TYQVIADÉ. Acheue de montrer les auantages qu'a cét Art par dessus la Rhetorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se
K 5 font

font paroître, la paix & la guerre; considérons premierement celuy-cy.

TYQUIADE. Que tu prens vn beau champ pour faire esclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Prouince, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y accourt, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Despoüillons les pour les mieux considerer, puis qu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les vns paroissent secs & descharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle apparence de les mener au combat, que pour viure ils ont besoin de Medecin? Comment pourroient-ils supporter les durs trauaux de la guerre? Le parasite au contraire, se presente avec vn visage vermeil, vn œil vif, vn teint frais, vn regard furieux. En vn mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plustost qu'à en recevoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'alleguer des marques de la valeur des vns & des autres? Il n'y a iamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenty. Isocrate n'auoit garde d'y aller, puis-qu'il n'auoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plustost déclaré la guerre aux Athéniens, que Demadés, Esquinés & Philocrate, qui trembloient de peur, luy liurerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosthene, & Hyperide, qui parloient si haut, & qui paroissent si resolu dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils iamais fait? Le premier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues.

Pour

Pour l'autre , qui faisoit plus de fanfaron , & qui disoit des injures à Philippe , ayant eu la hardiesse de s'auancer iusqu'en Beocie , comme il en fallut venir aux mains , le cœur luy manqua , il s'enfuit laschement , & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & conneuës de tout le monde.

TYQVIADÉ. Ie le sçay ; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler , & non pas à faire , comme les Philosophes.

SIMON. Ie te feray voir que ceux-cy sont plus lasches que les autres , quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement , tu ne me sçauois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'espée à la main. Car , ou ils n'ont jamais esté à la guerre , comme Antisthene , Diogene , Crates , Zenon , Platon , Esquinés , Aristoté , & toute leur suite ; ou ils ont tourné le dos , comme Socrate , qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens , perdit cœur à la premiere rencontre , & aima mieux venir disputer contre ses escoliers à Athenes , que d'auoir à faire aux disciples de Lyncurque.

TYQVIADÉ. Il est vray que ie l'ay leu dans de bons Autheurs , & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si i'en ay ? Tous ceux qui ont leu Homere sçauent que ses plus braues Heros se mesloient de ce mestier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent , estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit auoir vne douzaine d'Achilles , d'Ajax , ni de Diomedes , mais de Nestors ; c'est à dire de Parasites ; & qu'avec cela il auroit bien tost pris Troye. Idoménée fils de Iupi-

Iupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQVIADÉ. Comment le prouueras-tu ?

SIMON. Te souuiens-tu de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toujours plein auprès du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idoménée bût nuit & iour, mais bien qu'il auoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite ; au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y auoit long-temps que Nestor faisoit ce mestier à la table de Cénée & d'Exadius, & il continua iusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQVIADÉ. Que tu me plais de n'alléguer point de petits exemples ? Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille ; quoy qu'il ne le cedast à pas vn des Grecs, tant pour les auantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand ie le voy chasser Hector hors du camp qu'il auoit forcé, & esteindre le feu qu'il auoit mis aux nauires, à quoy Ajax & Teucer auoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmy eux Sarpedon, qui estoit fils de Iupiter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'vn seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Paris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & vn Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lasches supplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre son corps à son pere ; mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût présenté à luy auparauant une vintaine de semblables, il les auroit tous deffaits.*

TYQVIADÉ. Mais on peut dire que c'estoit l'amy

l'amy d'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il tesmoigne luy-mesme le contraire, lors qu'il luy a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy; Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après auoir tousiours vescu ensemble, ils soient enterrez tous deux en mesme tombeau; en quoy il le traite de compagnon, comme il paroist par tout ailleurs. Aussi Merioné estoit le courtisan d'Idomenée; car c'est ainsi qu'on appelloit alors le Parasites; & Homere le compare à Mars, qui est vn honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-mesme, qui estoit fils de Jupiter. Quoy! Aristogiton, cet illustre Libérateur des Atheniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pauvreté? Et n'a-t'il pas vne statue d'airain comme luy, pour recompense de sa vertu? Enfin, les Dieux mesmes ne peuuent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent Minos & Tantale. Voyons maintenant nostre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'auparauant il ne se mette à table, suiuant le conseil d'Ulysse, pour acquerir de nouvelles forces; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes, il est desia tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couure de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'auoier pour sien; car il a bonne mine, mesme dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprès de luy, le corps maigre & défait d'un Philosophe, qui ressemble plustost à un criminel qu'on mene au suplice, qu'à un soldat; Un Estat ne feroit-il pas menacé de sa ruine, qui n'auroit que de tels deffenseurs? Voila quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des

Ora:

Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs v'sures, & l'on ne les entend point crier dans vn barreau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, vn homme de Lettres, qui se viendroit presenter contre eux, se feroit mocquer de luy. Dans la chasse aussi ils ne tremblét point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contre eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont vn des principaux exercices de la paix, qui sçait mieux qu'eux taire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à vn homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite mesprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont esperdûment amoureux, quoy qu'ils preschent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, vn Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent vn lasche flatteur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grands pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'enuie, la colere, où nostre Parasite est si peu suiet, que s'il vient quelquefois à se facher, ce qui arriue rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agreable mesme dans sa mauuaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouue point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQVIADÉ. Mais la pauvreté ne l'affliget-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux despens d'autrui, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'appelle point vn homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se deffendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couuert par sa pauvreté; & il n'a point besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouue point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque meschante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & deuiet adulateur, voleur, assassin, ou quelque autre chose semblable.

TYQVIADÉ. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire?

SIMON. Nullement. Car on voit les vns mourir dans les tourmens, soit des supplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'aualer du poison.

TYQVIADÉ. Tu prouues assez bien les auantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouué par l'exemple de plus grands personnages qui ont fait ce mestier, comme ie l'ay monstré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grands; car les Grands

Grands ne se sçauroient passer d'eux, & seroient plus miserables que tu n' imagine les Parasites, s'ils ne les auoient point pour leur tenir compagnie, & pour admirer leur felicité. Ils ne leur seruent pas seulement d'entretien, mais de deffense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, veû qu'ils ne les abandonnent iamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boient tousiours les premiers, & font l'essay des viandes, sans auoir peur de mourir pour ceux qui les font viure. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'auoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à vne personne qui est au dessus de luy.

TYQVIADE. I'ay peine à croire que cét Art ne soit arriué à sa perfection, & que personne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les auantages. Mais tu m'auoueras tousiours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SLMON. Ie t'ay desia dit que le peuple ne sçait pas la iuste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisâns, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont apellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQVIADE. Ie me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & ie meurs d'enuie de l'apprendre dès aujourd'huy, tant ie suis conuaincu par tes raisons. Ie ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent tousiours dauantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DV C O R P S.

D I A L O G U E

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la lutte & autres semblables exercices, & Solon les deffend.

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces ieunes gens, de se colleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe, ou se veautrer dans la bouë comme des pourceaux, & tascher à se suffoquer & à s'empescher la respiration. Ils s'huilloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord; mais tout à coup baissant la teste, ils se sont entrechocquez comme des Beliers; puis l'un leuant en l'air son compaignon, l'a laissé retomber à terre par vne secousse violente; & se jettant sur luy, il l'empesche de se releuer, luy pressant la gorge avec le coude, & l'estreignant avec les iambes; de sorte que i'ay peur qu'il ne l'estouffe, quoy que l'autre luy frappe sur l'espaule pour le prier de le lascher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils deuroient craindre de s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant eschapper des mains de leurs compaignons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la mesme chose à descouuert, horsmis que c'est dans le sable

L

qu'ils

qu'ils se veautent, comme des poules, auant que d'en venir au combat, afin que leur aduersaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la fueur. Ces autres couverts aussi de pouffiere, s'entrebattent à coups de pié & de poin, sans essayer de se renuerfer comme les premiers. L'un crache les dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la machoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui preside comme ie croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il loué celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la pouffiere en sautant en l'air, * comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. le voudrois bien sçauoir à quoy tendent toutes ces choses; & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extrauagance à les pratiquer?

SOLON. Tu trouues ces coustumes estranges, parce que ce ne sont pas celles de ton país, comme vous en auez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus long-temps icy, ie te verray lutter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux, & tous ces coups se donnent & se recoiuent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit iouer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une espée, mais explique moy un peu tous ces yeux, puis que tu les nommes ainsi?

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statuë paroist sur
cette

* *Sauteurs.*

cette colonne en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veautrez dans la bouë ou dans la poussiere combattent à la lutte; les autres qui se frappent à coups de pié & de poin,* au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte?

SOLON. Vne couronne d'oliuier aux jeux Olympiques, vne de pin aux Isthmiques, vne d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athènes en l'honneur de Minerue, on y donne de l'huile, de l'oliuier consacré à la Déesse. Qu'as-tu à rire, est-ce que tu trouues cela peu de chose, pour tant de trauaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loué pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut auoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois estonné de voir aux ieux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du supplice de receuoir des coups deuant tout le monde; & ie ne voy pas que la gloire serue à les guerir. On se gouuerne bien plus honnestement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy,

L 2

i'a-

* Combat à coups de poin.

i'auoué franchement que i'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les vns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu veisses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois vn autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'oüie; & tu serois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des combatans, sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plustost que ie serois le premier à en rire. Car ie ne voy point de proportion entre la peine & la recompense; & ie m'estonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont ils couronnez?

SOLON. Non; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour vne recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui iouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes iamais veü de Republique bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour, de l'honneur, & de la vertu, outre que cela exerce le corps; car l'vtilité est icy iointe au trauail, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Ie n'ay quitté mon pais, & trauersé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que ie ne sçay point; c'est pour cela que i'ay recherché ton amitié; si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçauois prendre tant de peine à le conter, que ie receuray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles; mais tu apprendras vne autre fois nos coutumes, touchant le seruice des Dieux, & le reste du gouuernement politique. Je te diray maintenant qu'on a estably ces exercices, pour accoustumer la ieunesse au trauail, non pour vne simple guirlande, mais pour le bien qui leur en reuient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles?

SOLON. L'vn suit de l'autre; mais nous auons peruertey l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, auant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit; Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de reprendre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On ne verra mietx le fil & la liaison, & cela m'apprendra vne autre fois à ne point parler de ce que ie n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres; car ie ne me plais pas comme vous, à estre la teste nuë au Soleil, quoy que i'aye quitté mon chapeau pour m'accommoder à vos coutumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations; Mais dy-moy, comment peux tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te mocques. Car apres auoir lutté tout le iour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus: Mais allons nous asseoir où tu dis, ie t'apprendray ce que tu desires sçauoir, à la charge que tu ne prendras pas ce que ie te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour t'in-

struire & moy aussi. Car ie te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment vn estrangier comme moy, qui n'a iamais demeuré dans des Estats polissez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece? ie ne refuse pas neantmoins, de faire mes difficultez, pour m'esclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy desia à couuert, allons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nostre aise; & dy moy premierement pourquoy tu as estably ces exercices, & à quoy seruent à la Vertu tous ces sauts & toutes ces culebutes? Je sçauray le reste vne autrefois; mais souuien-toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux que i'y comprenne quelque chose; autrement, i'auray oublié le commencement, auant que tu sois à la fin.

OLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si ie m'estens hors de suiet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dās l'Arcopage, où l'on escoute patiemment les parties, ou les Auocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere, mais quand il taschent d'esmouuoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Iuges, on les fait taire, pour empescher que la Iustice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le mesme droit, pourueu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'esgayer, puis qu'aussi bien nous n'auons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & ie t'ay obligation de m'auoir appris en passant vne coustume de ton pais, que ie trouue fort bonne. Parle donc, & ie te donneray bonne audience, comme vn Iuge de l'Arcopage mis de ta main.

So-

SOLON. Il faut auparauant que ie te die quelque chose de l'estat d'une bonne Republique; car cela seruira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une villè ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous auons plus de soin de leur education, que des bastimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il se faut gouuerner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons inuincibles, & la cité imprenable. Apres donc que les enfans sont sortis de dessous l'aïsse de leurs meres, & qu'ils commencent à auoir le corps propre au trauail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nostre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous deuons estre; mais que nous auons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour accroistre nos auantages. Semblables à ces ieunes plantes que le Iardinier soustient avec des bastons, & couure contre les iniures de l'air iusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & resister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superflües, pour leur faire porter plus de fruit; on oste les bastons & les couuertes, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous esueillons donc d'abord l'esprit des ieunes gens, par l'estude de l'Arithmetique & de la Geometrie, apres leur auoir appris à lire & à escrire, & nous l'adoucissons par la Musique. En suite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grands personnages, qui font naistre en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles

choses, tant dans la memoire que dans le cœur: Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors . . . Mais ie ne m'apperceoy pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy ie m'impose silence à moy-mesme, sans attendre la voix de l'huissier, qui sans doute baissoit la veuë de honte, voyant que ie m'estois esgaré.

ANACARSIS. N'y a t'il point de peines establies par vos loix, contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'attacher à d'autres moins importantes?

SOLON. Pourquoy dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moins dres.

SOLON. Mais c'est le but que ie me suis proposé d'abord, que ie ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ny embarrasser ta memoire. Toutefois, si tu veux, ie diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçauoir; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lors que les ieunes gens donc sont capables de l'administration des affaires, nous leur apprenons les loix du país, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire; & qui leur enseignent ce qu'il doiuent faire, & ce qu'ils doiuent esuiter: Nous adioustons à cela la conuersation des Philosophes, qui leur apprennent à bien viure, & à ne faire tort à personne, & en suite à regler leurs desirs & à moderer leurs passions; enfin, à parler & à se taire. Nous leurs imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour instruire les autres.

ANA-

ANACARSIS. L'en ay veü iouër aux Baccanales, où l'on voit les vns monter sur des eschaffes, & vestus en Rois & en Princes, qui bâaillent avec de grands masques, & prononcent des mots graues & empoulez; Mais les autres qui ioient des Comedies, ne s'esgueulent pas tant, & sont chauffez & vestus à l'ordinaire; quoy que leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc esmeuent la compassion, lors qu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui sont comme des entraues; les autres excitent la risée du peuple, si tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils representent, d'un ton lamentable, & avec des paroles de mesme; aidées de la Musique, qui a grand pouuoir sur l'esprit humain. Mais pour reuenir à nostre suiet, si tost que nos ieunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons despoüiller à l'air, pour les accoustumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veü, en presence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mespriser les coups & les blessures, & est comme vn prelude de la guerre. Que ne feront-ils point estant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis? car on ne leur voit point des corps pasles & deffaits, ni chargez d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel vsage peuvent estre dans les combats, ceux que ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere, & qui passissent, en voyant couler leur sang; à demy vaincus, par la seule veüe des En-

nemis? D'ailleurs, ces exercices consomment les humeurs superflus, qui causent les fièvres & les maladies, & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure; & les travaux qu'il souffre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accoustumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vistes en un lieu ferme & vny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouuoir franchir un fossé lors qu'il en sera besoin, ou quelque'autre obstacle qu'on aura ietté sur leur passage; & pour estre apres plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'accoustument pour se fortifier, à lancer un iauelot, ou à ietter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui est comme une petite rondache d'airain poly, où il n'y a point de prise; de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te mocques, qui sont dans les lieux où l'on lutte, outre que cela empesche qu'on ne se fasse mal en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à colleter un aduersaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouue apres plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enleuer un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte, c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrester la sueur, & fait qu'on dure plus long temps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas

pas si tost. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouuerts par la chaleur, cela oste l'entree à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on escure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux auoir le corps blanc & effeminé, comme ceux qui ne sont pas accoustumez au trauail, que de l'auoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices seruent à bannir l'oisiueté, qui relasche les forces du corps & de l'esprit, & rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont necessaires en temps de paix, & en temps de guerre.

A N A C A R S I S. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez vous au combat ainsi poudreux & huilez? Et apprehendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la bouë? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'esprouue de leurs armes? & prenez vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne consument en vain vostre force & vostre vigueur, & que ce ne soient plustost des passe-temps de gens oisifs, que des escoles de vertu. Vous seriez mieux, à mon auis, de tascher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque jaelot sans pointe; mais en combattant tout de bon, avec l'espée & le bouclier, couuerts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où ie vous voy, vous subsistez plustost par quelque faueur diuine, qu'autrement, puis que ie n'ay qu'à mettre l'espée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derriere les pilliers & les statues qui embellissent ces portiques, & pour faire passer leur rougeur. En vn mot, vne longue paix vous a rendu incapables de soustenir le visage de vostre ennemy.

So-

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous font venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hippolite. Car quoy que nous nous exerçons tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celui des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si i'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long temps, & ie te montreray tout nostre apareil de guerre avec nostre Caualerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouuons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter vne espée. Cela est bon pour vous, qui estes tousiours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embusches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Iustice.

ANACARSIS. Mais pourquoy espuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas comme vn vaisseau suiet à tarir; au contraire, ses forces s'augmentent par le trauail, & lors qu'il est exercé, il en deuient plus robuste, car il languit dans l'oïsiueté, comme l'experience le tesmoigne.

ANACARSIS. Je ne puis respondre à toutes ces subtilitez; mais ie voudrois pour le moins, que ces exercices fussent des images de la guerre, & qu'on se battist tout de bon l'espée à la main, au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer, seulement pour l'exercice, & de priuier l'Estat de braues hommes, qui pourroient rendre de bons seruices dans

l'oc-

L'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, ie ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en presence de ses citoyens, & de recevoir des louanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penfes-tu que ces acclamations excitent le courage de la ieunesse, & allument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la deffense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'oliuier? D'ailleurs, à se montrer ainsi nud aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois joster publiquement des * coqs & des cailles, avec ordre aux ieunes gens de s'y trouuer, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui combattent pour la gloire iusques au dernier soupir, ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir apres vne balle, qu'on iette au milieu de l'Amphitheatre, ou se partager en deux bandes dans vn lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepouffer iusqu'à ce que l'vn ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné iusques-la? Mais tu seras bien plus estonné, lors que tu verras fouëtter les ieunes garçons iusqu'au sang sur l'autel de Diane, en la presence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur; afin que s'ils venoient iamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lâsche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de fouët, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il fouëtter comme cela, quand il estoit ieune, pour s'exercer
à la

* *Coqs contre coqs, & cailles contre cailles.*

174 DES EXERCICES DV CORPS.

à la vertu ; ou s'il a introduit ces coustumes en vn âge qui le mettoit hors de danger ?

SOLON. Il est vray qu'il estoit desia vieux , lors qu'il les a establies. Car ce ne fut qu'apres auoir demeuré long-temps en Crète , pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coustumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suiuiues ?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pais.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela ; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal , pour s'empescher d'en auoir ; & pour vne douleur absente & incertaine , endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si ie me trouue iamais à ces spectacles de Lacedemone , ie t'asseure que i'en riray tout mon saoul, & que ie diray bien des iniures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon auis, auoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerueau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme ; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là dessus. Mais apres t'auoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que ie voy , il est temps de te demander les tiennes , & comment vous instituez la ieunesse ?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne ; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses ; & i'ay besoin mesme de quelque loisir pour m'y preparer. Remettons la partie à demain, puis-qu'aussi bien il est desia tard.

DV DEVIL.

*Il se moque des extrauagances qu'on fait dans
le Deuil, plustost par coustume qu'au-
trement.*

QU'IL y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deuil. Car ils trouuent tousiours ce qui leur est arriué insupportable tant à eux qu'à ceux qui pleurent ; & ceux qui les consolent , tâchent à montrer le contraire , quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion , pour les contenter & gagner creance sur leur esprit. Mais voyés vn peu ce que disent ceux qui s'affligent, apres auoir exposé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poëtes , & particulièrement par Hesiodé & Homere , s'est persuadé qu'il y auoit là bas vn lieu souterrain , fort profond & tenebreux , quoy qu'il pense bien sçauoir ce qui s'y passe , où les morts sont retenus par des liens eternels & inuisibles , sans que personne en ait iamais pû sortir , que quelques-vns , dans toute l'estenduë des siecles, encore a-ce esté par vne grace particuliere , & pour des raisons tres-importantes. Car tout le país est enuironné de grands fleues, dont le nom mesme fait horreur. Le Styx, * le Phlégéton , le Cocyte, sans parler d'Acheron , qui est vn grand marais tout à l'entrée , qui exhale vne vapeur si grossiere , que les ames mesmes des oiseaux ne sçauroient voler par dessus. On trouue d'abord à la descente, vne porte de diamant gardée par Eaque , le cousin germain de Pluton ,
en

* Horreur, feu, plaintes, &c.

en la compagnie de Cerbère, qui est vn chien à trois testes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au delà du marais est vn grand pré d'Asphodèle, à trauers lequel passe le fleuve d'oubly, qui est le mortel ennemy de la memoire, si l'on en veut croire ceux qui en sont reuenus; quoy qu'il soit assez estrange, comme ils ont pû s'en souuenir, apres en auoir beu, & conter toutes ces choses, qu'on ne sçait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine, l'vne fille de Cérés, qui a esté enleuée, & emmenée là par force; & l'autre frere de Iupiter, qui a eu cet Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit vn homme qui le pensoit bien sçauoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios qui rendent la Iustice tres-séuerement. Pour Mercure, il n'est là que comme vn oiseau de passage. Les gens de bien sont enuoyez aux Champs Elisées, qui est vn lieu de delices; & les meschans, en des cachots eternels, où ils sont gesez & tourmentez; les vns dans le feu, les autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son supplice, traîne vn rocher, ou puise de l'eau dans vne cruche percée; cet autre est rongé d'vn Vautour, ou meurt de soif, sans pouuoir se desalterer, quoy qu'il soit dans l'eau iusqu'au col. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal, se proméne dans le pré que i'ay dit, où il est nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres; quoy qu'apres tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauures gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là

bas de mourir de faim , parcè que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables , ont tellement pris creance parmy le peuple , qu'on met vne piece d'argent * en la bouche de ceux qui meurent , pour payer le Batelier ; sans considerer si c'est vne monnoye qui ait cours dans le país ; joint qu'on feroit mieux , à mon aduis , de ne rien donner , afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie , on laue le corps du défunt ; comme s'il n'y auoit point d'eau là bas , ou qu'il dût assister à quelque festin en arriuant ; Car outre cela on le parfume , on le couronne de fleurs , on l'habille de ses plus beaux habits , soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin , ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets , de larmes & de sanglots , pour respondre à vn maistre de ceremonie qui preside à l'action , & qui raport d'un ton lugubre , les anciennes calamitez , pour faire pleurer si l'on n'en auoit point d'enuie. Les vns donc s'arrachent les cheveux , les autres se frappent l'estomac , ou s'esgratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mettent de la poussiere sur leurs testes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande ; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu éminent , laué , nettoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aller en compagnie. En suite , son pere ou sa mere s'il en a , sortent de la troupe & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire creuer de rire , s'il auoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple d'une voix dolente & d'un ton lugubre ; Ha ! mon cher

* Obols , qui est un carolus.

M

le

le premier; Tu as esté bien pris sur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge; sans auoir gousté des plaisirs du monde, & des douceurs du mariage, & sans auoir laissé des enfans qui te ressemblent. On ne te verra plus ioüer avec tes petits camarades, ni boire & manger avec eux; c'est ainsi qu'il parle, comme si l'on auoit besoin de viures là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en auoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, esgorgent leurs cheuaux & leurs esclaués, pour les aller seruir en l'autre monde; & bruslent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme si cela leur deuoit estre fort vtile. Cependant, tout ce que ces gens-là disent, ce n'est, ni pour les morts, qui ne les sçauoient entendre, quand ils crieroyent dix fois plus haut; ni pour eux-mesmes; car il suffiroit de parler tout bas, ou de le penser sans le dire, si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit pas coustume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste, ils ne sçauēt ni où le défunt est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort. Au contraire, tout bien considéré, ils trouueroient peut-estre qu'il luy estoit auantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire. Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy qui suis plus heureux que vous? Voudriez-vous que j'eusse vescu iusqu'à vn âge décrépit, pour estre à charge à mes amis & à ma famille, & en risée aux autres, après auoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie? Vous regrettez de ce que ie ne pourray plus ni manger ni boire; Mais n'est-il pas plus auantageux de n'auoir plus besoin de boire ni de manger? Vous seriez donc mieux de crier; Ha! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie! Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim!

faïm! Tu n'appreenderas plus les menaces d'un tyran, ni les embusches d'un ennemy! Tu ne seras plus tyrannisé des passions, ni trauaillé des débauches de la jeunesse, & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieillesse! Ces plaintes, à vostre aïis, ne feroient-elles pas plus iustes, & moins ridicules? Il pourroit encore ajouster; Est-ce que les tenebres où ie suis vous font peur, & que vous apprehendez que ie ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre? *Mais un mort n'a rien à craindre, puis qu'il ne scauroit plus mourir; & mes yeux pourris ou bruslez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand ie serois miserable, à quoy me seruoient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces effusions & ces lamentations de femmes? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, descende iusqu'aux enfers, & soit encore bon à boire en l'autre monde? Car pour les bestes que vous bruslez en sacrifice, vne partie s'en va en fumée, & le reste n'est que cendres, qui seroit un fort mauuais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend enuie de rire de tout ce que vous faites; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empesche. Si le mort ressuscitoit à vostre aïis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout; mais les sepultures sônt différentes, selô les diuerses natiôs. Car les vns les brûlent ou les enterrent, les autres les enbaumêt ou les mangent. I'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table; & quelq; fois un hôme par necessité, preste la carcassé * de son

M 2

pere

* Ou, estouffé dedans.

* Squelette corps seché.

pere ou de sa mere , pour seruir à cét vsage. Pour les monumens, les colonnes , les inscriptions , & les pyramides , y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des ieux à la memoire du défunt , & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre , comme si cela luy deuoit seruir là bas de certificat & d'atestation de vie & mœurs. Apres tout cela , on traite l'assemblée , où les amis vous consolent & vous conuient à manger. Iusques à quand , disent-ils , voulez-vous pleurer vn mort ? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis , & laisser vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger , quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre apres beaucoup de resistance , quoy que vous mouriez de faim , parce qu'il y a trois iours que vous n'avez mangé. Voilà vne partie des choses qu'on fait dans le deuil , & d'autres encore plus ridicules , tant par vne mauuaise coustume , que par vne fausse opinion que la mort est mal.

L'ORATEUR RIDICULE.

C'est proprement vne Satyre contre quelque particulier qui l'auoit offensé , qu'il traite de ridicule , prenant le contrepie de la veritable Eloquence , pour décrire la sienne.

IE te louë , mon fils , d'auoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus diuin,

diuin, que de ſçauoir gouverner les hommes, les regir par le diſcours, & ſe faire obeir ſans garde ni ſentinelles? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de tems & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entrepriſe : au contraire, il faut réuëiller tes forces, pour vaincre les diſcultez qui ſe preſentent ; & conſiderer combien de gens ſe ſont rendus illuſtres par là, qui n'eſtoient rien auparavant. D'ailleurs, ie ne te conduiray pas par vn chemin rude & eſpineux, mais par de beaux lieux & d'agreables vallons ; où tu trouueras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promeſſes ſont grandes, mais veritables ; car ſi Héſiode pour auoir mâché quelques feuilles de laurier ſur la montagne d'Hélicon, de ſimple berger, deuint grand Poète, pourquoy l'Eloquence couſtera-elle plus à acquerir ? veu qu'elle le cede beaucoup à la Poëſie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majeſté de l'exprefſion. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriva à Alexandre, lors qu'après la iournée d'Arbelles, il ſe vit maître de l'Asie. Car comme il vouloit eſtablir des Couriers par tout pour enuoyer ſes ordres plus promptement, & eſtre auerty pluſtoſt de ce qui ſe paſſoit dans ſon Empire ; vn marchand Phénicien luy propoſa de percer quelques montagnes, * pour faciliter le chemin de Perſe en Egypte, qui eſtoit fort long, & où l'on ne pouoit aller qu'avec beaucoup de tems & de peine, à cauſe des grands détours qu'il falloit prendre. Mais comme pluſieurs choſes paroifſent incroyables d'abord, qui ne le ſont pas en effet, Alexandre ne gouſta pas cet auis, quoy qu'il fût preſſé de donner ordre aux affaires de l'Egypte ; mais l'experience a fait voir depuis qu'il eſtoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & ſage aux deſpens

* Ou, trauerſer.

d'Alexandre, croy que ie te puis faire trauerser sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grãd Orateur. Mais ie te veux decrire premierement le pais où tu dois aller, & t'en dresser la figure. l'Eloquence habite sur vne haute montagne, dans vne pompe & vne majesté extraordinaire; car elle tient d'vne main vne corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des loüanges & des applaudissemens, qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se iouient autour du Nil, si iamais tu l'as veu comme on le peint monté sur vn crocodile ou sur vn cheual marin. Imagine-toy que tu es l'vn des courtisans de cette Belle, ou plustost l'vn de ses galans qui la recherche en mariage, pour iouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu approcheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorne; car elle est teinte tout autour de roches afreuses. Mais enfin, apres auoir bien tournoyé, tu trouueras deux chemins, l'vn qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couuert de ronces & d'espines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'auoir decouuert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens prouiennent des maux, & que les roses se cueillent sur des espines; mais j'ay trouué au contraire, que plusieurs ont acquis beaucoup d'estime & de reputation, sans iamais auoir trauaillé; & qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquẽce, pour auoir sçeu
bien

Bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre costé, par l'inuention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, vn homme fort & robuste, mais d'une mine graue & seuer, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & espineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthene, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abismes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & tu diras que tu ne peux reüssir autrement, ni arriuer où tu pretens, qu'apres beaucoup de temps & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'Olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réueur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous iouïssons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon homme & son chemin raboteux, par où tu n'arriuerois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a decouuert depuis peu, qui est plus aisé & plus battu. Tu trouueras à l'entrée vn homme de bonne mine, vestu à la mode, avec une contenance lasciue, & vn port effeminé, qui te conuiera à le suiure, en se grattant la teste du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'est vn thresor qui s'offre à toy, & le fauory

d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je, il n'aura pas plutôt ouvert sa bouche de roses, que tu feras charmé de la douceur de son Eloquence, & iureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en moins de rien tres-celebre, & comme luy, tu regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouster foy à ses preceptes; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur que ie ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec vn souris, en passant la main sur ton front, & radoucissant sa voix, Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a enuoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il enuoya autrefois Chéréphon vers le plus grand des Philosophes; * ou si vous y auez esté conduit par la foule & porté sur l'aisle de la Renommée. Mais quoy qu'il en soit, ie vous feray voir que i'ay le mesme auantage sur les autres, que la trompette a sur la flûte, & la cigale sur les abeilles; car il parle de soy avec grande modestie. Pour deuenir donc Orateur, ajousta-t-il, vous n'avez qu'à suiure mes pas, & à faire ce que ie vous diray. Premièrement, ie me moque du sçauoir & de l'estude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si necessaire d'estre sçauant que d'estre hardy, & bannir cette sotte pudeur qui donne mauuaise opinion de soy. En vn mot, pour estre bon Aduocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre vn peu effronté, & se souuenir que la resolution n'est guere plus necessaire à la Guerre qu'au barreau. Car pourueu que vous parliez d'vn ton de commandement, & que vous ayez la démarche fière, l'habit magnifique, la suite de mesme, il faut croire que tout ira bien. Après auoir eu soïn de son habit & de sa mine, il faut toujours tenir à la main vn liure, comme si l'on étudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que

* *Secreto.*

cclaj

cela; Auoir à commendement de beaux mots, & des phrases à la mode, pour se faire admirer: En faire mesme de nouuelles; sans se soucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'auoit pas droit de faire vn mot. Que si on les rebutte, ou quelqu'autre chose semblable que vous voudrez introduire, ne manque pas d'auoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit iamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & sur-année de Platon, d'Isocrate & de Demosthéne, mais ayez tousiours deuant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vostre sujet, mais parlez indifferemment de tout, sans auoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout ne manquez pas dans Athenes d'alleguer les coustumes des Indes ou d'Egbatane; car c'est le moyen de se faire admirer. Ayez tousiours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaînez l'Hellespont, obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuidez Xerxés, soustenez Leonidas, lisez les caracteres sanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemise & de Platées. Enchaînez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont i'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Repetez souuent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez vous la teste & aux autres à force de crier. Que si l'on vous sifle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabrouiez les auditeurs,

M 5

* *Choses illustres de l'histoire Grecque.*

diteurs, & arrestez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, iusqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apperceuront vos défauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toujours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne l'admiration, ou sert d'excuse; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé: C'est pourquoy je vous déconseille la meditation, tant en vos escrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou fassent quelqu'autre chose, pour auoir le temps de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir vne cabale, qui rabille nos défauts & celebre nos auantages, & qui nous applauidisse à la fin, pour seruir d'exemple aux autres, & nous accompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-mesme de celebrer vos loüanges, & quand vous aurez harangué, rapportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'auantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-mesme; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arriuez toujours le dernier dans vne assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en attente, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistans, & perdre creance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas; ni se leuer qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action.

d'action. Il se faut toujours moquer de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit delicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant toujours d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de se mettre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réussirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reuiendra. Car vous sçavez ce que i'estois, & ce que ie suis devenu ; Comme ie suis né de bas lieu, & que i'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que i'auois, & en suite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouver les caresses agreables, quoy qu'elle n'eust plus que quatre dents, encore estoient-elles ratachées avec des filets d'or. Cependant, i'aurois esté son heritier, sans vn coquin de valet qui m'accusa d'avoir acheté du poison, pour m'en défaire plustost. Elle me chassa donc honteusement, & me reduisit à faire le mestier d'Auocat, par le moyen duquel ie subsiste, en faisant semblant d'avoir connoissance avec les Iuges, & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour vn meschant homme, cela sert toujours à me faire craindre, & empesche qu'on ne s'ose attaquer à moy. Du reste, bien que ie ne remporte pas souvent la victoire, ie ne laisse pas de couronner ma porte de festons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en sçavent rien. Voilà l'Eloquence que ie vous propose, dont ie suis vn vivant exemple, comme estant parvenu par là. Ce sont-là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme ;

& fi

& si tu le crois, tu réussiras comme luy, sans avoir besoin pour subsister, de faire la cour aux vieilles; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & seras porté sur le char aisé de Platon; si bien qu'il te fierà mieux de parler de toy, qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy, qui suis trop timide & trop retenu, ie ne sçaurois me rendre illustre par cette voye; & ie te cederay cét honneur, aussi bien qu'à ton maistre. Que dis-je, i'y renonce desia, & ie t'abandonne le prix de la course, pourueu que tu auoies, que ce n'est pas pour auoir esté plus viste que moy, que tu m'auras deuancé; mais pour auoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OV L'INCREDULE.

DIALOGUE

DE PHILOCLES ET DE TYQVIADÉ.

*Il se moque des contes que l'on fait des apparitions &
des esprits, & accuse la Magie de fausseté
& d'imposture.*

TYQVIADÉ. D'Où vient, Philoclés, que la plupart des hommes aiment à mentir, & ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre; & triomphent, quand on les entretient de fornettes, ou qu'ils en content eux-mêmes?

PHILOCLES. Quelques-vns le font pour le profit.

TYQVIA-

TYQVIADE. Je ne parle pas de ceux-là, & i'excuse mesmes ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Vlyffe, ou pour faire quelque fortune; sans parler des mensonges loüables qui se font pour tromper son ennemy. Mon estonnement est d'en voir, qui aiment le mensonge pour luy-mesme, & sans qu'il leur en reuienne ni profit ni honneur.

PHILOCLE. Y a-t-il des gens assez extrauagans pour cela?

TYQVIADE. Plusieurs, & de tres-grands personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mesmes; ce qui me donne de l'estonnement, meslé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes, n'auons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contents d'abuser ceux de leur siecle, ont voulu configner leurs Fables à la posterité? Mais ie ne puis souffrir dans les Poëtes mesmes, de voir que Saturne chastre son pere, que Promethée est attaché en croix, que les Géans font la guerre aux Dieux; * sans parler de la Tragedie des enfers, & des diuerses metamorphoses de Iupiter, & vne infinité d'autres semblables. Ajoustez à cela les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles resueries, pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poëtes, & les anciens Historiens, qui n'auoient rien de meilleur à nous debiter; Mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le sepulcre de Iupiter, & les Atheniens quand ils disent qu'Erichon & leurs predecesseurs naquirent de la terre, comme si c'estoient des chous, encore les faudroit-il semer? Les Thébains sont encore plus extrauagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux
qui

no
nota

* le Ciel,

nota

qui ne croyent pas ces choses & autres semblables, passent pour impies, comme s'ils s'attaquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouuoir, tant le mensonge a trouué de creance parmy les hommes. Pour moy, ie le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus Auguste; mais de voir des Philosophes qui trauaillent à la recherche de la verité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des veritez infaillibles, c'est ce que ie ne puis comprendre, & que ie trouue tout à fait ridicule & insupportable. Car ie viens tout presentement de chez Eucrate, où i'ay oui dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE. Tu m'estonnes; car ie l'ay toujours pris pour vn homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

TYQVIADÉ. Si tu sçauois les sottises qu'il a dites, & comme il les a assurées, iusqu'à prendre ses enfans à témoin, tu perdrais bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, ie le regardois entre deux yeux, comme s'il fût deuenu fou; & quelquefois ie le prenois pour vn imposteur, & m'estonnois qu'il nous eust imposé si lōgtemps avec sa mine graue & seuer.

PHILOCLE. Mais encore, que disoit-il? car ie voudrais bien sçauoir les impostures qu'il cachoit sous vne si grande barbe?

TYQVIADÉ. L'auois coûtume de l'aller voir de temps en temps, lors que j'estois de loisir; & ayant appris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'auois quelque affaire, estoit chez luy, i'y suis allé pour les voir tous deux; & en arriuant i'ay trouué que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y auoit bonne compagnie. Car le Philosophe Péripa-

téti-

téticien Cleodème y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir pénétré dans les secrets de son maistre; Tous chefs de secte, & autant de lumières de vertu & de doctrine, dont la présence seule deuroit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les iambes; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coutume. Après l'auoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'auoir pas visité plustost, sur ce que ie ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que ie me misse sur son lit, ce qui m'estonna, parce qu'en entrant ie l'auois trouué qui parloit avec grande action; & comme ie luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher à ses iambes, Cleodème poursuivant son discours; En leuant, dit il, de la main gauche la dent d'une bellette qui ait esté tuée de la sorte que ie viens de dire; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement escorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tost. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, iointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de grandes vertus, pourueu qu'on sçache les paroles qu'il faut dire; mais cela ne sert de rien à la goutte. J'ay crû autrefois comme vous, repartit Cleodème, que la biche estoit plus propre à cela que le lion; mais un Afriquain me dit une raison que me fit rendre; c'est que les lions prennent les cerfs, qui est une marque qu'ils sont plus vistes qu'eux, & la compagnie applaudit à cette raison. Estes-vous si fous, leur dis-je, que de croire qu'on puisse guérir un mal,

de

de paroles, si ce n'est vn mal d'esprit, & que des remèdes si extrauagans ayent esté destinez par la Nature qui est si sage, à la guérison des maladies? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Médecin * qui estoit présent, tesmoignast d'estre de mon auis pour se venger, à ce que ie croy, de ce qu'ils condamnoient le sien, qui estoit de diminuer les forces du malade en luy ostant le vin, & ne le nourrissant que d'herbages. En suite, Cleodème me dit en souriant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le remede que nous auons dit, puisse guerir la goutte? Non, dis-je, quand on enfermeroit vne douzaine de belettes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion mesme est tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne sçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les iours le fièvre, qu'on enchante les serpens, & qu'on guerit les maladies avec des paroles que les vieilles sçauent. L'un est aussi incertain que l'autre, repliquay-je; & iusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, ie prendray cela pour des contes de vieille. Il semble à t'oïr parler, ajousta Dinomaque, que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puissance. Nullement, luy dis-je, il se peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne soit que fables. Pour moy, ie réuère leur pouuoir, & admire tous les iours les merueilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette, ni en murmurant des paroles, mais en appliquant des remedes salutaires. Laissez-là cét incrédule, dit Ion, pour oïr ce que i'ay veu en
ma

* *Antigonus.*

ma ieunesse On vint dire vn iour à mon pere, que son vigneron le mouroit de la morsure d'une vipere; & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoit à demy-mort sur vn petit liét, ayant le corps tout enflé & tout liuide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cet estat, vn de ses amis qui estoit présent; Ne crain rien, dit-il, ie te vais querir vn Caldéen qui le guerira Pour le faire court, le Caldéen vint, qui le guerit, avec des paroles, en pendant à son pié vne pierre tirée du sepulcre d'une vierge. Aussitost le malade chargea son petit liét sur ses espauls, & s'en retourna trauailler à la vigne, où il auoit esté mordu. Pour comble de merueilles, ce Magicien allant le matin à la campagne, fit vn grand cerne qu'il purifia avec vne torche & du souffre, puis faisant troistours, & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'un vieux dragon, qui ne se pouuoit presque plus traîner de vieillesse, ce qui l'empeschoit d'obeir. Alors le Magicien en colère commanda au plus ieune de l'aller querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arriuez, il ne fit que souffler dessus, & les consuma en vn instant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy respondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'apuyoit sur vn bâton, parce qu'il ne se pouuoit plus soustenir. Tu te moques, reprit Cleodème, & i'ay esté quelque temps comme toy que ie ne voulois rien croire, iusqu'à ce que ie vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux, ou bien à trauers le feu, avec des Garbatines, qui est la chaussure du país. * Ie ne parle point de chasser les démons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce

N

que

* Peaux de bestes nouvellement écorchées.

que c'estoient des choses ordinaires. Mais ie vous diray ce que ie luy ay veu faire à Glaucias. Ce ieune homme après la mort de son pere; deuint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Déménet; & comme il estoit mon disciple, il me decouvrit sa passion. l'en fus bien fâché, car il estudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans sçauoit vne grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que ie ne le pouuois détourner de cet amour, ie luy amenay ce Magicien, à qui ie donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant; si Glaucias pouuoit iouir de sa maitresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela; il fit vne fosse sur le minuit; dans le logis de Glaucias, où après auoir prononcé quelques paroles; aparut premièrement le pere, qui estoit mort; il y auoit sept mois, & qui se mit fort en colere contre son fils: mais à la fin il se rendit à sa passion. En suite; vint Proserpine qui menoit Cerbere en lesses: puis la Lune, qui est vn monstre à plusieurs formes; & qui n'est iamais en mesme estat. Après cela le Magicien fit vn petit Cupidon de terre; & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'enuole aussi-tost; & au bout de quelque temps on ouït Chrysis frapper à la porte; vaincuë par la violence de son amour, & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy iusques au iour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu auois veu cela, ajousta-t-il; tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray; luy dis-je, que ie le croirois, si ie l'auois veu; mais iusques-là vous me permettrez d'en douter; outre que ie connois Chrysis pour vne Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose; sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remon-

remonter Proserpine ; car elle accourt au son de l'argent , comme les démons e'enfuient au bruit de l'airain. Mais ie m'estonne qu'avec vn si beau secret , ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde , sans auoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable , dit Ion , de ne vouloir rien croire ; mais que répondrois-tu à ceux qui chassent les diables , & qui guerissent les démoniaques avec des paroles ? Tout le monde connoist ce Syrien de la Palestine , qui pour de l'argent déliure les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchez par terre , qu'ils roulent les yeux , & qu'ils écument , il interroge le démon , qui luy respond en Grec ou en autre langue , sans que le patient remuë les lèvres , tant que le démon est contraint de sortir par la force de ses coniurations & de ses menaces , & i'en ay veu sortir vn qui estoit tout noir & enfumé. Ie ne m'estonne pas , luy dis-je , que tu voyes ces choses , veu que tu apperçois les idées , * qui sont d'vne nature bien plus spirituelle & plus inuisible. Comme s'il estoit seul qui eût veu des demons , reprit Eucrate , & qu'on n'en rencontraist pas à toute heure de iour & de nuit. I'en ay veu cent fois en ma vie , & du commencement i'en auois peur ; mais maintenant , i'y suis tout accoustumé ; Sur tout , depuis qu'un Arabe m'a donné vn anneau du fer d'vne croix , & qu'il m'a appris vne oraison où il entre plusieurs noms , mais tu ne croiras pas cela , non plus que le reste. Ie n'ay garde de démentir , luy dis-je , vn si venerable vieillard , & particulièrement chez luy , où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaist. Tous mes gens , reprit-il , te diront , depuis le plus petit iusqu'au plus grand , comme vne de mes statues s'apparoist à eux toutes les nuits. Laquelle , luy dis-ie ? Cette belle répondit-il ,

N a

qui

* Il raille les Platoniciens.

qui est de la main de Démétrius : & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-ce le Discobole , luy repartis-ie, qui se panche pour ietter le palay , & se tourne vn peu vers celuy qui le porte , pour le prendre de sa main, tandis que l'autre se baïsse pour le luy donner, & semble n'attendre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait ietté? Celuy-là est vn chef d'œuvre de Myron, dit-il, & ce n'est pas celuy dont ie veux parler, ni cet autre de Polyclète avec ses tresses entortillées, ni pas vn de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias Mais n'as-tu pas veu vne statuë près de la fontaine, où les veines paroissent comme sur vn corps véritable? Elle est chauue, à demi-nuë, avec vn gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Ie croy que c'est la statuë de Pelicus Général des Corinthiens. Oüi, dis-ie, ie la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guirlandes seiches sur la teste, & l'estomac couuert de lames d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'auoir guéry d'vne fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois iours. Comment, luy dis-ie, ce Général des Corinthiens estoit aussi Médecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se iette sur toy, ou qu'il ne t'envoie quelque maladie; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Ie le prie de m'estre fauorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouuoir; mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leue, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout; sans faire tort à personne, pourueu qu'on le laisse passer. Il chante mesme quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, luy dis-je, que ce n'est pas la statuë du General des Corinthiens, mais celle du neuueu de Dedale,* qui

* Tale, Intendant de Minos, qui faisoit la cou-
 reuue du pais avec des tables d'airain.

couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celuy-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuiure, ie croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui se remuast par ressorts. Pren garde, respondit Eucrate, qu'il ne se ressent de cette raillerie, comme il fit contre vn de mes palefreniers qui luy auoit fait vn vol. On auoit coustume de luy faire quelque offrande à toutes les nouuelles Lunes, & il y auoit à ses piez plusieurs pieces de monnoye, & quelques-vnes d'argent attachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de mesme métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il auoit guéris de la fiéure. Ce cocquin alla dérober tout cela la nuit, comme la statuë couroit par la maison; mais au retour, ayant découuert le larcin, elle l'estourdit de sorte, qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit, non plus que d'un labyrinthe, & il y fut trouué encore au point du iour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouëtter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & battu toutes les nuits, iusques-là qu'il nous monstroit le matin les marques des coups qu'il auoit receus; si bien qu'il ne vécut pas long-temps après. Va te mocquer maintenant, & dire que ie suis vn refueur. Tant que cette statuë sera d'airain, luy dis-je, & l'oufrage de Démétrius, ie ne la craindray point, parce que ie ne craindrois pas l'Ouurier, ni mesme l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole; l'ay, dit-il, chez moy vne petite statuë d'airain d'Hippocrate, de la hauteur d'environ vne coudée, qui court aussi toute la nuit, si tost que la lampe est esteinte, & renuerse toutes mes bouêtes, broüille toutes mes drogues, * & ouvre les portes avec

N 3

grand

* Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mesmes.

note
1/2

grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coustume. Quoy ! dis-je, Hippocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie ? il n'estoit pas si glorieux de son viuant. Il se deuroit bien contenter, à mon auis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Escoute, incredule, reprit Eucrate, vne chose qui m'est arriuée depuis cinq ans, & que ie prouueray par de bons tesmoins. Comme i'estois aux champs pendant la vendange, & que ie me promenois seul en vn bois sur le midy dans vne profonde réuerie, i'entendis premièrement japer des chiens, & cru que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il auoit de coustume. Mais quelque temps après, i'otîs la terre trembler avec vn bruit comme de tonnerre ; & vis venir à moy vn spectre de la hauteur des Cédres, avec vne torche en vne main, & vne épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'estoit vne femme coëffée de serpens, comme on peint Méduse, dont les vns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans, & les autres estoient épars sur ses épaules ; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme vn dragon. Enfin, c'estoit le plus effroyable monstre qu'on vist iamais, & tout le poil me dresse encore du souuenir ; & là dessus il nous montra celuy de ses bras tout hérissé. Cependant, les autres demeuroient transis de peur, & ie riois en moy-mesme de voir des Philosophes s'épouuanter de chimères, & ne différer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, estoient les chiens, puisque le Veneur estoit si grand ? Plus grans que des Eléphans, répondit Eucrate ; mais noirs, sales, velus, & tout hérissés. Ce spectacle m'arresta tout court, ajouta-t-il ; mais comme i'eus retourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a
don-

donné, le fantôme disparut, & s'abîma dans les enfers, après auoir frapé la terre du pié. Je m'aproyay tout curieux, pour regarder par cette ouuerture; & m'apuyant contre vn arbre de peur de tomber, ie découpris clairement l'Acheron, le Phlégeton & le Cerbere, & reconnus quelques-vns d'entre les morts, & mon pere mesme, en l'estat où nous l'auions enseuely. Que faisoient-ils là bas, dit Ion? Ils estoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans vn pré d'Asphodéle. Qu'après cela, ajoûta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité, Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais ie cru reconnoître Socrate à sa teste chauue & à son gros ventre. L'abîsme en suite se referma; & lors que mes gens qui estoient allez en vendange, arriuerent, il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas yray, Pyrrhias, dit-il à l'un de ses gens? Ouy par les Dieux, respondit-il; & i'oüis encore l'aboy d'un chien, & entrepris la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoutoit encore du sien au mensonge de son maistre. Cette vision ne m'estonne point, dit Cleodème; car l'autre iour que j'auois vne fièvre ardente, & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si ie pourrois reposer, estant aussi éueillé que ie suis, il s'apparut à moy vn beau ieune-homme vestu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où ie vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui deuoient mourir. Là dessus, mon guide s'auança, & me presenta à luy; mais il le rabroüa, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais vn de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout ioyeux,

ayant recouré la fanté; & mon voisin mourut aussitôt, comme ie le predis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouue pas cela estrange, reprit le Medecin qui estoit present; car i'ay veu vn homme qui auoit esté mort vingt iours, & l'ay traité deuant & apres sa resurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, si ce n'estoit quelque Epimenide? Sur ces entrefaites arriuerent les fils d'Eucrate qui reuenoient des exercices, & s'affirent sur le liét de leur pere, après qu'on m'eut donné vn siege. Alors ce bon-homme, comme si cela l'eust fait souuenir de quelque chose; Je te iure, dit-il, par l'amour que ie porte à ces enfans, que ie ne te diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien i'ay aimé leur mere, & ie l'ay témoigne à sa mort. Car ie bruslay sur son bûcher ce qu'elle auoit de plus précieux. Mais sept iours apres, comme i'estois en ce mesme liét, où me voilà, & que ie lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'apparut à moy, & s'assit où est cét enfant, montrant le plus ieune de ses fils, ce qui le fit tressaillir; car il pâlissoit desia à ce recit. Mais son pere continuant, Je commençay, dit-il, à pleurer lors que ie la vis, & à l'embrasser; mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que ie luy auois rendus de mon affection, elle auoit trouué à dire que i'eusse manqué à brusler avec elle vn de ses patins qui estoit doré. A ces mots, vn petit chien qui estoit sous mon liét aboya, & elle disparut; mais ie fis rechercher ce patin, qui fut trouué sous vn coffre, & le fis brusler. Hé bien, incredule, me dit-il, ne croiras-tu point des choses toutes publiques? Non, dis-je, ie meriterois d'estre fessé de ce patin, si i'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites arriva vn Philosophe Pythagoricien aux cheueux
longs,

longs, qu'on surnommoit le Diuin, à cause de son éminent sçauoir, qui le faisoit renommer par tout; ce qui me resioiit, croyant que c'estoit vn Dieu qui accouroit à ma deffense & à celle de la verité, & que son autorité fermeroit la bouche à l'impolture. Cleodème donc lui ayant fait place auprès de lui, il demanda au malade des nouuelles de sa santé, & luy témoigna la ioye qu'il auoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que ie n'interrompe point, dit-il, vostre entretien, car i'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il reuienne des esprits. A ces mots, ie baissay la veuë de honte: & le Pythagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, ie ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dino-maque. Quoy, dit-il, en me regardant de trauers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sçait? Le ne trouue pas étrange, luy dis-ie, que ceux qui les sçauent & qui les voyent, y ajoutent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas iamais à Corinthe, reprit le Pythagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui est près du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que ie chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuiuit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de sorte qu'il s'en alloit toute en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouuelles ie pris quelques liures Egyptiens, dont i'ay grand nombre qui traittent de ces choses, & y allay sur le minuit, quoy que mon hôte fit tout ce qu'il pût pour m'en détourner. I'y

entray seul avec vne lampe à la main , que ie pendis dans vn grand vestibule , puis ie me couchay aupres, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tascher à m'épouuanter. Mais ie n'eus pas plustost acheué de lire vne conjuration effroyable , qui estoit dans mon liure , qu'il s'alla cacher en vn coin, où ie le suiuis , & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouuer mort , i'allay dire au maistre du logis qu'il pouuoit maintenant y aller demeurer sans crainte ; & le prenant par la main , ie l'y menay sur l'heure , suiuy d'une grande foule de peuple ; & ayant fait creuser à l'endroit que ie montray , on trouua vne carcasse de mort que ie fis enter rer ailleurs , & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosophe eut acheué ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condamnast mon opiniastrété, si ie n'ajoutois foy à vn personnage si vénérable, & d'une si profonde doctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa réputation ; Qu'est cecy , dis-je, Arignote , ie pensois auoir trouué vn trésor , comme dit le Prouerbe , & ce ne sont que des charbons ? Tu trahis ainsi la verité, dont ie te prenois pour le defendeur. Le ne sçay pas qui tu croiras, répondit-il , puis-que tu ne crois pas ceux-cy , non plus que moy. Je croiray Democrite , luy dis-je, qui s'estant renfermé dans vn sepulcre , * qui estoit hors de la ville , pour estre moins interrompu dans ses estudes , quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter & dancer autour de luy , après s'estre déguisez en fantômes , pour luy faire peur. Mais sans leuer seulement les yeux de dessus son liure , tant il estoit bien persuadé que tout cela n'estoit que chimere : Ne cesserez-vous point, dit-il , de faire les fous ? Il en estoit vn luy-mesme, dit

* C'estoient des lieux où l'on pouuoit demeurer.

dit Eucrate, s'il estoit de ton opinion; mais ie te veux dire encore vne chose à laquelle peut estre tu te rendras; car i'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut enuoyé ieune estudier en Egypte, il me prit enuie de voir les raretez du pais, & entr'autres la statuë de Memnon, qui fait du bruit au leuer du Soleil. I'y allay donc, & n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres; mais elle me prononça vn Oracle, que ie rapporterois, si ie ne craignois d'ennuyer la compaignie. I'auois avec moy vn scribe de Memphis, qui auoit demeuré dans vne grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deesse Isis luy auoit appris tous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrate mon precepteur, dit le Pythagoricien, qui est vn grand homme camus, vestu de lin, qui a les iambes gresles, les lévres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Luy-mesme, reprit Eucrate, & ie ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & appriuoisoit des bestes farouches, ie reconnus que c'estoit vn homme diuin, & taschay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suiure, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arriuez à l'hostellerie, il coeffoit vn baston ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & après auoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit trotter ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il falloit; & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, ie me cachay en vn coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & ie l'ouïs prononcer vn mot à trois syllabes, que ie retins; & si tost qu'il
fut

fut fort, ie le prononçay sur vn pilon qui fut aussi-tost animé, & commença à tirer de l'eau dont i'auois besoin. Mais comme il en eut apporté vn seau, & que ie luy eus commandé de s'arrester, il n'en voulut rien faire, & se mit tousiours à en tirer, iusques à ce qu'irrité de sa desobeissance, & craignant qu'il ne nous noyât, ie le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque piece commença à puiser séparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriua qui défit l'enchantement, & puis apres disparut. Sçais-tu encore ce mot, qui pût faire vn si grand miracle, interrompit Dinomaque? Oui, dit Eucrate; mais si le fantôme se mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison; car ie ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à vostre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaïses, quand ce ne seroit que pour le respect de ces ieunes gens dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie. Je voudrois bien sçauoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties; car i'ay vn anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, ie me contenteray de rapporter ce que i'ay veu & ouï, à Malles, à Pergame, & à Patare? Comme ie reuins d'Egypte, ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit sçauoir, pourueu qu'on le donnast par escrit à son Prophete, i'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me leuay là dessus, voyant qu'il alloit commencer vn long discours, & pris congé de la compagnie, sous pretexte d'aller trouuer cet amy à qui i'auois à faire, outre que ie voyois bien que ie leur estois à charge; mais ie leur dis en partant, que
puis

puis qu'ils n'estoient pas satis-faits des choses humaines, ils appellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, ie t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car i'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est aisé que ie ne voy que des fantômes.

PHILOCLE. Tu m'as presque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien mesme.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour te deffendre contre ces mensonges, pourueu que tu la vueilles écouter; car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.

HIPPIAS, OV LE B A I N.

*C'est la description d'un lieu pour les bains &
les estuues, fait par un excellent
Architecte.*

ON ne sçauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé par leurs exemples les regles de bien viure qu'ils nous ont laissées; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent plustost le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'appelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal, mais ceux qui sçauent donner les meilleurs remedes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celuy qui n'a que l'art sans la prati-

pratique. Les Generaux d'armées qui combattent à la teste de leur troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon auis, Archimede & Sostrate dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par vn artifice admirable; & l'autre deffit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après auoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont de vaines spéculations qu'ils n'ont iamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus de faire passer le fleuve de la Lydie à pié sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingenieur, ni Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artisans de nostre siècle, Hippias ne l'a cédé à pas vn des anciens, tant pour ce qui concerne l'inuention, que l'explication & l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté inuentées par les anciens; mais il ajoûtoit encore à leur inuention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il sçauoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & reüssissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne sçauoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Geométrie & dans la Musique, que dans la Perspectiue, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'auoient rien entendu au prix de luy. Mais le dernier ouurage que i'ay veu de sa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fust que l'édifice d'un Bain, qui est vne chose toute commune, mais ce qu'il

y a fait n'est pas commun. Il est bâti sur vne pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soustenuë par des fondemens conuenables à la grandeur de l'edifice, qui est bien lié depuis le haut iusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bastiment n'excede pas l'estenduë du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouue d'abord en entrant vn grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans vn grand salon; où tous les valets & les officiers peuuent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accôpagnées de lieux secrets fort propres & fort bien esclairez; ce qui est de grande commodité pour vn bien. En suite est l'appartement pour les personnes de condition, qu'il a sur les aisles des garderobes pour se deshabiller. Au milieu est vn autre, fort haut & fort bien percé, ou il y a trois bains d'eau froide: il est reuestu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un represente la santé, & l'autre Esculape. De là on entre dans vn appartement en ouale, où l'on sent d'abord d'une chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on passe à main droite dans vn autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, reuestuës de pierre Phrygienne, pour receuoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est vn autre appartement; le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se veautrer & s'asseoir; enfin, où l'on peut demeurer tres-sainement, & qui est reuestu de la mesme pierre, depuis le haut iusqu'en bas. En suite est vn passage chaud, reuestu de pierre de Numidie, * qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille d'une clairté

ver-

* Toutes ces pierres sont especes de marbre.

vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer apres, dans ceux d'eau froide, par vne estuue, sans passer par les mesmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est tres-bien percé, & les appartemens dans vne iuste proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, des lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veuë, il ait laissé quelques ouuertures du costé du Midy. Les autres appartemens sont exposez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tout proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, que personne ne s'imagine que i'encherisse sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que j'ay dit; & auouëront avec moy, qu'il ne se pouuoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au delectable. Chaque appartement a double entrée, & double issuë, sans parler des autres portes pour communiquer en diuers lieux; & deux horologes, l'une au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louer cette merueille, après l'auoir veuë, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnoissance; c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours à sa gloire. Que si ie m'y baigne iamais, ie ne manqueray pas d'entendre les loüanges des autres, après vous auoir dit les beautez que i'y ay remarquées.

B A C C H V S.

Cette piece & les deux suivantes sont des especes de prefaces & d'auant propos, dont l'Auteur s'est seruy comme de petits discours Académiques, particulièrement des deux premières; car l'autre n'est qu'une exorde.

B A C C H V S fit l'entreprise des Indes, parmy la raillerie des vns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elephans, quand il échapperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes éprises d'une fureur diuine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours * & des cymbales; pour lances ou jaelots, des bastons entortiliez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du mesme arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suiues d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils auoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vestu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raisins, entrelassez parmy ses tresses. Il estoit monté sur vn Char traîné par des Tygres, qui est tout ce qu'il y auoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient, l'un vn petit vieillard camus tout tremblant, vestu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & vn gros ventre, monté la pluspart du temps sur vn asne, ou à son defaut appuyé sur vn baston; mais du reste, grand Capitaine. L'autre, vn

O

Satyre.

* Tambours de Basque.

Satyre cornu , avec des cuisses veluës , & la barbe , & les piez de bouc , qui tenoit de sa main gauche vne flûte , & de l'autre vn baston courbé , & couroit par tout le camp en sautant & dansant , & faisant grand^r peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere ; & lors qu'il s'approchoit , elles couroient toutes échelées , criant *Euohé* , comme le reconnoissant pour maistre. Cependant , ces enragées entre leurs autres exploits , mettoient en pieces les troupeaux , & en mangeoient la chair cruë. Les Indiens voyant vn si grotesque équipage , plus propre à vn balet qu'à vn appareil de guerre , dédaignerent d'abord de prendre les armes , & voulurent enuoyer leurs femmes pour le combattre , de peur de souiller leur valeur par vne indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée , quoy que ridicule , mettoit le feu par tout ; car le feu est le dard de Bacchus , qu'il a emprunté de la foudre de son pere ; ils s'armerent en haste , & montant sur leurs Elephans , vinrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en presence , ils se rangerent en bataille , courant le front de leurs troupes des Elephans. Bacchus rangea aussi son armée , & mit Silène à la droite , qui est ce gros camus dont j'ay parlé , Pan à la gauche , & pour lui il se plaça au milieu , après auoir répandu par tout les Satyres , comme autant d'Officiers & de Capitaines , & donné pour mot , *Euohé*. Aussitost les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales ; & vn Satyre ayant entonné vn cor , l'asne de Silène commença à braire si terriblement , qu'aidé du hurlement des Baccantes , qui descoururent alors le fer de leurs Thyrses , & les serpens dont elles estoient ceintes , les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite , auant que d'estre à la portée du jaelot. Ils furent donc deffaits
& assu-

& assujettis, ayant appris à leurs despens, qu'il ne faut iamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos i'ay allegué cette fable, ie dirai qu'il me semble, sans vouloir faire comparaiſon avec vn Dieu, qu'il m'est arriué presque la meſme chose qu'à lui. Car la pluspart persuadez que ces Dialogues ne ſont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent, descouurent le fer, qui est caché sous les fueilles de lierre, & vne redoutable valeur sous vn appareil ridicule. Ils ſont plus; car s'appriuoisant petit à petit à leurs charmes, ils ſe mettent à la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun peut faire ce qu'il lui plaira; car ie ne veux contraindre perſonne à m'entendre; mais tandis que ie ſuis aux Indes, ie vous veux encore regaler d'une merueille du païs, qui fait à nostre ſujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'estendent le long du fleuve Indus iuſqu'à la mer, du coſté de main gauche en descendant, il y a vn petit bois ſacré tout couuert de pampres & de lierres, qui ſont vn ombrage tres-agreable. Dans ce bois ſont trois fontaines d'une eau claire & argentine, l'une conſacrée à Pan, l'autre à Siléne, & la troiſieſme aux Satyres. Les jeunes gens boient de la premiere, les vieillars de la ſeconde, & les enfans de la troiſieſme; car on s'y aſſemble à certain iour tous les ans, pour ce ſujet. De dire maintenant ce qui leur arriue à tous, après auoir bû, cela ne fait rien à mon deſſein; mais les vieillars demeurent alors comme ſtupides & hebétez, ſans pouuoir prononcer vne parole; & quelque temps après ils ſe débordent en vn ſi grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tēpeſtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère; & cette fureur leur dure iuſqu'à la nuit. Ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ayant entamé vn

discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'acheuer, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuënt iusqu'à la fin. * Il n'est pas neccessaire d'ajuster dauantage cette comparaison; car vous voyez bien que c'est vne raillerie que ie fais contre moy-mesme; mais si ce que i'ay dit vous plaist, il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, c'est vn effet du breuueage, qui a coustume de troubler les sens & la raison.

L'HERCVLE GAVLOIS.

LEs Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauue, ridé, basané; semblable à ces vieux Nautonniers, ou plustost à Caron lui-mesme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massue, avec vn arc tendu à la main gauche, & vn carquois sur l'espaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se mocquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en leur pais, en son voyage d'Espagne. Mais i'oublois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchainé par l'oreille vne infinité de peuples, qui sont attachez à sa langue par des filets d'or fort desliez, comme par autant de chaisnes, & le suiuent volontairement sans se débatre; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captiuité. Comme ie m'estonnois de
ce

* C'est sans doute qu'il auoit recommencé sa harangue par où il auoit finy l'année precedente.

ce spectacle , avec quelque indignation , vn des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec , me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette enigme , & commença ainsi. Nous ne croyons pas , comme les Grecs , que Mercure soit le Symbole, ou plustost le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plustost Hercule , qui est beaucoup plus puissant : Et nostre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons , non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard , parce que la raison n'est accomplie qu'à cet âge ; c'est pourquoy Homere fait découler vn fleuve de miel de la bouche de Nestor qui auoit vescu trois âges d'homme, & compare à vn parterre de fleurs, les discours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles , qui est l'effet du raisonnement , & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captiuité. Ses dars sont la force de ses raisons , qui sont empennez , à cause que les paroles sont aislées , comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon sujet, ie vous diray que le souuenir de cette figure m'a donné courage , comme ie doutois si ie me deuois remettre à mon âge , aux exercices de la ieunesse , * de peur qu'on ne crût que ie retournasse en enfance. Mais ie dis Adieu de bon cœur aux auantages du corps , qui sont propres aux ieunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon , s'enfuye bien loin de moy avec ses aisles dorées , c'est le moindre de mes soucis , pourueu que ie rajeunisse en Eloquence , & que ie captiue tout le monde par la douceur & la force de mon discours , sans crainte que mon carquois soit iamais dégarny de flesches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-faison , & qui me donne la hardiesse de me remettre

sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourueu que vostre faueur enfle mes voiles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillard; *Dieux! quelle force il cachoit sous de vieux baillons, ou plustost, sous vne contenance décrépite.*

DE L'AMBRE, OV DES CYGNES.

LORS que j'oyois dire en ma ieunesse que le long de l'Eridan il y auoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cet ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton, qui auoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune; ie m'imaginois que si ie passois iamais par là, i'estendrois mon manteau dessous, pour receuoir cette precieuse liqueur. Mais comme ie nauigeois depuis peu sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu, ie demanday aux Matelots quand nous arriuerions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'estonnerent qu'il y eût des gens assez insolens pour debiter ces impostures. Ils ajousterent que s'il y auoit des arbres en leur país, qui produisissent vn si grand thresor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame, pouuant s'enrichir en vn instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & ie regrettois ces choses, comme si ie les eusse perduës. Ie croyois aussi ouïr chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y auoient esté changez en oiseaux,

seaux, * qui conseruoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouua pas plus veritable que le reste; & comme ie m'en enquerois aux mesmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plustost leur cry n'estoit pas plus agreable que celuy des autres oiseaux de riuiera. C'est ainsi qu'il s'est trouué de tout temps des hommes qui se sont plû à en faire accroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous soit arriué la mesme chose qu'à moy, & que vous ne trouuiez pas que ie responde à l'opinion que vous auiez conceüe de mon éloquence, sur le rapport de la renommée. Mais ie vous puis bien assurer, pour le moins, que ie ne suis pas cause de cette erreur, & que ie n'ay iamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouuerez assez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroist plus grand, & qui s'estonnent après, lors qu'ils le voyent plus petit, c'est ce que vous iugerez tantost de mon éloquence, à comparaison de ce que l'on en publie.



LOVANGE DE LA MOUCHE.

LA mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucherons, & autres semblables insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles.

O 4

Mais

* Cygnes.

Mais on peut dire que la délicatesse de son aïlle surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre; que la soye surpasse le fil ou la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crespé fin comme les Cygales; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diuerses couleurs, ainsi que la queue du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est pas à tire d'aïlle comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles; mais flexible & qui tourne en un instant; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des coufins & des guêpes, mais ressemble au son des flûtes comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teste, qui est dur & luisant comme de la corne, & sa teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles; mais y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes, de mesme qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout une espece de dent, dont elle mord, & succe le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy seruent comme de mains; car elle s'en débarbouille; & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naît de corruption; & de ver deuient peu à peu oiseau, poussant dehors des piez & des aïlles; puis elle engendre un autre ver, qui se change apres en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & gousté de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est un poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agreable. Il est vray qu'il

qu'il y en a qui viuent long-temps, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vistes & bruyantes, & se conseruent dans les maisons tout l'Hyuer, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour éuiter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embusches, où sa hardiesse quelque fois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage, ni de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous les Heros, plustost qu'aux lions ou aux tygres; & qui dit que ce n'est pas temerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut laisser de la louer, & a embelly de ses comparaisons diuers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerue deffend Menelaüs. En vn autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles des guespes & des abeilles, & nomme ses essains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouuoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en sçauroient deffendre. Son amour est libre & celeste, car elle vole en l'air accouplée avec son masse; & l'on dit mesme qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merueilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste séparée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec vn peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme l'ame d'Hermotime Clazomenien, qui s'alloit

loit promener, à ce que content les Fables ; & ie m'estonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cet auantage, qu'ayant peu à viure, elle trouue tousiours la nappe mise ; & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite asseuré, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend ; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois vne Musicienne, riuale de la Lune dans l'amour d'Endymion ; mais parce qu'elle venoit trop souuent chanter & folastrer autour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune enuieuse la changea en mouche par ialousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre sur eux des baisers qui mordent vn petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegueray point à sa loüange qu'il y a eu autrefois vne Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & vne Courtisane illustre à Athenes, à qui l'on reprochoit qu'elle picquoit ses Amans iusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop connue ; outre que si ie m'estendois plus auant dans ses loüanges, on pourroit m'accuser de vouloir faire d'vne mouche vn Elephant.

CONTRE VN IGNORANT

Qui faisoit vne Biblioteque.

*C'est vne inuectiue contre quelqu'un qui l'auoit
offensé.*

TV penſes paſſer pour habile-homme, en achetant beaucoup de liures, mais cela ne ſert qu'à faire paroître ton ignorance; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au rapport d'autrui, qui eſt bien ſouuent trompeur; de ſorte que tu es le ioüet des Sçauans & des Libraires. Dymoy, ie te prie, à quoy peux-tu diſcerner les bons Liures d'avec les mauuais, ſi ce n'eſt que tu iuges de leur bonté par leur vieilleſſe, & que tu en faſſes plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois connoiſtre, quel auantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux iuger des beaux endroits, non plus qu'un aueugle des couleurs? Ie te vois ouurir de grands yeux à l'ouuerture d'un liure, & le courir d'un bout à l'autre; mais cela n'eſt rien, ſi tu n'en peux remarquer les beautez ni les defauts. Car où l'aurois-tu appris, ſi ce n'eſt que les Muſes t'ayent inſpiré comme Heſiode? mais tu ne ſçais pas ſeulement où eſt l'Helicon; & ſi tu y voulois monter, au lieu de te preſenter vne branche de laurier, comme à cet illuſtre Paſteur, elles t'en chafferoient à coups de fourches, de peur que tu ne vinſſes troubler leur fontaine; outre que ta vie eſt trop infame, pour auoir cōmerce avec des vierges. Encore que tu ſois bien effronté, tu
n'oſe-

n'oserois dire que tu ayes appris leurs myſteres en ta ieuneſſe, ou que la conuerſation des Doctes te les ait rendu familiers; mais tu crois reparer ce deſaut, en faiſant vne grande Bibliotheque. Ie t'auertis pourtant que quand tu aurois tous les manuſcrits de Demotheſte, qui auoit écrit huit fois de ſa main l'hiſtoire de Thucydide; & que tu aurois tous les liures que Sylla emporta d'Athenes, cela ne te ſeruiroit de rien, non pas meſme quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ferois ſuiure par tout, ou que tu dormirois deſſus. Vn Singe eſt touſjours Singe, comme dit le Prouerbe, fût-il tout couuert d'or & de pourpre. Il eſt vray que tu as touſiours vn liure à la main, mais tu ne l'entens pas mieue qu'un aſne fait la Muſique. S'il ſuffiſoit pour eſtre docte, d'auoir beaucoup de volumes, les Libraires ſeroient les plus ſçauans de tous les hommes; car pour vn liure ou deux qu'un autre manie par iour, ils en amaniẽ cent; mais leur boutique, ſur tout, qui en contient vne infinité, ſeroit tres-ſçauante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliotheque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou ſi tu ne le peux, fay moy ſigne au moins de la teſte. Quand quelqu'un qui ne ſçaueroit pas ioier de la flûte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Iſmenias acheta ſi cher, * en ſeroit-il plus ſçauant? Non; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marſias. On n'eſt pas Hercule pour auoir ſon arc ou ſa maſſuë; & pour ſe ſeruir de ſes flèches, il faut eſtre vn Philoctete. Celuy qui n'eſt pas Pilote, ne ſçaueroit conduire vn vaiſſeau, ni vn mauuais Eſcuyer monter vn cheval de maneige. Auoïe-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne ſert qu'à te faire mocquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y auoit en Aſie vn homme riche,

qui

* 7. Talens.

qui auoit perdu les pieds pour auoir trauersé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyuer ; mais pour courrir sont deffaut , il alloit tousiours chaussé fort proprement, quoy qu'il ne peust marcher, qu'à l'aide de deux grands valets, qui le soustenoient par dessous les bras. Ses souliers auoient beau estre bien faits, ils ne luy seruoient que d'entraues , comme sont les liures à vn ignorant , qui sont autant de pieges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere, fais toy expliquer l'endroit où Thersite est décrit haranguant ; car tu n'as que faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eust pris les armes d'Achile, eust retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts , & tué Hector de sa main , avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que tu diras que non , & qu'il se fust fait mocquer de luy , lors qu'on l'eust veü courbé sous le faix de son bouclier , & broncher à chaque pas ; ou guigner à trauers son casque avec ses mauuais yeux ; & sa bosse faire lever sa cuirasse sur ses espauls. En vn mot , il eust deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes , & le Dieu qui les auoit faites. Ne peut-on pas dire la mesme chose de toy , quand tu lis quelque beau liure , dont tu corromps le sens & la phrase ? car encore que tes flatteurs t'applaudissent , ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos , ce qui arriua vn iour aux jeux Pythiques. Il prit enuie à vn riche Tarentin , nommé Euangelus , d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'auoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celuy de la course ou de la lutte , il se vouloit hazarder dans la Musique. Il arriua donc à Delphes à la persuasion de ses flatteurs , & se presenta aux jeux avec vne robe de toile d'or , & vne couronne de laurier,

rier, dont les feuilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses esmeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Vn si superbe appareil raut tout le Theatre en admiration, & fit naistre l'esperance de voir & d'entendre des merueilles; mais comme il voulut faire paroistre ce qu'il sçauoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens; au lieu des miracles qu'on en attendoit, on ouït vn miserable faufset qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre; & pour comble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il auoit paru sur le Theatre, apres vn autre qui auoit assez bien fait: puis l'indignation succedant à la risée, les presidens des jeux picquez de son insolence, le firent chasser du Theatre a coups de foüet; si bien qu'il trauersâ la Scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouëttoit aueque luy. En suite parut vn excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele, qui raut chacun en admiration; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fust fort mal vestu, & qu'il n'eust qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se mocqua assez plaisamment du Tarantin, qui auoit si mal reüssi. Tu auois, dit-il, vne couronne d'or & de pierreries, parce que tu estois riche, & moy vne de laurier, parce que ie suis pauure; mais tout pauure que ie suis, i'ay esté couronné, & tes richesses n'ont seruy qu'à faire esclater ta honte, & empescher qu'on n'eust compassion de toy. Je trouue que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'accabler, ie veux aiouster à ce conte, vne autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace deschirerent Orphée, on dit que

la teste qu'elles auoient iettée dans la riuiera, flotta long-temps sur la lyre, pouffant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, respondoit à ce chant lugubre. En cet estat elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent vn sepulcre, à l'endroit où est basty maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent sa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, iusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouï dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle auoit charmé les arbres & les rochers, la voulut auoir, & l'acheta à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouuoir iouer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faubourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit vn tel chariuary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y accoururent & le deschirerent, qui fut la seule chose qu'il eut commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouurier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'est trouué vn homme en nos iours qui a acheté trois mille dragmes * la lampe de terre du Philosophe Epiétete, comme s'il eust acheté avec elle son sçauoir? Vn autre depuis donna vn talent * du baston du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massuë d'Hercule, ou comme les Tégeates, montrant la peau du sanglier Calydonnien, les Thebains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheueux de la Déesse Isis. Celuy-cy te surpasse, à mon auis, en impertinence; & ce baston met à couuert ta Biblioteque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait vne Tragedie ridicule, & puny tres cruellement Philoxene pour
s'en

* 750. liures.

* 500. escus.

s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschyle, où il escriuoit ses belles pieces de Théâtre, s'imaginant peut-estre que cela seruiroit à rendre les siennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'auoit fait auparauant. Peut-estre aussi que tes liures te gastent la ceruelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les auois point. A quel propos donc les acheter si chèrement, & les faire relier avec tant de soin? En es-tu plus éloquent pour cela, ou plustost, n'es-tu pas plus muët qu'un poisson? Mais tes desbauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde; Que si tes liures en sont cause, tu les deurois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te sont vtils, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuuent seruir que de pasture aux vers, d'exercice aux rats, & de supplice à tes gens, que tu chasties, pour n'en auoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte, lors que quelque Docte te rencontre avec un liure à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louer ou à blasmer quelque endroit, de ne sçauoir que respondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius, ayant trouué un iour à Corinthe les Bacchantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les deschira, & dit qu'il valoit mieux que Penthec fût deschiré par luy vne fois, que de souffrir tous les iours mille affronts de la main d'un sot. Pour moy, ie n'ay pû trouuer la raison pourquoy tu achètes tant de liures, quoy que ie l'aye recherchée avec grand soin; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne, ou un aueugle un miroir, & un sourd quelque instrument de Musique. Est-ce pour monstres tes richesses en la possession de plusieurs choses superflues? Mais ie sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche,

riche, il t'eust fallu mourir de faim ou vendre tes liures. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achettes pour entretenir ta reputation, & confirmer les loüanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boient point, qu'ils ne se soient alterez à force de les loüer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; iusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Philippes. Et il n'est pas estrange que tu l'ayes creü, estant sot comme tu es, veü que Pyrrhus se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, iusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eût montré les portraits de Philippe, de Cassander, d'Alexandre & de Perdiccas, & qu'il luy eût demandé à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle respondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouillere*, comme en effet il y en auoit vn à Larisse de ce nom, qui auoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton auantage: mais ie sçay bien que tout le monde te prend pour vn fou, de croire ressembler à l'Empereur, & de tascher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la desmarche. Il ne faut donc pas s'estonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croye ressembler à vn Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais i'ay descouvert à la fin où est l'encloüeur; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite, si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour vn sçauant. Toutefois, crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sçache pas bien la vie que tu

 menes, & que tu employes plus de temps à la desbauche qu'à l'estude? Ne sçais-tu pas que les Rois ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connuë de tout le monde. Dy-moy, si quelqu'un de ces desbauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en Hercule, le prendroit-on jamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massuë, ne le reconnoistroit-on pas à sa desmarche lasciuë, & à ses parures deshonestes, suiuant le Prouerbe qui dit, qu'on cacheroit plustost vn Elephant sous sa robe, * qu'un effeminé. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion, puis qu'on reconnoistra tousiours à ton cry que tu n'es qu'un asne. Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint si tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la reputation de sçauant; mais des personnes qui s'y connoissent, & de la verité. Tu deurois vendre plustost ta Biblioteque, pour payer ta folle despenfe, & les frais que tu fais en esclauës; car ce sont là tes deux passions, dont vne seule est capable de te ruiner. Suy donc mon conseil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneste homme aupres de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes desbauches, comme ils font. Car i'en vis vn l'autre iour sortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, iusqu'à en montrer des marques, & prédre des gens à tesmoin pour le confirmer. Mais i'atteste les Dieux & ceux qui estoient presens, que ie faillis à le battre, tant i'en estois indigné pour toy. En tout cas, s'il est difficile de quitter vn mestier où l'on est accoustumé, garde plustost ton argent pour

* *Il y a au Grec sept.*

pour tes desbauches, que pour tes liures. Car à quoy sert d'entasser volumes sur volumes ? tu es assez sçauant pour ce que tu fais ; outre que tu n'as pas seulement en la bouche toute l'Antiquité ; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Historiens, & sçais tous les deffauts & toutes les vertus de la langue ; car rien n'empesche que nous n'insistions dauantage sur ces choses. Mais ie te demanderois volontiers, quels liures tu lis principalement ? Est-ce Platon, Antisthene, Archiloque, Hipponax ; ou si tu quittes les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs ? As-tu veü la harangue d'Eschines contre Timarque ? mais tu sçais peut-estre tout cela, & aimes la Comedie ? As-tu leü les Baptes, * ou plustost les as-tu pû lire sans rougir ? Dy nous, quel liure t'est familier ? car quoy que tu en portes tousiours, on ne t'en voit iamais lire. Est-ce de iour où de nuit, deuant ou apres tes desbauches, que tu t'appliques à la lecture ? Quitte, quitte, toutes ces choses, pour viure comme tu as fait, quoy que ta vie soit encore plus honteuse que ta doctrine, & que tu deusses aprehender les reproches que la * Phedre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les murailles ne diuulguent ton infamie. Que si tu as resolu de mourir, comme tu as vescu, & d'acheter tousiours des liures, laisse-les là pour le moins sans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Ie sçay que tout ce que ie dis, ne te seruira de rien, & que tu ne laisseras pas de continuer à te faire mocquer de toy, par les habiles gens,

* C'est qu'on y traitoit des vices où il estoit suiet.

* Qu'elles ne craignent point les tenebres complices de leur desbauche.

qui ne prennent pas garde à tes liures, mais à ta doctrine. Tu penses, toutefois, couvrir par là ton impertinence, comme ces mauvais Chirurgiens qui ont des estuis dorez, dont ils ne se sçauoient seruir; au lieu qu'un excellent Artisan se fait admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux-là les presentent-ils quelquefois à ceux qui les peuuent mettre en œuvre: Mais tu ressembles à ce chien des Fables, qui estoit attaché au ratelier, & ne pouoit manger du foin, ny souffrir que le cheual en mangeast. Voila ce que j'auois à dire de ta doctrine; Je parleray vne autre fois plus amplement de tes desbauches.

DE LA CALOMNIE.

Qu'il ne faut pas adiouster foy temerairement au rapport d'autrui.

C'EST vne mauuaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux: Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez, & n'aprehendent pas vn danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois vn qui est bien esloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des diuisions dans les Estats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux aiguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau d'Apelles. Car ayant esté accusé par vn Peintre jaloux de sa gloire, d'auoir conjuré contre le Roy
Ptole-

Prolemée, & causé la reuolte de Tyr & la prise de Peluse ; Ce Prince qui auoit esté nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour, prit tellement feu là dessus, que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'apparence qu'il y auoit qu'un Peintre eust entrepris un si grand dessein, & un Peintre qui luy deuoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre un traistre & un assassin ; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eust deschargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence, il fut touché d'un tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelles donc pour se vanger de la Calomnie qui luy auoit fait un si mauuais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, assis sur un Throsne, enuironné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet estat il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'auance vers luy le visage tout en feu, avec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un ieune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Deuant elle marche l'Enuie au visage hâue & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & aiustent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vestuë de deuil avec ses habits deschirez, qui tourne la teste vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voila l'Embleme de la Calomnie, dont ie te veux faire en suite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa définition, c'est un faux rapport que l'on fait d'autruy en son absence,

auquel d'ordinaire on ajouste foy, sans donner les moyens à l'accusé de se iustifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celuy à qui l'on s'adresse pour mesdire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il ioué le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit vn meschant homme; car les gens de bien ne se meslent point de ce mestier, & taschent plustost à reconcilier les ennemis, qu'à semer de la diuision parmy les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement meschant, il est iniuste; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empesche qu'on n'oye l'accusé en sa deffense, contre l'ordre de la Iustice, qui veut qu'on entende esgalement les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet vne iniustice, quand il rendroit vn Iugement iuste, & offense mesme les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement iniuste, mais impie. Cependant, il tasche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle, pour l'empescher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui adioust encore à ses crimes la mauuaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la defense soit publique, aussi bien que l'accusation, parce qu'il a interest que la verité soit connue; comme celuy qui peut vaincre son ennemy à force ouuerte, n'vse point de trahison ni de ruse. Le throsne de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Enuie & la Haine, & où se presentent à toute heure mille occasions de mentir & de flatter. Car où l'on voit croistre à tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les enuies les plus cruelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Vn Courtisan est tousiours en garde, comme vn Gladiateur, pour porter le coup de

la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise ; de sorte qu'à la Cour vn homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en vn instant supplanté, quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient enuolopez souuent dans vne mesme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose, & qu'il y va de la faueur du Prince, on est perpetuellement aux escoutes pour l'obtenir ; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le mestier d'un sot, & il faut estre tres-habile pour y reüssir. Car si ses traits ne sont trempés dans la vray-semblance, ils sont sans effet, parce que la verité ne peut estre vaincuë que par vn ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'enuie, s'attache tousiours à ceux qui sont les plus éluez, par vn desir auetugle de remplir leur place. Mais comme dans vne carriere, chacun tasche de deuancer son compagnon, soit par art ou par vitesse ; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriuer à la gloire, où les autres ne peuuent paruenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier, est tousiours en butte aux autres, & l'objet de l'enuie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut ; car s'ils viennent à estre descouuerts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celuy qu'elle veut calomnier. On accuse vn Medecin d'empoisonnement, vn Ministre de trahison, vn Grand de faire des entreprises ; mais la passion du Prince fournit le plus souuent de matiere. On dit à vn jaloux qu'on a dessein sur sa femme ; à celuy qui se pique d'esprit, qu'on se mocque de ses ourages, comme on accusa Philoxene aupres de Denis le Tyran, de blasmer sa Tragedie. Si le Prince

est piteux, on calomnie vn homme aupres de luy d'impieté ou de libertinage, Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. Voila ce que font les calomniateurs, pour irriter dauantage celuy à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnast du temps à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empesche qu'on n'en veuille ouir la defense. On accusa le Philosophe Demetrius deuant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu desguiser aux Bacchanales, & de n'y auoir beu que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust trauesty & n'eust beu du vin en la presence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit vn grand crime deuant Alexandre, de ne pas reconnoître Ephestion pour vn Dieu: Car non content de luy faire vne pompe funebre, qui cousta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'enuy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de iurer par son nom, & vn crime capital de s'en mocquer. Car les Courtisans pour flatter la passion du Prince, luy contoient des chimeres & des visions; Qu'Ephestion leur estoit apparu en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'inuoquoient; rapportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; * si bien qu'Alexandre qui auoit tousiours les oreilles battues de ces discours, les creût à la fin, & se glorifia de pouuoir faire vn Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens dis-

* Comme qui diroit Ange-gardien.

disgraciez, pour auoir resisté à la passion du Prince, ou tesmoigné de l'aersion pour ses frenesies. Le Capitaine Agathocles qu'il estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour auoir pleuré deuant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust creü mortel, si Perdicas n'eust iuré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit apparu à la chasse; & luy auoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathocles, s'il auoit laissé couler des larmes au louuenir de son amy, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouuroit vne large porte à la calomnie. Car, comme on attaque tousiours vne place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend tousiours celuy qui l'escoute par la partie qui est la plus ouuerte à la médifance; parce que c'est le lieu le moins deffendu. Voila les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres, le dégoust du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & deffiant, que les faux rapports. Il est donc aisé d'attaquer vn cœur exposé de tous costez à la batterie, & de perdre vn innocent qui ne se deffend point; car l'accusé en cette rencontre meurt comme vn homme endormy qu'on tuë dans vne prise de ville. Ce qui est de plus desplorable, c'est qu'on va trouuer son amy, comme auparauant, sans sçauoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soy-mesme dans le piege. Mais vn homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'oïr, & sans luy donner les moyens de se iustifier; au lieu que ceux qui prestent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'escoutent pas, ou font semblant de

recevoir ses excuses, en attendant l'occasion de s'en vanger; sur tout, quand le Calomniateur est leur amy, ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empescher d'ajouster foy à son rapport; sans considerer qu'il arriue tous les iours mille suiets de rompre, mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque iamais vn ennemy descouuert, parce qu'elle perdrait creance; mais souuent son propre amy, ou pour le moins celuy qu'on feint estre tel, pour monstrier qu'on veut tout sacrifier aux interets de celuy à qui l'on parle. Quelques vns honteux d'auoir ajousté foy à de faux rapports, & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur amy offensé, rompent avec luy, comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois desplorer la misere de nostre vie, dont la calomnie est vn des principaux fleaux. Il faut que tu meure, s'escrie Antia, à son mary, ou que tu tuës Bellerophon, qui a attenté à ma pudicité; quoy que ce fust elle mesme qui l'eust sollicité au mal. Il s'en fallut peu pourtant qu'il ne portast la peine de sa chasteté, & de la luxure de son hostesse, & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere; car pour vn semblable sujet, Phédre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'un, il faut aiouster foy aux rapports, lors qu'il partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'un de plus iuste qu'Aristide; il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la ialousie de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs deffauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs, * ne dressa-t-il pas des embusches à son parent, son amy, & son compagnon d'armes? Socrate fut accusé d'impiété, Miltiade, & Themistocle de trahison, apres auoir rendu de tres
grans

* *Vlysse à Palamede.*

grans seruices à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage ? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Ulysse au chant des Sirenes, & n'aiouftera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celle de nostre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la chose en soy-mesme, sans auoir esgard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abiect, qui se laisse emporter en ieune-homme ? & c'est l'une des plus grandes iniustices qu'on puisse commettre. Il ne faut defferer ni au iugement, ni à la passion d'autrui ; ni considerer pas dauantage l'accusateur que l'accusé, & se défier tousiours de celuy qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme ; car si l'on pouuoit penetrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses tenebres par sa lumiere.

L'APOPHRADE, OV LE MAVVAIS

GRAMMAIRIEN.

C'est vne inuectiue contre vn homme qui auoit condamné le mot d'Apophrade, qui signifie proprement, vn iour malencontreux.

ON voit bien que tu ne sçais ce que signifie le mot d'*Apophrade*; autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie pour t'y auoir comparé. Mais nous parlerons tantost de sa signification; ie me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aile la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette infecte qui crie assez haut d'elle-mesme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à iuger ce qu'il feroit, estant offensé. C'est dequoy ie t'auertis maintenant, non pas pour me comparer à vn si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit aueque luy Hipponax & Simonide, * car tous ceux qu'ils ont attaquez, n'estoient rien au prix de toy. Cependant, il semble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot, pour decouurir ton ignorance, qui ne sçait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire esclater tes autres defects. Car outre que j'ay quelque talent dans la Satyre,

* *Anciens Satyriques.*

tyre, ie connois tes vices dès l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de hardiesse pour les publier. Je parle de la sorte, parce qu'il ne seruiroit de rien de t'en auertir en particulier, pour tascher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces sales animaux qui vivent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces celebres criminels des Fables; & que ton ignorance est si publique, qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne. Mais ie les veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que ie sois le seul qui les ignore. Qui appellerons-nous à nostre secours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, * qui est ton plus grand ennemy, puis qu'il sçait tout ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les iours, & qu'il le veut publier. Il fera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cet Auteur; afin d'apprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ni par vne inimitié particuliere, mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra retirer à la bonne heure, & nous laisser faire le reste, parce que nous sommes assez capables pour te confondre, & qu'il n'est pas seant à vn Dieu de parler de si grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'auertissement. Ce Sophiste qui contrefaisoit le Philosophe, c'est de toy qu'il parle, vint vn iour aux jeux Olympiques pour y reciter vne harangue, qu'il auoit composée sur le suiet de Pytagore, lors qu'on le voulut empescher de participer aux mysteres d'Eleusine, à cause qu'il estoit

estran-

* Comme qui diroit la Raison,

estrange, & qu'il auoit esté Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esope, estoit toute parée des plumes d'autrui, & baïtie de pieces rapportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de long temps : mais pour faire croire qu'il l'auoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lors qu'il demanda un suiet tout haut, on luy donna celui-cy. Cependant, comme il ne jouïoit pas bien son personnage, & qu'il rapportoit des choses tirées de loin & étudiées, personne ne se pouuoit empescher de rire, & de faire signe à cet amy qu'on reconnoissoit bien la fourbe; quoy que nostre Sophiste taschast de suppléer à tout par son impudence. Quelques vns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il auoit desrobés des Anciens. Celui qui a fait ce Discours & qui m'a introduit icy estoit de ceux-là; car il ne se pouuoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empescher d'éclater vne fois tout haut, entendant cet asne qui vouloit comme on dit iouer de la lyre, ce que ce galand-homme apperceut en se retournât, & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plustost le troisiésme iour de la grande nouvelle Lune, * où les Romains suiuant vne coustume ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le reste de l'an; sur la creance que les Dieux escoutent alors plus attentiuement nos prieres. En cette grande feste donc, & ces Calendes sacrées, celui-cy voyant nostre imposteur qui estaloit ses larcins sous le nom de Pytagore, comme il le connoissoit parfaitement,

&

* Du mois de Ianuier.

& qu'il ſçauoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il ſouffroit tous les iours, où il auoit eſté meſme ſurpris; il dit à vn de ſes amis qui eſtoit près de luy, Sorts d'icy, que cét infame par ſes abominations ne nous change ce iour heureux en vn funeſte, & il ſe ſeruit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, noſtre impoſteur ne l'eut pas pluſtoſt oui, que pour ſe vanger de cette raillerie, il s'eſcria; Quelle beſte eſt-ce qu'*Apophrade*? Eſt-elle maſle ou femelle, terreſtre, ou aquatique? car pour moy, ie ne la connois point. Mais en penſant expoſer l'autre en riſée, il s'y expoſa lui-meſme, & fit voir ſon ignorance. C'eſt là le ſujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improuiſte, ignore les choſes les plus vulgaires, & que les artiſans de la Grece ſçauent. Voilà ce qu'auoit à dire le Prologue; c'eſt à moy d'acheuer le reſte, & de repreſenter icy ce que tu-as fait en diuerſes parties du monde, & ce que tu fais preſentement à Ephéſe, qui eſt le comble de ta doctrine, & le chef d'œuvre de ta Morale. Mais auparauant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t-il ſi fort? Eſt-ce qu'il eſt barbare, & que tu ne l'as pû ſouffrir, parce que tu-as l'oreille delicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Athènes? Tu prouueras pluſtoſt à vn Athénien, que Cecrops & Erectée eſtoient eſtrangers, que ce terme icy. Car il y en a pluſieurs qui leur ſont communs, avec le reſte des Grecs; mais celui-cy leur eſt propre & ils s'en ſeruent pour exprimer vn iour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, ſoit pour quelque grande deſſaite qui eſt arriuée ce iour-là, ou pour quelqu'autre calamité. Mais il n'eſt pas peut-eſtre ſeant d'apprédre ces choſes à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne ſçais point qui ſont beau-

beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où és-tu, de ne le pas sçavoir? car encore qu'on te deult permettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, appeller vn iour malencontreux, d'un autre nom, si tu veux parler comme l'on a fait à Athenes. Mais tu diras peut-estre qu'il n'est plus en vſage, & qu'il ne se faut pas ſeruir de mots que l'on n'entend point. Il eſt vray que i'ay failly de m'en ſeruir en ta preſence; car ie deuois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Baſtrien, pour faire que tu m'entendiſſes; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot eſt de ceux qui ſe ſont conſeruez en vſage dans cette grande reuolution qui arriue tous les iours dans les Langues; & ie rapporterois le nom de ceux qui en ont vſé, ſi ie ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Hiſtoriens qui te ſont inconnus. I'aurois pluſtoſt fait de dire ceux qui ne s'en ſont pas ſeruy; quoy que pour te dire la verité, ie n'en ſçache point, & t'offre quelque honneſte preſent, ſi tu peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la choſe qu'on veut ſignifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer où ſont ſituées les villes d'Athenes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-estre qu'il eſt bon, mais non pas au ſens que ie l'ay pris, ou bien que ie l'ay allegué hors de propos. Ie te ſatisferay encore là-deſſus, ſi tu és capable de raiſon. Car les Anciens ſe ſont ſeruis de pluſieurs pareilles metaphores, contre ceux qui te reſſembloient; Ils ont appellé vn * Orateur qui changeoit à toute heure d'auis, *Cothurne*, pour marquer ſon inſtabilité, à cauſe de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Vn autre, * *Lypaé*, qui auoit accou-

* *Ou, vn homme dont la vie eſtoit inconſtante.* ſtu.

* *Troublé.*

fumé de troubler les Assemblées. Vn autre, *Hédomas*,
 qui railloit & folastroit avec le peuple, comme les es-
 coliers font aux iours de congé. * Pourquoi donc ne
 pourra-t-on pas nommer *Apophrade*, vn mal-encon-
 treux personnage comme toy; Car il est certain que
 lors que nous rencontrons quelque chose de mau-
 vais augure, & particulièrement le matin, comme
 vn chastre, vn boiteux, ou vn finge, nous auons
 coustume de rentrer aussi-tost, comme si ce iour-là
 nous deuoit estre funeste. Si le premier iour de l'an
 donc, on trouue vn homme comme toy, qui passé
 pour vn infame, vn meschant, vn imposteur, vn
 parjure, vn monstre, vne peste, ne le fuira-t-on
 pas comme vn oiseau de mauvais augure, capa-
 ble de troubler le plus beau iour, & de le ren-
 dre mal-encontreux? Tu ne te dois pas fâcher
 de ces mots, car il me semble que tu fais gloire
 de la chose, outre que tu aurois bien de la peine
 à prouuer le contraire à tes citoyens, qui sçauent
 comme tu-as vescu dès ton enfance, & comme tu
 te mis au seruice d'un gendarme, pour faire tout
 ce qu'il luy plaistroit, iusqu'à ce qu'il te quitta;
 comme on fait vn habit lors qu'il est usé. Tu ser-
 uis depuis au Theatre, & fus avec vne compagnie
 de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prolo-
 gue, & entrois paré avec des brodequins dorez, &
 vn habit magnifique, pour annoncer la piece, & de-
 mander bonne audience. Mais maintenant tu es de-
 uenu Orateur; c'est pourquoy quand on le sçaura en
 ton païs, on croira voir deux Thébes & deux Soleils,
 comme cet Ancien des Fables. Tu fais donc bien
 de n'y pas aller, quoy que ce soit la plus grande &
 la plus belle ville de la Phenicie, & vn tres-agreable
 séjour. Mais tu-as honte de ton premier mestier, &

* C'est qu'ils auoient congé vne fois la semaine.

craindrois d'ouïr en allant par les ruës, Voilà celui que nous auons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses ; car quelle impudence égale la tienne ? & qu'as-tu iamais trouué de honteux ? L'apprens que tu possedes dans la ville de ta naissance vn grand Palais, à comparaison duquel le tonneau de Diogene pourroit passer pour le thrône de Iupiter. Tu ne pourrois donc empescher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de mesme sentiment. Tout Antioche a veu comme tu desbauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honneste de remuer ces ordures, & tu sçais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte, où tu fus receu fugitif après ces beaux exploits de Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers, qui t'auoient pressé les habits, avec lesquels tu trouuois à disaer, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas tesmoin de tes débauches, aussi bien que celle d'Antioche ? Oüy sans doute, puis qu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontras qu'un homme dans toute la ville, à qui tu pusses persuader ton innocence, & qui te seruiſt de support, & te donast à viure. Tu me permettras de taire son nom puis-qu'il est connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te souuiens-tu quand il te surprit entre les genoux de ce jeune Eschanſon ? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut alors de ta preud'homme, s'il n'auoit perdu les yeux ? Aussi te chassa-t-il honteusement, & purifia sa maison après ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent remplies en suite de ta renommée & de ta gloire ; & ie m'estonne qu'il y en ait maintenant qui trouuent à redire à ce que tu fais dans Ephése, s'ils n'ont perdu la memoire, aussi bien que

que toy. Il est vray que tu y as adjouſté à tes autres des-
 baüches, celles des femmes ; & après cela, tu trouues
 eſtrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on
 ſe ſerue d'un terme d'abomination. Voudrois tu point
 qu'on t'allat baiſer pour recompence ? Il vaudroit
 mieux baiſer vn aſpic ou vne vipere ; car encore pour-
 roit on guerir de leur morſure, à l'aide de quelque
 contrepoiſon ; mais après s'eſtre ſouillé de tes baiſers,
 on n'oſeroit approcher des Autels ; & c'eſt vn crime
 pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant, tu
 railles de paroles des autres, ſans prendre garde à tes
 actions. Pour moy, j'aurois honte d'ignorer le mot
 que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'aüoir
 dit. Ce ſont les barbariſmes & les ſolécifmes que tu
 prononces tous les iours, dont il faut rougir. Que les
 Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Ou
 t'aurois-tu auſſi appriſe ? ſi ce n'eſt dans quelque vieux
 bouquin, ou dans les livres de Philénis, que tu as tou-
 ſſours entre les mains, & qui ſont dignes de toy & de
 ta bouche impure. Mais puis-que j'en ſuis venu juſ-
 ques-là ; Que dirois-tu, ie te prie, ſi ta langue t'appel-
 loit en juſtice, & qu'elle te fiſt ces reproches ? Quoy
 Ingrat ! après t'aüoir retiré de la neceſſité, & t'aüoir
 rendu celebre ſur les Theatres, en te faiſant jouër le
 perſonnage tantot d'un Heros, & tantot d'un Dieu ;
 Après t'aüoir nourry maître d'Ecole ; Apres t'aüoir
 fait paſſer pour Orateur, & reciter ces belles Harangues
 empruntées qui t'ont acquis tant de gloire ; eſtoit-il
 juſte pour recompence, de me faire ſeruir à tes ſaletez ?
 N'eſt-ce pas aſſez des menſonges & des parjures que tu
 me fais prononcer tous les iours, ſans parler de tes ſot-
 tiſes & de tes impertinences ? Me falloit-il occuper la
 nuit à vn infame miniſtere, & me faire ſouffrir mille
 opprobres ? Il y a d'autres membres qui ſont deſtinez à
 cét office. Plût aux Dieux qu'on m'eüt coupé, comme

on fit celle de Philoméle. Car les langues de ceux qui ont deuoré leurs enfans, ont moins eu à souffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, si ta langue parloit de la sorte, & qu'elle prist ta barbe à témoin, que luy répondrois-tu? Ce que tu fis n'aguères à celuy qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commettre? Que c'estoit par là que tu t'estois mis en crédit. Car d'où vient, à torrauis, la grandeur de ta reputation? Crois-tu que ce soit de tes Harangues? Il suffit, me diras-tu, que ie sois illustre par quelque biais que ce soit. Veux-tu que rapporte tous les sobriquets qu'on t'a donné en diuers lieux, où tu-as esté? C'est vne chose estrange, que tu n'ayes pû souffrir vn mot, après auoir souffert tant d'infamies. On t'appelloit en Syrie, Rhododaphné *. Pour quel sujet? i'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Palestine on t'appelloit, la Ronce, à cause que ta barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te rasois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquinancier, parce que tu faillis à estre suffoqué par vn matelot, qui te l'enfonça iusqu'au gosier. Pour les Atheniens, sans tant de mystere, ils ne firent qu'ajouter vne lettre à ton nom, & te nommer * Atimarque; car tu deuois auoir quelque chose de plus que celui contre lequel * Esquines a fait cette belle harangue? Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour auoir contrefait celui d'Homere dans vne desbauche, afin d'ajouster cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demi yure, qui attendois l'attaque de ton Vlysse, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te creuer l'œil; mais il gauchit vn peu, & t'enfonça la machoire, ou plustost comme vn autre Car-rybde,

* *Laurie rose.*

* *Sans honneur.*

* *Timarque.*

Garybde , tu ouuris la gueule pour l'engloutir lui & son nauire. Cependant, d'une desbauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yrongerie. Et après cela tu trouues estrange que l'on te nomme Apophrade? Et que dis-tu quand on t'appelle Lesbin? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere. Tes vices sont connus maintenant, iusques aux femmes. Gar depuis peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique; le ne veux point, dit elle, d'un homme qui a besoin d'un autre homme. Et après cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inuenter de belles phrases comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de demander un trident, au lieu d'une epee, pour venger trois adultures, & de dire que Theopompe parlant sur trois chefs, * auoit deffait les principales forces de la Grece avec une arme à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois testes? Il y a cent autres choses daans tes Harangues, dont il ne se faut pas souuenir, non plus que des fautes, que la pauvreté te contraint de faire, comme de dénier un dépost en iugement, dérober en demandant l'aumosne, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tasche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est que tes desbauches absorbent, ce que tes crimes ont acquis. Il est vray que tu-as fait depuis peu un trait qui merite d'estre loué; c'est que sçachant le mestier de Tisias, tu-as ioué le personnage de Discorax, en desrobant trente pieces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par surprise sept cens cinquante dragmes d'un liure. le pourrois dire bien d'autres

choses, mais ie n'en ajousteray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne cesse de pecher contre toy-mesme ; mais ne fais plus cecy, car il n'est pas iuste que ceux qui vivent de la sorte, & qui trahissent leurs amis, comme tu fais, soient sous un mesme couuert, ni boient & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux complimens, & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin, puis-que j'ay commencé à t'avertir en amy, ne t'amuse plus à parfumer vneteste blanche, ni à te faire arracher le poil * où tu sçais. Car si c'est pour la propreté, tu en deurois faire autant par tout ; mais pourquoy te * parer en des lieux qu'il n'est pas honneste de montrer ? Il ne te reste que les cheveux blancs, pour paroistre sage ; épargne-les donc, & particulièrement ta barbe ; & si tu peux, ne fay tes saletez que de nuit, afin que la lumiere n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ni condamner le mot de malencontreux, qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veux-tu davantage, car ie t'en diray tant que tu voudras, bien assuré que ie ne manqueray jamais de matiere. Un infame comme toy deuoit craindre d'offenser un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que ie t'ay attaqué par des Enygmes que tu n'entens point ; Comme si tu ne sçauois pas le nom des crimes que tu commets ? Mais ie te permets d'en rire, si ie ne suis vengé au double. Pren garde feulement à l'auenir comment tu viuras, & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que selon le dire d'Euripide, *l'infelicité est la fin d'une bouche sans retenue, aussi bien que de la folie & de la meschanceté.*

* Ou mettre du depilatoire.

* Ou, pour la santé.

LOVANGE D'VNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fût si transporté, en voyant la beauté de la rivièrè du Cydne, avec la clairté & la fraîschèur de ses eaux, qu'il ne pût s'empescher de s'y baigner, parce qu'elle n'estoit pas trop profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de mesme épris d'amour, à la veüe d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoître toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il y ait vne plus grande marque de stupidité & de barbarie, que des'estimer indigne de posséder ce qui est beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres, mais ils aiment à se répandre en loüanges, pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils sçauent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faueurs que l'on leur fait. Or de le loüer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuuent rien d'auantage, comme ce ieune Insulaire * qui contemploit le Palais de Ménélaius, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y auoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire vne harangue à sa loüange, dans vne compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoustez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans vn si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Echo se plaît à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera t-il point des douceurs d'Apollon &

Qq 4

des

* *Telemaque,*

348 LOVANGE D'VNE MAISON.

des Muses dans vn Palais tout brillant d'or & de lumjere ? D'ailleurs, il semble, que la magnificence du lieu, fournit de plus belles pensées & plus belles expressions, & réueille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalér, comme le courage d'Achille se sentit esmeu par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'auoit point de honte à son âge d'inuoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour: Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement, pour inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agreable ? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans vn Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roy de Perse ; mais dans vn chef d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas vn spectateur rustique, mais sçauant. Pour commencer donc sa description 'il est tourné au Soleil leuant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vens le peuuent rafraichir en toute saison ; & comme il est percé de tous costez, la liberté de la veüe ne contribuë pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les vns sur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme vne honeste femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agreable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierres, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop auoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux

ouura-

ourages, où on le mesle parmy la pourpre & l'yuoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'estouffer; & il semble ajouster à la lumière du iour, vne lumière plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe edifice, au plancher des Cieux; & les beautés des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant iamais souillées par l'atouchement d'une main grossiere, & ne souffrant que l'approche de la veüe. Dailleurs, il y a icy vn Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merueilles, & picqué de les décrire, quand on deuroit estre surmonté par la grandeur de sa matiere? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous attirer à soy; & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans vne belle carriere, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pâon à l'entrée du Printemps, lors qu'il voit naistre les premieres fleurs, qui sont non-seulement plus belles, mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres, estale avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses ailles; & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles choses. Il fait la roüe; Il se tourne & se mire dans ses plumes dont l'éclat est redoublé par celui de la lumière, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais les multiplie. Cela arriue particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailles, & ressemblent chacun à vn arc en ciel, qui change de couleur selon les diuers aspects de la lumière. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est vnie comme la glace d'un miroür, & qu'on la peut appeller à bon droit, le miroür des Cieux.

Les plus grands ennemis des eaux desirerent alors de s'embarquer & de s'esloigner du riuage ; sur tout, lors qu'on voit vn petit vent enfler doucement les voiles, & le nauire couler legerement sur les ondes. Il en est de mesme de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me rait, iusqu'à me perdre dans ses loizanges. Et ie m'imagine que quand ie serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon defaut. Mais ne me trompé- ie point aussi dans ce rauissement ; & les merueilles qui sont icy, ne nuisent elles point plustost à mon dessein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les ietter sur leurs pierreries, Celuy qui harangue dans vn lieu remply de tant de beautez diuerses, a ce mal- heur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles ; & que la lumiere de son discours est obscurcie, comme celle d'vn flambeau par vne plus grande lumiere. Ajoutez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si esleuez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait comme vn Echo qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voûtes, comme le son de la flûte, par celuy de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeste. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celuy qui parle, qu'elle l'estonne plustost, & l'intimide, par vne iuste crainte, de n'auoir rien qui soit digne d'vn Palais si admirable, & d'vn auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à decouurir davantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroistre sa foiblesse. C'est ce que celuy-là dans Homere semble auoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa Harangue soit plus admirée, parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui

qui l'égalé ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Ioynez à cela, que la veüe de celuy qui parle, aussi bien que l'oreille de celuy qui entend, est diuertie par la beauté des objets qui l'empeschent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont deuenus spectateurs. Si tost qu'on est entré icy, on se trouue esbloui de tant de clairtez, qu'il faudroit auoir perdu l'usage des yeux, pour conseruer celuy des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Arcopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enseignent assez les auantages de la veüe sur l'ouïe, puis-que les vnes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant viste on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple mesme du Pâon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne feroient pas capables de nous diuertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses aisles au Printemps, & qu'il estale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'ouïe est plus infidele que la veüe, & par là il donne l'auantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des aisles, & s'enuoient à mesme temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyen inéuitables. Mais pourquoy chercher des preuues plus loin, puis-que tant dis que nous parlons, ie vous voy ietter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne deuez pas auoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, iointe à la beauté & à l'vtilité des histoires anciennes qui y sont dépeintes, a

beau

a beaucoup de pouuoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, ie vous les veux descrire, pour ioinde en quelque forte le plaisir de la veuë à celuy de l'oüie, & remporter ainsi l'auantage. Car vous m'excuserez aisément quand ie n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que ie vous represente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque, iointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë vn monstre marin, & qui enleue Andromede. Considérez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nue regarde le combat, du haut d'un rocher. Considérez l'épouuentable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy descharge vn coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouoit mettre fin à l'auanture. Après vient vn exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Pailais d'Agamemnon; où entrant à la desrobée, ils tuënt Egesthe; car Clytemnestre est desia morte, & estendue sur ce list à demy nue. Voyez comme toute sa Cour est estonnée de cet assassinat; les vns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux cy cherchent à se sauuer, ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y auoit

auoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eust fait trop d'horreur; mais il le depeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est vn passetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ceroc, avec vn lievre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter après. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui souffrit de cette action. En suite est encore Persée, qui execute l'entreprise des Gorgones, & coupe la teste à Meduse, estant à couuert du bouclier de Minerue. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas veu la teste de la Gorgone placée dans le bouclier; car il sçait bien que la veue en est mortelle. Vis à vis de la porte * est en relief sur la paroy, le Temple de Minerue, où l'on voit cette Deesse de marbre blanc, sans son equipage de guerre. Elle paroist en vn autre estat au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de sa passion, naist vn monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est vne vieille histoire d'Orion auueugle, qui porte quelqu'un, qui lui montre le chemin qu'il * doit tenir, pour recouurer la lumiere; & le Soleil qui paroist guerit son auenglement; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après, est Vlysse qui contrefait le fou, pour ne point aller au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y conuient de la part de leur Maître. Que le Peintre a bien exprimé les feiates marques de sa fureur, tant en son visage effaré, qu'en sa charruë attelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le riuage. Palamède pour oppo-

* Ou au dessus, vers le milieu de la sale.

* Ou qui meine à, &c.

opposer vne teinte à vne autre, fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plustost le couche sur le filion, afin que le coudre de la charrière le tue en passant. Le pere à ce danger s'arreste; & en ce faisant desconure sa fourbe. La dernière histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de trauers, & medite desia vn sanglant dessein. La voyez-vous avec vne espée nue à la main, toute preste à l'executer. Ces petits innocens luy sourient, ne sçachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vostre veüe, & la destournent sur des objets estrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que i'ay dit à son auantage; mais i'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vostre attention, & pour vous représenter les merueilles de ce chef-d'œuvre, dont i'auois entrepris la loüange.

DE CEVX QUI ONT LONG-TEMPS VESCV.

VOICZ la liste de ceux qui ont long-temps vescu, que ie te presente, illustre Quintile, après l'auoir faite sur vn auertissement que i'eus en songe, le iour que tu donnas le nom à ton second fils, comme ie le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour i'heure, ie me contentay de prier les Dieux qu'ils te conseruassent long-temps en vie avec toute ta famille, tant pour l'intérêt de tous les honnestes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme ie resuois là dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon, ie crus que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & i'ay attendu le iour de ta naissance,

sance, comme le plus propre à te faire ce present, & à te consacrer quelque fruit de mes estudes. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriuer, en viuant comme ceux dont ie te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homere qui est le plus ancien Escruain qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour vn exemple de prudence & de sagesse, auoit vescu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit; car ie ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes tragiques en donnent vne fois autant à Tirefias, ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de viure. Il y a des professions où l'on vit long temps, Telsmoins les Prestres d'Egypte, * & les Interprètes des mysteres parmi les Assyriens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosophistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieuX vaquer à la contemplation. Il y a mesme des Nations toutes entieres qui méritent vne longue vie comme les Seres, soit à cause de la bonté du pais & du climat, ou parce qu'ils ne boient que de l'eau. Mais on dit qu'ils viuent insqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente; & les Caldéens vn peu moins, en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-temps vescu pour auoir mené vne forme de vie conuenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous ayons, est celuy de nostre Prince *, de qui l'heureuse & longue vie, comble de toutes sortes de felicitéz cét Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect envers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vescu plus de quatre vingts ans, cōme fit aussi Seruius

* Les Scribes.

* Marc. Aurele.

Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquid le Superbe vescu plus de quatrevingts & dix ans; dans vne parfaite santé, s'estant retiré à Cumes depuis son exil. J'ajousteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont aussi vescu long temps, & à la fin iete donneray la liste des Romains qui sont paruenus à vne longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'esperance de conseruer encore l'Empereur plusieurs années, pour le bien general du monde; & refute ceux qui condamnent cé climat. Argantonius Roy des Tartesiens, vescu cent cinquante ans si l'on en veut croire Anacréon & Herodote; car les autres n'en sont pas d'accord; & Agathoclés Roy de Sicile, quatrevingts quinze, au rapport des Historiens Démocares & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, après en auoir regné soixante & dix, comme disent Demetrius Callistianus, & plusieurs autres. Anteus Roy de Scythie, mourut en vne bataille contre Philippe, âgé de plus de quatrevingts dix ans; & Bardylis Roy des Illyriens aussi enuiron le mesme âge, en combattant à cheual, dans vne guerre qu'il eut contre ce mesme Prince. Teres Roy des Odrysiens, allâ iusqu'à quatrevingts douze ans, à ce que dit Theopompe; & Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatrevingts vn, dans vn combat contre Seleucus & Lysimachus en Phrygie, au rapport d'Hieronyme, qui y estoit; qui dit presque la mesme chose de Lysimachus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine, & en vescu quatre-vingts; au rapport de Medie, & des autres Historiens; & Antipater fils d'Iolas, qui gouuerna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vescu autant & vn peu dauantage. Ptolomée fils de Lagos, le plus heureux de tous les Prin-

heureux de tous les Princes de son siecle, vescu quatre-vingts ans, apres en auoir regné quarante deux ; & auant sa mort, laissa l'Empire au plus ieune de ses fils, surnommé Philadelphe. Phileteré le premier Roy de Pergamé, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingt ans ; & Attalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Philadelphe, vers qui Scipion fut enuoyé, en a vescu quatre vingts deux. Mitridate Roy de Pont, surnommé, le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, poursuuiuy par Antigonius le borgne, à ce que dit Hieronime, & les autres Historiens. Ariarathés Roy de Cappadoce, vescu quatre vingts deux ans, au rapport du mesme Auteur, & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut attaché à vn gibet par Perdiccas, après auoir esté pris en vn combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perse, mourut âgé de cent ans, comme il est gravé sur les colonnes qui seruent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoy semble s'accorder Onésicrite ; encore ne mourut il pas de mort naturelle, mais de dépit ; ayant appris que la pluspart de ceux qu'il aimoit auoient esté tuez par son fils Cambyse, sous vn faux ordre. Artaxerxes Mnémon, à qui le ieune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre vingts six ans ; encore Dinon dit-il quatre-vingts quatorze. Vn autre Roy de Perse de mesme nom, qu'Isidore Caracénien dit auoir regné vn peu auant son temps, fut tué en trahison à quatre-vingts treize ans par son frere Gosiathrés. Sinarthocle Roy des Parthes, estant de * retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en regna sept. Tigranes Roy d'Arménie, à qui Lucillus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ans. Hyaspasine, Roy des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à mesme

R

âge

* On, ramené par les Scythes.

âge; & Terée le troisiéme d'après luy, à quatre vingts douze. Artabaze, le septiesme après Terée, commença à regner à quatre-vingts six ans, à son retour des Parthes. Mnascirés Roy des Parthes, vescu quatre-vingts seize ans; & Massinissa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, après en auoir regné soixante, & eut vn fils à quatre-vingts six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combatit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingts treize, ayant appris qu'Auguste auoit donné l'intendance de la * guerre à Scribonius. Isidore Caracénien dit que Goése, qui de son temps estoit Roy des Omaniens, en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention: Mais comme les gens de Lettres ont vescu aussi fort longtemps, par vn grand soin de leur santé, nous en rapporterons aussi les exemples, & premierement ceux des Philosophes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent quatre ans. Xenophile le Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Athènes, où il auoit estably sa demeure, au rapport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, vécurent chacun cent ans; & Zenon chef de la secte Stoique, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Escole, il s'escria; Que me veux-tu? & estant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. * Cleanthe son successeur & son disciple, eut vne apostume à la levre à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & se laissa mourir de mesme façon; avec cette particularité, qu'ayant receu lettre dans cet in-

* Ou, que ses Soldats, s'estoient mis du party de Scribonius.

* C'est qu'il prenoit cela pour vn auertissement de Dieu.

et interualle, de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenophanes fils de Dexine, & disciple du Philosophe Archelaüs, vescu quatre-vingts onze ans; & Xenocrate disciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadès chef de la nouvelle Academie, en vescu quatre-vingts cinq; Chrysippe le Stoïcien quatre-vingts vn, & Diogène Seleucien de la mesme Secte, quatrevingts huit. Posidonius Philosophe & Historien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre-vingts deux, & le diuin Platon à quatre-vingts vn. Athénodore de Tharse Philosophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de lui vn droit d'exemption pour son païs, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans, comme à vn Heros, mourut à quatre-vingts deux ans. Nestor precepteur de Tybere, du mesme païs, & de la mesme secte, en vescu quatre-vingts douze; Xenophon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Ctésibius mourut en se promenant à l'âge de six-vingts quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronyme dont j'ay desia fait mention, après auoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au rapport d'Agatharcydès au neuuiesme liure de l'Histoire d'Asie. Hellanicus de l'Isle de Lesbos, & Phérécidès l'Historien, ont vescu chacun quatre-vingts cinq ans; Timée Tauroménire quatre-vingts seize; & Aristobulle de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingts dix, apres auoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt quatre, comme il dit luy mesme en sa Preface Polybe Mégapolitain, fils de Lycortas, mourut à 82. d'une cheute

de cheual, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisenien homme de grande erudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arriué à vn si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatrevingts seize ans, & mourut à quatre-vingts dixneuf, sur la nouuelle de la bataille de Chéronée, après auoir préueu la captiuité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quittant vn tour la ville de Siden*. Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en éloquence, comme Athénodore en Philosophie, vescu quatrevingts deux ans; & Potamion Orateur assez illustre, quatre-vingts dix. Pour les Poètes, Sophocle fût estranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingts quinze ans; & vn peu auant sa mort, estant accusé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il leut aux Iuges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de composer, & fut renuoyé ablois, & son fils déclaré fou par Arrest. Le Poète Comique Cratinus vescu quatre-vingts dix-sept ans, ayant remporté encore à cét âge le prix des jeux, pour vne Comedie qu'il venoit de faire. Polesmon, autre Poète Comique mourut au mesme âge à force de rire, pour auoir veu vn asne manger des figues qu'on auoit seruies sur sa table. Epicarme de mesme profession en vescu autant, & Anacreon Poète Lyrique, quatre-vingts cinq; Stéficore de mesme; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratosthène le Cyrenien, qui a esté aussi Poète, Mathématicien, & Philosophe, mourut à quatrevingts deux ans; & Lycargue le Législateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liste

la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaist aux Dieux, vn Traité à part des Romains, comme ie l'ay promis.

LOVANGE DE LA PATRIE.

ILy a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut adjouster ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puis-que c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre education. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les païs Estrangers, on en reuient toujours là où l'on y veut reuenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'auoir vne illustre Patrie, ignore à mon aduis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puis-qu'il tesmoigne par là qu'il l'estimerait moins si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nostre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les païs, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a vne passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fust plus riche ou plus agreable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme vn honneste homme ne changeroit pour rien du monde son pere ni ses enfans, iusques-là qu'il couure leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs auantages: Il en est de mesme de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus tendre. Et veritablement elle nous doit estre en plus grand: consideration, puis qu'elle

nous est plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le deuoir enuers les parens, qu'après celuy-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignent aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie, & n'ont soin du monde, que comme estant leur pais, puis qu'ils sont comme nous Citoyens de l'Vniuers; mais ils confiderent particulièrement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est tousiours plus agreable, & les Isles où ils sont nez, plus saintes, insques là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mesme, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel, comment ne le fera-t-il point des hommes? C'est là qu'ils contemplent premièrement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à auoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a vne Patrie si desauantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneste homme doit sçauoir, il ne laisse pas de luy auoir toujours de l'obligatiō, puis que c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus vtile à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la seruir dans la necessité. Que si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnoissance, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que nous auons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous sommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a establies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la

Patrie,

Patrie, comme la mere commune, & comme nostre bien-faïctrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son païs, qu'il ne s'en souviene quelquefois, & n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent ; & la plupart s'escrient dans les païs estrangers, qu'ils ne goustent aucun plaisir. C'est pourquoy quelque fortune que nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque tousiours quelque chose à nostre felicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur sçavoir, ou pour leurs richesses, meurent d'enuie de reuenir là, pour y faire monstre de leurs auantages, d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de reputation. Les ieunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillars, qui ont plus de connoissance des choses ; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banny mesme apres sa mort, & desire d'estre enseuely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des Païs estrangers, sont estimez comme des bastards, ne se soucient point de ce qui peut arriuer, pourueu qu'ils ayent dequoy viure, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que sterile ; & ne la pouuant louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toict, comme dit le Poëte, que de goustier hors de là tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui monstre tant l'auantage de la Patrie, que ce qu'il y a de bannissement est conté entre les plus grands supplices. Les Legislateurs n'ont pas esté seuls de ce sentiment, car les grands Capitaines n'ont point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour laquelle il est mesme glorieux de mourir. Cela resveille le courage

des plus lasches, & fait qu'on ne considere plus le peril.

DES DIPSADES.

C'est vne espeece d'auant-propos, ou plustost vn petit discours Academique, comme celuy de Bacchus & de l'Hercule Gaulois.

LE costé Meridional de la Lybie, n'est qu'une vaste plaine de sablons ardens, sans aucune plante ni verdure; & si l'on trouue par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'est de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque torrent dont le plus alteré ne sçauroit boire. Il ne faut donc pas s'estonner si c'est vn pais inhabité; car qui voudroit habiter des lieux si secs & si steriles, & dont l'air est comme de feu? Les seuls Garamantes, Nation sauuaige & vagabonde, & qui se plaist à la chasse, y font quelquefois des courses vers le Solstice d'Hyuer, lors que l'air est rafraischy, & le sable affermy par les pluyes; & leur chasse est d'Asnes sauuaiges, & d'Austruches: mais particulièrement de Singes, & quelquefois d'Elephans; car ce sont-là les animaux qui endurent mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si tost qu'ils ont consumé leurs prouisions, & que le Soleil reuiet, de peur que les sables venât à secher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que ie viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Viperes, Cerastes, Bouprestes, Physales, Iaelots, Dragons, Amphisbenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grâdeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions

de

de deux sortes, les vns terrestres, qui ont l'espine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aériens & plus petits, qui ont des aisles de crespes comme les chauue-souris, les cygales & les sauterelles, & qui volent & rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables iusqu'à la mort. Car c'est vn venin grossier qui brusle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligez, crient comme s'ils estoient dans vn feu. Ce qui les tourmente le plus c'est qu'ils souffrent vne soif extrême, sans se pouuoir desalterer; car plus ils boient, & plus ils ont enuie de boire. Cela mesme les altere dauantage, comme si le breuuage seruoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versast de l'huile sur du feu; ce que les Medecins attribuent à la qualité du venin, qui est vn poison grossier, lequel estant detrempe par l'eau, augmente les forces & s'espand par tout. Je n'ay iamais voyagé en des pais si deserts & si reculez, ni n'ay veu personne qui ait esté mordu de ce serpent; mais i'ay ouï dire à vn de mes amis, qu'il auoit leu l'Epitaphe d'vn homme qui en estoit mort, en trauerfant les rochers qu'on nomme la grande Syrte; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est battu des flots de la mer; & qu'on voit au dessus la statue d'vn homme, cōme on peint Tantale dans vn marais, qui puisse de l'eau pour boire, & a vne Dipsade entortillée autour de son pied. Il est enuironné de fēmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs d'Austruches, qu'il alloit querir apparemment quand il fut picqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'il n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuuent faire

de leur terre qui est sablonneuse ; outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut courir la teste d'un homme. * Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour picquer ceux qui en approchent. J'ay rapporté cette merueille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature ; car c'est plustost aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede ; ni pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé ; mais parce qu'il me semble qu'il m'est arrivé quelque chose de semblable ; & ie vous prie de ne pas condamner ma comparaison, pour estre un peu hardie. Car depuis que j'ay eu l'honneur de vostre conuersation, ie ne m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes ; car où pourroit-on trouver ailleurs des esprits mieux faits & plus raisonnables ? Pardonnez moy donc si ie recherche de nouveau vostre entretien, comme ceux qui sont mordus des Dipsades ont recours à l'eau, & si ie me plonge dans la source. Dieu veuille qu'elle ne tarisse iamais, & que ie ne demeure pas bœillant apres, comme un Tantale. Car pour ma soif, elle sera eternelle, puis que comme dit Platon, on ne se lasse iamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

D I A L O G U E

DE LVCIEŒ ET D'HESIODE.

C'est vne raillerie contre Hesiode, qui s'est vanté d'auoir eu commerce avec les Muses.

LVCIEŒ. **T**Es vers tesmoignent assez que tu es grand Poëte, car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as reçu vne branche de laurier de la main des Muses. Mais ie voudrois bien sçauoir pourquoy ayant dit que ce diuin present

** On leur sert de chapeau.*

present t'apprendroit le passé & l'avenir ; tu as parlé de l'un, sans nous rien dire de l'autre ? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour ; tu as donné en suite des preceptes de l'Astrologie, pour le pilote & le laboureur ; tu as parlé de la vie rustique, des vertus des femmes, & autres choses semblables ; mais tu n'as pas dit un seul mot de l'avenir, ce qui eust mieux marqué ton inspiration, & eust esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que tu nous en as fait accroire, ou que tu as voulu cacher ton secret, ou bien que tes propheties ne sont pas venues jusqu'à nous ? Car il n'y a pas d'apparence que les Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles aient oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est, car personne ne le sçait mieux que toy ; & il est iuste que vos autres fauoris des Dieux les imitez, en faisant comme eux du bien aux hommes, & par vos lumieres, dissipant les tenebres dont ils sont enveloppez.

HESIOD E. Il est aisé de te respondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à rendre compte de leurs actions ; mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon mestier, ie te diray ce que ie sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se reuelent qu'à qui il leur plaist, ils ne reuelent aussi que ce qu'il leur plaist, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre des Poëtes une verité historique, ni leur demander raison de toutes leurs fictions ; outre qu'ils ont coustume d'ajouter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration ; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'inuention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amusas à chicaner leur paroles, comme tu ferois celles
d'un

d'un cōtraſt, qui eſt la marque d'un eſprit pointilleux à l'exēple de ces Critiques, qui cenſurēt les vers d'Homere. Je laiſſe à part ce que tu trouueras dans mon Poēme, qui s'intitule *les Oeuvres & les Jours*, diuerſes prediſiōs, que ie faiſ à ceux qui cultiuerōt biē ou mal leur champ.

LYCIEN. Tu parle veritablement en Berger, ou pluſtoſt en Enthouſiaſte, de ne pouuoir rendre raiſon de ce que tu as dit, ni dire pourquoy tu l'as dit. Car du reſte, nous n'attendons pas des Muſes des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles: mais des ſecrets où l'eſprit de l'homme ne peut arriuer. Ce n'eſt pas pronōſtiquer l'auenir, que de predire à un homme qui marche pieds nuds, qu'il ſ'enrhumera, ou qu'il ſe picquera à quelque eſpine, & autres choſes ſemblables que l'experience nous apprend mieux que tous les Poētes. Laiſſant donc là toutes ces excuſes friuoles, dis que tu ne ſçauois ce que tu diſois, ou que tu parlois par inſpiration; ce qui n'eſt pas encore bien aſſeuré, puis que tu n'as tenu que la moitié de ce que tu auois promis.

LE NAVIRE, OV LES SOU- HAITS.

DIALOGUE

DE LYCINVS, DE TIMOLAÛS,
DE SAMIPE, ET D'ADIMANTE.

Il prend occaſion d'un Nauire qui eſtoit arriué au port de Pyrée, pour ſe rire des ſouhairs que l'on fait, & de leur extrauagance.

LYCINVS. **N**E diſois- ie pas bien qu'un amoureux oublieroit plus toſt le logis de ſa Maiſtreſſe, que Timolaüs ne perdrait ſon humeur curieuſe, & que pour voir quelq; choſe de nou-

beau il iroit plustost tout courât d'Athenes à Corinthe!

TIMOLAÛS. L'estois allé voir ce grand vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans d'Égypte en Italie; & ie croy que ni toy ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINVS. Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avecque nous, mais il s'est esgaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais-tu en quel endroit ç'a esté? C'est lors que nous auons veû sortir en chemise* ce beau garçon, qui auoit ses cheueux retrouffez & nouëz par derriere. Car si ie le connois bien, il s'est arresté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINVS. Je ne le trouue pas si beau que tu dis, avec ses grosses levres & ses jambes gresles; outre qu'il est noir de visage, & qu'il ne fait que bredouiller, & a vn mauuais accent. D'ailleurs ses cheueux nouëz par derriere montrent que c'est vn esclave; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautez à Athenes pour qui il est plus honneste de soupirer.

TIMOLAÛS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheueux de la sorte, & c'est vne marque de noblesse en ce Pais-là. Nos ancestres mesme de Pallene nourrissoient leur cheueleure, & la portoient retrouffée avec vn crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de nostre ancien luxe, en sa Preface, lors que nous enuoyasmes vne peuplade en Ionie.

TIMOLAÛS. Il me souuiet maintenant où nous auons laissé Adimante; ç'a esté dans ce nauire lors que nous nous sommes arrestez près du mast, à compter la multitude de ces cuirs entassez les vns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bota.

SAMIPE.

* On, *visu lin.*

SAMIPE. Tu-as raison, l'attendrons-nous icy, ou si ie l'iray querir ?

TIMOLAÛS. Continuons plustost nostre chemin; car il y a apparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville; apres nous auoir cherchez en vain. En tout cas il sçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Allons, si Samipe le trouue bon, quoy qu'il ne soit pas trop honneste de quitter sa compagnie.

SAMIPE. Allons, peut-estre que nous trouuerons encore le lieu des exercices ouuert. Mais tout en allant, faisons reflexion, ie vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six vingt condées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remuer. Auez-vous remarqué comme d'un costé la poupe s'esleue peu à peu en rond, & porte au sommet vn oiseau d'or qui a les ailes estenduës; & de l'autre, la prouë auance vn long bec, & a de part & d'autre la Deesse Isis, qui est le nom du Navire. Parleray-ie du reste des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des appartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge espouuantable qu'il porte, capable de nourrir tout vn an, à ce qu'on dit, la ville d'Athènes, & tout le pais. Cependant vn seul homme gouuerne tout cela avec vne perche dont il remue le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard qui estoit chauue & crespue, nommé, s'il m'en souuient bien, Heron.

TIMOLAÛS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçauant qu'un Prorée dans la Marine: car vous sçauiez ce qui leur est arriué en chemin.

LYCINVS. Nullement, nous serons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÛS. Il me l'a conté luy-mesme, car il est bon homme & fort ciuil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par vn assez beau temps, & veirent le septiesme iour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leua tout à coup vn vent d'auul qui les repoussa sur la costé de Phenicie. Que de là ils furent portez par la tempeste iusqu'aux Isles Quelidoniennes où ils faillirent le dixiesme iour d'estre submergez. T'ay passé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vents de Sudouest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie, où s'auance vn cap qui n'est qu'un amas d'escueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les esleue quelquefois aussi hant que luy. Il aioustoit que sur le point de perir, il auoit paru des feux sur la costé, à la lueur desquels ils s'estoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au hant du mast, auoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, apres auoir perdu leur route, ils auoient esté contrains de nauiger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & de prendre au dessus du Promôtoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils deuroient estre desia arrivez.

LYCINVS. Ce bon homme s'est bien esgaré, mais ne voy-ie pas Adimante?

TIMOLAÛS. C'est luy-mesme, appellons-le; Adimante, Adimante.

LYCINVS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous respond point; Car ie le reconnois à son habit & à sa démarche, sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là.

Quoy!

Quoy ! tu ne t'arresteras pas si l'on ne te prend par le manteau ? ou tu rêves profondément, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINVS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est vn trop grand secret ; mais nous sommes initiez dans les mysteres, & sçauons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est vne chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINVS. Est-ce quelque pensée amoureuse ? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richesses, & nâgeois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma resverie.

LYCINVS. Fay nous part de tes thresors, puis que nous sommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en seriez pas plus riche, ny moy plus pauvre, quand ie vous aurois tout donné. Mais ie vous diray à quoy ie resvois puis que vous le voulez sçauoir. Je vous ay perdus en entrant dans le nauire, comme ie m'amusois à mesurer l'Anchre, apres auoir mis en seureté Lycinus. Quand j'eus donc bien considéré tout, ie demanday à l'vn des Matelots combien ce Vaisseau pouuoit rapporter par an à son maistre, & il me dit douze talens ; Si bien que ne sçachant que faire, ie me mettois en sa place, & songeois ce que ie ferois s'il estoit à moy. Je bastissois donc vn Palais au dessus du Pecile ; dresseois mon train & mon équipage ; & nauigeois desia avec les acclamations de tout le monde, aimé des vns, respecté des autres, & enuié de tous ; lors que vous estes venus troubler ma felicité, & submerger mon nauire au fortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

LYCINVS.

LYCINVS. Je suis d'avis que tu nous fasses vn procès comme à des Pirates qui t'ont enléué ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper vn autre sur l'heure, ou plustost cinq ou six; car cela ne te coustera pas dauantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable; Car si n'ayant qu'vn Nauire, tu ne faisois pas semblant de nous escouter, que ferois-tu dans vne si grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouuelles à ceux qui viendront d'Egypte, ou bien d'Italie.

ADIMANTE. N'auois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy ie pensois, estant bien assuré que vous ne manqueriez pas de vous en mocquer? Adieu, ie me vais rembarquer tout presentement: car i'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

LYCINVS. Tout beau, nous voulons estre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empeschera bien; car ie tireray l'échelle lors que ie seray monté.

LYCINVS. Nous te suiurons à la nage; car ne pèse pas estre seul qui ayes droit de faire de souhaits. I'en feray vn de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu sçais que nous auons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sàs que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es deuenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veux pas souffrir en ton Nauire. Tu te méconnois bien dans la fortune; le ne m'estonne pas que tu ayes quitté la maison de ton pere, pour en bastir vne près du Pecile, & dresser vn si grand équipage. Apporte nous du moins au retour quelque saline d'Egypte, & des parfums de Canope. * Si tu n'aimes mieux charger l'vne des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

S

T i-

* *Ville d'Egypte.*

TIMOLAÛS. C'est trop Lycinus, après avoir ruiné Adimante, de se mocquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin * iusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous réveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui sçait mieux faire des souhaits, & qui vseroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

SAMIPE. Je le veux, & ie ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

LYCINVS. Je ne m'opposeray jamais à vostre félicité; mais qui commencera? Je suis d'avis que ce soit Adimante; car il doit avoir la préférence: Puis Samipe & Timolaüs: Je me garderay pour le dernier, & ne veux que le demy stade le plus proche de la Ville, encore le feray-ie en courant.

ADIMANTE. Je ne quitteray point mon premier souhait, si vous le trouvez à propos: mais i'y aiousteray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez vous donc que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous auons veü y est-il aussi?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y sont, sont autant de grains d'or.

LYCINVS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau, & te fera perir toy & ton souhait: car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point mes souhaits, ni ne porte enuie à ma fortune. S'il est besoin

* 4. stades.

soin ie feray que cét or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour ie te laisseray faire toutes tes extrauagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINVS. Ie le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses; & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

TIMOLAÛS. Ne crain point, les Dauphins le chargeront plustost sur leur dos comme ils firent A-rion, ou cét enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Croy-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou vn Musicien.

ADIMANTE. Quoy, tu te mesles aussi de me railler. Nous verrons quand ce sera à toy si tu resves plus regulierement.

LYCINVS. Veritablement il me semble qu'estant maistre de ton souhait, tu le deuois faire plus raisonnable; & mesme il eut esté plus commode de trouuer ce thresor dans ton logis pour n'auoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison en ce point, ie veux qu'il soit sous le Mercure de nostre salle, & qu'il y en ait dequoy la remplir. I'achetteray d'abord vne maison comme vn commencement de ménage, ainsi que dit Hesiode; mais ie veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite i'acquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend enuie d'y assister; Puis toute la plaine de Sicyone; & en vn mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Ie veux que tout cela soit à moy, sans contróle; Et ne veux point d'autre vaisselle que d'or; non pas quelque coupes legeres comme celle d'Equécrate:

car les miennes peseront chacune deux talens. *

LYCINVS. Où trouueras-tu des gens pour les porter ? il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades ; car tu ne pourrois pas tenir vne coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie laisse dormir ta raison , quand ie feray des souhaits , ie veux pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or ; & si tu me faiches, mes valets en feront aussi.

LYCINVS. Et ton boire & ton manger , si tu veux ; quand tu deurois mourir de faim comme vn autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables , quand ce sera à ton tour ; pour moy ie veux que les miens soient extrauagans comme ils ont accoustumé d'estre. Apres ces meubles , ie veux des habits magnifiques , vne table somptueuse & delicate, vn doux sommeil, d'agreables songes ; Que mes amis me fassent tousiours quelque demande, que ie leur accorderay. Que les plus Grands me viennent faire la cour , & se promenant de grand matin deuant ma porte , & parmi eux les Ministres de l'Empereur ; & i'ordonne que lors qu'ils voudront entrer, on leur ferme la porte au nez , comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand ie ietteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, ie ne les veux pas seulement regarder , ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si ie voy quelque honneste homme qui soit pauvre, comme ie l'estois auant mon souhait, ie le prendray par la main & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mespris que ie feray d'eux, que par l'estime que ie feray des autres, & par la cõtemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand ie porteray à quelqu'un vne santé dans vne cou-

* 120. liures.

coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour monstrier ma liberalité; car les plus riches ne serônt que des cocquins * auprès de moy. Dionique ne fera plus monstrier de quelque chetive vaisselle d'argent que son pere luy a laissée, voyant que ce sera le seruice de mes valets. Je donneray tous les mois cent dragmes par teste à chaque Pauvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amphitheatres & autres choses pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer iusqu'au Dipyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus prés. Mais non, il n'en sera plus de besoin; car j'ay trouué tout ce qu'il falloit dans ma salle; Enfin pour conclure, puis que ce ne seroit iamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, ie vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remonstrances. Voila la vie que ie veux mener, passant mon temps dans les diuertissemens de la Ville & de la Campagne, & ie prie Mercure qu'il accomplisse mon souhait.

LYCINVS. Quand ie deurois perdre encore ma tonne d'or, ie ne puis m'empescher de te dire que ton souhait ne tient qu'à vn filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela deuoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Thresors auant que d'en auoir ioüy. Veux-tu que ie t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arriué? Ne sçais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus

* Le Grec dit Bourgeois.

riches que toy, furent despoüillez en vn instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deuiendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener vne vie languissante, sans pouuoir gouster aucun plaisir? Ie ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les iours, ni de la haine, & de l'enuie qui s'attachent à eux, & qui ne les sçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es vne bonne preuue; car tu n'as cessé de me persecuter depuis vn moment que i'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que ie t'ay promise.

LYCINVS. Tu es desia de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais ie te quitte de bon cœur de la tienne, aussi bien voila l'estenduë de ta felicité passée. C'est à Samipe à souhaitter à son tour.

SAMIPE. Pour moy, qui ne suis pas voisin de la Mer, ie ne souhaitteray point de Nauire; car ie veux que mon pais contemple ma gloire. Et ie ne feray point de petits souhaits comme Adimante: Mais ie veux estre Roy, & pour mieux gouster ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car ie ne veux point deuoir le Thrône au merite de mes Ancestres, mais au mien; Il n'est rien de plus grand ni de plus diuin que d'estre soy-mesme l'Autheur & l'Arbitre de sa fortune.

LYCINVS. Courage, c'est souhaitter que cela; Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton pais ne croyoit pas auoir esleué vn Empereur en ta personne. Mais regne, triomphe, équipe des Flottes & des Armées; Que feras-tu apres tout dans vne si haute condition?

SAMIPE. Ie feray la guerre; Escoute, suy-moy, car ie te veux faire General de ma Caualerie.

LYC I-

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faueur. Mais que vostre Maiesté donne ce commandement à vn autre : car ie n'ay iamais esté à cheual, & ie croy qu'il me faudroit attacher à la selle pour m'empescher de tomber, particulièrement si i'estois sur quelque cheual de bataille qui vinst à se cabrer au son des Trompettes ; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportast au milieu des Ennemis. Mais dittes moy, pourquoy voulez-vous faire la guerre ? Voila vn beau passe temps d'aller tourmenter les autres, & soy-mesme. Ne vaudroit-il pas mieux iouir en paix de vostre Empire ?

SAMIRE. Tu es vn poltron, & ne sçais que c'est que d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, ie m'en acquitteray mieux que luy ; ioint que ie merite quelque faueur, pour vous auoir départy si liberalement mes thresors. Ce sera assez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIRE. Il faut sçauoir premierement, si ma Caualerie te voudra bien receuoir. Que tous ceux qui sont de cét auis, leuent la main. Voila qui va bien, tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aisle droite. Je donneray la gauche à Timolaüs ; car pour moy ie me placeray au milieu, suiuant la coustume des Rois de Perse, dont ie ne veux point d'autre tefmoin que Xenophon. Mais commençons à marcher, voila mon Armée en bataille ; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, apres auoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulièrement celle de Iupiter qui est le Protecteur des Rois. Quand i'auray subiugué toute la Grece, qui ne

peut résister à ma puissance, j'embarqueray mes troupes & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'attend déjà à Cenchrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane & laissé par tout des Gouverneurs, ie passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où j'entreray en Syrie, apres avoir traversé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray iusqu'à l'Euphrate.

LYCINVS. Ie supplie vostre Maiesté de donner le commandement de son aïsle droite à vn autre; car ie voy bien que vostre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & ie craindrois trop que leur Caualerie ne me passast sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, ie vous prie, pour vostre Antipater en Grece, afin de tenir le pais en paix, & empescher qu'il ne se reuolte en vostre absence.

SAMIPE. Tu recules, poltron! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs? Mais puis que nous auons tout conquis iusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons; de nous subinguer l'Egypte, la Phénicie & la Palestine, passe le premier à la teste de l'aïsle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; ie te suiuray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arriere-garde. Avance toy, Adimante, avec la Caualerie. Dieu soit louié, voila toute la Mesopotamie sous nostre pouuoir. Tout se rend, personne ne se presente; Babylone ouure les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesiphonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il a déjà vn million de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arriuées. Il faut tenir vn conseil de guerre pour sçauoir ce que l'on fera.

A D I-

ADIMANTE. Je suis d'avis que l'Infanterie tire droit à Ctesiphonte qui est vn pais montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles aussi, Adimante, lors qu'il faut venir aux mains ! Quel est ton avis Timolaüs ?

TIMOLAÛS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, auant que toutes les fiennes soient assemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus ?

LYCINVS. Le mien, est de nous reposer sous ces Oliuiers aupres de cette colomne : car c'est vne assez grande traitte, d'aller au port de Pirée, & d'en reuenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois estre encore à Athenes, malheureux ! tandis que nous sommes rangez en bataille sous les murs de Babylone, & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

LYCINVS. Tu as bien fait de m'en faire souuenir, car ie ne croyois pas resuer.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui se presentent ; Chocquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs flèches. Bon, nous voila aux mains, sans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aisle gauche triomphe desia sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se desfendent brauement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINVS. Que voulez-vous que ie fasse ? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, ie me vais sauuer tout courant dans le lieu des exercices, & abandonneray là toute la conqueste de la Perse.

SAMIPE. Nullement, Te voila dégagé. Timolaüs victorieux a pris les Ennemis en queue & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a enuoyé défier au combat.

LYCINVS. Prends garde que tu n'y sois blessé; on perd souuent la vie en disputant vne Courronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'effleurer la peau: mais ie l'ay percé luy & son cheual, de mon jaelot. Couppons luy la teste & la mettons au bout d'une picque. A cet aspect tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent deuant moy, pour m'adorer à leur façon: mais ie ne veux pas le souffrir des Grecs, ni enfreindre les loix de mon païs. Combien ie m'en vais bastir de Villes, & en destruire d'autres? Toutefois il faut que ie me vange auparauant de cet usurier, qui m'a chassé de mon heritage pour l'auoir.

LYCINVS. Tout beau, la clemence sied bien aux Rois; Puis il est temps de se reposer apres vne si grande victoire, & de festiner vos amis dans Babylone: Mais voila ton temps acheué, c'est à Timolaüs à souhaitter à son tour.

SAMIPE. Hé bien, m'entens-ie à faire des souhaits?

LYCINVS. Ie t'y trouue encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bernoit les siens à des richesses, & à faire bonne chere à ses amis, qui est vne chose assez douce. Mais tu te vas exposer aux dangers par vaine gloire, & souhaitter vne condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis, mais tes domestiques; sans gouster iamais aucun repos, non pas mesme en songe. Car tu seras accablé de mille fascheux soucis, & tourmenté de la crainte, tantost d'une reuolte de tes subiets, tantost d'une inuasion de tes ennemis. Tu t'es laissé esbloüir, mon amy,
à l'é-

à l'esclat d'une Couronne; & pour une felicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui, tu en abandonnes une véritable. Quand il n'y auroit autre chose, ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème, & que tu seras malade comme les autres? Que dis-je? pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des statues qui seront ruinées par le temps; & quand tout cela subsisteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voila donc ta felicité durant ta vie; des craintes, des soupçons, des defiances, des soins, des veilles, des inquietudes; & apres ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolaüs entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extrauagans, comme les autres.

TIMOLAÛS. Considere Lycinus, si l'on peut condamner celui-cy. Je ne demande ni les tresors, ni les grandeurs: mais premierement la santé; & une santé vigoureuse qui ne puisse estre esbranlée par aucun accident; puis la force, la beauté, la vitesse, & par dessus tout l'inuisibilité; Estre aimable à toutes les Dames, ouurir toutes les portes fermées, voler, estre invulnerable; Et tous ces auantages, non pas pour vn siecle ni pour deux, mais pour sept ou huit cens ans; toujours à la fleur de son âge & sans vieillir, ni rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait, ne te semble-t'il pas raisonnable? Car par ce moyen tous les thresors me seront ouuers; ie seray à couuert cõtre tous dangers; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au mōde, sans auoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de despense. J'auray avec la science des choses cachées, la iouissance de tous les biens qui sont respandus en diuers lieux; outre le plai-

plaisir qu'il y auroit, par exemple de dîner à Athènes, & de coucher en Babylone; Sçavoir en vn instant des nouvelles de tout le monde, iusqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En vn mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel; car l'element du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs ie pourrois en cét estat faire tout le bien & le mal que ie voudrois, à mes amis & à mes ennemis; & chastier tous les tyrans qui sont au monde, sans courre fortune, par le moyen de mon inuisibilité. Coucher avec les plus belles Dames, sans crainte des maris ni des meres; assister sans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car ie ne voudrois pas auoir ces qualitez en vn degré ordinaire, mais au plus haut point, qu'on les puisse imaginer. Que peux tu reprendre en ce souhait?

LYCINVS. Rien, car il ne fait pas peur de contredire vn homme qui a de si grands auantages. Mais ie te demande par les Dieux, toy qui as veû tant de pais sur l'aisle de tes souhaits, si tu as veû quelque part vn petit bon homme, camus & pelé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomphast des Armées, estant si foible! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton souhait, c'est d'estre sage: car cela seul eust suffi sans tout le reste, & t'eust empêché de faire toutes ces extrauagances.

TIMOLAÛS. L'attens le tien pour voir ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINVS. Il n'en est point de besoin: car nous voila arriuez au Dipyle où se doiuent terminer tous nos souhaits; & vous auez cousumé le mien par la longueur des vostres. Mais ie ne m'en plains pas: car ie n'aime point les felicitez en peinture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que ie viendrois chez moy,
de

de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité ; Comme ces Comédiens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contrains chez eux de iouer celuy de facquin. En vn mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre vostre condition plus insupportable ; & particulièrement à Timolaüs, de qui les aisles seront tantost fonduës comme celles d'Icare. Pour moy ie ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire. Car qui eust iamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes ?

DIALOGUES

D E S

COURTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & descouvre leurs deffauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.

DIALOGUE

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine estranger qui est tousiours si magnifique, & qui a entretenu l'une de mes compagnes, auant que de me faire l'amour ?

THAÏS. Il m'en souvient fort bien, c'est celuy qui

qui fit la desbauche avec nous, l'année dernière, à la Feste de Cérés; mais qu'a-t'il fait? car il semble que tu en veüilles dire quelque chose.

GLYCERA. Ifante qui fait profession d'amitié avecque moy, me l'a desbauché.

THAÏS. Et cela te picque?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

THAÏS. Je ne l'approuue pas non plus que toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans; de sorte que si j'estois que de toy, ie ne romprois pas avec elle pour cela, non plus que Philis ne rompit pas avecque toy, pour luy auoir fait le mesme tour. Mais ie m'estonne comme il t'a peu quitter pour elle, s'il n'est tout à fait aueugle; Quel charme a-t'il trouué en des lèvres mortes & des ioüies pendantes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa teste chauve, & son grand col éfilé? En vn mot ie ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le souris.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a pris? C'est que sa mere est vne forcierre qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimetieres. On dit qu'elle peut faire descendre sa Lune en terre par ses sortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuuage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & en plumeras vn autre; mais pour celui-cy, ie te conseille de le laisser en paix, & de songer à d'autres conquestes.

DIALOGUE

DE MYRTIVM, DE PAMPHILE,
ET DE DORIS.

MYRTIVM. **Q**UOY Pamphile! tu te maries à la fille du pilote Hieron! Et que sont deuenus tant de pleurs & de souspirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner iamais? As-tu oublié que ie suis grosse de toy & toute preste d'accoucher, qui est vne chose fort auantageuse à vne Courtisane? Mais ne crain point que i'expose l'enfant; ie veux l'esleuer pour me consoler, particulièrement si c'est vn fils, afin qu'il te reproche vn iour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valust mieux que moy? mais i'ay hôte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car ie vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cerés, & ie n'auois garde alors de croire qu'elle me dult faire vn si mauuais tour. Espluche bien, ie te prie, tous ces défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux esteins, & ses regars de trauers; Enfin elle est toute faite cōme son pere, qui n'est pas fort beau cōme tu sçais.

PAMPHILE. Ie ne puis plus long-temps t'ouïr parler d'une fille, que ie ne sçais si elle est belle ou laide. Ie ne sçais pas seulement si celuy dont tu parles a vne fille; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy deuoit; & ie croy qu'il luy en est deu encore quelque chose. Que si ie me voulois marier i'espouserois bien plustost la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année derniere les Armées de la Republique, & qui m'est alliée du costé de ma mere.

Dy-

Dy-moy si c'est tout de bon que tu dis cela , ou seulement pour m'esprouver.

MYRTIVM. Quoy ! il n'est pas vray ?

PAMPHILE. Que tu es folle ! Je croy que tu te sens encore de la desbauche d'hier ; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIVM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme ; car estant allée acheter quelque chose pour mes couches , & faire des vœux pour moy à Diane , elle rencontra Lesbia qui luy dit. . . . Mais qu'elle te le conte elle-mesme si elle ne l'a inuenté.

DORIS. Je puisse mourir si i'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant , & me dit : Hé bien Doris , vostre Galant se marie ! Et comme ie faisois l'estonnée ; Tu n'as qu'à passer par sa rue , dit-elle , tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs , & entendras la musique.

PAMPHILE. Et tu y as passé ?

DORIS. Ouy , & i'ay trouué ce qu'elle m'auoit dit, veritable.

PAMPHILE. Je voy bien ce que c'est , tu as pris vne porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir , Hé bien Pamphile quand veux tu quitter tes desbauches ? Voila le fils de nostre voisin qui se marie , qui est beaucoup plus ieune que toy , & tu t'amuses encore à entretenir des femmes ? Je m'endormis à ce discours , & suis fortuy aujourd'huy de grand matin ; de sorte que ie ne sçay ce qui s'est passé : mais ce que dit Doris , pourroit bien estre , hormis qu'elle a pris vn logis pour l'autre ; Que si tu ne me veux croire , enuoye l'y vne seconde fois , & tu trouueras ce que ie dis veritable.

MYRTIVM. Ha Pamphile ! tu me rens la vie , car ic fusse morte de desplaisir.

PAMPHILE. Ne crain pas que ie te quitte jamais,

mais, & encore en l'estat où ie te voy maintenant.

DIALOGUE

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E** S-T V folle ma fille, ou si tu estois yvre hier, car Diphile m'est venu voir ce matin en pleurant, & se plaignant que quoy qu'il te pût dire, tu te leuas de table pour dancer, & comme tu vis que cela le picquoit, pour le faire enrager dauantage, tu t'allas asoir aupres de Lamprias & te mis à le caresser. Il dit mesme que tu te desrobas la nuit, & allas coucher sur vn petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'auoit quittée auparauant pour entretenir la maistresse de Lamprias, auant qu'il fust arriué; & qu'il commença à la caresser, quoy que ie luy fisse signe qu'il s'arrestast. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baïsa si amoureusement qu'il ne pouuoit retirer ses levres de dessus sa bouche. En suite il luy parla à l'oreille, & ie vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en souriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Apres qu'ils furent bien las de s'entretenir, & de se baisser, Lamprias estant arriué, ie ne laissay pas de m'aller mettre à table aupres de mon infidele Amant, afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thaïs se leuant commença à dancer, trouffant sa robe pour monstrier sa belle jambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouuoit lasser d'admirer
T. ses

ses perfections ; & disoit qu'elle auoit le pied , & l'oreille excellente , & que iamais il n'auoit veü mieux dancier. Cependant vous la connoissez ; car vous l'auiez veüe aux bains avecque moy. Si vous scauiez alors comme elle fit la coquette. Elle me dit que ie n'osois dancier de peur de montrer mes longues flustes , voulant parler de mes jambes , & plusieurs autres choses , qui me picquerent si fort , que ie sautay en place , & me mis à dancier aussi bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut & ne baisa iamais la veüe , quoy que Lamprias fist tout ce qu'il pût pour me louer. Voudriez vous que i'eusse souffert tout cela , & que i'eusse laissé regner Thais en ma presence ?

LA MERE. Mais il n'estoit pas necessaire d'aller carresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile auoit bien carressé Thais, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MERE. Mais apres , ne vouloir pas coucher avecque luy , & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit ; c'en est trop ma fille ; Que fussions nous deuenues cét hyuer sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela ie souffriray qu'il me mesprise ?

LA MERE. Non , mais ie ne le mespriserois pas aussi : car tu sçais que le mespris fait perdre l'amour ; D'ailleurs tu ne luy as iamais tesmoigné aucune tendresse , qui est ce qui touche le plus vn Amant. Prends garde que pour en vouloir trop faire , tu ne gastes tout.

DIA-

DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. **I**E te prie Bacchis, si tu connois quelque Magicienne qui donne des breuages pour faire aimer, de me l'amener; car ie donnerois tout ce que j'ay au monde, pour t'auoir Charmide, & pour faire qu'il eust autant d'aersion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy! Charmide te quitte pour elle, apres auoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur parti de la Ville?

MELISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez vn de ses amis.

BACCHIS. Ie te plains Melisse, mais encore d'où vient sa froideur?

MELISSE. De jalousie. Comme il reuenoit l'autre iour du port de Pirée demander quelque argent que l'on deuoit à son pere, il entra chez moy, sans me salüer. Et lors que ie courus l'embrasser selon ma coustume, il me repoussa, & me dit que j'allasse carresser Hermotime, & que nostre amour estoit si public que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper. Et comme ie fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que ie luy peusse dire, iusqu'à me menacer de se leuer, & de s'en aller en plein my-nuit, si ie l'importunois dauantage.

BACCHIS. Mais est-il vray que tu vois Hermotime?

MELISSE. Je ne sçay pas seulement qu'il est ; mais comme Charmide fût parti , j'envoyay dès le point du iour ma seruante au Ceramique , où elle trouua escrit contre les murailles , *Melisse aime Hermotime , & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est vne piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoist de cette humeur. Si ie le voy, ie me mocquerois bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre aux petites finesses de la ieunesse.

MELISSE. Où le trouueras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez vn de ses amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouuois trouuer quelque femme de Thessalie qui me le ramenast par ces charmes.

BACCHIS. Je connois vne Syrienne qui fera bien ton fait : car elle fit reuenir Phantias apres vne absence de quatre mois, comme ie desespérois de le reuoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur coustume, apres que ie luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beu toute seule dans vne couppe ; mais il faut auoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy ?

BACCHIS. Des cheueux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. Pay ses mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à vne cheuille, & fera dessus quelques suffumigations,* puis elle iettera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein vn miroir

magi-

* *Avec une torche allumée.*

magique, elle le tournera de tous costez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voila ce qu'elle fit pour moy, & Phantias reuint aussi-tost malgré les remonstrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvelle maistresse. Elle m'apprit aussi le moyen de faire haïr, en marchant sur les pas de quelqu'un, mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche; puis disant, *Je te surmonte, & suis plus fort que toy*; ie l'ay esprouvé, & il ma reüssi.

MELISSE. Ne tarde pas dauantage à enuoyer querir cette femme; & toy, Philine, * prepare ce qu'elle a dit.

DIALOGUE

DE CLEONARIVM ET DE LEANA.

CLEONARIVM. **O**N dit d'estranges choses de toy, Leana; Que Mergille cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit vn homme; Qu'en est-il? Tu rougis; Cela est-il vray?

LEANA. Il en est quelque chose.

CLEONARIVM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses, ie ne le puis comprendre? Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

LEANA. Je t'aime plus que personne, mais j'ay honte de le dire; C'est vne estrange femelle.

CLEONARIVM. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEANA. C'est quelque chose de semblable.

CLRONARIUM. Conte moy comment elle te declarz sa passion, ce que tu luy respondis, & le reste de cette auanture.

LEANA. Elle faisoit la débauche avec Démonasse de Corinthe, qui est de son humeur, & elles m'enuoyerent querir comme vne Musicienne, pour chanter & iouer des instrumens pendant leur repas. Apres auoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que ie coucherois avec elles, & qu'elles me mettroient au milieu; ce que ie n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que nous fumes au liét elles commencerent à follastrer, & à mettre la main dans mon sein, non pas en riant comme font les filles, mais avec tesmoignage d'une passion violente, dont ie demeuray toute interdite, ne pouuant deuiner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, osta sa coiffure, & parut toute nuë, & la teste rase comme vn Athlete; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veü, dit-elle, vn plus beau garçon? Je ne vois point là, luy dis-ie, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, ie ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voilà ma femme, monstrant Démonasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis; Quoy! tu nous as trompées si long-temps, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais ie n'en ay pas besoin; & si tu veux l'esprouer, tu trouueras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite, luy dis-ie, comme on dit qu'il y'en a plusieurs? ou comme ce Deuin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Ismenodore, qui deuiat homme apres auoir esté femme. Non, dit-elle,
mais

mais l'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau ; & m'embrassant, me baisa, & satisfit à sa passion.

CLEONARIVM. Mais que fit elle, & comment ? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage ; car il ne m'est pas honneste de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGVE

DE CROBYLE ET DE CORINNE.

CROBYLE. **E**T bien, Corinne, est-ce vne chose si fâcheuse, de perdre son pucelage ? Tu y as plus gagné que perdu ; car il te reste de l'argent dequoy auoir vn colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Philenis.

CROBYLE. Il sera tout semblable, mais il faut que tu apprennes maintenant à viure avec les hommes ; car tu sçais que nous n'auons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous auons subsisté du mieux que nous auons pû, de ce qu'il nous auoit laissé ; car de son vivant nous n'auions faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouurier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura iamais son semblable ; mais depuis sa mort, nous auons vescu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute sa

boutique , en attendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-ie pour cela ?

CROBYLE. Comme tu viens de faire , & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est vne garce.

CROBYLE. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle , & auras de beaux Galans. Tu pleures , petite sotte ; Voy-tu pas le train qu'elle a , & comme on luy apporte des presens de tous costez ? L'ay veû le temps qu'elle n'auoit que des haillons , maintenant elle est vestuë comme vne Princesse.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait ?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs , tousiours propre & bien mise , tesmoignant beaucoup de douceur & de modestie , & ne riant pas à gorge desployée comme toy , qui fais tousiours la folle. D'ailleurs, elle auoit l'entretien doux & charmant , receuoit bien tous ceux qui la venoient voir , sans s'amuser à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la mettoit de quelque partie , elle ne se creuoit pas de boire & de manger comme tu fais , car il n'y a rien que les hommes haïssent tant ; mais elle mangeoit proprement & délicatement , & buuoit à petits traits , & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son saoul , quand elle auoit soif ?

CROBYLE. C'est alors qu'elle estoit plus retenue , de peur de faire quelque chose de mauuaise grace. Apres, elle n'entrenoit que celui qui la menoit , sans rire comme toy à tout le monde ; & lors qu'on la vouloit caresser , elle n'estoit ni sotte ni effrontée. En vn mot , elle n'auoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir , à ceux qui faisoient de la despenſe pour elle , qui est ce que les hommes desirent. Si tu
retins

retins bien cette leçon , tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agreable qu'elle n'estoit : Songe seulement à conseruer ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere , tous ceux qui me viendront voir , seront-ils aussi beaux que celuy qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux , & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t'il que ie caresse ceux-cy , aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse , & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut tousiours auoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la ruë, Dieux ! qu'elle est braue & bien parée , & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne respons rien. Ne feras-tu pas ce que ie dis ? Ouy , ie le sçay bien ; car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain , si par hazard ton Galant reuenoit ce soir , comme il l'a promis.

DIALOGUE

DE MYSARIVM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**OUS sommes trop heureuses , ma fille , si nous trouuons tousiours vn Galant comme celuy-cy. Quoy ! depuis deux mois qu'il t'entretient , il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si ie suis iamais le maistre ! Si ie puis auoir du*

bien, tout sera à toy, & autres choses semblables; mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous payer tousiours d'excuses & de reuerences. C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a iuré qu'il n'en auroit iamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois; Et pour cela l'autre iour qu'il n'auoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fust vendue, & que l'argent fust dissipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diuerses hardes, & tout cela, sans m'en parler!

LA FILLE. Comme il a le cœur genereux, il n'oubliera iamais les faueurs que ie luy fais; Et si tost que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'espouser. Vous sçauiez que c'est le meilleur party de la ville; Puis il est beau, ieune galand, de bonne maison; Que voulez-vous dauantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loüange de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, se contentera-t'on de cela? & sera-ce assez de dire, attendez, s'il vous plaist, que le pere de Chærea soit mort? N'est-ce pas vne honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela. ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non; mais elles sont plus sages, & ne prennent pas pour argent comptant, les promesses des amoureux, qui sont tousiours prests à iurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en espouseront iamais d'autres; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te picques de chasteté, qui est vne chose assez plaisante pour vne Courtisanne. Et hier qu'on t'offroit bien de

de l'argent pour te posséder vne nuit, tu fus si sotte que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Chærea, pour faire entrer vn ie ne sçay qui ?

LA MERE. Mais, ce ie ne sçay qui, auoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nostre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chærea iura de le tuër & moy aussi, s'il nous trouuoit iamais ensemble.

LA MERE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'estre à mesme temps gueux & jaloux ; Il faudra donc pour luy obeir, que tu viues comme vne Prestresse de Ceres. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de cette Deesse, t'a-t'il enuoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il fasse, il n'a pas vn sou ?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amoureux Est-il le seul de la ieunesse qui n'ait point d'inuention ? N'en sçauroit il excroquer à son pere ? Que ne menace-t-il sa mere d'aller à la guerre ? Pleust à Dieu qu'il fust desia si loin, qu'on ne le reuist iamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre tousiours ieune, ou que sa passion dure tousiours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera-là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime presentement, & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venue ; mais attend vn peu. Dieu veuille que ie m'abuse, & que tu ne te repentes pas vn iour de ne m'auoir pas voulu croire.

DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**UOY Ampélis ! si l'on n'est jaloux , & qu'on ne batte & tempeste , on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes , les soupirs & les caresses , ne sont que des jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivée à son période. Sçache donc que ton Galant t'aime , puis qu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit , pourquoy s'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empeschera de voir compagnie ? Pour avoir loüé en sa presence le fils d'un Banquier, il a mal à la teste.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Attend , il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis un iour à un Galant , dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermy la porte , & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desesperé ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de

sou-

nouvelles faueurs , & à ne plus découcher d'auecque moy. Cependant la femme crioit que ie l'auois enforcelé , & que ie luy auois donné vn breuueage pour me faire aimer ; mais tout ce breuueage n'estoit qu'un peu de jalousie meslée bien à propos. Vse de cette recette , & tu t'en trouueras bien ; l'ay deux fois ton âge , & sçais mieux que toy comme il se faut gouuerner.

DIALOGUE

DE DORCAS, DE PANNYQUIS,
DE PHILOSTRATE & DE POLEMON.

DORCAS. **N**OUS sommes perduës, ma Maistresse, Nostre Capitaine est de retour avec vn équipage de Prince , & tout le monde le va voir , & luy fait la reuerence ; l'ay trouué Parmenon à qui i'en ay demandé des nouuelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela ? C'est bien débuté ? Tu deuois ioindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il estoit reuenu en bonne santé ; luy dire que ie ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maistre , & m'enquerrir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi ; mais ie voulois rapporter simplement ce qu'il m'auoit dit ; car ie commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon, ie croy que les oreilles vous ont bien corné en vostre absence ; car nous n'auons fait autre chose que parler de vous. Ma Maistresse estoit si triste , qu'elle ne vouloit voir
per.

personne; & elle estoit plus morte que viue, lors qu'il arriuoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit battu.

PANNYQVIS. Voila qui est bien.

DORCAS. En suite ie luy dis ce que ie vous viens de dire; & il me respondit, qu'il en estoit encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQVIS. Quoy! sans dire auparauant que son Maistre pensoit toujours à moy; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouuer malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est; qu'ils sont reuenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nippes. Parmenon mesme auoit au petit doigt vn gros rubis taillé à facettes, qui iettoit vn feu merueilleux. Ie l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs prouïesses, pour me haster de vous venir dire ces nouuelles, afin que vous auisiez à ce que vous auez à faire. Car Polemon viendra icy, si tost que la foule sera esculée; & s'il y trouue Philostrate, ie ne sçay ce qu'il fera, ou plustost ce qu'il ne fera point.

PANNYQVIS. Nous trouuerons quelque inuention; car tu sçais que ie ne le puis chasser, apres ce qu'il m'a donné tout nouuellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans vne si haute fortune, il est dangereux; car s'il vouloit tout tüer quand il n'auoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, ie puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Philostrate & luy, qui arriuent à mesme temps par diuers endroits.

PANNYQVIS. Ah Dieux! nous sommes perdus. Ie voudrois estre cent piez sous terre; car ie ne sçay que

que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis ne ferons-nous pas la desbauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon iour, Polemon, ie suis rauie de vous reuoir, apres vne si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galand-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne respondes rien, Pannyquis? Ha! ie voy bien ce que c'est; vous avez fait vne nouvelle amitié en mon absence; I'ay eu grande raison de me haster de reuenir, pour apprendre plustost vostre honte & la mienne. Voila ce que c'est de vous auoir trop bien traittée; mais cela me fera sage à l'auenir. Qui estes-vous, le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui és-tu, toy-mesme?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy, Philostrate, qui l'aimo maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suiuez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-ie, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polemon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouuez bien vous réjouir pour la derniere fois; car apres auoir respendu tant de sang innocent, ie ne laisseray pas vn si grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-ie pas les miennes? Parmenon, fay auancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en teste les mieux armez, & le reste sur les ailles, avec vn gros de reserue à leurs espaules.

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? croit-

croit-il nous espouuenter de paroles ? Il me porte bien la mine de n'auoir iamais veû la guerre qu'en peinture, & d'estre tousiours demeuré renfermé dans quelque meschante garnison.

POLEMON. Tu le sçauras tantost, lors que tu nous verras aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit lacquais pour me deffendre, & pour t'empescher à coups de pierre, d'entrer.

D I A L O G U E DE QVELIDONIVM ET DE D R O C E.

QVELIDONIVM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias ?

DROCE. C'est son Maistre qui l'empesche d'y venir.

QVELIDONIVM. Qui ? Diotime. Il est de mes amis ; si tu veux ie luy en parleray.

DROCE. Non, c'est Aristenet, le plus débauché de tous les Philosophes.

QVELIDONIVM. Quoy ! ce vieux Barbon, tousiours pensif & melancolique, qu'on voit se promener avec ses Escholiers au Pœcile ?

DROCE. Oui, ce glorieux Pedant, que ie voudrois auoir veû traîner par la barbe à la voirie.

QVELIDONIVM. Mais d'où vient cela ?

DROCE. Je ne sçay ; mais auparauant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix iours qu'il n'y est entré. Cependant, j'ay enuoyé ma seruante à la des-

cou-

couverte, qui m'a rapporté qu'elle l'auoit trouué à la promenade avec son Maistre; mais si tost qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veuë, sans plus tourner la teste de son costé, de sorte qu'elle reuint toute surprise. En quel estat penses-tu que ie fus alors? Tantost ie m'imaginois qu'il estoit amoureux d'une autre. Tantost qu'il estoit picqué contre moy. Tantost que son pere luy auoit deffendu de me voir: mais à la fin il m'enuoya ce Billet par son lacquais. Tien, lis-le toy-mesme.

QVELIDONIVM. N'y a-t'il rien de secret?

DROCE. Non, que tu ne puisses voir.

QVELIDONIVM. Il est assez mal escrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haste. BILLET DE CLINIAS A DROCE. *Les Dieux me sont tesmoins, ma chere Drocé, que ie t'ayme plus que moy mesme, mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tout, & ne me presche que la Vertu, pour me diuertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si ie le veux croire: mais ie ne trouue point de plus grande felicité, que de te posseder. Vis contenté, & n'oublie iamais ton* CLINIAS.

DROCE. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium?

QVELIDONIVM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE. C'est ce qu'il me semble: mais cependant, ie meurs de dépit & d'amour. Au reste, i'ay entretenu le lacquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes; iusque-là qu'il a menacé d'en donner auis au pere de Clinias.

QVELIDONIVM. Il le falloit bien faire boire.

DROCE. Je l'ay fait aussi, & suis asscurée de
V
luy;

lui ; car il est amoureux de ma servante.

QVELIDONIVM. Aye bon courage, Drocé, tout ira bien ; le feray escrire aux lieux où le pere se promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple ; ce qui ioint au rapport du lacquais , fera sans doute quelque effet.

DROCE. Mais comment pourras-tu escrire cela, sans estre apperceuë ?

QVELIDONIVM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Ceramique.

DROCE. C'est bien dit ; ioints tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGUE

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDÉ.

TRYPHENE. COMMENT ! apres avoir donné de l'argent à vne fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirer ; & outre cela , auoir refué pendant tout le repas ? Pour qui soupirez-vous , Charmide ; Ne me le celez point , que i'apprenne le nom de cette Belle , pour récompense de la mauuaise nuit qu'elle me fait passer apres de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryphene, ie le confesse.

TRYPHENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy ; car on diroit que vous avez peur de me toucher , tant vous vous estes bien enuelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette cruelle ? peut-estre que ie vous y pourray seruir.

CHAR-

DES COURTISANES. 307

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYPHENE. Son nom ?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle, car il y en a deux ; celle qu'entretient le fils de nostre General, qui est la plus ieune ; & vne autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHARMIDE. C'est ce Trébuchet qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t'il long-temps, ou si vostre amour ne fait que de naistre ?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la premiere fois que ie la vis.

TRYPHENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides ?

CHARMIDE. Elle iure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais à qui croirez-vous plustost, à ses sermens ou à vos yeux ? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que si vous l'auez veüe toute nue.

CHARMIDE. Elle ne me l'a iamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raison ; car elle a le corps marqueté comme vn Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez ? Vous estes à plaindre, Charmide ; mais se peut-il faire qu'elle vous mesprise ?

CHARMIDE. Pour ne luy auoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu sçais l'auarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon riuai ; de sorte que ie ne te cele point que c'est pour la faire enrager que ie t'ay enuoyé querir.

TRYPHENE. Vrayement ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'eusse sçeu. . . . Mais ie me vais leuer, aussi bien est-il desia iour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car si cela est, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à vostre mere, qui peut l'auoir veuë au bain. Car pour son âge, vostre grand'mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur; Ostons tous ces obstacles qui nous empeschoient de nous toucher; Ie dis Adieu pour iamais à Philematium.

DIALOGUE

DE IOESSE, DE PYTHIE, ET DE
LYSIAS.

IOESSE: **T**V te mocques de moy, Lysias, & avec raison; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à desrober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais ie t'ay reçu d'abord, sans que tu m'ayes rien donné. Cependant, tu sçais combien i'en ay esconduit pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes camarades, * qui est nouvellement enrichi de la succession de son pere; le tout, pour te posseder seul comme vn Adonis. Car insensée que ie suis, ie croyois à tes sermens, & viuois en Penelope pour ton suiet, malgré les reproches de ma mere.

Cepen-

* On, de ton âge.

Cependant, comme tu me vis bien esprise de ton amour, * tantost tu louois en ma presence l'une de mes compaignes, tantost tu faisois des caresses à vn autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la desbauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy: mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre? tantost luy faisant signe des yeux que tu allois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille à ton lacquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy iettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'un autre costé, & elle les mettoit dans son sein, apres les auoir baisées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais tu cela? t'ay-ie offensé en quelque chose? ay-ie fait quelque faueur à d'autre qu'à toy? Vis-ie pour autre que pour toy seul? Croy-moy, ce n'est pas vne grande victoire, que de triompher d'une fille; & il n'y a point de gloire à mépriser, vne personne qui nous adore: Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras vn iour, lors que ie seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents? & me regardes-tu de trauers? Dy ce que tu as sur le cœur, i'en feray iuge Pythie. Quoy! tu t'en vas sans me respondre; Regardes, ma Compaigne! comme il me traite.

Pythie. Ha cœur de rocher! car il faut estre bien barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maistresse! C'est toy Ioësse qui l'as perdu, en luy tesmoignant trop de passion. Il fallit estre plus fine & plus retenue; mais si tu m'en crois, tu cesseras de

V 3

* Avoir eu un enfant de toy.

te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

IOESSE. Ne m'en parle point, ie ne le puis faire.

PYTHIE. Le voila qui reuiet.

IOESSE. Ah tu m'as perduë ! sans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que ie retourne, Ioësse, n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauuaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifferente, pour faire quelque chose en ta faueur.

PYTHIE. Tu as bien fait de reuenir ; car i'eusse publié par tout ton inciuilité.

LYSIAS. Dy moy, Pythie, voudrois-tu que ie souffrisse vne infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, apres l'auoir trouuë couchée avec vn Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysias, tu sçais la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fust-ce que cela arriua ?

LYSIAS. Chez elle-mesme. Car comme mon pere ayant descouuert mon amour, eut fermé la porte du logis, auant que de se coucher, & en eut emporté la clef, ie montay pas dessus la muraille, à l'aide de mon lacquais ; & me rendant chez elle, i'ouuris doucement sa porte, parce que ie sçauois le secret, & entrant dans sa chambre, ie la trouuay endormie entre les bras d'un ieune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si i'eusse eu mon espée, ie les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous ?

IOESSE. Voila le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

IOESSE. Pourquoi non, c'estoit elle-mesme que i'auois priée de coucher avecque moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'auoit point de cheueux; Luy font-ils crus en vn iour?

IOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa der-niere maladie. Je te prie, Pythie, souffre que ie te décoiffe, pour luy faire voir son impertinence; Tien jaloux, voila mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eust esté trompé? car il n'y auoit point de clairté dans la chambre, & ie touchay seulement sa teste de la main.

IOESSE. Hé bien! me crois-tu à present? & ne crains-tu point que ie te fasse enrager à mon tour?

LYSIAS. Non; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a seruy à nostre reconciliation.

IOESSE. Je le veux, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Prengarde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as veû.

DIALOGVE

DE LEONTIQUE, DE QVENIDAS,
& D'HIMNIE.

LEONTIQUE. **C**Onte-luy vn peu, Que-nidas, comme au combat contre les Galates, ie m'auançay hors du front de la bataille, monté sur vn superbe cheual, & mis tellement l'espouuan-te dans le cœur des ennemis, que iamais per-

sonne n'osa se presenter deuant moy. Dy comme en suite ie tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie, & le perçay luy & son cheual; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit ferrée en un gros bataillon pour me faire teste, ie passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'un reuers fendis la teste avec l'armet à un Colonel, & fis une large voye à ceux qui marchaient sur les pas de ma victoire.

Q V E N I D A S. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défistez en Paphlagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son enorme grandeur, qui l'eust pu faire passer pour Geant, il défioit seul toute nostre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu sçais comme ie me presentay deuant luy, quelque effort qu'on fist pour me retenir.

Q V E N I D A S. Je ne vous céle point que j'eus peur alors; mais vostre resolution me rassura, & le souvenir de vos Triomphes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet estat glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

Q V E N I D A S. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon escu, sans m'esbranler non plus qu'un rocher; mais ie le perçay d'outre en outre avec la mienne; Puis sautant legerement en terre, ie luy separay la teste des espaules, d'un coup d'espée, & la rapportay toute sanglante, & qui degoutoit sur mes habits.

H Y M N I E. Ha Dieux! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crain point, ma mignonne, si ie suis un Mars à la guerre, ie suis un Adonis en amour.

H Y M-

DES COVRTISANES. 313

HYMNIE. Il me semble que ie vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'auois veü les armes à la main, tout couuert de sang & de poussiere?

HYMNIE. Ie m'enfuirois; & ie pense defia voir deuant moy, les ombres de ceux que vous auez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendistes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu és foible! ie ne dis ces choses que pour te resioüir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuër vn poulet, ie frissonne au recit de vos exploits; & tandis qu'il fait iour, ie m'en retourne au logis. Suiuez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuëz tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arreste, arreste, Hymnie. Quoy! elle s'en va, i'ay beau la prier.

QVENIDAS. A quoy pensez vous aussi, de luy aller conter ces extrauagances; ie la voyois à tous coups passer & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la deffaite de ce Geant.

QVENIDAS. Ie le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos louanges.

LEONTIQUE. Suy-la, Quenidas, & luy persuade de reuenir.

QVENIDAS. Que voulez-vous que ie luy die? Qu'il n'est rien de tout ce que vous auez dit, & que c'estoit pour luy faire peur?

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QVENIDAS. Elle ne voudra pas reuenir autrement.

ment; Il vous faut refoudre à perdre vostre maistresse, ou la gloire de vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me iettes dans de grandes extremitez. Dy luy ce que tu voudras , pourueû que tu la ramenes.

DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**V me chasses, Myrtalé, maintenant que i'ay mangé tout mon bien aueque toy; mais lors que i'estois riche, i'estois ton tout & ton fauory; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considere plus.

MYRTALE. O les grands presens que tu m'as faits! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné? Premièrement, des escarpins de Sicyone, qui valent enuiron deux drachmes; & pour cela tu couchas aueque moy deux nuits; puis vne bouëte de parfums, lors que tu reuins de Syrie. Que veux-tu que nous meritions pour cela?

DORION. Elle coustoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, ie te donnay aussi vne petite casaque de Matelot, qu'un Pilote auoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray; mais il la reprit en Sicyone, apres m'auoir bien frotté, croyant que ie la luy auois dérobée. Outre cela, ie t'ay rapporté des oignons
de

de Cypre, avec vn cabat de figues, & vn fromage de Gythie; sans parler de huit pains de Nauire que ie t'ay donnez, & des pantoufles de Patare, ingrate ?

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est tousiours beaucoup pour vn pauvre homme comme moy, qui en ma vie n'ay donné à ma propre mere, la valeur de la teste d'un oignon. Apres, i'ay mis pour toy vne dragme d'argent aux pieds de Venus, au iour de sa feste; & en ay donné deux autres à ta mere, pour auoir des souliers, & de temps en temps quelques sous à ta seruante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues.

DORION. Je ne serois pas Matelot, si i'estois riche; mais ie voudrois bien sçauoir ce que ton vsurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le collier que tu vois.

DORION. Ha! ie t'ay veû le collier, ne ments point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as veû, estoit plus petit, & n'auoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans-d'oreilles, avec vn tapis, & a payé le loüage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est vn vieux pelé tout iaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à vn asne de chanter. Dieu te conserue vn si beau Galant, & te fasse la grace d'auoir de sa race; Pour moy, ie trouueray vne fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles & des colliers de pierres.

MYR-

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse ! quand tu luy rapporteras tes beaux presents. Adieu mes pantouffes de Parare, mes oignons de Cypre, & mes escarpins de Sicyone !

DIALOGUE

DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. **Q**U'AS-TU à pleurer, Parthenice ? Quit-t'a ainsi mal-traitée ?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriua hier pendant le souper, & renuersa la table & les verres ; puis me bailla vn soufflet de rage, pour estre venue chez elle à la priere de son riuai. Il ne le traitta pas mieux que moy ; car il le traina par les cheueux, & luy donna cent coups de pieds & de poin ; de sorte que ie ne sçay si le pauvre homme en pourra échapper.

COCHLYS. Estoit-il fou ou yure, de faire ces insolences ?

PARTHENICE. C'estoit jalousie ; car sa maistresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y auoit long-temps ; & comme ils souppoient ensemble, ce mal-heur là arriua.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se preparoit à dan-

danſer au ſon de la flûte, on ouït tout à coup vn grand bruit, & l'on vit entrer auſſi-toſt ce fanfaron avec ſept ou huit de ſes camarades, qui firent le deſordre que ie viens de dire. Crocale ſe ſauua chez vne de ſes voiſines, & ils me traiterent de la ſorte que tu vois, dequoy ie me vais plaindre à mon maïſtre; & l'autre aſſemble ſes amis, pour en tirer raiſon.

Cochlys. Voila ce qu'on gagne avec ces gens-là; Ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas vn ſou, & vous remettent touſiours à la monſtre & au quartier d'hyuer: Auſſi ay-ie fait vœu de n'en receuoir pas vn chez moy; & i'aimerois mieux vn Matelot, ou vn Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naſeaux, qui ont pluſtoſt la main à l'eſpée qu'à la bourſe.

LA MORT DE PERE-GRINVS.

C'eſt l'Histoire de la vie & de la mort d'un Philoſophe, qui ſe bruſla publiquement aux jeux Olympiques.

LVCIENT A CRONIVS.

C E malheureux Peregrinus a eu le meſme deſtin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car apres s'eſtre changé en mille formes, à la fin il eſt deuenu feu, & s'en eſt allé en fumée comme Empedocle; avec cette difference, que ç'a eſté à la veuë de tout le monde, & dans la plus illuſtre Aſſemblée de la Grece; au lieu que l'autre deſ-

desroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que ie te voy esclater de rire à cette nouuelle ; & t'escrier , Ah la grande folie ! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extrauagances ? l'en ay dit autant que toy , à la veuë de ce spectacle ; mais tu ne cours point de danger pour cela , au lieu que i'ay failly à estre deschiré par les Cyniques, comme Acteon le fût par ses chiens , & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de cette Tragedie ; Tu en connois l'Autheur, & sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ni Sophocle. Lors que ie fus arriué à Elide , i'aperçeus en passant par le lieu des exercices, vn Philosophe Cynique , nommé Theagene , qui crioit contre tout le monde, selon leur coustume , & preschoit tout haut la vertu. En suite, il vint à tomber sur nostre Protée , & s'emportant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire , il s'escria , Ô Ciel ! Ô Terre ! Ô Mer ! Ô Hercule , nostre Patron ! Quoy ! Peregrinus pour te vouloir imiter , est accusé d'ambition ! Mais s'il eust esté ambitieux , eust-il donné tout son bien , comme il a fait à sa Patrie , au lieu de l'employer à son agrandissement ? Eust-il abandonné deux ou trois millions d'or , pour disputer de la Vertu avec Iupiter ? Pour estre emprisonné en Syrie , chassé de Rome , & errer vagabond par le monde , comme le Soleil pour esclairer l'Vniuers ? Hercule ne s'est-il pas bruslé auant luy ? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste ? Empedocle ne s'est-il pas ietté tout vif dans la fournaise du mont Ethna ? Comme il disoit cela avec de grans cris , ie demanday à l'vn de ceux qui estoient presens , qu'auoit cela de commun avec nostre Protée ? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé ? C'est , dit-il , qu'il se doit brusler publiquement aux ieux Olympicques. Comment , dis-je . &

pour-

pourquoy ? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que ie ne pûs entendre la responce. Il salut donc escouter le reste de sa Harangue , où il se respendit en de vaines & excessiues louanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthene , de Diogene, & de Socrate, il le compara à Iupiter Olympien ; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Iupiter de Phidias, & le Philosophe Peregrinus ; l'un l'ouvrage de l'art , & l'autre celuy de la raison : mais qu'enfin , le dernier alloit prendre place dans le Ciel , parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur , il fit semblant de s'arracher les cheveux , & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les vns , & donnoit de la pitié aux autres , tant que ses camarades l'emporterent , dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus vn Philosophe * de Secte contraire , prenant sa place , commença sa Harangue par vne risée ; & dit qu'il estoit bien iuste de faire succeder le ris de Democrite , aux pleurs d'Heracleite ; Car qui pourroit s'empescher de rire, dit-il, en voyant vn Philosophe Cynique, faire des tours de passe-passe , & sauter dans vn brasier ardent , pour se faire admirer du genre humain. Mais afin que vous sçachiez quel est cet illustre Batteleur , & ce grand chef-d'œuvre de la Raison , comme son camarade l'appelle ; Voicy ce que i'en ay veû moy-mesme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut deuenu grand, car ie ne veux point parler de son enfance , il fut surpris en adultere , & contraint de se ietter du haut en bas d'une maison, avec vne raue dās le cul, * apres auoir esté biē frotté. En suite, il desbaucha vn ieune garçon ; & pour se sauuer des mains de la

* Ou, simplement vn autre homme.

* Ancien opprobre des adulteres.

la Iustice, donna sept cens cinquante liures au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais ie ne luy veux pas reprocher les fautes de sa ieunesse; car ce diuin portrait n'estoit encore qu'esbauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien, par vne longue vieillesse, il l'estouffa comme vous avez pû entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de pais, tant qu'il se mesla parmy les Chrestiens en Iudée, & apprit leur admirable doctrine. Mais il leur monstra bien-tost qu'ils n'estoient que des nouices aupres de luy; car il ne deuint pas seulement Prophe-te, mais chef de leur Congregation; Il interpretoit leurs escritures, & en composoit luy-mesme; si bien qu'ils le consideroient comme leur Legislateur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour auoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouvelle les Chrestiens, qui de son malheur particulier, faisoient leur calamité publique, commencerent à remuer Ciel & Terre, pour tascher à le tirer de là; Et comme ils veirent qu'ils n'en pouuoient venir à bout, ils luy rendirent tous les deuoirs imaginables, pour tascher d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du iour à la porte de la prison, vne troupe de vieilles, de veufves, & d'orphelins; & les principaux passaient la nuit avecque luy, * apres auoir corrompu le Geolier. Ils y banquettoient mesme, & y celebroident leurs mysteres; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie,

** Ou, luy enuoyoit toute sorte de rafraichissemens.*

d'Afie, pour luy tesmoigner leur deplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est vne chose incroyable, du soint & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres; n'espargnant rien pour s'entresecourir au besoin; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte; & cela luy fût de grand reuenu. En vn mot, ces misérables mesprisent toutes choses, & la mort mesme, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux supplices. Car leur premier Legislatteur leur a fait accroire qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion; & qu'adorant le Crucifié, ils vivent selon les loix; de sorte qu'ils mesprisent tout, & croient que tout est commun, receuant ses dogmes avec vne obeissance aueugle. S'il se trouue donc quelque imposteur parmy eux, qui soit adroit à prendre son temps, & à se seruir de l'occasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fût eslargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession, & qui auoit pitié de luy, sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouua toute sa ville irritée, pour le meurtre de son pere, & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien auoit esté dissipé en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouoient monter à quinze talens,* & non pas à quinze mille, comme a dit cet imposteur; veû que toute sa ville, avec cinq des meilleures des enuiron, ne vaut pas cela*. Comme le meurtre donc estoit tout récent, on croyoit à toute heure qu'il se presenteroit vn dénonciateur; car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on auoit de ce bon vieillard, qui auoit esté

X

meur-

* 7500. *talens*.* *Paria*.

meurtry si indignement. Mais nostre imposteur, pour esquiver ce danger, se presente à l'assemblée du peuple en esquipage de Philosophe, avec le baston à la main & la besace sur l'espaule, couuert d'un meschant manteau ; & s'estant laissé croistre le poil, car il commençoit desia à contrefaire le Cynique, dit tout haut, qu'il donnoit au public tout ce que son pere luy auoit laissé. Cela fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires du peuple, qui bâille apres les distributions ; & l'on crioit qu'il n'y auoit que luy de veritable Philosophe, & qu'il estoit le digne successeur de Crates & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis ; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à estre lapidez. Il sortit donc vne seconde fois de son pais, ayant assez de reuenu en la simplicité des Chrestiens, qui le suiuoient par tout, & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque temps apres, pour l'auoir surpris mangeant de quelques viandes deffenduës ; si bien que n'ayant plus dequoy subsister, il presenta requeste à l'Empereur, pour estre releué de sa donation, & pour rentrer dans son bien ; mais sa ville s'y opposant, il n'en put venir a bout. Il sortit donc pour la troisieme fois, & se transporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une estrange sorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la rue, avec le visage borboüillé de bouë, & la moitié de la teste rase ; & deuant tout le monde faisoit ce dont on accuse Diogene, comme vne chose indifferente, & cent autres extrauagances ; se donnant la discipline sur le derriere avec vne ferule, & souffrant mesme d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulierement contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût reprocher d'auoir puny vn Philosophe

phe pour des paroles, & particulièrement vn Cynique, qui fait profession de dire des injures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardy. Cependant, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté banny pour auoir dit la verité trop librement; & par là il s'esgaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui auoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grece, où tantost il iniurioit ceux d'Elide; tantost il sollicitoit les Grecs à la reuolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre vne personne de merite & de dignité, qui entr'autres seruices qu'il auoit rendus au pais, auoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des ieux, où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laissast pas de se seruir de cette eau, ainsi que les autres, & de iouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extrauagance, s'il ne se fût refugié à la statuë de Iupiter Olympien; de sorte qu'aux ieux d'après, il se desdit tout haut, par vne harangue premeditée, & loua celuy contre lequel il auoit tant declamé; quoy qu'il taschast d'excuser ce qu'il auoit fait. Comme il se vit par là descrié, & qu'il n'auoit plus d'inuention nouvelle pour reestabli sa reputation, ni pour iouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'auisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par vne extrauagance; & fit courre le bruit qu'il se brusleroit aux ieux suiuaus. Il traueille maintenant à cela, & creuse vne fausse, où il

porte luy-mesme du bois pour son bucher, afin qu'il rien ne manque à la Tragedie. Mais il deuroit plustost tesmoigner la force de son esprit, à attendre la mort en patience, sans sortir de la vie comme vn fugitif; ou s'il a resolu absolument de mourir, choisir vne fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaist tant, que ne vaut-il se bruster, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Theagène, qui * luy seruira de Philoctète. Mais de vouloir mourir sur vn bucher aux jeux Olympiques, à la veüe de toute la Grece, c'est vne vanité insupportable; quoy qu'il ait meritè le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fût dans le Taureau de Phalaris, par vne affreuse & longue mort, & non pas estre déuoré en vn instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouurir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaist, & il fait gloire de mourir en vn lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souuenir de celuy qui brusta le Temple d'Ephese, pour se rendre plus illustre. En effet, cela part d'vne mesme vanité, quoy que celuy-cy publie que c'est pour apprendre aux hommes à mespriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux meschans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur deuoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il faire la distinction? D'ailleurs, ie sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suiuit cét exemple; & son compagnon luy-mesme, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suiure; En quoy il me semble qu'il est sans excuse; car puis qu'il le prend pour modele, il le deuroit imiter en sa principale partie, & aller trouuer Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans

* C'est le nom de celuy qui venoit de baranger.

dans les choses exterieures, que l'impositeur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes; mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il deuroit dresser vn bucher de bois vert, pour estre estouffé par la fumée, & que cela conuiendroit mieux à sa vanité; & sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on en dit, se brusta pour éviter les tourmens qu'il endureoit: Mais qui peut obliger à cela nostre Protée, que son extravagance? Il ne sert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes: Comme s'il n'y auoit point de fous aux Indes, aussi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Dauantage; s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne se iettent pas dans le feu, pour estre deuorez en vn instant; mais au rapport d'Onésicrite, qui a veu mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ni de contenance, tant que le feu les ait consumez entierement. Il y en a qui disent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme si Iupiter ne deuoit pas souffrir que l'on profanast vn lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce costé-là; car ie ferois serment qu'il n'y a pas vn Dieu qui ne soit bien-aisé de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy fera pas aisé d'en eschapper; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empeschent de se desdire; & il feroit vn beau coup, s'il en pouuoit entraîner deux où trois apres luy pour se venger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phénix; comme s'il deuoit renaître de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bucher luy mesme.

comme cét oiseau, qui se brusle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & d'anciennes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit; & l'on voit bien qu'il médité desia des Autels & des Statuës. Pour moy, ie ne doute point que parmy tant de fous, il ne s'en trouue quelqu'un qui iure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents, ou de la fièvre quarte, & que ce Dieu de la nuit, luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que ie voy desia ses disciples dresser vn Oracle sur son buscher, où il predira l'auenir, comme le Protée des Fables, & establir des Prestres qui se fouëtteront, ou se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de celebrer quelque ceremoine nocturne à sa memoire où l'on portera des torches à son boucher. Theagène publie desia vn Oracle de la Sibille, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques se bruslera près du Temple de Iupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais i'en sçay vn autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à plusieurs noms. piqué de l'euillon de la gloire, se precipitera dans les flâmes, il faut que ses disciples suiuent son exemple, s'ils ne veulent estre lapidéz comme des lâches, qui preschent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en semble, Messieurs? Cét Oracle n'est-il pas aussi bon que l'autre? pour le moins, il est aussi veritable. Il ne reste plus à ses disciples, que de choisir vn lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'éuaporer; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'escria qu'ils l'auoient bien merité; & celuy qui auoit harangué, se retira en soufrian. Mais Theagène ayant ouï la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laissay declamer tout son saoul, & sortis pour voir les ieux; car on disoit que les Iuges auoient desia
pris

pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis estant arriué à Olympie, le dernière du Temple estoit plein de gens qui loüoient ou blâmoient son dessein ; & des injures on en vint aux coups, iusqu'à ce qu'il sortit suiuy d'une foule de peuple ; & discourut de sa vie passée, & des dangers qu'il auoit courus, rapportant tout ce qu'il auoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule, & fortis de peur d'estre estouffé dans la presse, disant un long Adieu à nostre imposteur, qui faisoit son Oraison funebre auant sa mort. L'oüis seulement qu'il disoit, Qu'il vouloit couronner une illustre vie, par une mort encore plus illustre : & qu'ayant vescu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là, à mespriser la vie, & qu'il vouloit que tous les hommes luy seruissent de Philoctètes, Alors, le peuple commença à crier, qu'il se conseruast à son pais : mais les Sages l'encouragerent à poursuiure son dessein, ce qui l'estonna & le fit passer, de sorte qu'il se retira tout tremblant, sans plus rien dire : car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je te laisse à penser, si ie riois de toute ma force : car ie ne pouuois auoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaite, lors qu'il vit tout le monde le suiure, sans considerer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin, les ieux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que i'aye iamais veus ; ie ne pus partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nostre Philosophe après auoir tousiours differé, choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc esueillé sur le minuit, i'allay avec luy où le buscher estoit préparé, qui estoit à plus de demy lieuë de la ville du costé de l'Hippodrome,

me, vers le Soleil levant. Lors que nous fûmes arrivés, nous trouvâmes que le bucher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brassée, & composé de fagots & de branches de sapin, pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fût levée, car il falloit qu'elle fût de la Comedie, il sortit avec ses habits ordinaires, tenant une torche à la main, suivi d'une troupe de Cyniques, parmy lesquels estoit Theagène, qui jouoit assez bien son personnage, & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bucher, l'un deçà l'autre delà, il s'alluma en un instant: mais il faut réveiller icy ton attention. Alors notre Hercule mettant bas la peau de lion, & la massue, c'est à dire son baston & sa besace, avec son meschant manteau, demeura en chemise, & en chemise bien sale. Aussi-tôt ayant jetté quelques grains d'encens dans le feu, il se tourna du costé du Midy; car cela estoit aussi de la farce, & commença à invoquer ses Dieux paternels & maternels, pour recevoir son ame. Apres cela il se lança dans le feu, où il fût en un instant enveloppé de la flamme, & dérobé à la vue. Il me semble que ie te voy rire encore de cette Catastrophe, & avec raison. Pour moy, ie ne trouvoy pas estrange qu'il invoquast les Dieux de sa mere; mais lors qu'il parla de son pere, me ressouvenant du crime qu'il avoit commis, ie ne pûs m'empescher de rire, & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnant le bucher, témoignoiient leurs douleurs par un triste & morne silence, ayant tousiours les yeux fichez dessus, sans verser des larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, ie m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous sommes! quel plaisir y a-t-il à voir rostir un vieillard, & à estre suffoqué de la puanteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire un tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la prison? A ces

paro-

paroles les Cyniques commencerent à murmurer ; & quelques-vns leuoient le baston , lors que ie menaçay de ietter dans le feu le premier qui branleroit ; ce qui les arresta. Je me retiray donc, resuant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se deffendre ; & à plus forte raison celuy-cy , qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour i'en rencontray plusieurs qui accouroient au spectacle , sur le bruit qui auoit couru le iour d'auparauant , qu'il ne commenceroit qu'après le leuer du Soleil , lors que ce Heros auroit salué cet astre à la façon des Brachmanes. I'en ramenay donc plusieurs, à qui ie contay par le chemin comme la chose s'estoit passée , sans rien ajouster ni diminuer , non plus que ie fais maintenant , sinon lors que ie voyois que c'estoit des sots qui bâilloient après des miracles. A ceux là ie disois que le Philosophe n'auoit pas plustost esté dans le feu , qu'il s'estoit fait vn tremblement de terre , avec des mugissemens effroyables ; & qu'un vautour s'estoit enuolé du milieu de la flamme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre , pour gagner le Ciel. Ils demeuroident comme immobiles à ces discours ; & leuant les yeux & les mains en haut , me demandoient si le vautour auoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident ; & ie leur respondois ce qui me venoit à la bouche. Comme ie fus arriué au lieu des assemblées , ie trouuay vn venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé , & ajoustoit que le deffunt luy estoit apparu en habit blanc , couronné de branches d'oliuier , & qu'il l'auoit laissé tout ioyeux , qui se promenoit sous le portique des sept Echos. Il ajoustoit la piece du vautour , que ie venois d'inuenter moy mesme , & iuroit qu'il auoit veu cet oiseau. Tu peux iuger par là, de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouueront sur son sepulcre ? Combien de Cygales ? Combien de

Corneilles? comme en celuy d'Héfiode, & autres fantaisies semblables. Il me semble que ie voy desia vne infinité de statuës dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét imposteur a enuoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament, & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il dépensesoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a iamais eu de passion que pour la gloire, sans aucune amour de la verité; & qui s'est à la fin bruslé, pour acquérir de la reputation, lors qu'il ne seroit plus capable d'en iouir. Je finiray par vn conte qui te fera rire. Iet'ay desia dit à mon retour de Syrie, comme ie nauigeay avec luy depuis la Troade; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alcibiade, sous pretexte de le faire de sa Secte; Qu'une tempeste estant suruenue en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mespriser tant la mort. Mais huit ou neuf iours avant sa fin, il eut vn grand vomissement, pour auoir peutestre trop mangé, qui fut suivi d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traita m'a dit qu'il le trouua par terre, qui ne pouuoit souffrir l'ardeur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraische; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la falloit prendre maintenant quelle se presentoit d'elle mesme, & qu'elle luy espargneroit la peine d'un buscher. A cela il respondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souuient que quelques iours auparauant, ie le vis frotter d'un medicament si acré, qu'il le faisoit pleurer; qui est à peu près comme si vn criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, auant que d'aller au supplice. Que penses-tu qu'eust fait Democrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eust eu vne assez grande source de ris, pour ne se point espuiser.

Ry tout

Ry tout ton saoul comme luy, car la chose le merite bien; & sur tout, lors que tu verras des sots faire le paranymphe de cette mort.

LES FVGITIFS.

DIALOGVE

D'APOLLON ET DE IVPITER,
Où plusieurs autres parlent.

C'est vne Satyre, contre trois coquins qui auoient embrasé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. **E**ST-IL vray, mon pere, qu'un Philosophe s'est bruslé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit vn Galand, qui auoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celuy-là?

IVPITER. Il est vray, mon fils; & ie voudrois que cela ne fût pas arriué.

APOLLON. Pourquoi? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon?

IVPITER. Cen'est pas cela; mais c'est qu'il s'exhaloit vne si mauuaise odeur du buscher, que ie fus contraint de me sauuer parmy les parfums de l'Arabie; Et le souuenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'auoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruelle mort? Et quel auantage y a-t-il à se brusler tout vif?

IVPITER. Tu aurois la mesme demande à faire à Empedocle, qui se ietta dās la fournaise du mont Etna.

APOL-

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie! Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons?

JUPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allegua pour sa iustification, dans l'assemblée de toute la Grece? Il dit, s'il men souvient bien... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grand pas toute explorée? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille? & pourquoy quites-tu le monde? Le peuple te persecute-t-il encore cōme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate?

LA PHILOSOPHIE. Non; à peine qu'il ne m'adore; quoy qu'il n'entēde rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, ie ne le puis dire sans rougir, ce sōt ceux qui empruntent mon nō, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui! les Philosophes?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables; mais quelques-vns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si i'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde rempli d'erreur & d'injustice, vous en eustes pitié, & vous m'enuoyastes, pour faire changer aux hōmes, leur vie brutale en une meilleure. Cars' il vous en souvient, vous me dites: Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice: Va les trouver; car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

JUPITER. Il me souvient bien que ie te dis quelque chose de sēblable; mais conte-moy vn peu cōment ils te receurent d'abord? & ce qu'ils t'ont fait depuis?

LA PHILOSOPHIE. Ie n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais ie commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, ie creus en venir à bout aisément, & qu'ils receu-

tenoient mes remonstres avec allegresse. L'allay donc vers les Indiens, qui est vn grand peuple, que ie fis descendre de ses Elephans, pour m'esouter; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, recent ma doctrine, & vit encore selon mes loix; admirée & respectée de tout le monde.

IUPITER. Tu veux dire les Gymnosophistes, de qui l'on dit entr'autres choses qu'ils se bruslent sur vn bucher, sans témoigner la moindre apprehension; & tu as pû voir depuis peu la mesme chose aux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. Je n'y allay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, i'allay en Ethiope au fortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où i'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à Prophetes. En suite, ie passay en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scythie; d'où revenant par la Thrace, ie conuersay avec Eumolpe & Orphée, & les enuoyay deuant moy en Grece; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suiure; mais à mon arriuée, on ne me recut ni bien ni mal. Toutefois avec le temps, ie gagnay les sept Sages; l'vn en vn lieu & l'autre en vn autre; mais sur ces entrefaites s'esleuerent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçauoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la presomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venuë cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controuerse, & qui ne sçauoit rien resoudre; Ces réponses doubles, & trompeuses; Ces questions friuoles, Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & conuaincus par mes disciples, ils se mettent en colere,

colere, & les tirent en Iustice, iusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer deslors, ne pouuant plus souffrir cette injure; mais Antisthene & Diogene, & en suite Cratès & Mehippe, m'arrestèrent; Plût à Dieu que ie ne les eusse pas creûs ! ie n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voici. Il y a vne certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur ieunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté, & qui ont esté contrains, pour gagner leur vie, de se mettre au seruice des Grands, ou d'apprendre quelque mestier; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont deuenus en âge, & qu'ils ont veu l'auantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouuerne par leurs loix, & qu'on les escoute comme des Oracles; ils ont creu cette professiõ tres-auantageuse, & approchante de la tyrannie. Et parce que leur mestier ne leur fournissoit pas de quoy viure, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la seruitude, ils ont eu recours à moy, comme à vn dernier azile. Mais comme il leur eust esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encoire plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes, & ont appelé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne iuge que par l'exterieur, ne reconnoistroit pas leurs deffauts; & comme l'asne d'Esoppe, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont esté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à
amaf-

amasser; tirant tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent tondre leurs oûailles; outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empêcher de crier: Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les attaque, ils se deffendent par des iniures, qui est vne belle marque de vertu, dont le plus beau caractère, est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes; car la difference en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on iette les yeux sur leur vie; & lors que l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en est remply, & particulierement de ceux qui se disent disciples de Cratés, d'Antisthene, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien; mais bien la luxure, la gourmandise, & la flaterie; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arriuera; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez, à cause de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence, demandant hardiment, prenant de mesme; & disant des iniures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croient viure comme des Dieux, & faire refleurir le siecle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent iusqu'aux femmes de leurs hostes; & quelques-uns en ont emmené vne depuis peu, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela, la doctrine de Platon, qui approuve la communauté des femmes, ne sçachant pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils se creuent dans les festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'yurongnerie. En

rie. En vn mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtisans; ne preschent que la verité, & débitent par tout le mensonge; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y sont plus sujets que les enfans; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant, pour peu que l'on leur resiste. Car incontinent leur visage est tout en feu, leurs yeux renuersez, leur bouche pleine d'écume, ou plustost de venin, contre ceux qui les reprennent. Cependant, ils font vn sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de mestier qui rapporte tant à son maistre; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le baston & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me méprise; de sorte, que ie ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Pénélope, tout ce que ie fais de iour, est deffait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du sçauoir & de la vertu.

IUPITER. Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces frippons; mais il faut auiser aux moyens de les punir; En tout cas, vn coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & ie vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont i'espouse les interets, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tost les veritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui chassera les vns, & recompensera les autres.

IUPITER. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la deffaire de tous ces monstres.

HERCULE. L'aymeroïs mieux nettoyer vne seconde fois

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Descendons tout à cette heure, afin d'en deffaire vne partie dès aujourd'huy Où penſes-tu que nous les deuions trouuer, ma ſœur? Ne crois-tu pas que ce ſoit en Grece?

LA PHILOSOPHIE. Nullement, le païs eſt trop pauvre; il les faut chercher où il y a quelq. min d'or ou d'argẽt.

MERCURE. Allons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raiſon, ie vous y conduiray; car ie connois le païs, pour l'auoir bien frequenté en ma ieuneſſe. Il nous faut paſſer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une eſt le mont Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour deſcendre de là dans la plaine, qui eſt tres-fertile, & s'eſleue en petites colines qui ſeruent comme de forterreſſe à la ville de Philippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà deſcẽs au deſſous des nuës; Mettons pié à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous, pour découurir où ſont ceux que nous cherchons?

HERCULE. C'eſt à toy, qui fais le meſtier de Sergent, de les trompeter.

MERCURE. Mais ie ne ſçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Philoſophie te l'enſeigne; car elle les doit bien connoiſtre.

LA PHILOSOPHIE. Ie ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce avec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les preſens, ie croy qu'on ne ſçauroit faillir de les nommer Poïdo-niens, ou de quelqu'autre nom ſemblable.

MERCURE. Qui ſont ceux qui s'approchent de nous, il ſemble qu'ils ayent quelque choſe à nous dire?

SERGENS. Ne ſçauẽz-vous point où nous trouuerons trois impoſteurs, avec vne Dame rafée à la Liconique; d'une façon maſle & vigoureuse?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la m^{ême} chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené vne femme, & nous les allons crier deuant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinope, dont le nom signifie posséder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage passé & defait ; la mine triste, la parole rude ; le baston, la besace, & le manteau de Philosophe ; du reste colere, ignorant, iniurieux : Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois : C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croître sa barbe, depuis qu'il ma quitté.

SERGENS. Et quel mestier faisoit-il ?

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosophe, tant il est changé.

LE MAISTRE. Vrayement c'est bien à luy à faire ? Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais ie le reconnoistray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui est celui-cy qui s'avance avec vne lyre à la main ? il a bonne mine.

HERCVLE. C'est Orphée, Dieu te gard, le Patron des Musiciens : Il me semble que ie suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y délasses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade ?

ORPHEE. Si fais bien, & Mercure m^{ême} avec la Philosophie : mais que me donnerez-vous, si ie vous enseigne ce que vous cherchez ?

MERCURE. Les nourissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompense.

ORPHEE. Tu as raison : Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy ; mais ie ne veux pas qu'ils me voyent ; car ils ne cesseroient de m'aboyer, s'ils sçauoient
que

que ie vous eusse découuert leur giste.

MERCURE. Montre le nous seulement.

ORPHEE. Le voilà.

MERCURE. Arrez-lez: i'enten la voix d'une femme, qui chante quelque chose d'Homere.

VNE FEMME. *Je ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui aime l'or, & qui fait semblant de le haïr.*

MERCURE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons, qui de plus a desbauché la femme de son hôte.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hôte, & à qui ce traistre témoignoït tant d'amitié.

LA FEMME. *Xurogus, qui a l'ail de chien & le cœur de cerf; qui n'est bon ni pour le conseil, ni pour l'exécution, & qui ne fait que crâiller comme un malencontreux corbeau!*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple tefte, monstre plus grand que la Chimæra, qui se le devant d'un chien, le derriere d'un lion: & le milieu d'une chèvre.*

LE MARY. Dieux! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques? On dit mesme qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Géryon, ou quelque petit Cerbère; mais les voilà qui sortent.

LE MAISTRE. Iete tiens, meschant. Vrayons vn peu ce qui est dans ta besace? Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins? *

MERCURE. Non, par les Dieux; mais vne ceinture d'or,

HERCULE. Net'en estonne point; Il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chryssippe. * Mais iet'en uoyeray bien tost vers Cleanthe, meschant; car tu seras pendu icy par la barbe.

* *Especede pois.*

* *Or, &c.*

Y 2

V N

VN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille!
O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe!

MERCURE. Et cet troisiemes cy, n'a-t-il point de maistre?

LE MAISTRE. Oüi; mais ie l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons auoient accoustumé de l'appeller le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosophe? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Ien'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. I'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maistres, pour faire leur premier mestier, l'un de blanchisseur, & l'autre de rauandeur; mais auparavant ie veux qu'on laue bien celuy-cy après luy auoir mis du dépilatoire, & qu'on le pende sur le mont Hémus, pour l'esuenter, iusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauuaise odeur.

LE VALET. Ah quel supplice!

LE MAISTRE. Qu'est ce que tu veux crier, suy-moy; mais quitte auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne.

LES SATVRNALES.

DIALOGUE

DE SATVRNE ET DE SON MINISTRE,

Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux, & que nous te faisons des vœux & des sacrifices; Dy-moy, ie te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que ie t'ay faites?

SATVRNE. Penfes-tu que ie sois Deuin, pour scauoir ce qu'il te faut? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, ie ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouuoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que i'y songe; mais ie n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que i'ay d'estre ton Ministre.

SATVRNE. Cela n'est pas encore en mon pouuoir, mon amy; Il te faut adresser à Iupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de iours; Car pendant tout mon regne, qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais seulement de boire, chanter, iouer, faire des Rois imaginaires; mettre les valets à table avec leurs maistres, & les barboüiller de suye, ou les faire sauter dans l'eau la teste la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir. Le reste est de la iurisdiction de Iupiter, qui m'osteroit mon petit Empire, si i'auois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais ie suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souuent il prefere les fots & les m&schans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore, ton pouuoir ne s'estend-il qu'à ces bagatelles?

SATURNE. Non. Quoy tu te refrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de choses, de gagner quand on iouë? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du ieu, tandis que les autres s'y ruinent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de sçauoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre esleu Roy par le sort, commander en maistre, & n'estre point obligé d'ob&ir à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-mesme; danser ou chanter tour nud, avec des postures & des contenance& la&ciues; faire trois tours avec vne Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extrauagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que ie ne fais trembler personne comme Iupiter? adresse toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, ie n'ay que faire de tout cela; car ie ne boy ni ne iouë. Dy moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu deuides tes enfans, & que tu en eusses fait autant de Iupiter, si ta femme ne l'eût enleué & n'eût mis vne pierre en sa place, que tu aualas comme une pilule. Mais lors qu'il fut deuenu grand, il te déposseda & te precipita dans les enfers, avec tous ceux qui auoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en vn temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense; ie vous apprendrois bien, maistre sot, à me porter plus de respect, & à ne me pas venir dire des iniures, sous pre-

pretexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu ; c'est la voix publique , apres Hésiode & Homere.

SATURNE. Et penses-tu qu'un berger & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel ? Considere toy-mesme , si tu as iamais veu de pere assez meschant , pour deuorer ses enfans ? Tu sçais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Theatres , encore fut ce vne supercherie. Mais quand i'aurois esté assez furieux pour cela , pourrois je manger vne pierre sans m'estrangler , ou me casser les dents ? Iupiter aussi ne m'a point depossédé , mais ie luy ay cédé le throne volontairement ; & ie ne suis pas dans les enfers comme tu vois , si tu n'es plus aveugle qu'Homere.

LE MINISTRE, Mais qui t'a meu de te dessaire de ton Empire ?

SATURNE. C'est que i'estois vieil & goutteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez ; de sorte que i'estois incapable de pourvoir à tout , & de punir les meschans , dont le nombre augmente tous les iours. Car il faut auoir incessamment la foudre en main ; & ie ne voy point de charge plus penible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acquiter. D'ailleurs il me semble que c'est le fait d'un bon pere , de partager son bien à ses enfans durant sa vie, pour éuiter les querelles apres sa mort ; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Ie voulois viure en repos , sans auoir la teste rompuë de mille importunes demandes , qui se contredisent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à tousiours tonner, pleuvoir, venter & gresler. Maintenant ie vis à mon aise , & me saoule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Iapet &

les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Iupiter est accablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que ie reprens l'Empire pour quelques iours, afin de n'estre pas méprisé; & pour faire souuenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y auoit ni pauvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en sont l'image, il n'y a ni maistre ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour iéjouir les valets, & adoucir leur seruitude, par le souuenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Cen'est pas mon dessein. Mais dy moy, iouïtoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta Feste.

SATURNE. Oüi; mais non pas des millions comme à present; on iouïoit des noix & autre chose semblable, où à qui boiroit le premier, pour passer le temps & se resjouir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire, & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien; car à quoy eût-il seruy de gagner, quand tout estoit en commun? Mais tandis que tu parlois, ie pensois en moy mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or reuenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir, & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthee. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux iours
de Fe-

de Fêtes; & que c'est alors qu'on ioye le plus beau ieu? Tandis que les vns se leuent de table, apres auoir depouillé leurs amis; les autres renient, maugréent, & rompent les déz, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais ie m'estonne, que toy qui es vn Dieu de plaisir & de desbauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagreable de toute l'année, où les arbres & les champs sont depouillez, & où l'on ne voit que glace & que neige, il me semble que cela n'estoit pas fort propre à vn vieux goutteux comme toy.

SATVRNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en vn temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes vne partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Vient'en rire & iouer avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans; car ie veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillards reuiennent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison; Que celuy qui condamne tes innocens plaisirs, n'en gouste iamais; & comme Tantale, qu'il soit tousiours alteré sans pouuoir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en vais faire vn Dialogue, que ie communiqueray à tes suppers, & à ceux qui en sont dignes.

CRONOSOLON

O V L E

LEGISLATEVR DE SATVRNE.

Aux Riches de son Empire.

I'A y escrit dans vne autre lettre les loix qui concernent les pauvres, & qu'ils obserueront ponctuellement, s'ils ne veulent estre chastiez : Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez pas accoustumé d'obeïr, si vous ne gardez celles cy, n'attendez pas moins que le courroux de nostre Dieu, qui me les a dictées luy-mesme. Car il m'est apparu de iour, & non en dormant; & n'estoit point crasseux, ni chargé de chaisnes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majesté, & vestu en Prince avec une faux tranchante à la main. En vn mor, tel qu'on ne le pouuoit mespriser impunément. Comme il me vit refueur & mélancolique, il en deuina aussi-tost la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta bien que c'estoit la pauvreté; car ie n'auois qu'un meschant habit pour mon Hiver, sans aucune prouision pour la Feste; au lieu qu'on a coustume de faire de grands preparatifs pour ces iours-là. Il s'approcha donc de moy par derriere, comme ie me promenois tout pensif; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, medit-il, d'estre ainsi triste? Qui ne le seroit, luy dis je, de me voir gueux & mesprisé, tandis que les meschans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce malheur s'en va commun à tout les gens de Lettres, si tu n'y apportes quelque reglement, & ne remets les choses dans l'égalité.

galité. Il est difficile, dit il, de changer l'ordre des Parques ; mais pour ce qui concerne ma Feste, ie veux que la pauvreté en soit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pauvres, sans manger, comme dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'excusois d'estre fort mauvais Legislatteur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot, & lors qu'il l'eut fait, il aiousta. Dy leur que s'ils ne les observent, ie leur apprendray que ie ne porte pas vne faux en vain ; & qu'après avoir chastré mon pere, il me feroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire provision de flûtes & de cymbales, pour devenir Prestre de Cybelle, assure que le reste ne luy manquera point. * Voilà ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde, & voicy les Loix toutes diuines qu'il m'a dictées.

LOIX DES SATVRNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particulière, pendant tout mon regne ; & de tous les mestiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation ; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pauvres, maistres, esclaves.

Il n'y aura di débats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces ; il ne sera pas seulement permis de

* *n'estre chastré.*

de se mettre en colere.

On ne tiendra aucun compte du reuenu, ni de la dépense; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront vn estat au parauant de tous ceux qu'ils veulent traiter, où à qui ils doivent enuoyer des presens; & mettront à part pour cela la dixiesme partie de leur reuenu, sans qu'on la puisse diuertir à autre chose, sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur vsage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, apres auoir purifié leur maison de toute souillure, & en auoir banny l'orgueil, l'ambition, & l'auarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste qu'ils auront faite; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils enuoyeront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est vn coup à boire; & pour plus grande seureté du present, on en fera mention dans vn billet.

On enuoyra tousiours le double aux personnes de Lettres, comme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin; sans qu'ils soient obligez pour cela de renuoyer des loüanges & des flatteries; maistant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modestement du present, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de presens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pauvres, iusqu'au loüage de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mes-

mes

mes de le payer ; & auront grand soin de voir ce qui leur manque , pour les en assister au besoin , que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps , ils leur enuoyront au retour , au l'année suivante , ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son present , après l'avoir fait , & encore moins avant que le faire , & donnera sans réserve ni lésine , ce qu'il aura eue de donner.

On ne pourra enuoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger ; mais on sera obligé la garder chez soy , pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi donner en present des bagatelles , pour faire fraude à la Loy ; mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois , quoy que ce puisse estre , les pauvres seront obligez de s'en contenter , & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de leur mestier ; & si c'est vn homme de Lettres , vn ouvrage de sa façon , ou quelque liure ancien qui traite de choses agreables & conformes au temps & au sujet. Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace , & de tesmoigner d'en faire estat , à peine d'estre chasté. Que s'il arrive à vn pauvre d'enuoyer à vn riche de l'argent , ou quelqu'autre chose de prix , l'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon tresor ; & que pour punition , le riche luy donnera vne douzaine de coups de fouët.

LOIX DV FESTIN.

ON entrera au bain vn peu deuant le repas ; & auparavant on pourra iouer aux dez , comme j'ay dit , par forme de diuertissement ; mais qui con-

** Lors que la ligne sera de six piez.*

conque iouera de l'argent, l'ordonne que pour punition, il soit condamné à ieûner le reste du iour.

On se mettra à table comme on se trouuera, sans aucune distinction de merite ni de rang, & l'on seruira les conuiez esgalement & de mesme viands, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de mesme vin, sans qu'on en puisse donner de meilleur au maistre ou à quelqu'autre, sous aucun pretexte; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire si tost qu'on leur en demandera, & ne desseruiront trop tost ni trop tard, ni l'un plus tost que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes sortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouuoir estre forcé sous pretexté de boire à la santé de quelqu'un, non pas mesme du maistre de la maison.

Si l'on fait entrer vn iouëur de lyre, ou quelque baladin, pour resioûir la compagnie, on aura soin de prendre tousiours les meilleurs, parce que ces choses là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maistre de la maison traittera ses gens selon la coustume, ses amis seruiron à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourueu que la raillerie soit delicate, & que celuy qu'on raille, en puisse rire le premier.

Aprés le repas on pourra iouër ou danser, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouuer mauuais; & se retirer aussi, ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront gravées sur vne Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche; & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le lo-

le logis, ni peste, ni guerre, ni famine, ni aucun autre
 fleau du genre humain : Que si l'on vient à l'oster, il
 arriuera tout le contraire.

EPISTRES SA- TVRNALES,

Sur le mesme sujet.

CRONOSOLON A SATVRNE.

IE t'ay desia escrit le danger que ie courrois, d'estre
 priué des resioüissances de ta Feste, & la honte que
 c'estoit de voir les vns mourir de faim, tandis que
 les autres se creuent ; mais n'ayant point receu de res-
 ponse, i'ay crû qu'il estoit de mon deuoir de faire vne
 recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette iné-
 galité, & de remettre les choses en commun, pour le
 moins en ce temps-là, à cause que tout est si peruertý
 maintenant, que c'est comme on dit, l'alliance de la
 fourmy & du chameau ; ou si tu veux, c'est chauffer
 vn escarpin d'vn pié, & vn cothurne de l'autre. Car
 on voit les vns hauts montez, tandis que les autres
 rampent contre terre, qui ioüeroient aussi bien leur
 personnage, s'ils auoient d'aussi beaux habits. Cepen-
 dant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ain-
 si du commencement, & que la terre fournissoit de tout
 en abondance, sans estre cultiuée ; les fleuves décou-
 loient de laiët & de miel, & quelques vns mesme don-
 noient du vin. En vn mot, c'estoit le siecle d'or ; au lieu
 que celuy cy n'est pas seulement de fer. Car la plusi-
 part gagnent leur vie à la sueur de leur corps, avec be-
 aucoup de trauail & de peine ; tandis que quelques vns
 se

se gorgent de biens sans rien faire , & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela , & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses , sur peine de remettre tout en commun , & de faire vn nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques-vns de leurs habits , dont leurs garderobes sont pleines, que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim , veu qu'il y a tousiours à manger dix fois plus qu'il ne faut , que de se souler tout seuls , & manger les bons morceaux, sans en faire part aux autres? N'est-ce pas vne honte de les voir s'entretenir trois heures à table , quand ils sont souls , tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim , & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le iour. Il y a vn autre defect tres-considerable ; C'est que quand ils traittent quelqu'un , ce qu'ils font rarement , vous n'avez pas plustost commencé à manger , qu'ils vous font desservir ; & s'il y a quelque bon morceau, Monsieur qui est au haut bout , le mange tout seul , & ne vous enuoye que la carcasse. Ajoutez à cela , qu'il faut demander dix fois à boire auant que d'en auoir , parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre ; & qu'ils ne vous donnent iamais du mesme vin qu'à leurs maîtres. Si tu reformes ces choses, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Si non, ie prie Dieu que tout aille sans dessus-dessous, afin que les riches ne puissent iouir de leurs richesses ; Que leurs cuisiniers bruslent leurs viandes , & gastent leurs sausses , & que les chiens & les chats les déniaisent ; Que les cheureuils & les sangliers se sauuent tout rostis de leur broche ; Que le gibier s'enuole tout plumé ; Que les fourmis emportent leur or ; Que les rats rongent leurs beaux meubles , & la tigne leurs

habits; Que leurs petits Ganymedes, qui sont si beaux & si polis, deuiennent en vn instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprecations que ie fais contr'eux, & plusieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

RESPONSE DE SATVRNE.

A Quoy refusois-tu, mon amy, de m'aller escrire ces extrauagances? Ne sçais-tu pas que quand il seroit iuste de remettre tout en commun, ce seroit à Iupiter à le faire, & non pas à moy? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé, & que ie ne me suis reserué que les ieux, les ris, & la bonne chere? encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Mais si pendant ce temps-là, il se passe quelque chose qui deshonne ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, ie sçauray bien y remedier. I'ecriray donc aux riches, comme ie veux qu'ils se gouernent pour ce regard; car tes remonstrances me semblent iustes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pauvres; & vous vous trompez de croire que la felicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles coustent, vaut bien le contentement qu'elles donnent; & la peur de les perdre, esgale presque le plaisir de les posseder. Si vous sçauiez les craintes & les soins qu'ont les riches, & vous trouueriez leur condition miserable. Il faut tousiours qu'ils soient sur leurs gardes, pour empescher qu'on ne les trom-

pe, ou que l'on ne les dérobe ; Qu'ils fassent les pauvres, pour s'exempter de l'enuie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour auoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous pensez, ie ne m'en serois pas deffait ; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & vne apparence trompeuse, i'ay esté bien aise de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose ; il est vray que les riches mangent tout seuls les bons morceaux ; mais tu ne dis pas qu'ils sont tousiours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure bien plus que le plaisir mesme. Je ne parle point des maux qui suivent leur intemperance, sur tout, s'ils ont ajousté les passe-temps du liét, à ceux de la table, comme il arriue ordinairement. Lors qu'ils sont deuenus vieux, ils ne se peuuent plus tenir sur leurs iambes ; & il les faut porter à quatre dans vne chaise, comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous possédez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégoust ; Au lieu que dans vos petits festins, vous ne manquez iamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragousts du monde ; & ils enuient plus vos repas que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, ausquelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de peine & de mécontentement ; & lors qu'il luy est arriué quelque mal-heur, il ne se resioit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoutez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas un mal-heur qu'ils ne sçauoient sçauoir s'ils sont aimez ? & si on les recherche

cherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a vne infinité de choses semblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aller plus loin. Que si vous les mesprifiez & les laissez iouir tous seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux mesmes; car ils ne scauroient que faire de leurs biens, sans vous; & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute sa felicité consiste en l'opinion d'autrui. Voilà ce que j'auois à vous dire, apres auoir esprouué l'une & l'autre condition; C'est pourquoy ie vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous resioiir. Considerez qu'apres tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq soulds, que dix mille écus de rente. Je ne laisseray pas de leur toucher quelque chose de vos plaintes; & ie croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

SATVRNE A V X RICHES.

LEs pauures m'ont escrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et veritablement, il n'y a rien de plus iuste que de voir les vns se saouler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les ay renuoyez pour ce sujet à Iupiter: Toutefois, pour ce qui concerne ma Feste, j'ay promis de vous en escrire, parce que cela est de ma iurisdiction, & qu'il semble qu'ils n'ont

356. SATVRNE AVX RICHES.

pas tort. Car le moyen qu'ils se puissent resjouir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez vne partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous sera pas difficile; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent, que si vous les priez quelquefois à dîner, c'est si rarement, & avec tant de mespris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de mesme vin, & qu'ils ne mangent pas de mesme viande? Veritablement, ie trouue qu'ils sont de grands cocquins de le souffrir, & qu'ils vous deuiroient laisser manger vostre dîner tout seuls. Quelques-vns disent mesme qu'ils ne boient pas tout leur saoul, & que vos gens font la sourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des statuës, sans vouloir se remuer qu'à vostre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancestres, qu'ils ont estably quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne se fust point d'injustice. Donnez donc ordre que ie n'entende plus à l'auenir ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque seuerer reglement, qui ne vous plairait pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir cheries & adorer de tout le monde, que d'oïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le iour? S'il prenoit enuie aux pauvres de se retirer, & de vous laisser-là, ils vous mettroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les villes; & vostre felicité seroit bien estropiée, si vous estiez contrains de vous seruir vous-mesmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vostre diuertissement. Donnez-y donc
ordre

ordre de bonne heure , & faites qu'on se puisse louer de vostre courtoisie & de vostre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnerez, ils se tiendront obligez toute leur vie ; & cela vous garantira de l'enuie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous scauroient quitter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'est pas chiche de ses biens , & qui en fait part à tout le monde ? On feroit des vœux continuels pour vostre prospérité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'estat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez , & le danger mesme ; car il ne fait pas-seur d'estre haï de tout le monde. Prenez donc là dessus vne bonne resolution , conuenable à vostre seureté & à ma Feste.

RESPONSE DES RICHES.

CE n'est pas à Saturne seul que les pauvres adressent leurs plaintes, Iupiter n'a la teste rompuë d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destin , mais il s'en moque ; car il sçait qu'ils sont cause eux-mesmes de leurs malheurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous defendions des choses dont ils nous accusent , pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste , que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin ; mais premiere-

ment ils disent qu'il ne leur faut pas grand' chose, & on ne les sçauroit contenter iamais: Car depuis qu'on leur a donné vne fois, ils ne font autre chose que de demander, & entassent requeste sur requeste; si bien qu'il se faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traittez, ils ne peuvent s'empescher de caresser la maistresse ou la seruante du logis, & ont aussi-tost oublié les faueurs qu'on leur a faictes. Que si vous auez de la peine à le croire, vous n'auz qu'à vous souuenir d'Ixion, qui apres auoir esté admis à la table de Iupiter, luy voulut planter des cornes. Voila vne partie des raisons pourquoy nous les auons chassez, & nous ne leur faisons plus de bien; Que s'ils veulent estre à l'auenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faueurs comme auparauant, & de leur donner de quoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flatteurs ils deuiendront nos amis; & qu'au lieu d'iniures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de louanges.

LES

LES LAPITHES,

O V

LE BANQVET DES PHI- LOSOPHES.

DIALOGVE

DE PHILON ET DE LYCINVS.

*C'est la description d'une Nopce, où des Pedans con-
uiez font & disent cent extrauagances, iusqu'à
en venir aux mains, & s'estropier l'un
l'autre.*

PHILON. ON dit qu'il y eut hier grande
dispute à table chez Aristenet,
& qu'on y agita diuerses que-
stions de Philosophie, où l'on vint des paroles aux
coups; & si l'on en veut croire Carinus, il y eut bien
du sang respandu.

LYCINVS. D'où l'a-t'il pû sçauoir, qu'il n'y
estoit pas?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINVS. Il est vray qu'il y eut grand scandale;
mais Dionique n'a pas tout veû; car il n'arriua que
sur le milieu de la querelle, vn peu auant qu'on en
vint aux mains.

PHILON. Aussi dit-il qu'il le falloit apprendre
de toy, qui auois assisté à tout, & qui te souuiendrois

de tous les discours qu'on auoit tenus. Ie te coniure donc de me régaler de ce recit, comme du festin le plus agreable que tu me puisses faire; d'autant plus que ie seray à l'abry des coups, & que ie n'auray pas la teste embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINVS. Ie ne sçay s'il ne seroit point plus à propos, de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces Grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon auis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Prouerbe ne veut pas qu'on se souuienne de ce qui s'est passé dans vne desbauche. Car il n'y en auoit pas vn qui n'eust la ceruelle eschauffée des mysteres de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point reueler la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Ie connois trop ton humeur, & sçais que tu as plus enuie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y auoit personne pour l'escouter, tu le conteroies plustost aux forests & aux rochers. Il me prend enuie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que ie te iouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçauoir.

LYCINVS. Ie te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne l'iras dire à personne.

PHILON. Si ie te connois bien; Tu l'iras assez trompeter toy-mesme. Mais dy-moy premiere-ment, si ce n'estoit pas la nopce du fils d'Aristenet?

LYCINVS. Non; mais de sa fille, qui se marioit au fils d'un Banquier.

PHILON. Ie le connois; c'est vn garçon bien fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore bien ieune pour se marier.

LYCI-

LYCINVS. On n'en a point trouué de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est vn fils vniue.

PHILON. Tu dy là le point. Il vaut bien autant pour le mariage estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe; mais qui estoient les conuiez?

LYCINVS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y auoit le vieux Stoïcien Zenothemis, avec Diphile de la mesme Secte, surnommé le Labyrinth, * qui est le Precepteur de Zenon fils d'Aristenet; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'espée & le poignard, à cause de son adresse à attaquer & à deffendre. Aioustez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de trauers, comme si ç'eust esté vn sacrilege ou vn parricide; Tous amis d'Aristenet, ausquels on auoit ioint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est vn esprit fort réglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fût assemblé, & qu'il fallut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'espousée au milieu, couuerte d'un voile, prirent le costé de main droite; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet; en suite Zenothemis & Hermon, apres auoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que celui-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir vn Epicurien deuant luy; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prestre Epicu-

Z 5

rien;

* à cause de ses discours embrouillez.

rien ; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Apres eux s'assit le Peripateticien Cleodeme , puis le Platonicien, & en suite le marié ; Moy apres, le Precepteur de Zenon apres moy, puis son disciple, le Rheteur, & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses ; car il n'y auoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je louë Aristenet, d'en auoir vsé de la sorte.

LYCINVS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé vne grande partie de sa vie. Mais pour continuër, on mangea assez paisiblement d'abord ; car il y auoit quantité de viandes, & fort bien apprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire vn inuentaire de toutes les sauces, & de tous les ragousts qu'on y seruit. C'est assez de dire qu'apres auoir esté quelque temps à table, Cleodème se baissant à l'oreille du Platonicien ; Voy vn peu, dit-il, comme ce bonhomme, montrant Zenothemis, mange avec tant d'auidité, qu'il en laisse tomber vne partie sur ses habits ; Et voy comme il en donne vne autre à son valet qui est derrière luy, sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Auertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin ; car ie l'auois déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coustume de dire en ces rencontres ; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouuerent mauuais ; & l'on murmura tout bas d'autres vers d'Homere ; *Tu es fou, Menelaüs ; Et, Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon,* & autres semblables reparties ; car personne n'osoit luy contredire ouuertement, à cause de son insolence ; & que c'est le plus iniurieux de tous les Cyniques. Mais
le

le maistre de la maison luy dist qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist vn siege près de Dionysodore & d'Istiee. Vous m'estimeriez bien lasche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme ie vous vois, à demy renuersez sur ce liêt, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux aux endroits où il y auoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discourroit à tors & à trauers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre vn crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire vn grand trait de vin assez pur, pensant par là faire vn beau coup; mais il ne s'aperceuoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boüete de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque temps; puis ietta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. * D'autre costé, les santez courroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de diuers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle i'apperçeus vn beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se soufrioit. Car ie croy estre obligé de te rendre compte fidellement de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme cellecy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy ferra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les apperceust pas, ou autrement, elles

* *Pholo, fils d'Ixion & de la nuém.*

elles tomberent à terre avec quelque bruit ; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé là ; mais on ne sçauoit à qui estoit l'argent. Car le ieune garçon nioit qu'il fust à luy , & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien ; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenet ; qui l'apperceuant, conuia chacun à boire ; & cependant fit signe au garçon de se retirer , & en mit vn autre à sa place , qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui auoit desia bû , ayant demandé le nom de la mariée , & s'estant fait faire silence , tourna la veüe du costé des femmes , & dit ; Le boy à toy , * Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron ; & comme tout le monde se fut pris à rire ; Quelle impertinence , dit-il , de se mocquer de ce que i'ay bû à elle, au nom d'Hercule ? Si elle ne me fait raison , & ne prend le verre de ma main , elle ne fera pas vn enfant robuste & vigoureux comme moy , tant de corps que d'esprit ; & en disant cela, il se découurit iusqu'à la ceinture ; ce qui fit rire encore dauantage. Il se leua donc tout en courroux , avec vn regard menaçant ; & eust peut-estre frappé quelqu'vn de son baston , si l'on n'eust aporté tout à propos vne grande tarte , * sur laquelle il alla décharger sa colere , se promenant à grands pas , tout en mangeant. La compagnie estoit desia gaye , & l'on faisoit fort grand bruit ; car le Rheteur s'amusoit à debiter des trippes de ses Harangues , & estoit admiré par les valets qui estoient derriere : Et le Grammairien entrelassoit parmy cela des Vers d'Hesiodé , d'Anacreon , & de Pindare ; ce qui faisoit vn concert estrange d'yrognerie & de doctrine. Mais il sembloit prophetiser l'auenir, lors qu'il disoit ; *Ils s'entrechoquerent de corps*
& de

* Ou, ie te porte la santé.

* Ou gesteau.

de boucliers ; Et, Tout retentit de plaintes & de cris.
 Cependant Zenothemis s'amusoit à lire vn manu-
 scrit tout griffonné , que luy auoit donné son valet.
 Comme on tardoit à rapporter vn nouveau seruice,
 Aristenet qui ne vouloit pas qu'il se passast vn mo-
 ment sans quelque diuertissement, fit entrer vn bouf-
 fon, pour resiouir la compagnie. Il commença à fai-
 re mille postures extrauagantes , avec sa teste rase &
 son corps tout disloqué , & à chanter des Vers en E-
 gyptien ; apres quoy il se mit à railler chacun , dont
 on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alci-
 danas, l'appellant son petit chien, le Cynique mena-
 ça de le battre, si pour le satisfaire il ne luttoit contre
 luy ; & jettant son manteau, le deffia au combat , de
 sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors
 vn beau spectacle, de voir vn Philosophe & vn Baste-
 leur aux prises, avec diuers succès. Les vns en auoient
 honte, les autres en rioient , tant qu'à la fin le Cini-
 que fut bien frotté ; ce qui fit rire encore plus. Là
 dessus arriua le Medecin Dionique, s'excusant de
 n'estre pas venu plustost , sur vne auanture assez e-
 strange qui luy estoit arriuée ; Car estant allé voir vn
 Musicien de sa connoissance , qu'il traittoit de la fre-
 nesie, ne scachant pas que son accès l'eust encore pris,
 il ne fut pas plustost entré , que l'autre ferma la por-
 te ; & tirant son espée , menaça de le tuer , s'il ne
 iouoit d'vne flûte , qu'il luy donna ; ce que n'ayant
 pû faire, il luy bailla vn grand coup de fouët. En cet-
 te extrémité le Medecin s'auisa d'vn stratagème ,
 qui fut de le deffier à qui en ioueroit le mieux , à la
 charge que le vaincu recouroit quelques coups du
 vainqueur. L'autre accepta la condition ; & le Me-
 decin prenant la flûte , commença à en iouer du
 mieux qu'il pût ; puis la luy rendant , il prit le fouët
 de sa main , & se saisissant de son espée , tandis qu'il
 iouoit,

ioüoit, la ietta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils accoururent aussi tost, & enfonçant la porte, les trouuerent tout deux aux prises; le Medecin ayant desia receu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette auanture ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Apres cela, le Medecin se mit à table près d'Isticie; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriuerent en suite. Car sur ces entrefaites entra vn valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maistre luy auoit donné charge de lire tout haut vn billet qu'il tenoit en main: Et apres en auoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'approcha de la lumiere, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelq; Epithalame, selô la coustume.

LYCINVS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien esloigné; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée tesmoigne assez cōbiē i'ay l'esprit esloigné de la desbauche; car importuné tous les iours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, ie ne leur ay iamais voulu accorder cette grace, à cause du dérèglement des festins; mais i'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la nopce de ta fille; en quoy tu as d'autant plus de tort, que ie suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, cōme vne marque d'ingratitude. Car du reste, ie ne mets pas ma felicité à faire bonne chere; & si ie l'aimois, ie reçois assez de presens de ceux qui sçavent mieux leur deuoir que toy. Auioird' huy mesme i'ay pû manger chez Pammenes, l'un de mes disciples, en vn festin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aller, croyant que ie serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu monstres*
que

que tu n'as pas la ceruelle trop bien faite. Je voy bien qu^e tu l'as fait à la sollicitation de Zenothemis & de Diphile, à qui ie voudrois fermer la bouche d'un seul argument ; car ils ne sçauent pas seulement les elemens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus espineuses. Mais ioüy à la bonne heure de leur conuersation ; car pour moy qui ne trouue rien de grand que la vertu, le mespris ny la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable, ie t'ay abordé deux fois aujour d'huy, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voila ce que i'auois à te représenter sur ce suiet. Que s'il te semble que ie me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'auoir pas esté conuiee à un Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vangea cruellement. Cependant, tu as negligé un Personnage comme moy, pour prier un Diphile, qui aime peut-estre trop ton fils, pour estre son Precepteur ; & son valet t'en pourroit bien dire des nouuelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'allegresse des festins, encore que Diphile le merist bien, pour m'auoir desbauché deux de mes disciples, dont ie veux bien me taire, pour le respect de la Philosophie. Du reste i'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour monstrier que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses ie suois de dépit & de honte. & eusse voulu estre bien loin. Car tout le mōde rioit à chaque parole ; sur tout, ceux qui cōnoissoient le persōnage, & l'o s'estōnoit de ce qu'il leur auoit pû imposer si long tēps par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, Aristenet ne l'auoit pas fait par mespris, mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il deust venir, à cause de sa grauité. Comme le valet eut acheué, chacū ietta les yeux sur Diphile & sur sō disciple, qui estoient si confus, qu'ils sēbloient par là cōfirmer

ce que l'autre en auoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie, & inuita tout le monde à boire, renuoyant le valet, avec ordre de dire à son Maistre qu'ils y songeroit. Quelque temps apres, Zenon se desroba du festin, Diphile luy ayant fait signe qu'il se retirast, & que son pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques; Comment! dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chryssippe font ces extrauagances? Certes, on dira que toute vostre sagesse ne consiste qu'en paroles, & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voila vn graue Personnage, de se mettre en colere pour n'auoir pas esté prié d'un festin, & de se comparer à Diane? & que cet exemple est de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouissance du jour? Par les Dieux! dit Hermon qui estoit assis au dessus de luy, & sçauoit qu'on deuoit seruir vn sanglier, * il en faut enuoyer vn morceau à Etemocle, de peur qu'il ne seiche sur le pié, comme Meleagre; quoy que cela luy deust estre indifferent, selon la doctrine de Chryssippe. Quoy maraus? dit alors Zenothemis en se leuant; Vous parlez de Chryssippe & de Cleanthe, & iugez par vn imposteur, de la vertu de ces grands Hommes? Et qui estes-vous, Hermon & Cleodeme, dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est Sacrificateur; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Softrate; & ayant esté pris sur le fait, a souffert ce qu'il vouloit faire. Et apres cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques? Mais ie ne suis pas le Macquereau de ma femme, reprit Cleodeme, & ie n'ay iamais desnié vn dépost en iustice,

ni

* Il fait allusion au Sanglier Calydonien, qui estoit l'esfet de la colere de Diane.

fi presté à vsure, ni voulu estrangler mes escholiers, pour ne m'auoir pas payé assez toitt. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son pere; & en disant cela il beut la moitié de son verre, & luy ietta le reste au nez; dont le Platonicien, qui estoit proche, eut sa part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à s'effuyer, & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodeme sans s'amuser aux paroles, empoigne Zenothemis par la barbe; & l'alloit assommer à coups de poin, si Aristenet ne l'eust retenu, & ne se fust assis entre deux pour les separer. Pour moy, contemplant ces choses, ie disois en moy mesme, que la Science sans les mœurs, ne seruoit de rien; & qu'elle corrompoit plustost l'esprit, qu'elle ne l'esclairoit. Car on voyoit là les plus sçauans hommes, qui se faisoient mocquer d'eux par leurs impertinences; & il n'y en auoit pas vn d'eux tous, qui n'eust desia fait quelque sottise, sans qu'on le peust attribuer à la desbauche; puis que celuy qui auoit fait la plus grande, l'auoit faite à ieun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en auoient eue, comme ayant esté trompez par vne fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fols, & tout en mangeant se disoient des iniures; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yure, pissoit deuant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes; & l'on eust dit que c'estoient les nopces de Thetis & de Pelée; car la lettre d'Etemocle fut veritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fust

entre d'eux ; C'est assez , dit le premier , que ie t'aye conuaincu aujourd'huy d'ignorance , demain ie me vangeray d'une autre sorte. Respond-moy cependant , & ton compagnon aussi , pourquoy vous criez tant contre les richesses , & ne songez qu'à amasser ; preschez la sobriété , & vous creuez tout publiquement , & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En disant cela , il voulut desplier la seruiette que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eust tout respandu , si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage , dit Hermon , Qu'ils te disent vn peu , ie te prie , pourquoy ils condamnent tant la volupté , & sont plus de reglez que les autres ? Qu'il responde plustost , dit Zenothemis , pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes ? Mais toy-mesme , dit l'autre , & là dessus la dispute alloit recommencer , lors que le Platonicien prenant la parole ; Cessez , dit-il , de vous entrebattre , & ie vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie , où chacun parlera à son tour , comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eût approuué sa proposition , & particulièrement Aristenet & Eucrite , pour se deliurer de la peine où ils estoient , Aristenet s'alla remettre en sa place , croyant que tout estoit apaisé , & l'on apporta le dernier seruire , où il y auoit pour chacun vne piece de gibier , & vn morceau de venaison , * de poisson , & de dessert ; En vn mot , tout ce qu'on peut honnestement , ou manger , ou emporter chez soy. Mais on auoit seruy deux portions à chaque plat ; En l'un , pour Aristenet & Eucrite ; en l'autre , pour Hermon & Zenothemis ; Pour Ion & Cleodeme , en vn troisiésme ; puis pour le marié & pour moy , & pour le Precepteur , & son disciple. Retien bien tout cecy , car il est necessaire au sujet. Alors , Ion com-
mença

* de sanglier , de lièvre. &c.

mença à dire, apres s'estre excusé de ce qu'il parloit
 le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des idées
 & des substances incorporelles, ou bien de l'immor-
 talité de l'ame; mais parce qu'il y auoit là des gens
 qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discon-
 reroit du mariage; Et premierement, qu'il seroit à
 souhaiter qu'on se peust passer de femmes, suivant la
 doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de
 l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se
 pouuoit, qu'elles deussent estre pour le moins com-
 munes, pour bannir la jalouſie. Cela fit esclater de
 rire tout le monde, qui admira le iugement du
 Philosophe, de louer l'amour des garçons de-
 uant des Dames, & parler de la communauté des
 femmes en vne nopce. Mais le Rheteur ne pût
 s'empescher de reprocher tout haut au Platonici-
 en, son extranſage; Et comme la dispute com-
 mençoit à s'eschauffer, le Grammairien pour les
 faire taire, leur l'Epithalame qu'il auoit fait; où
 il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le
 marié, à Nérée & à Achille; ce qui fit encore rire
 la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit
 plus, sinon que chacun prist sa part du seruice.
 Aristenet & Euerite n'eurent aucun differenc pour
 ce ſoiet, non plus qu'lon & Cleomede, ni le marié
 & moy. Car outre que les parts estoient eſgales, on
 auoit mis à chacun la ſienne de son coſté. Mais Di-
 phile voulut prendre celle de son diſciple avec la ſien-
 ne, parce que le diſciple s'estoit retiré, & il tirailloit
 contre les valets, qui furent à la fin plus forts que
 luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit
 qu'il s'en faſchoit, comme ayant reçeu vne grande
 injure. Zenothemis aussi s'empres de Poſſeu d'Hete-
 mon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre
 s'opposant, il naquit entr'eux un grand combat,

comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait vne grande huée, ils commencerent à s'entrebattre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidas & Diphile; de sorte que tous les Philosophes prirént party, horsmis le Platonicien, qui demeura neutre. * Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la ietta à la teste d'Hermon, mais il faillit son coup, & alla casser la teste du pauvre marié; ce qui fit ietter vn grand cry aux femmes, qui entrèrent là dessus dans la meslée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y auoit le plus d'intérêt; puis la mere toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son baston, & en rompit la teste à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien deffendre; & Cleodeme d'un coup de poing, * ietta vn oeil hors de la teste à Zenothemis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Diphile accouroit à son secours, Hermon le renuersa cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mesler de les separer, & reçut dans les dents vn coup de pié de Cleodeme, qui le prenoit pour Diphile; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de tumulte; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on auoit bien de la peine à les appaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidas, qui imitant son Hercule, faisoit des merueilles de sa massue; & si elle ne se fust rompue dans

* Il fait allusion à l'incertitude de l'Academie.

* Du bout du doigt dans l'œil.

dans sa main, ie ne sçay ce qui en fust arriné. Pour moy, ie me tenois collé contre la muraille, sans m'entre-mettre des querelles des Philosophes, ni ne mesler de ce que ie n'auois que faire, instruit par l'exemple d'Istiee, qui auoit receu vn *qui pro quo* fort dange-reux, en se voulant mesler de les separer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapi-thes. Car vouseussiez veü renuerser les tables & les buffets, voler les plats & les assiettes, ietter les coupes à la teste, & couler le sang avec le vin. A la fin, Alcidas ayant renuersé d'un coup de baston la lumiere, le danger creut par l'obscurité; mais les va-lets en ayant rapporté aussi-tost, tout se tourna en ri-sée. Car on vit Alcidas qui leuoit la iupe à vne Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommo-dé d'une coupe d'or, qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce qu'on la luy auoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fust rompuë; & Ion le confirmoit. Voila comme le combat finit par vne raillerie. Cependant, on em-portoit les blesez en vn fort piteux estat, & parti-culierement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne pût empescher Hermon avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & que les Stoïques auoïoient que la douleur estoit vn mal. Le Medecin Dionique mit le premier appareil à la playe du marié, qui estoit fort profonde; & il fut emporté avec sa teste en-tortillée, dans le char qu'on auoit préparé pour sa mai-stresse. En suite, il pensa les autres, qui furent empor-tez aussi chacun chez eux, apres auoir reposé quelque peu; & ne se purent empescher la pluspart de desgobil-ler par les chemins. Alcidas se coucha de trauers sur vn liët, d'où l'on ne pût iamais le faire leuer. Voila cõ-me se passa le festin, dont tu as voulu sçauoir le detail,

◊ ← & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eust jamais creû voir des Philosophes estropiez à vne nopce? Ce qui nous apprend à ne nous point meller parmi eux, si nous n'y auons affaire.

LA DEESSE DE SYRIE.

C'est la description du Temple de cette Déesse, de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, ie doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.

◊ → **I**L y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, vne ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Iunon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte * du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices, mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et ie ne diray rien que ce que j'ay veû moy mesme qui suis du país, ou que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne fera ce que pour les choses qui se sont passées deuant moy, & que ie n'ay pû sçauoir que par le rapport d'autrui. Les Egyptiens sont les premier, de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses

* *Ierapolis.*

choses diuines, & qui ayent estably des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque temps apres, & ont adiousté au culte des Dieux, celuy des Idoles, parce qu'il n'y en auoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont i'ay veü vne grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi vn grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que ie croy estre la Lune; encore qu'un Prestre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus, & fille d'Agenor, qui disparut ie ne sçay comment; & qu'en suite ceux du pais luy bastirent ce Temple, & publierent que Iupiter l'auoit ravie pour sa beauté. On la voit encore grauée sur leur monnoye, assise sur vn Taureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le pais vn grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toute fois ie ne l'ay pas veü, quoy que ie sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais i'ay veü à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, auxquels ie suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais là qu'il fut tué par vn sanglier; & en memoire de cette auanture, on luy fait tous les ans vn deüil public, où l'on se bat & se lamente, puis on luy dresse des funerailles comme à vn mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est enuolé dans le Ciel; & l'on se rase la teste comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout vn iour aux estrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Deesse. Mais il y a des Bybliens qui disent

que c'est pour Osiris que se font toutes ces ceremonies; & qu'il est enterré en leur pais, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arriue tous les ans vne feste, du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'espace de sept iours; & ie l'ay veüe moy mesme. Il y a encore vne autre merueille en ce pais-là; c'est qu'une riuieere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de sang, ce que l'on impute à miracle; & c'est le temps qu'on prend pour celebrer les mysteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la plus part le content: mais vn homme du pais m'a dit vne raison plus vray-semblable de cette merueille; Que la terre du Liban estant rougeastre, est soufflée par les vents dans la riuieere à certain temps de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & ie trouue cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause superieure. Du reste, j'ay monté de Byblis sur le Liban, le chemin d'une iournée, pour voir vn Temple de Venus fort ancien, qui y a esté basti par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration, qui sont en Syrie. Mais parmi cette quantité, ie ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus augutte que celui dont ie veux parler. Car outre les Quirages de grand prix, & les offrandes qui y sont en tres-grand nombre, il y a des marques d'une diuinité presente. On y voit les statues, suër, se mouuoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souuent du bruit, les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma connoissance. Car on y apporte des presents de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Capadoce, de Cilicie, d'Assyrie, & de Babylone; Et

i'ay

j'ay veû le threfor, avec tous les ornemens, & les autres choses qui esgalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes & les solemnitez, il ne s'en trouue tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'appris plusieurs choses, les vnes secrettes, les autres publiques; mais la pluspart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece; & ie les veux rapporter icy, bien que ie ne les approuue point. La plus commune opinion est que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossierent les fleuves, & firent desborder la Mer, à l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans vne Arche avec sa famille, & vne couple de bestes de chaque espece, qui le suivirent volontairement, tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainsi iusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, adioussent à cecy vne autre merueille; qu'il s'ouvrit vn abisme en leur pais, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette auanture, y dressa vn Autel, & bastit vn temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore vne ouverture qui est fort petite; mais ie ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuue de ce qu'ils disent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; &

l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souuenir de cét accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple, mais il y en a qui croient qu'il a esté fondé par Semiramis, en l'honneur de sa mere Derceto, dont j'ay veü la figure en Phenicie, qui est vne femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queue de poisson; mais la statue qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuue certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, ie croy aisément que le Temple a esté basty par Semiramis; mais ie ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere; car il a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore vne autre chose, que j'ay apprise d'une personne digne de foy; que ce Temple a esté consacré à Rhea par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçauent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il vescu en femme, & en prit l'habit; & en cét estat il courut le monde, où il diuulgua ses ceremonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arriué en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Euphrate ne le vouloient pas receuoir, il s'y arresta, & y bastit vn Temple à la Déesse, comme plusieurs choses le tesmoignent. Car la statue est sur vn char attelé par des lions, & tient vn tambour à la main, estant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on dit, & que ces Prestres ne se chassent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhea, à l'imitation d'Atis, dont ie

prendray pourtant ailleurs vne raison plus vray-semblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se rapporte aux Grecx, me plaist fort, Que la Déesse est Iunon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vestemens estrangers, des pierres precieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au paruis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les consacrez à Iunon sa belle-mere.* Ces preuues-là suffiroient, s'il n'y en auoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ses ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouue vn petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a vn tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celuy qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celuy-cy a esté basty par la Reine Stratonice, qui est celle comme ie croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut descouuert par l'adresse d'un Medecin. Car ce ieune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur passe, & le reste des marques de cette passion, sans aucun autre mal dedans ni dehors, il se douta de ce que c'estoit; & pour en descourir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une apres l'autre, tandis qu'il auoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'esmeut pour pas vne que Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec vn tremblement & vne sueur par tout le corps. Alors il fut trouuer le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il

qu'il se falloit refoudre à le perdre , parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit ; c'est, dit-il, vn crime, plustost qu'une maladie ; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le coniurer de luy accorder cette faueur, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit vn deuil general par tout l'Empire. Il adiousta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin feignant d'estre mescontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le ieune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit ; ce que le Roy ayant asseuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux ; mais ie ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que ie n'eusse descouvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouuoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylo-ne, où il fit bastir vne ville de son nom, sur l'Euphrate. Voila comme le Medecin descouvrit la maladie de ce ieune Prince, & la guerit. Mais auant que cette Princeesse eust quitté son premier mary, l'un luy apparut en songe, & luy commanda de bastir vn Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cet auertissement d'abord ; mais estant tombée malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary ; & par son auis, fit vœu de bastir ce Temple, apres auoir appaisé la Deesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller accomplir son vœu ; avec vne suite nombreuse, dont vne partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour seruir à la structure du Temple. Le Roy mesme enuoya avec elle vn ieune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy qu'il fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa ieunesse & sa beau-

beauté ne donnassent quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, apres avoir obtenu sept iours pour se preparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince dont il estoit le fauory, & peut-estre la vie; s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouuoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans vn vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor iusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit; & apres l'auoir scellé encore de son cachet, se remit entre les mains de ceux qui auoient la garde de son cabinet. Combabre partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependane, ce qu'il auoit apprehendé, arriua; car cette ieune Princesse deuint amoureuse de luy, par vne longue frequentation, en l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de lunon, pour auoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Deesse de faire paroistre la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne seruoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'vn ieune Seigneur fi accompli, l'allumoit de plus en plus, elle resolut à la fin de se declarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit vn grand festin, afin d'auoir moins de pudeur, & de se pouuoir attribuer à gayeté. Et comme ils eurent soupé, elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy descourrit sa passion; il luy respondit premierement qu'il voyoit bien qu'elle le faisoit par galanterie, & pour l'essprouuer, afin de se mocquer apres de luy; &

lors

lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maître. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'étoit pas en estat de la servir, ajoutant les raisons qui l'auoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si impreveu, quitta sa poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouvoit viure sans luy, & tâchoit à diuertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple, qui deuiennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux. * sans que les maris en prennent aucune ialousie, l'imputant à la diuinité. Cependant, l'amour de la Reine deuint si public, qu'il vint iusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rappella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse mesme qui l'accusa de l'auoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouuoit venir à bout. Mais ie ne puis croire, si elle l'aymoit veritablement, qu'elle se pût résoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assuré sur sa vertu, il ne fut pas plustost arriué, qu'il fut arresté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'auoir desbauché sa femme, trahy son bien-faiteur, & souillé les mysteres des Dieux, par un adultere. Toutes les excuses qu'il eût pû alleguer, ne luy eussent seruy de rien, parce que la vraysemblance faisoit contre luy, & qu'il y auoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne respondit-il rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'alloit enuoyer au supplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépôt qu'il luy auoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir appro-

* Ils sont Eunuques.

approprié. Le Prince l'ayant fait venir auffi-toft, il rompit le cachet, & fit voir les pieces iustificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il auoit commis contre soy-mefme. Mais pour le consoler du mal qu'il luy auoit fait, il enuoya sur le champ tous fes accusateurs au fupplice; & ils receurent la mort, sur le poinct qu'ils attendoient la recompense. En suite, il combla ce ieune Seigneur de nouvelles faueurs, & voulut qu'il n'y eût rien de fecret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Apres, il le renuoya à fa priere, trauailler à l'accompliffement de l'ouurage qui estoit demeuré imparfait; & pour recompense de fa vertu, luy fit dresser vne statue d'airain dans ce mefme Temple, en habit d'homme, avec vn visage de femme, faite de la main du meilleur Maiftre de ce temps-là. * On dit que plusieurs de fes amis, par complaisance ou par inspiration, se firent Eunukes à son exemple, & allerent passer là avec luy, le refte de leurs iours, pour le consoler. Cette coustume fe conferue encore parmy les Prestres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par vne rencontre malheureuse qui arriua encore à Combabe. Car on dit qu'une ieune étrangere eftant deuenue amoureuse de luy, se tua de defefpoir, apres qu'elle eut appris ce qu'il estoit, de sorte que touché vrayement de ce malheur, il ne s'habilla plus de puis qu'en femme, afin que personne à l'auenir n'y fut trompé. Voila l'histoire de Combabe. Je parleray tantost plus particulièrement de ces Prestres, ie diray leurs coustumes & leurs ceremonies; mais ie veux auant cela vous defcrire le Temple & fa situation. Il est basty au milieu de la ville sur vne coline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien,

& l'autre

* *Hermoclès le Rhodien.*

& l'autre tout nouveau. Il y a vn paruis de cent toises; où sont ces priapes dont i'ay parlé, qui ont trois cents brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a vn homme qui y monte deux fois par an, & y demeure perché l'espace de sept iours. La pluspart croient qu'il conuerse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus près ses prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du pais. Mais les autres croient que c'est en memoire du déluge, où les hommes se sauuerent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, ie croy plustost que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dresse, ont accoustumé d'auoir vn homme de bois au haut bout, dont ie ne diray pas la raison.* Or ces gens-cy y montent de cette sorte; Ils se lient à trauers le corps avec la statuë; & appuyant le bout du pié sur les endroits qui débordent, se guident en haut, leuant la corde où ils sont attachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils iettent en bas vne corde qu'ils ont portée avec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent, leur donnent quelque piece d'or, d'argent, ou de cuiure; & disent leur nom à vn homme qui est en bas, qui en auertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant vne clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que si tost qu'il veut s'endormir, il y a vn Scorpion qui le resueille, ce que ie ne sçay point; mais cela fait partie de ces mysteres; Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient, & ressemble à ceux d'Ionie; il est esleué hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte

** Ou, parce qu'il ne la sçait pas; ou parce qu'elle est mystérieuse.*

monte par de petits dégrez de pierres ; après quoy l'on trouue vn grand portique , d'vne structure admirable. Les portes du Temple sont d'or , aussi bien que la couuerture , sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent vne odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse , qui dure fort long-temps , & se fait sentir de fort loin , de sorte qu'on s'en souuient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties , dont l'vne est comme le sanctuaire , où l'on monte par quelques degrez ; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y entrer , & seulement aux principaux , encore qu'il soit tout ouuert. Au dedans sont des statuës d'or de Iupiter & de Iunon , toutes deux assises ; mais l'vne portée sur des bœufs , & l'autre sur des lions. Ils appellent Iupiter d'un autre nom , quoy que sa statuë soit toute semblable aux autres du mesme Dieu. Mais celle de Iunon a quelque chose de plusieurs autres Deesses ; * car elle tient vn sceptre en vne main , & en l'autre vne que nouïlle ; elle a la teste couronnée de rayons , elle est coëffée de tours , & ceinte d'vne écharpe , comme la Venus celeste. Elle est ornée d'or & de pierres de diuerses couleurs , * qu'on apporte de toutes parts , tant d'Egypte & d'Ethiopie , que d'Arménie , Medie , Babilone , & des Indes mesmes : Mais ce qui est de plus merueilleux , c'est vne pierre precieuse qu'elle a sur la teste , qui iette tant de clarté , que tout le Temple en est éclairé la nuit ; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe ; mais de iour elle n'a presque point de lumiere , & paroist seulement comme de feu. Cette statuë a vne autre merueille ; c'est que de quelque costé qu'on la considere , il sem-

B b

ble

* *Minerue, Venus, la Lune, Rhéa, Diane, Nemeſis, les Parques.*

* *Sardonix, Hyacinthes, Emeraudes, &c.*

ble tousiours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Iupiter, il y en a vn autre de mesme métal, qui n'a point de nom; * aussi ne ressemble-t-elle à aucune statuë des Dieux, & l'on se contente de la nommer, la statuë. Les vns disent que c'est Bacchus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cause qu'elle a vne colombe d'or sur la teste. * C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a vne niche pour la statuë du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de representation du Soleil ni de la Lune, parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon, puis d'Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en vn âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coustume, parce qu'ils disent que c'est vne imperfection. Sa statuë a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres particularitez; mais ie me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle, qu'Apollon rend luy-mesme; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire, il s'esbranle. Alors ses Prestres le prennent sur leurs espauls; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme vn cocher fait ses cheuaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; tant que le souuerain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sçauoir. Si la chose luy desplaist, il recule; si non, il s'auance, & ie l'ay veu vne fois s'esleuer & marcher par l'air. Voilà comme ils deuinent sa volonté; & ils

* Ou, ni de forme particuliere, mais porte
l'image des autres Dieux. * Ou, au haut.

ne font rien en public ni en particulier, sans l'auoir consulté auparauant. Il predit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme; iusques là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a vn grand Autel d'airain, avec plusieurs statuës; tant de Rois que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, estendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé vn iour qu'on n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayant fait deuenir sage, elle ordonna qu'on adoreroit deormais Iunon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. I'y ay veu aussi les statuës d'Heleine, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philomele; celles-cy en l'estat qu'elles estoient auant que d'estre changées; & Tétéë peint en oiseau. Il y en a encore vne autre de Semiramis, celle de Combabe dont i'ay parlé, vne de Stratonice, qui est fort belle; & vne d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès; mais en autre figure & en habit. Au paruis du Temple sont plusieurs bestes sauuages & domestiques, * qui viuēt ensemble sans se faire mal, ni à personne; ce qu'on impute à la diuinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prestres, dont les vns sont employez à égorger les victimes, * les autres à faire des effusions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à seruir à l'Autel. Il y en auoit de mon temps plus de trois cens, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent vn chapeau sur la teste;

* Cheuaux,

B b 2

mais

baufs, lions, ours, aigles: * Ou: porter.

mais le souverain Pontife est vestu de pourpre , avec vne Tiare d'or , & s'eslit tous les ans. Il y a vne autre multitude de gens qui seruēt aux Ceremonies, comme ioueurs de flûtes & de chalumeaux , & Prestres chastez ; sans parler des femmes esprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le iour , & chacun se trouue au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Iupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Iunon avec force chansons, au son des flustes & des cymbales, sans qu'on sçache la raison de cette diuersité. Il y a vn estang fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. I'en ay veu vn plusieurs fois qui auoit sur l'aisseron de l'épine du dos, vn petit ouurage d'or qu'on y auoit appliqué. On dit, mais ie ne l'ay pas esprouué, que cēt estang a deux cens brasses de profondeur , mais il y a vn Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remuē, & plusieurs le croient; mais ie pense qu'il est porté sur de colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cēt Autel est tousiours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs deuotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les descentes du Lac , où l'on porte tous les Dieux, & Iunon toute la premiere; de peur que Iupiter n'enuisege deuant elle les poissons; car on tient que cela les feroit tous mourir: Elle le deuance donc , & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin , après quelque contestation. Les plus grandes ceremonies se font à la Mer , dont ie ne diray rien , parce que ie ne m'y suis pas trouué; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun vn vase plein d'eau , qui se doit ouurir par l'vn des Prestres Euniques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand reue-
nu.

nu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple à l'honneur du Dieu; & apres auoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que i'y aye veüe, est au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche, ou le buscher. On coupe pour cela des grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des cheures, & autres animaux tout vifs, avec des habits, & des ourages d'or & d'argent; puis on y met le feu, apres auoir promené les Dieux à l'entour. Plusieurs accourent à cette feste, tant de la Syrie que des Prouinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains iours dās le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont i'ay parlé, & d'autres qui sont employez au seruice diuin, qui se donnent le fouët les vns aux autres sur les espauls, après s'estre tirez du sang des coudes. Cependant, on iouë du tambour & de la fluste, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ: mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuuent entrer. Quelques-vns entrent alors en fureur; & apres auoir ietté de grands cris, tirent leurs couteaux & se couppent les parties naturelles, puis courent tout nuds par la ville, les tenant en leur main, & les iettent dans vne maisō, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au buscher comme les autres, mais leurs compagnōs les chargent sur leurs espauls, & les transportent hors de la ville, où ils les couurent de pierres, puis se retirent; mais ils n'oseroient entrer de sept iours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparauant. Lors qu'ils ont veu vn corps mort, ils n'oseroiēt aussi y entrer que le lendemain: mais le parens du mort n'y peuuent aller durant trente iours, & seulement apres s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole sont des

taureaux, * des vaches, des brebis, & des chèvres ; mais on n'y sacrifie iamais de pourceau, quoy que quelques-vns croient que ce n'est pas par abomination, mais par respect ; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher ; Que s'ils le font par hazard, ils sont pollus le reste du iour ; c'est pourquoy les pigeons demeurent dans leurs maisons sans crainte, & mangent deuant tout le monde. Ceux qui arriuent la premiere fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcils ; & apres auoir sacrifié vne brebis, l'apprestent & la mangent ; puis estendant la peau ils s'agenouillent dessus, & se coëffant des piez & de la teste, prient les Dieux, en cet estat, d'auoir agreable le sacrifice, à la charge de leur en faire vn autre plus grand. Apres, ils se couronnent d'vne guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent ; mais depuis qu'ils sont sortis de leur pais, iusqu'à leur retour, ils ne se lauent ni ne se desalterent qu'avec de l'eau fraische, & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arriuent dans la ville * où est le Temple, ils se logent chez vn homme de leur pais, que chaque ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme le Monstrueux, parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple ; mais apres auoir amené sa victime à l'Autel, & fait ses effusions, on la rameine chez soy, où l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore d'vne autre sorte, que l'on fait en cette façon. On couronne sa victime, puis on la lasche à la porte du Temple, d'où elle se precipite en bas du roc sur lequel il est basti, & se rompt le cou. Quelques-vns en font autant à leurs enfans, hormis qu'ils

* Ou bœufs.

* Hieropolis.

qu'ils les enferment auparavant dans vn sac , puis les iettent en bas , leur reprochant que ce ne sont pas des hommes , mais des bestes. Ils se brulent tous , les vns au poignet , les autres au cou ; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brulure. Ils pratiquent vne autre coustume , qui est de laisser croistre les cheueux aux enfans , iusqu'à ce qu'ils soient grands , puis de les couper dans le Temple , & de les consacrer à Dieu dans vn vase d'or ou d'argent , après auoir escrit leur nom dessus. I'en ay fait autant quand i'estois ieune ; & ma cheuelure est encore au Temple dans vn vase ; mais les ieunes gens consacrent aussi les premices de leur barbe. Il n'y a que les Trézeniens de tous les Grecs , qui imitent cette coustume ; car les ieunes gens de l'vn & de l'autre sexe ne se marient point , qu'ils n'ayent coupé leurs cheueux , à l'honneur d'Hippolite.

LA LOVANGE DE DEMOSTHE'NE.

Ce Panegyrique est d'une façon toute particuliere ; car outre qu'il se fait comme en passant , il finit par vn Dialogue d'Archias & d'Antipater , & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME ie me promenois à Athènes sous le Portique , vn peu auant midy , ie trouuay en sortant à main gauche , Tersagore , dont le nom peut-estre ne vous est pas inconnu ; C'est

vn petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Le luy criay d'abord, d'où vient le Poëte Terfagore; & où va-t-il? Le viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy; car ie me suis leué la nuit, & ay trauaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance; & si tu és de loisir, ie te monstreyeray ce que i'ay fait, car ie l'ay apporté avec moy. Le n'ay rien à faire, luy dis-je; & i'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homere, comme autant de remerciemens des auantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, ie suis plustost venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces: Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu sçais, avec de grands cheueux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Pleust à Dieu, luy dis-je, que les vœux y seruissent de quelque chose; car il y a long-temps que i'aurois fait le Panegyrique de Demosthéne. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & nettoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir vn Athlète qui estoit prest d'entrer à la lutte; mais l'autre luy respondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencement de la carriere. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit vne chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthéne. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homere que de luy; & que tu te glorifies d'auoir acheué le Panegyrique de l'vn, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre? Ie ne voudrois pas, reprit-il, faire naistre quelque different entre ces Heros; mais il est vray que i'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te semble-t-il pas, luy dis-je, que i'ay le mesme sentiment pour Demosthé-

ne,

ne, que tu-as pour ton Homère? Tu-és peut-être de ceux qui croient que la Prose n'est rien, à comparaison des Vers, & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'estre fou iusqu'à ce point, quoy qu'il faille de la fureur pour la Poësie. Il en faut aussi pour la Prose, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de sublime, sans quelque espece d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homère, avec ceux des principaux Orateurs, & particulièrement de Demosthène, comme l'inuective d'Achille contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mêmes vices. *C'est un bon augure, dit l'un, de combattre pour son pais. Et l'autre; Il faut que les gens de bien qui entrent dans le maniement des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances.* En un autre endroit, *Quels soupirs ne pousseroient point ces Grands hommes qui se sont immolés pour la gloire & pour la liberté de leur pais?* Ce qui se rapporte à ce que dit Homère; *Que le vieux Pelée jetteroit de grandes clameurs, s'il avoit appris ces choses.* Je compare aussi le torrent de Python, avec les tempestes d'Ulysse; Et, *Si nous estions exemts de mort & de vieillesse, Avec ces mots? La mort est commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne sont pas plus exemts de ses coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur esprit s'est rencontré en mille endroits, où l'on voit la même vigueur, les mêmes mouvemens, les mêmes figures, les mêmes transitions, les mêmes comparaisons, & les mêmes pensées, exprimées avec la même facilité. Mais il me semble que Demosthène a repris plus delicatement la mollesse des Atheniens, que s'il les eût appelez femmes, à l'exemple d'Homère, & qu'il represente plus fortement

Les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à
 les Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres
 mesmes & les cadences de cét Orateur chatouillent
 autant mon oreille, que celles du Poëte ; comme ce-
 luy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison,
 que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se
 trouuent souuent jointes dans ses ourages à celles
 de la Nature. Je ne mesprise donc pas ton talent,
 quoy que ie croye que la loüange d'Homere soit
 beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car
 on ne sçait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son
 país, ni sa race, ni le temps auquel il a vescu. Autre-
 ment, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a
 sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophone
 est sa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou
 Thèbes, * ou cent autres villes : Ni si son pere est
 Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce
 nom ; & sa mere Menalopis, ou quelque Nymphé
 d'entre les Dryades ; & s'il a vescu du temps des He-
 ros, ou depuis. Car on ne sçait pas mesme s'il n'est
 point plus ancien qu'Hésiode, sous le nom de Mélé-
 sigène, & s'il estoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le
 crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement
 sur des choses incertaines, il faut renfermer toutes
 ses loüanges dans celles de la Poësie, au lieu que tout
 est illustre en Demosthene ; & qu'il ne couste rien à
 apprester des viandes qui sont exquisés, parce qu'el-
 les sont bonnes, mesme sans apprest. Premièrement,
 il estoit d'Athenes qui est si celebre pour les Lettres
 & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute
 la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, ie
 pourrois parler des Dieux à qui elle doit son origine ;
 de leurs amours, de leurs iugemens, de leur habita-
 tion, de leurs presens, de leurs mysteres ; Je dirois

scs.

* Thèbes d'Egypte.

ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trophées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouvoir dignement descrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux loüanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate mesme a inseré les loüanges de Theïée, parmy celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans: & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'edifice. Laisant donc là Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la loüange du fils: Il estoit Amiral, & l'on sçait que dans son pais il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin, cela n'a seruy qu'à faire éclater davantage la gloire de nostre Orateur. On ne sçait rien de l'education ni des exercices d'Homere: & pour le loïer on ne peut pas se servir du laurier d'Hésiode, qui inspiroit la Poésie aux Bergers de la contrée: Mais pour toy, tu as dans les loüanges de Demosthene, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidas, Ebulide. Tu peux ajouster qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Athenes, capables de corrompre jusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs peres: tout cela ne fit aucune impressiõ sur l'esprit de Demosthene, non obstant la negligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de la jeunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phryné, à l'escole de Platon, d'Aristote, de Teophraste, & de Xenocrate. Tu pourras dire là dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & veritablement né de la mer,

puis

puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soy par vne douce violence, comme par la chaisne d'or de Iupiter, & nous approche de son throsne. C'est cét amour qui luy applanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la moitié de la teste; Qui luy rendit facile la grotte, le mirouër, & l'espée: Qui luy fit vaincre les defauts de sa langue, de sa prononciation, de sa memoire: mespriser les bruits du peuple, & passer les nuits & les iours entiers à l'estude. Il ne se faut donc pas estonner si son éloquence nous estonne, tant par la multitude des pensées, & la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouuemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, de la varieté. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Leosthene, dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il trauailloit après auoir bû, afin d'auoir plus de feu: veu qu'il ne bûuoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demadés, que les autres Orateurs haranguoient à l'eau: mais que Demosthene y composoit: * Et Pytheas disoit que ses harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous auons de commun, dit il, dans les loijanges d'Homere & de Demosthene: mais venons à ce que celuy cy a de particulier, sa douceur, son humanité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à executer. Comme il vouloit continuër, ie l'interrompis, & lui dis qu'il auoit enuie de me noyer, & non pas de me desalterer. Ouï, dit-il, si ie venois à parler de ses grandes & immortelles actions, de sa magnificence dans les festins publics & dans les spectacles,

* *Horologe d'eau.*

Etacles, des despenſes qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Athenes, pour deliurer les captifs, pour marier les pauvres filles. Quand ie conſidere toutes ces choſes, avec le reſte de ſon Gouvernement; ſes Loix, ſes Decrets, ſes Ambaſſades, ſes Harangues; Je dis en moy-mefme, Comment vn homme peut-il apprehender de manquer de matiere, dans les loüanges de Demothe- ne? car à te voir faire des vœux & des ſouhairs, il ſembloit que tu en fuſſes en peine. Mais tu deurois pluſtoſt apprehender d'en eſtre accablé, & de ne pouuoir contempler tant de lumiere. Car il m'eſt arriué la meſme choſe dans les loüanges du Prince des Poëtes; & ie faillis à tout quitter, pour ne les pouuoir bien comprendre. Mais pour ne point paſſer pour vn faux aiglon dans la Poëſie, i'y accouſtumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton trauail, comme ie dis, me ſemble plus aisé que le mien. Car toute la loüange d'Homere eſt renfermée dans ſa Poëſie, parce qu'on ne ſçait rien du reſte, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demothe- ne eſt comme vn parterre de fleurs, où l'œil ne ſçait que choiſir; où comme ces feſtins de voluptueux, où l'on trouue de- quoy contenter tous les ſens. Ainſi, l'on ne ſçait ſur quoy arreſter ſa veüe, lors qu'on vient à conſiderer, ou ſa nature, ou ſon art, ou ſon eſprit; ou ſon élo- quence, ou ſa conduite, ou ſa reſolution; ou le meſ- pris qu'il a fait des richesses, ou ſa foy, ou ſa juſtice, ou ſon humanité, ou ſa prudence, ou le nombre in- nombrable de ſes belles actions; Eubœe, Megare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Helleſpont, Biſance, qui nous font eſcrier avec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Iſmene, ou le jaelot doré, ou les ſoldats en- gendrez des dents du ſerpent, * ou Thebes aux ſept por- tes,*

* Ou, Melie à la quenouille dorée.

tes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les diuers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie. Ainsi; l'on ne sçait que louer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son éloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separément, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en auoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en parallele, avec celle de Periclès, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit vn esguillon dans l'esprit; mais la nostre a cet auantage, qu'elle a souffert l'effort des temps, & le iugement de la posterité; au lieu que celle de Periclès est morte avec luy. Mais ie te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet; Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre vne, ou bien deux ou trois, si tu veux t'estendre dauantage; car elles te fourniront vne assez ample matiere pour vn Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelquefois vne partie de son Heros, comme la teste, les piez ou la cheuelure, les armes mesmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne seignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Iupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-mesme à les louer toutes ensemble. Comme Thersagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence; le croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'es pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Il l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'escoutes plus attentiuement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulemēt que tu n'ayes fait tout le contraire, cōme ces Medecins ignorans qui traittent vn mal pour vn autre. Car tu as donné des regles
pour

pour vn apprentif, & il y a long-temps que ie ſçay toutes ces choſes. Il en eſt, dit-il, comme du grand chemin, qui eſt touſiours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ſes diſciples; qui pour monſtrer ſon adreſſe, fit pluſieurs tours ſur vne meſme ligne, à l'entour de l'Academie, ſans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je ſuis de ſentiment tout contraire, luy diſ-je, car ie fais tout ce que ie puis, pour m'eſloigner du chemin battu, & pour quitter la route des autres; ce qui eſt aſſez difficile, quand on court dans vne meſme carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on auoit commandé de faire un cheual qui ſe veautraſt dans la pouſſiere. Car comme il y trauailloit, celui qui l'auoit commandé eſtant arriué, & ſe mettant en colere de ce qu'il faiſoit un cheual courant, qui éleuoit vne grande pouſſiere ſous ſes piez; il ne fit que renuerſer le tableau, & luy demanda ſi ce n'eſtoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaiſant, luy diſ-je, de croire que ie n'aye eſſayé encore qu'un chemin; tu dois pluſtoſt craindre que ie n'aye tenté toutes les voyes, & que ie ne ſois contraint à la fin de faire comme Protée; qui s'eſtant changé en mille formes, reprit la ſienne, parce qu'il n'y en auoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy, pour t'empêcher de tomber dans mon ſentiment. Nullement, luy diſ-je, j'aime mieux laiſſer tout là, pour t'entendre. Car peut eſtre qu'eſtant deſſait de ce qui te met en peine, tu commenceras à ſonger à moy. Apres nous eſtre donc aſſis ſur les ſieges les plus proches, il me lut ſon Poëme, que ie trouuay fort beau; mais comme il eſtoit au milieu, il ferma tout à coup le liure, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athenes, lors qu'il vaque au iugement
des

des procès, & aux affaires publiques. Car j'ay recourré avec grand soin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Demosthene, que tu seras bien aise d'entendre. Pour recompense, luy dis-je, ie te donneray vne favorable audience pour ouïr le reste de ton Poëme; mais apres cela ie ne te quitteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homere, & que tu as célébré mesme en quelque sorte celle de Demosthene. * Comme il eut acheué de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer; puis il me mena chez luy, où apres auoir esté assez long-temps à chercher parmy ses liures, en fin il m'apporta ces memoires; & si vous voulez, le vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on recite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on en faisoit exprés; & l'on commence desia à ne plus iouer de nouvelles Comedies ou Tragedies, aux festes de Bacchus; mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agreables, lors qu'elles sont bien representées. Voicy donc l'endroit du liure qui concerne Demosthene; & il est conceu en forme de Dialogue. Comme on eut rapporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il auoit enuoyé pour se saisir des bannis, estoit arriué, il le fit entrer aussi tost: car il l'attendoit avec impatience, & luy auoit donné ordre d'amener Demosthene, sans luy faire aucun déplaisir. Le liure vous dira le reste.

A R.

* On, que tu en veux faire de mesme de, &c.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouuoir. Car voilà son vrne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres ?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener vif, quelque promesse que ie luy aye pû faire ; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisance, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athenien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, ie luy donneroie de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hait pour son pais, il m'est en grande veneration ; & vne ville me semble heureuse, qui a vn tel Citoyen. Pour les traistres, après m'en estre seruy, ie tâche de m'en deffaire ; mais ie voudrois auoir auprès de moy vn Ministre aussi incorruptible que celui-là, & i'en ferois plus de cas que de toutes les troupes estrange-res. Car ie prefere les charmes de la persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie suis en peine de ceux qu'on a enuoyez d'Athenes avec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy ! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens ? Pour moy, ie me mocque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuuent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche ? Sans Demosthene i'eusse pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Thessalie ; mais il se trouuoit par tout, pour rompre mes desseins, ou les trauerser. Nous ne l'auons iamais pû surprendre par aucune entreprise, ni secrette ni publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis, Olynthe,

la Phocide , le Pyle , l'Hellepont , la Querfonéfe. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs jeux , à l'entretien des soldats. Il reftabliſſoit la marine , en faifant obſerver les loix abolies par le temps & par negligence. Il faisoit ſouvenir le peuple d'Athenes de Marathon & de Salamine , lors qu'ils ne ſongeoient plus qu'à vivre honteusement aux despens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ni tromper , ni ſurprendre , ni corrompre. Il estoit plus redoutable luy ſeul , que toutes les Flottes & les Armées ; il eſgaloit la prudence de Périclés , la magnanimité de Themistoce , & la probité d'Aristide , & ſervoit autant à ſon païs que tous les trois enſemble. Que s'il euſt eu le commandement des Armées , & l'adminiſtration des Finances , que n'eût-il point fait , puiſque nous avions tant de peine à nous deſſendre de la force ſeule de ſes paroles ? Mais pourquoi ne l'as-tu pas amené vit ?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Eſt-ce qu'il eſt mort en chemin ?

ARCHIAS. Non ; mais en l'Iſle de Calauré.

ANTIPATER. Peut-eſtre , par voſtre negligence , parce que vous n'en avez pas eu ſoin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en noſtre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes là des Enigmes ; Vous l'avez pris vif , & il n'estoit pas en voſtre pouvoir. N'as-tu pû empêcher qu'on ne luy fiſt aucune injure ?

ARCHIAS. Cela n'eſt pas arriué par noſtre faute.

ANTIPATER. Peut-eſtre que vous l'avez tué vous meſmes.

AR-

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayons tasché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeir. Mais qu'en eusses-tu fait, quand nous te l'eussions amené tout vif, sinon de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Demosthene, ni moy, Archias; mais tu crois qu'on trouue des Demosthenes comme des Himerées, des Aristoniques & des Eucrates; qui se sont esleuez pendant les diuisions, & ont passé comme des torrens; gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauuaise. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuser, quoy qu'il fît profession d'amitié avec luy, & de seruir de ministre à vn crime, dont les auteurs se repentirent incontinent: Car Demosthene fut aussi-tôt rapellé, & son retour plus illustre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit seruy contre son amy. Mais Demosthene, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand ie considere sa foy, son integrité, sa iustice; car ie respecte par tout la vertu, mesme dans vn ennemy; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxes, qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens, Bulis & Sperquis, apres auoir admiré leur valeur. Ie reuere donc Demosthene, quoy que ie ne l'aye veu que deux fois dans Athenes, sans le pouuoir entretenir que fort peu; mais i'ay appris d'ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-mesme dans son gouuernement. Car ce n'est pas son éloquence que i'admire, quoy que Pythón comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athenes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'elegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Apres auoir donc assemblé les Grecs à Athenes,

pour accuser devant eux les Atheniens, nous nous repentîmes d'avoir crû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au second rang son éloquence, & i'admire bien davantage sa conduite & sa resolution, d'avoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et ie sçay que Philippe de Macedoine avoit le mesme sentiment que moy; Car comme on luy eut présenté vn iour vne harangue que Demosthene avoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empescher d'en murmurer: Laissons, dit-il, la liberté de parler à Demosthene, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que i'aymasse mieux l'entretenir que pas vn des Officiers de ma maison; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant entre ses bonnes fortunes de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son eloquence estoient tant à craindre. Apres la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis, pour avoir réuni contre luy toutes les forces de la Grece, & luy avoir fermé l'entrée du pais. Car il devoit plustost sa victoire à la Fortune, qui est la maistresse des évenemens, & au defect des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Athenes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene; & que sans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi lors qu'il enuoyoit des Ambassadeurs vers les autres

Ci

Citez de la Grece, si Demosthene y alloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise; Il disoit que tous ses desseins estoient renueriez, & qu'il estoit impossible de triompher de l'éloquence de cet homme. Si j'auois donc entre les mains vn si grand Personnage, ie me garderois bien de le faire mourir, & me seruirois de ses conseils, à l'establissement de nostre Empire. J'ay eu de l'affectiō pour luy, dès l'heure qu'Aristoste l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, tesmoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir, & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. * Cependant, vous auez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'vn Eubule, d'vn Phrynon, & d'vn Philocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a despensé tout son bien pour affranchir son pais. Mais comme vous sçauiez que cela ne peut rien sur son esprit, vous taschez de l'imiter par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pais, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme vne estude, & vn exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posseder, pour auoir son aui sur les affaires presentes, & ouïr la voix de la liberté, parmy les applaudissemens des flatteurs, & vn conseil sincere au lieu des cajolleries de la Cour. Du reste, si Demosthene merite quelque blasme, c'est pour auoir trop aimé vne ville ingrate, & mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas.

C c 3

* La grauité, la temperance, la patience, la promptitude, & la liberté.

pas, veu qu'il eût pû trouver ailleurs des amis plus constants & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy d'autres choses; mais non pas celle là, Antipater; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Le le croy, Archias; mais comment est-il mort?

ARCHIAS. Tu t'en estonneras davantage, quand tu le sçauras; car nous mesmes qui l'avons veu, ne cessons de nous en estonner. Il meditoit sa fin dès long-temps, comme tu le iugeras par la fuite, & se retira dans vn Temple, d'où nous taschâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dittes-vous pour cela?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon, quoy que ie ne fusse pas assuré de l'obtenir: car ie te croyois plus irrité contre luy, mais ie ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment receut-il cette proposition, ne me le cele point? Je voudrois y avoir esté present: car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & voir s'il a pû conserver son ame droite & sans gauchir iusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension: Au contraire, il me dit en raillant, que i'estois vn trop mauvais Acteur,* pour luy persuader de ta part vn mensonge davantageux.

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort, sans accepter tes offres?

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste, tu iugeras qu'il y avoit quelqu'autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas si estrange que les Macedo-

nien

* Archias avoit joué des Comedies.

niens prissent Demosthene, apres auoir pris Olynthe, Amphipolis, & Oroe; & adiousta; car i'auois donné ordre qu'on escriuist tout ce qu'il diroit, & ie ne te le celeray point, puis que tu le desires, sçauoir; Iladiousta, dis-ie; Pour moy, Archias, i'apprehendois de paroistre deuant Antipater, de peur qu'il ne me fist souffrir la mort, ou quelque chose de pire; Mais s'il est vray ce que tu dis, ie dois plus apprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que i'ay acquise, & que toute la Grece ne me considere comme vn traistre & vn deserteur, qui l'a abandonnée pour passer au party de ses ennemis. Si ie dois viure, il faut que ce soit le Pirée qui me conserue, & les vaisseaux que i'ay equippez pour la Republique, & les fortifications que i'ay faites à mes despens, & les frais que i'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion; & Solon, & Dracon, & la Liberté que i'ay deffenduë iusqu'à la mort; & les loix nauales & militaires que j'ay restablies, & les vertus de nos ancestres, & leurs trophées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont souuent couronné, & la Grece dont iusqu'icy i'ay maintenu la puissance. Que si ie dois viure aux despens d'autrui, que ce soit aux despens des captifs que i'ay rachetez, & des peres dont i'ay marié les filles, ou des pauvres dont i'ay acquitté les debtes. Et si toutes ces choses ne peuuent rien, ni l'empire des Isles & de la Mer, que i'ay acquis à mon pais, ni la franchise du Temple de Neptune, ni son Autel que j'embrasse, ie mourray plustost que d'aller en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que ie ne pusse gagner l'affection des Macedoniens, aussi bien que celle de mon ingrate Patrie, si ie voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demades; mais i'ay trop de cœur pour

me repentir de ma vertu, & trop de respect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. * Je ne veux pas qu'on me puisse reprocher d'auoir changé avec la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon pouuoir, qui est vn azyle sans reproche. Je n'iray point faire la cour à vn Tyran, pour deshonorer ma Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il m'est honteux de viure, & dans laquelle il m'est honneste & auantageux de mourir. Il te souuient bien, toy qui as ioué des Tragedies de ce Poëte qui dit d'vne Dame; *Qu'elle eut soin en tombant, que sa cheute fust honneste.* Si vne fille a eu cette consideration, Demosthene preferera-t'il vne vie honteuse à vne mort honorable; & aura t'il oublié si tost les beaux discours de la Philosophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xenocrate? Apres auoir dit ces choses, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miserables leur malheur, & comme j'employois les prieres & les menaces, pour le persuader de sortir; Je le ferois, me dit-il, si i'estois Archias; mais tu pardonneras bien à Demosthene, s'il n'est pas né pour seruir. Alors, le voulant enleuer par force, il souffrit; & iettant les yeux sur la statue de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flottes, les rempars & les armées, qui puissent deffendre nostre liberté: mais j'ay vn azyle, que toute la puissance des Macedoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Atheniens confiasent leur salut. J'ay vescu libre dans l'administration de la Republique, ie mourray de mesme; sans craindre ni Archias, ni Antipater, comme ie n'ay crainct, ni Philippe, ni Alexandre. Ayant ainsi parlé, ne me force point dit-il, ie ne prophaneray point, si ie le puis, ce Temple, & ie te suivray volontairement, apres auoir pris congé de Neptune.

* *Qui s'offrirent à la mort, pour leur pair.* *tune.*

tune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, ie m'imaginay que c'estoit pour prendre congé du Dieu; mais il n'estoit pas encore hors du fueil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater; car tu n'emmeneras pas Demosthene; Non par les Je creus qu'il alloit jurer par les morts de Marathon; mais il rendit l'esprit en cet instant. En suite vne seruante qu'on a mise à la question, nous a appris, qu'il gardoit sur soy du poison il y auoit long temps, pour ce suiet.

ANTIPATER O l'homme heureux & invincible! Qu'il y a de courage & de resolution à cette mort; & qu'il y a de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est allé mener vne autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elyées. Renuoyons son corps à Athenes, dont il sera vn plus grand ornement, que tous ceux qui sont morts à Marathon.

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

*Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Athenes,
des estrangers qui s'y sont introduits, au prei-
dice des veritables Citoyens.*

DIALOGUE

DE IVPITER, DE MOMVS, ET DE MER-
CVRE, en la presence des autres Dieux.

IVPITER. **N**E murmurez plus, Messieurs,
& ne chuchetez plus à l'oreil-
le les vns des autres, comme
Cc 5 vous

vous avez de coustume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour y donner ordre; & ie laisse à chacun le pouuoir de dire son sentiment en toute liberté. Mercure, fais la publication.

MERCURE. Paix! escoutez! Que celui qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMVS. C'est moy, s'il plaist à Iupiter.

IUPITER. Il n'est point besoin d'autre permission.

MOMVS. Je dis donc, Messieurs, que c'est vne honte de voir des hommes, qui non contents d'auoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel iusqu'à leurs valets; & i'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist ma franchise, & sçait que ie ne sçaurois rien taire de ce que i'ay sur le cœur, au hazard de passer pour vn enuieux & vn mesdisant, comme quelques-vns desja m'appellent. Mais puisque Iupiter & le cry public me le permettent, ie commenceray sans crainte; & parleray comme i'ay fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne deüssent les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux distributions celestes, auant que d'auoir esté receus dans la congregation, & d'auoir payé leur bien-venue.

IUPITER. Ne parle point par enygmes; mais dy clairement ton auis, iusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrettement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des desiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMVS. Grand mercy, Iupiter; c'est me grâter, comme on dit, où il me demange. Cette permission

son part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phenicien. Car sans parler de son yurognerie & de ses desbauches, qui sont connues de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez avec luy! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de mesme, suiuy d'une troupe de Basteleurs qui luy ressemblent, tousiours sautans & gambatans d'une façon ridicule, & faisans peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointuës, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la pluspart du temps monté sur un asne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouët, de peur que la pauvre fille n'eust pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes? Passons aux autres.

IUPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape; car ie voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

MOMVS. Je n'en diray rien, puis qu'il te plaist, quoy qu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brulure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-mesme, que ne dirois-je point?

IUPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'estre un étranger & un inconnu.

Mq.

MOMVS. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sepulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ni aux Egiens qui disent que tu es vn enfant supposé; le me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bastards. Tes belles metamorphoses, m'ont quelquefois fait apprehender; tantost qu'on ne t'allast estgorger, ou atteler à la charruë, lors que tu estois taureau; tantost qu'on ne te mist au creuset, lors que tu estois or; tantost qu'on ne te fist rostir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que ie considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet près du sepulchre du maistre. Bacchus le Thebain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Acteon, & Learque sont les plus misérables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Deesses ont failly à ton exemple; Tescmoin Tithon, Endymion, Iason, & Anchise. Mais ie laisse ces choses qui sont trop communes, & en trop grand nombre.

IUPITER. Ne parle point de Ganymede; car ie ne veux pas qu'on le fâche.

MOMVS. Ie m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché iusques sur ton Thrône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Medes, & qui n'entend pas seulement la langue Grecque; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit à luy? Cela nous a tellement mis en mespris, que les Scythes & les Getes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux; comme entr'autres vn Zamolxis qui a esté leur esclau. Mais ce n'est
encore

encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, visage de chien, entortillé d'un linge? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ses Prophetes & ses Oracles? l'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes; & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grands? Et toy, Iupiter, endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier?

IUPITER. Veritablement, cela est un peu scandaleux; mais ces figures sont mystérieuses; & comme tu n'y entens rien, tu n'en deurois point parler.

MOMVS. Il faut de grands mysteres, pour discerner les Dieux d'avec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

IUPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera un autre temps plus propre pour en parler, & acheue ce que tu as à dire.

MOMVS. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fâche davantage, c'est que le dernier est fils d'un scelerat, qui auoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Que dis ie? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille mesler, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouué quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les iours. La fièvre de l'Athlete Polydamas guerit de la fièvre à Olympie, comme celle de Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protefilas dans la Querfonesse. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on
mesprise

414 D E C R E T D E S D I E U X.

mesprise les autres; & il n'y eût iamais tant de par-
lures, ni de sacrileges. Voila vne petite partie de
beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet.
Mais les Dieux bastards & estrangers, ne me font pas
tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peu-
vent estre. Où est cette Vertu tant vantée? & ces
vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui
se destruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre
estre que dans la cervelle des Poëtes & des Philoso-
phes? Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du
simple peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier; par
vne fausse opinion, que quand on nous auroit immo-
lé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'e-
xecuter l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à
chacun, dès le point de sa naissance. Dy-moy, Iupi-
ter, as-tu iamais veû ces Dieux? car pour moy, j'a-
uouë franchement que ie ne les connois point, quoy
que i'en aye souuent oïi parler. Mais pour mettre fin
à ce discours, qui n'est desia que trop long; ie te liray;
si tu veux, le Decret que j'ay fait sur ce sujet.

IUPITER. Je le veux; car tu as représenté plu-
sieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de re-
formation; pour empêcher que le desordre n'aille
plus auant.

DECRET DES

D I E U X.

A la bonne - heure.

MOMVS. **L**Es Dieux assemblez légitimement
le septiesme du courant, sous le
regne de Iupiter, qui presidoit, assi-
sté d'Apollon & de Neptune, où Momus seruoit de
Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé cét Arrest
la

D E C R E T D E S D I E U X. 415

la nuit. Sur ce qu'il nous a esté representé que plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cét honneur; & que non contents de iouir des priuileges celestes, & de se foulder de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venue, ils sont si insolens que de s'arroger les premiers honneurs parmy les hommes; & de se mettre à table deuant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de conuoquer les Estats vers le Solstice d'hyuer, pour remedier à ce desordre, & d'eslire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Iupiter, & Iupiter pour le septiesme, deuant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuues, & qui ne pourront exercer leur commission, qu'ils n'ayent presté le serment en la forme & maniere accoustumée, & iuré par le Styx, de s'acquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ni à la faueur. Ceux qui n'auront point de preuues suffisantes, seront renuoyez en leur pais, leurs Autels profanez, & leurs statues renuersées; & s'ils s'ingerent à l'auenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouuez sur le chemin, ils seront precipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ces preuues, il sera condamné par deffaut. Il est ordonné aussi, que chacun à l'auenir se meslera de son mestier, sans entreprendre sur celuy d'autrui; & que par conséquent, Minerue ne s'ingerera plus de guerir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Prophete, Medecin, ou Violon, sans faire tant de mestiers, à quoy il ne scauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouueaux
noms,

noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

IUPITER. Le Decret est iuste; Quiconque est de cet aui, leue la main. Mais non, à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à ce droit, i'ordonne par prouision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de reuenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa tribu, avec les titres & autres preuues de sa diuinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand mesme il seroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQUE.

DIALOGUE

DE LYCINVS, ET D'VN PHILOSOPHE
CYNIQUE.

*C'est vne defense des Cyniques, & de leur façon
de viure.*

LYCINVS. **P**OURQUOY portes tu de si longs cheueux, & vne si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vestu, & sans souliers, couchant par terre, & menant vne vie sauuage, & plustost d'une beste que d'un homme? Pourquoi és-tu vagabond, sans t'arrester en pas vn lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant iamais ce qu'il te demande? bien loin de le flatter & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que ie n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que ie n'aime que ce qui ne couste guere, & qui ne donne pas
grande

grande peine à acquérir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit vn vice ?

LYCINVS. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu , vne vertu ?

LYCINVS. Tout de mesme.

LE CYNIQUE. Pourquoy donc me voyant viure de la sorte que tu approuues, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plustost que moy ?

LYCINVS. Parce qu'il y a bien de la difference entre se passer de peu , & mener la vie que tu menes, qui est tout à fait miserable, & ne differe en rien de celle des gueux, qui sont tousiours en peine de chercher à viure.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque nous en sommes venus si auant, que nous espluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINVS. Comme tu voudras ?

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'auoir ce qui luy est necessaire, ou s'il luy faut quelque chose dauantage ?

LYCINVS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien ; car i'ay tout ce qu'il me faut, & par consequent ie ne suis pas pauvre ; car la paureté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINVS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras, en considerant par le menu, pourquoy l'on a besoin de chaque chose ; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir, & ainsi du reste. Or tu vois que ie ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point auoir.

LYCINVS. I'en sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas ſçavoir. A quoy ſervent les pieds?

LYCINVS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-ie pas auffi bien que toy?

LYCINVS. Il le ſemble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouues-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps conſiſte dans ſa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ſes fonctions.

LYCINVS. Je le trouve meſme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu voy donc que mes pieds ni mon corps, n'ont pas beſoin de couuerture, puis-que pour n'en point auoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a beſoin de quelque choſe, on ſouffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas auffi plus mal, pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINVS. Il le paroît.

LE CYNIQUE. Or ſi la nourriture que je prens eſtoit mauuiſe, ie ne me porterois pas ſi bien; car la mauuiſe nourriture ruine la ſanté.

LYCINVS. Il eſt vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela eſt, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de viure, & la trouues-tu ſi miſerable? veû qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en ſanté & en vigueur.

LYCINVS. Parce qu'elle eſt contraire à la Nature, que tu prens pour regle; Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non ſeulement pour en iouiſſir; mais ſ'il faut ainſi dire, pour s'en réjouir; & tu te priues volontairement d'une grâde partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus mollement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal veſtu, & ſi tu es ſage en

sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te servir de couffin; les raisins aux vignes, pour te produire vn breuvage delicieux, & les autres choses de mesme, qui seruent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont vn present du Ciel. En vn mot, elle a couuert nostre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné dequoy bastir pour nous mettre à couuert des injures de l'air & des saisons; & nous a fait cent presens, qui ne sont pas seulement pour la necessité, mais pour la volupté; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre priué de tous ces biens; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais, dy moy, si vn grand Prince faisoit vn magnifique festin, où il y eust des viandes aprestées pour toutes sortes de personnes, grands & petits, riches & pauvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas vn homme qui voudroit manger de tout? & ne trouuerois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans estendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCINVS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veux-tu maintenant que nous fassions l'application de cet exemple, ou s'il est assez visible. Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autrui avec la leur; puis que sans vous contenter de ce qui vous est necessaire, vous allez chercher iusques dans les pais estrangers, la matiere du luxe & de la desbauche, & fouillez les terres & les mers, pour ioindre le superflu au necessaire. Cependant, ces choses vous coustent plus qu'elles ne valent; & pour ne vous pouuoir passer de peu, vous

vous donnez bien de la peine inutilement. Confidez, ie vous prie, combien toutes ces superfluités vous tourmentent ? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens ? Pour cela, le fils dresse des embusches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches estoques pesent davantage, & n'eschauffent pas tant ; & ces Palais si somptueux & si dorez, ne deffendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais sont plus froids en Hiver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraichement, mais plus dangereusement, dans ces vases precieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre ; au contraire, la pluspart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragouts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres desbauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature ? Mais on se plaist à faire servir toutes les choses à vn autre vsage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aller à pié, & de se servir de ses iambes, il faut aller à cheual ou en chaize, & se faire porter sur les espaules des hommes, qu'on fait servir comme de bestes de voiture. Apres, on s'estime heureux, par cette extrauagance ; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu ; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ni les membres si vigoureux. Que diray-ie du luxe, qui se sert de la chair d'vn poisson, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'auoit fait pour cela ? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot, vne tasse. Mais ie n'aurois iamais fait, si ie voulois conter toutes les choses où le luxe s'estend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre.

Et puis

Et puis tu me condamnes, de ce que ie fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit deuant luy, sans estendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de viure en beste, qui est vn reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy? Mais considere que c'est vne imperfection, de ne se pouuoir passer de peu: Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En vn mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe tousiours de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il alloit, fust miserable, pour ne rien posseder, & pour aller comme moy à demy nud? Thesée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy des Atheniens, & fils, à ce qu'on dit, de Neptune? Cependant, il marchoit pieds nuds, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lyon genereux, qu'on le despoüillast des marques de sa valeur *. Car c'est vn present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en vsoient ainsi; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouue donc pas estrange, si ie veux imiter ces Heros, plustost que de petits effeminez, qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, i'aimerois mieux auoir les pieds de corne comme Chiron, coucher par terre comme les lyons, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serue de liét, & le Ciel de couuer-

D d 3

ture;

* C'est que le long poil sert d'ornement au lyon.

ture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de viures, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cause de tous les maux. En vn mot, que ie souffre plustost la disette, que d'aimer la superfluité! Voila mon humeur, qui est bien esloignée de celle du peuple. Ne t'estonne donc point, si estant si dissemblables, nous viuons diuersement. Les Acteurs prennent diuers habits, selon les diuers personnages qu'ils representent; Et tu ne veux pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le fasse reconnoistre? Que s'il en veut vne pour les vestemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la mollesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traittent delicatement, se vestent lasciuement, marchent aussi negligemment, ou plustost ne marchent point; mais sont tousiours chargez sur quelque charioit, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, ie me sers de mes iambes, à ce à quoy la Nature les a destinées; & i'ay cette obligation à ma pauvreté, que ie supporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vostre felicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regrettez le passé, apprehendez l'auoir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez auoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégoustez comme des malades; car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'estonne le plus, c'est qu'estant si miserables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vostre misère. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent

où

où il leur plaist, comme celuy qui estoit monté sur vn cheual fort en bouche; & qui disoit à ceux qui luy demandoient où il alloit? où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par vn seul; vous estes emportez par plusieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colere, la vangeance, l'ambition, l'auarice, la volupté, qui vous precipitent dans des abismes, sans que vous vous en apperceuiez qu'apres vostre cheute. Mon manteau deschiré, dont tu te moques, & ma chevelure negligée, me conseruent la paix, la seureté, & la liberté. Ce sont eux qui me sauuent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma paureté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce sont ceux-là dont j'aime la conuersation. Car je ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & ie m'esprise leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui desdaigne mon habillement, sçache que c'est celuy des Dieux, & qu'on ne le adoreroit pas, si on les voyoit vestus & parez en Courtisans.

Il y a icy l'Original d'un Traité DV FAISEVR DE SOLECISMES, qui contient diuerses fautes contre la langue Greque, que Lucien reprend en ce mauuais Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun vsage en nostre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit, & ne seroit pas entendu, comme le reconnoistront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere, que merite qu'on l'ajuste à nostre air, & qu'on le rende par equiualent.

*PHILOPATRIS,

O V

LE CATECHVMENE.

DIALOGVE

DE CRITIAS ET DE TRIEPHON.

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrestiens, & quelques-vnes contre le Christianisme; mais il ne faut pas s'estonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. **Q**V'as-tu, Critias, que tu es ainsi changé, & que tu vas baissant la veuë, & reluant profondément; tout morne & pensif, comme vn homme qui couue vn mauuais dessein; Hecate t'est-elle apparue, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Vniuers seroit menacé d'vn secôd deluge. Respond-moy, c'est à toy que ie parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou en colere? Et attens-tu que ie te tire par l'oreille, & que ie te refueille de ton assoupissement?

CRITIAS. Ie refue à vn discours qui m'estonne; & ie bouche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de semblable, de peur d'être pétrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui se precipita, après auoir leu le Traité

de

* *L'Amoureux de sa Patrie.*

de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIEPHON. Il faut que tu ayes eu d'estranges visions, pour estre ainsi esperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extrauagances des Poëtes, & de toutes les resueries des Philosophes.

CRITIAS. Tout beau., Triéphon, ne me presse pas dauantage, i'auray esgard à tes remontrances.

TRIEPHON. Tu repasses, sans doute dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystere; car tu as la couleur toute changée, & les regards de trauers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren vn peu tes esprits, & conte moy ton auanture, pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'esprit ne t'enleue d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car ie suis tout plein des resueries & des impostures, que ie viens d'entendre.

TRIEPHON. Ie veux bien me retirer; mais tasche cependant à te descharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaïses, qui me font mal au cœur! Arriere toutes ces impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

TRIEPHON. Courage, te voila vn peu déchargé, il est fort y vne grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurcy: Quelles tenebres tu auois là dedans? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouir tant de choses à la fois, & ie ne sçay si tu n'en auois point iusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus estranges: Des enfans sortis de la cuisse ou de la

teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En vn mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçauoir mon auenture, allons prendre le frais sous ses arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Allons, mais ie crains que ce que tu'as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul recit ie ne deuienne quelque marbre, ou quelque statuë.

CRITIAS. Cela net'arriuera pas, ie te le iure par Iupiter.

TRIEPHON. Tu m'estonnes, de t'ouïr iurer par vn Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est auantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diuerfes metamorphoses, & la honte que celuy est d'engendrer tantost par la teste, tantost par la cuisse; pour ne point parler de ses amours avec Ganymede, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze iours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que ie te iure par Apollon, qui est tout ensemble, & Prophete & Medecin.

TRIEPHON. Qui! cét imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Crésus & ceux de Salamine, avec vne infinité d'autres.

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaist, & qui mene plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempeste & se demene.

TRIE-

TRIEPHON. C'est vn infame, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultere avec Venus, & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure ?

TRIEPHON. Laissons-là ce marquereau, qui n'est pas plus sage que son Maître.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation ; & prendre à tés-moin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son escu la teste de la Gorgone, & qui a defait les Geans. Tun'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoi non, si tu me veux répondre ?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la teste de Meduse ?

CRITIAS. A espouuanter ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plaist.

TRIEPHON. Que n'inuoques tu donc la Gorgone plustost qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut nous deffendre de loin, comme les Dieux ; & il la faudroit porter sur soy.

TRIEPHON. Qui estoit cette Gorgone ? car ie ne suis pas sçauant comme toy dans ces mysteres ?

CRITIAS. C'estoit vne belle fille, à qui le braue Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la teste, apres l'auoir enchantée par des sortileges ; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en seruir de bouclier.

TRIEPHON. Mais que faisoit-elle ? le mestier de Courtisane, en public ou en particulier ?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Athéniens ; car elle demeura vierge jusqu'à la mort.

TRIEPHON. Si la teste d'une vierge auoit tant de force,

force, ie t'en eusse raporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sepulcre de Iupiter, où l'on montre les vallées tousiours verdoyans, qui luy ont seruy de retraite; & les Poëtes m'eussent preferé à Persée, qui n'en auoit qu'une; car i'en pouuois rapporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ni les mysteres dont il se faut seruir, pour cela?

TRIEPHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouuoit faire reuiure aussi; mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en croy, nous laisserons-là & Minerue & la Gorgone.

CRITIAS. Et Iunon, qui est femme & sœur de Iupiter, qu'en dis-tu?

TRIEPHON. Passons aussi cette incestueuse, tousiours presse à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te iure?

TRIEPHON. Par le Pere celeste, Eternel, & Tout-Puissant; Par le Fils, issu du Pere; Par le S. Esprit, procedant du Pere; Vn de trois, & de trois vn. C'est là le vray Dieu, & le Souuerain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La diuinité est donc vn nombre, & vn secret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Gerasenien: & ie n'entens point tes trois d'un, & ton vn de trois. Est-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de 8. & de 30?

TRIEPHON. Il ne faut pas diuulguer ces mysteres, mais ie t'apprendray, si tu veux, ce que c'est que cet Vniuers: Comment, & par qui il a esté formé, ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chauue au grand nez, qui a esté rauy au troisiésme Ciel, où il a appris des choses merueilles. Car i'estois auparavant comme toy: mais il m'a renouellé par le Baptême, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin

chemin des Bien-heureux. Et si tu me veux croire, ie te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, diuin Triéphon: car ie suis saisi d'une sainte horreur, & s'approche de ces mysteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu iamais leu la Comedie d'Aristophane, intitulée *les Oiseaux*, qui porte, Qu'au commencement estoit la Nuit, le Cahos, & le noir Erébe, avec l'ample Tartare; sans qu'il y eust ni Terre, ni Ciel, ni Air.

CRITIAS. Ie sçay cela, & qu'arriua-t-il en suite?

TRIEPHON. Les lumieres furent dissipées par vne lumiere inuisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cahos dissous d'une seule parole, qui fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce Begue, * estendit le Firmament, forma les Estoiles fixes, & donna le cours aux Planettes que tu adores comme des Dieux; Qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant. C'est cet Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les injustes, & escrit en vn liure toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun selon ses œuvres, au iour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais escrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres sont inuiolables, & que toute la puissance de Iupiter n'en pût exempter Sarpedon, dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il tesmoigne en vn autre endroit, que tous les changemens qui arriuent dans la vie, sont predestinez; & que tout ce que nous auons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribue à la force du Destin, les erreurs d'Ulysse, & la raison pourquoy Eole qui l'auoit

l'auoit si bien receu, ne le ramena pas en son païs. C'est pourquoy tu dois reuerer les Parques, quand tu aurois esté rauy dans le Ciel avec ton Maistre, & instruit dans ses mysteres.

TRIEPHON. Mais comment ce Poëte dit-il en vn autre endroit, que le Destin est douteux, & qu'Achille demeurant à Troye, mourroit glorieusement; ou qu'il viuroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie; Qu'Euquenor sçauoit ses Destins auant que partir, & qu'il auoit appris de son pere, qu'il mourroit de maladie en son païs, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs. J'ajousteray à cela, si tu veux ce que Iupiter dit à Egyste, qu'il luy estoit ordonné de viure long temps, s'il pouuoit échapper les embusches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il alloit commettre adultere. L'en dirois bien autant que luy; Si tu tuës ton prochain, tu mourras; si non, l'onte laissera en vie. Ne voy tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire escrire dans le Ciel, au liure des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répon-moy, Ce qui se passe en Scythie, est-il escrit aussi dans le Ciel?

TRIEPHON. Oui, puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des escriuains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIEPHON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Diuinité; mais comme Catechumène, souffre que ie t'instruise, si tu veux viure eternellement. Si Dieu a estendu le Ciel comme vne peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré

tiré l'homme du neant , pourquoy trouues tu estrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait ? Si tu auois establi quelque petite Republique , tu voudrois bien sçauoir tout ce qui s'y passe. A plus fort raison , celuy qui a créé l'homme , doit sçauoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux , ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Ie le croy : mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriua à Niobe ; car de statuë , ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy ie te iure par ce Dieu , que ie ne te feray aucun mal.

TRIEPHON. Si tu m'aimes , ta parole ne sera point contraire à ta pensée : Mais dy-moy , enfin , ce que tu as ouï d'admirable , afin que ie l'admire à mon tour ; & que ie sois changé en vn autre homme , non pas pour perdre la parole comme Niobe , mais plustost pour l'aller publier par tout , comme Philoméle.

CRITIAS. Cela n'arriuera pas , ie te le iure par le Fils issu du Pere.

TRIEPHON. Parle , après en auoir receu la puissance de l'Esprit , ie t'entendray paisiblement.

CRITIAS. I'estois allé dans la grand' rue * acheter quelque chose dont i'auois besoin , lors que ie vis vne troupe de gens assemblez , qui chuchetoient à l'oreille les vns des autres : & ie iettay les yeux par tout , pour voir si ie n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit , lors que i'aperceus le Politique Craton , qui auoit esté mon camarade en ieunesse , & avec qui i'ay souuent fait la debauché.

TRIEPHON. Ie sçay qui tu veux dire , c'est le

Com-

* On, grand chemin.

Commissaire des Tailles ; & que dit-il ?

CRITIAS. Je m'approchay de luy, après auoir fendu la presse ; & l'ayant salué, j'entr'ouïs vn petit vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença à dire d'une voix gresle, & parlant du nez, * après auoir bien touffé & craché, pour tirer vn flegme jaune du creux de son estomach : Celuy dont ie viens de parler, dit-il, payera les restes des tributs, acquittera toutes les debtes tant publiques que particulieres, & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses, avec applaudissement du peuple, amoureux de la nouveauté. Vn autre, nommé Chleuocarme, sans chapeau ni souliers, & couuert d'un meschant manteau, parloit entre ses dents ; & ce fut vn homme mal vestu qui venoit des montagnes, & qui auoit la teste rase qui m'en fit apperceuoir. * Ce Chleuocarme, dis-je, applaudissant au discours de Caricène, dit que le nom de ce Libérateur estoit escrit dans le Theatre en lettres hieroglyphiques, & qu'il couuriroit d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre & d'Artemidore, ne vous pronostiquent rien de bon : car il faut prendre tout le contraire, & croire que les debtes de l'un multiplieront, & que l'autre, n'aura pas vn sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables refueries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance : mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deuiné, luy dis-je, & suivant la regle de ces grands Interpretes des songes ; Tais-toy, medit-il, Critias ; car si tu veux m'escouter, ie t'apprendray de grands mysteres, & des predictions

* Ou, reniflant.

* Ou, comme me monstra, &c.

dictions qui ne sont pas fabuleuses, mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Mefori. Comme i'eus ouï cela, & reconnu que ces gens auoient la ceruelle mal faite, je rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy mesme Craton. Mais l'un d'entr'eux qui auoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que ie fusse des leurs, & me persuada à la mal heure, à l'instigation de cette ancienne Diuinité, de me trouuer à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçauoit tous leurs mysteres. Nous auions desia passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'après auoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouuâmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yuoire; aussi n'y vîmes nous pas Helene: mais dans un meschant galeatas, où contemplant tout, comme ce jeune estranger dans Homere, i'apperceus des gens passés & defaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plustost ietté leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tout ioyeux, pour sçauoir quelque mauuaise nouuelle: car ils se plaisent à cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Après auoir donc quelque temps chucheté ensemble, ils me demanderent qui i'estois, parce que ie leur paroissais Chretien. * Il y en a peu qui le soient, à ce que ie voy, leur dis je; & là dessus ie leur dis mon nom & mon païs; qui estoit le mesme que le leur. Alors, ils me demanderent des nouuelles du monde; comme s'ils n'en eussent pas esté; & ie leur respondis que tout alloit bien, & que l'aduenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçant le sourcil, ils me dirent que non, & qu'il se couuoit quelque mal, qui estoit tout prest

E s

à es,

à esclorre. Je feignis de m'accorder à leurs sentimens, & leur dis: Pour vous, Messieurs, qui estes desia dans le Ciel, vous découurez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy bas, que nous en faisons nous autres pauvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce pais-là? N'arriuera-t-il point bientôt quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune? Mais regarde-t-il Iupiter de trauers? & Saturne le Soleil en diamètre? Ne se fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermaphrodites, qui sont ceux que vous aymez, & qui enuoyera de la gresse & des orages, qui apporteront la peste ou la famine? Ce grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre, ne creuera-t-il point sur nos testes? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à debiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires alloient changer de face, Rome se troubler de diuisions, & nos Armées estre defaites. Alors, ne me pouuant plus contenir, non plus que de l'eau qui bout, ie m'escrie, O pauvres mal-heureux! ne vous esleuez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage; & que les maux que vous annoncez à vostre Patrie, ne retombent sur vos testes! Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'estes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Prophetes vous l'ont dit, vous estes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIEPHON. Et que te respondirent ces Messieurs à teste rase, & l'esprit de mesme?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs eschapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, après auoir ieusné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIE-

TRIEPHON. Et que leur respondis-tu ? car cela le meritoit bien.

CRITAS. Ce qu'on a coustume de leur dire ; Que tout ce qu'ils alleguerent, ne sont que des songes. Alors, avec vn faux soufrire, s'estant vn peu auancez hors de leur banc : Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne decouurirez iamais la verité ; mais embabouinez de vos refueries, vous debitez des choses qui ne sont point, & qui ne furent iamais. Cependant, vous avez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais ; mais vous n'auancez rien par là. Quittez de bonne heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extrauagantes, aussi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors ; ils commencerent tous ensemble à me reprendre ; car ils disent qu'ils sont animez d'un mesme esprit ; & si tu veux, ie t'ajousteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme vne statue, iusqu'à ce que tes discours m'ont ressusité.

TRIEPHON. Ne me debite pas dauantage de ces sottises ; car il me semble que i'enfle comme ceux qui ont aualé du poison, ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse ; & si ie ne prens quelque breuage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souuenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le Pere, avec le Cantique ordinaire * à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout eschauffé, qui marche à grand pas, comme s'il auoit bien hâte ; l'appellerons-nous ?

CRITAS. Pourquoi non ?

E c 2

TRIE-

* On, celebre;

TRIEPHON. Passes-tu ainsi deuant tes amis, sans les saluër, & leur dire quelque bonne nouuelle, si tu en as.

CLEOLAVS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIEPHON. Qu'as-tu, que tu es ainsi hors d'haleine? Ya-t-il quelque chose de nouveau?

CLEOLAVS. L'orgueil des Perses est abatu, & Susse assujettie à nostre Empire. * Toute l'Arabie suiura ce triomphe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les iours leurs auantages. Je me resiouïs de ces nouuelles; car i'estois en peine de ce que ie laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, & tu sçais que ie ne suis pas riche; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nostre Empereur: car rien ne nous manquera sous vn regne si heureux, & nul ennemy ne viendra troubler nostre repos.

TRIEPHON. Et moy, ie laisseray aux miens en partage, la cheute de Babylone, avec la captiuité des Perses, & la conqueste de l'Egypte. Les courses des Scythes seront reprimées, &, s'il plaist à Dieu, finies pour iamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Athéniens, que nous auons descouuert; & esleuant les mains au Ciel, rendons-luy grace d'auoir esté rendus dignes d'estre assujettis à vne telle puissance. Laissons refuer les autres tout leur saoul. C'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Prouerbe Grec.

CARI-

* Il semble que ce soit sous Traian.

CARIDÈME,

O V

LA LOVANGE DE LA BEAUTE'.

Le titre sert d' Argument. Du reste, cette piece est des moindres de Lucien, si tant est qu'elle soit de luy.

HERMIPE. **C**OMME i'estois allé hier au faux-bourg pour prendre l'air, & trauailler à quelque chose que i'auois dans l'esprit, ie rencontray Proxène, & luy demanday, selon la coustume, d'où il venoit, & où il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour se diuertir, par la beauté de la campagne, au sortir de chez Androclés, qui les auoit traittez magnifiquement au sacrifice d'action de grace qu'il auoit fait à Mercure, pour auoir remporté le prix de l'éloquence, à la feste de Iupiter. Il dit qu'entr'autres choses, on y auoit fait la loüange de la Beauté; mais qu'il n'auoit pas la memoire assez bonne, pour se souuenir de tout ce qu'on auoit dit, & que ie pourrois l'apprendre de toy.

CARIDÈME. Il est vray que i'y estois, & que ie celebray comme les autres ses loüanges; mais i'auois bien de la peine aussi à te les rapporter, à cause qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands festins; outre que la desbauche ne contribuë pas fort à la memoire. Je ne laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me souuiendra.

HERMIPE. Dy-moy auparauant qui en estoit, & comme Androclés remporta le prix, afin que ie t'aye l'obligation toute entière?

CARIDEME. Les conuiez estoient les parens & ses amis; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté, furent Philon, Aristipe, & moy. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il auoit faite, à ce qu'il dit, par vn auertissement qu'il eut en songe; & son Competiteur Diotime de Megare, récita celle de Castor & de Pollux, qu'il auoit faite aussi pour leur rendre grace d'un peril qu'il auoit eschapé sur mer, où ils se montrèrent sur la hune, au plus fort de la tempeste.

HERMIPE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDEME. Tu retardes toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cleonyme qui estoit présent, & qui paroist auoir de l'esprit; car il escoutoit attentiuement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclés & moy, plusieurs ne pouuoient s'empescher en le regardant, de dire quelque chose à sa louange; de sorte que nous eumes honte, nous qui faisons profession d'éloquence, de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honneste de louer ce jeune-homme en sa presence, nous prîmes sujet de parler de la Beauté en général; non pas par discours interrompus, comme on auoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en souuient bien, commença ainsi; Puisque tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret rapport à la Beauté; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, si nous ne le trouuions beau, il seroit iniuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ses louanges, ie diray que c'est vn
bien

bien que peu de gens possèdent ; mais que chacun veut posséder , & qui n'a pas seulement fait des Deesses de personnes mortelles , mais qui a mis les hommes mesmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux , pour sa beauté ; & pour le mesme sujet Ganymede rauy par Iupiter , qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel , mais descend luy-mesme en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour Leda , & en Taureau pour Europe ? mais sans parler de ses autres metamorphoses , il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule , qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus estrange en cela , & de plus avantageux pour la Beauté , c'est que luy qu'on dépeint si severe , qu'il fait trembler tous les Dieux & Iunon mesme , se rend si doux & si traittable en faueur de ce qui est beau , qu'il se despoille non seulement de sa foudre & de ses éclairs , mais de sa qualité mesme , de peur de l'espouvanter , & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agreable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plustost vne secrette accusation de Iupiter , qu'une loüange de la Beauté , ie feray voir la mesme chose des autres Dieux. Neptune fut espris de celle de Pélops , Apollon de celle d'Hyacinthe , Mercure de celle de Cadmus. Les Deesses mesmes font gloire de posséder vn si grand thresor , & ne se contestent pas l'une à l'autre le reste de leurs avantages ; mais pour la Beauté , chacune en veut remporter le prix ; & la Discorde ne trouua point de plus beau secret pour les mettre mal ensemble , que de leur faire naistre vn different sur ce suiet. Iupiter aussi pour le décider , ne les renuoya point au plus riche ni au plus vaillant , au plus grand , ni au plus sage ; mais au plus beau , comme donnant l'avantage à la Beauté , par

dessus tout. Et véritablement, Minerve & Junon contestant cette aimable qualité à Venus, à qui elle semble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'estat, que des grandeurs & des sciences, dont elles sont les Déesse, sans parler de la force & de la valeur. C'est pour cela qu'Homere ne les loué pas tant par leurs autres avantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc est vne chose si diuine & si estimable, c'est à nous en imitant les Dieux, de la reuerer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouta, qu'il en eust dit dauantage, si l'entretien des festins souffroit de plus longs discours. En suite, Aristipe prit la parole, après s'estre excusé quelque temps, pour faire parler les autres auant luy. Plusieurs, dit-il, afin de faire paroistre leur esprit, au lieu de louer les choses vtils & excellentes, prennent des sujets fantastiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray quelque chose à la loüange de la Beauté, qui est estimée de tous ceux qui ne sont pas auengles. Du reste, c'est vne chose si seconde, que ie ne crains pas qu'on me reprenne, si i'entreprends d'en parler après Philon; car on ne scauroit s'espuiser en vn sujet si abundant. Quand ie considere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle suffit pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ses loüanges. Je n'entreprendray donc point de descrire tous ses avantages, mais i'en choisiray seulement vn ou deux; encore crains-je de ne m'en pouoir acquitter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, apres ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en si grande estime, que Thésée, qui est vn des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouoir estre heureux avec toute sa vertu, s'il
ne pos-

ne possédoit Helene, & l'enleva avant qu'elle fût en âge d'estre mariée, sans avoir égard ni à la puissance de son pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'auoit seruy dans ce dessein, qu'il ne creut pas pouuoir s'acquitter de l'obligation qu'il luy auoit, s'il * ne l'aidoit à enleuer Proserpine iusques dans les Enfers; sans craindre de s'embarquer dans vne entreprise si hazardeuse. Cette mesme Helene estant retournée depuis chez son pere, en l'absence de Thésée, tous les Princes Grecs en deuinrent amoureux; & de peur que cét amour ne fût fatal à leur país, ils iurerent tous ensemble de seruir celuy qui seroit preferé; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puissance de son mary. Pâris mesme la prefera à toutes les grandeurs & à tous les auantages que Pallas & Iunon luy promettoient; & les Troyens voyant fondre sur leurs bras toute la Grece, & pouuant se déliurer de cette guerre en rendant Helene, la voulurent conseruer au peril mesme de leur vie, comme ne la pouuant hazarder pour vne cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas destourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils preussent leur perte, & se partagerent eux-mesmes pour vne si noble querelle, qui est vne grande preuve de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrester pas plus long-temps sur cette histoire, comme s'il n'y en auoit point d'autre; Hippodamie estant en âge d'estre marié, son pere Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece; & desirant se conseruer cet thesor, il s'aui-sa d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il auoit le chariot le plus leger, & les plus vistes chevaux de tout le país, faisant donc semblant de cher-

cher à sa fille vn mary qui fut digne d'elle, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus souffriroient la mort. Il vouloit mesme que la belle montast sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrestât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua iusques à treize de ces miserables. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorziesme, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merueille. Qu'on ne trouue donc point estrange, si nous celebrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Apres auoir dit cela, il se teut.

HERMIFE. Qu'ajousta à ces loüanges Caridème?

CARIDEME. Dispense-moy, ie te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as ouï, puis qu'il est vray que ie ne me souuiens pas si bien de ce que i'ay dit, que ce qu'ont dit les autres.

HERMIFE. Ne pense-pas t'en excuser, si tu ne veux perdre toute l'obligation que ie t'ay; Car sans cela, le reste ne passera pour rien.

CARIDEME. Puisque tu le veux, il faut tacher de s'en acquiter, quoy qu'il m'eust esté plus auantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauuaises choses. Je commençay donc de la sorte. Si ie parlois le premier, i'aurois besoin d'vn long discours, pour vous preparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajouster à ce qui a esté dit; mais c'est vn champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques.

En ef-

En effet ; il se presente tant de choses à moy , que ie ne sçay que choisir ; & c'est comme vn parterre de fleurs , dont la derniere qu'on regarde , paroist tousiours la plus belle. Premièrement , cecy ne fait pas peu à sa louange , de voir que nous portons enuie aux autres perfections ; mais que nous sommes espris de la Beauté , si tost qu'elle se decouure , & faisons gloire de seruir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je ? nous sommes plus aises de luy obeir , que de commander aux autres. Dans les autres choses , l'esprit se contente d'une perfection mediocre , sans desirer par exemple d'estre le plus vaillant ou le plus iuste ; Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles connoistroient de beau ; elles ne seroient pas encore contentes , si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur peût disputer cét honneur. Ajoutez à cela , que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions , ainsi qu'a dit Philon ; & que les plus excellens artifans ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouvrages ; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans vn certain espace , sans que tout le monde y pretende. Et pour monstrier qu'on ne trouue rien de meilleur que la Beauté , c'est qu'on se sert de ce mot , pour exprimer la perfection des autres choses , & de son contraire pour en marquer le defect. On a en horreur ceux qui seruent & qui cajolent les Tyrans ; mais personne ne trouue mauuais qu'on serue ni qu'on adore ce qui est beau , & la beauté regne par le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc vne chose si precieuse & si diuine , également estimée des Dieux & des hommes , nous ne serions pas excusables si nous n'employions tous nostre esprit à publier ses loilanges. Voilà à peu près ce que ie dis sur ce sujet , laissant à part plusieurs cho-

choses, pour ne point ennuyer la compagnie, à cause du long-temps qu'il y auoit que cét entretien duroit defia.

HERMIPPE. Elle a esté trop heureuse d'oïr de si belles choses; & moy, ie te suis trop obligé de m'en auoir voulu faire part.

NERON,

OV

* L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

DIALOGUE

DE MENECRATE ET DE MYSONIVS,
en presence de quelques-autres.

*C'est vne espee de Declamation contre ce Prince;
& ce Dialogue semble auoir esté fait de son temps;
& par consequent, n'estre pas de Lucien.*

MENECRATE. CE dessein te semble-t-il auoir
quelque chose de l'air de la
Grece, que ce Prince affecte
tant?

MYSONIVS. Il eût espargné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulièrement aux Pilotes, qui sont long-temps à tourner le Peloponese; & eût seruy à la deffense & à l'vtilité de la Grece, qui eust pû s'entrecommuniquer

* *Détroit de terre entre deux mers;*

quer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre, puisque tu t'y es trouué.

MYSOONIS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron auoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy, le porterent en Grece, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit auoir plus de part qu'Apollon mesme; & ie ne sçay s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eût osé chanter ni iouër de la lyre après luy. Ce dessein donc n'estoit pas premedité de longue main; mais comme il se trouua sus les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y auoit d'une mer à l'autre, qui est d'enuiron trois quarts de lieues, il luy prit enuie de se signaler par cet Ourage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Négrepont de la Béocie. Darius fit vn pont sur le Bosphore, & Xerxes voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il estoit bien aise d'oüir celebrer ses loüanges; Car les Tyrans ne sont iamais si cruëls ni si aucugles, qu'ils ne desirent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Apres auoir donc chanté sur le theatre de Corinthe, les loüanges de Neptune & d'Amphitrite, avec vn autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit vn hoyau d'or qu'on luy presenta; & marchant avec chansons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on deuoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recommandé l'ouurage à ceux qui en auoient l'intendance, * il retourna dans la ville, croyant auoir surpassé tous les trauaux d'Hercule par cette action. Il

tra-

* On, aux principaux Magistrats,

travailloit à ce qu'il y auoit de plus facile, qui estoit de tirer vn canal dans la plaine; & les malfaiçteurs* qu'on auoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut trauillé douze iours, il vint vn bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, il n'estoient capables d'esbranler la resolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût reçu la nouuelle de la reuolte de Vindex, & que tout bransloit dans Rome.

MENEGRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent? car les autres assurent le contraire.

MYSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle n'est ni fort excellente ni fort mauuaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est vne espece de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne conuient à vn Prince. Mais lors qu'il pretend esgaler les maistres de l'Art, il se fait mocquer de luy, quelque danger qu'il y ait: * Car il se balance trop; & quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'enuie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine,

elles

* Ou, esclaves.

* Ou, se contourne comme ceux qui sont sur une roue;

elles luy manquent souvent au besoin.

MENEGRATE. Mais comment fait-on , pour entrer en lice contre luy ?

MYSONIUS. Il fit mourir vn Comedien aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se mocquer de sa voix.

MENEGRATE. Comment cela ? nous n'en auons rien sceu.

MYSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece , & arriua en cette sorte. Quoy qu'on n'eust pas accoustumé de représenter des pieces de Theatre à ces jeux , non plus que de chanter aux jeux Olympiques , il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presenterent pour luy disputer le prix , estoit vn Comedien d'Epire , fort celebre, qui vouloit auoir dix talens pour luy ceder cét honneur ; ce qui le faisoit creuer de despit, outre que ce Comedien auoit desia représenté en particulier ; ce qui empescha * Neron de lui accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand applaudissement , il luy fit dire par vn de ses gens , qu'il cédaist cét honneur à son Prince , & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire , & qu'il redoubloit ses efforts avec grande acclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre , comme si cela eût esté de la piece , & ces Acteurs l'ayant poussé contre vne colonne , luy couperent la gorge avec des tablettes d'yuoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

MENEGRATE. Et apres cette action, eut-il l'applaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire ?

MYSONIUS. Cela passoit pour ieu, en vn homme qui auoit tué sa mere.

MENE-

* *Sous la Scene.*

MENECRATE. Il est vray qu'il n'est pas estrange qu'il ait voulu faire taire vn Comedien, après auoir tasché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'auoit mis au nôbre des parricides, quoy qu'elle l'eust encore espargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit; auoient tué leur mere pour venger leur pere, ce qui auoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MYSONIVS. Tandis que nous parlons, Menecrate, vn vaisseau s'approche du port, qui semble porter quelque bonne nouuelle; car tout le monde y est couronné comme dans vn chœur de Comedie, lors qu'il y a quelque chose de bon à annoncer. I'en voy vn qui nous fait signe de la main, & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

MENECRATE. Il est vray, on l'oît plus distinctement à mesure qu'il s'approche, resioüissons nous; mais ne faisons point d'imprecations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à vn mort.

DIA.

DIALOGUE DES LETTRES DE L'AL- PHABET,

Où l'Usage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Frémont, neveu
du Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES *Dialogue de Lucien.*
auoit pû se rendre en nostre langue, avec toutes ses
naiuetez & ses graces, on n'auroit pas entrepris
cét Ouurage; Mais comme c'est vne piece pleine
de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que
dans les mots, il a esté impossible de luy donner vn
sens en François en gardant celuy de l'Authheur.
Tout ce qu'on a pû faire, ç'a esté de profiter de son
invention, & pour auoir plus de matiere de s'é-
gayer, on a fait parler toutes les lettres de l'Alphab-
et l'une après l'autre, deuant l'Usage & la Gram-
maire, dont l'un est comme le Iuge, & l'autre
comme l'Aduocat General. Du reste, cette ga-
lanterie n'est pas inutile; car on y peut apprendre
plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'ortogra-
phe & la prononciation.

L'USAGE. **P**UISQUE nous-nous sommes
assemblez pour ouïr les plain-
tes des Lettres, & que vous
Ff vous

vous estes chargée de les introduire , que ne les faites-on entrer ?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premièrement de quelle façon vous voulez qu'elles se présentent ; Si vous souhaitez de les voir en estat de suppliantes, avec les cheveux espars, & les bras estendus, elles s'habilleront à l'Arabesque ; Si vous estes en humeur de leur accorder le combat , ie les armeray à la Juive ou à la Syriaque ; Si vous les aimez mignardes , ie les orneray à l'Italienne ou à la Greque ; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur , quoy qu'un peu grossieres , ie les pareray à la Gothique ; Si simples & ramassées , ie les accommoderay à la Françoisse.

L'USAGE. A quoy bon tant de mystere ? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un different entre les Lettres Françoises , il faut qu'elles se présentent habillées à la mode du païs.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent ?

L'USAGE. Vous y faites trop de façon ; Ouvrez Huissiers ; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de precipitation , souffrez que ie vous parle des differens de la Prononciation , & de l'Ecriture ; car cela est necessaire à l'esclaircissement du suiet.

L'USAGE. Je sçay les pretentions de l'une & de l'autre, la Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeuz les choses, de la façon qu'on les prononce ; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie , elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc decider cette affaire au Temps , mon Seigneur & Maître , qui sans enquindre per-

personne, fait le procès à tout le monde ; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononcia-tion, ne pourroit souffrir qu'on luy enleuast vn bien dont elle est en possession depuis si long temps. L'vne & l'autre sont fondées en raisons & en exemples ; mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en rai-son, i'en vseray comme ie le trouueray à propos, & plustost que de faire de nouvelles loix, i'aime mieux obseruer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour le moins, de parler du genre des letters, de leur va-leur, & de leur force.

L'VSAGE. Que ie suis las de toutes ces pedante-ries, & que ie serois fâché de dépendre de la Science qui m'osteroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, & que i'ay emprun-té de la Cour !

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coustume de haranguer à l'ouuerture des Assemblées ? & me voulez-vous empescher de rap-porter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres ; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté acheué tout d'vn coup ; mais qu'on y a adiousté diuerses lettres en diuers temps, les vnes ne-cessaires, les autres superflües. Je sçay vne belle cu-riosité là dessus, que vous serez bien-aise d'entendre, *comme* qui concerne l'origine des Lettres Françoises, dont l'X, &c. on est effectiuement redevable à l'amour. Car vn ieune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maistresse, traçoit sur le sable du riuage où la belle venoit tous les iours, la figure d'vn jaelot, tournant la pointe du costé où il deuoit estre ce iour-là ; & si elle y arriuoit la premiere, elle faisoit à mes-me dessein diuerses empreintes de son Cor ; si bien

qu'il se passoit peu de iours qu'ils ne se rencontraient, ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caracteres François, d'où nasquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner auis qu'on les espioit, si c'estoit pour auertir la Nymphé qu'elle se donnaist de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un lauelot la pointe en bas, avec vn Cor derriere; & lors qu'il le mettoit deuant, c'estoit pour euitier la rencontre de quelqu'autre. Voila l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d. en mettant la pointe du lauelot en haut, & le Cor deuant ou derriere, selon les diuerses personnes dont ils auoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner auis, vn lauelot & vn Cor, avec vn autre lauelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la scauoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre; mais tournées diuersement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi nasquit l'S. D'ailleurs, quand cet infortuné Chasseur ne pouuoit conter ses peines à sa Dame, il luy tesmoignoit sa douleur par deux lauelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diuersé situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caracteres, elle ioignoit deux Cors ensemble qui s'entre regardoient, pour l'asseurer que son amitié seroit sans fin comme l'O. Ainsi pour diuerses raisons qui seroient trop longues à deduire, sont venuës les autres Lettres.

L'V S A G E. J'aime mieux encore cette inuention, que ie trouue assez spirituelle, que toutes les pedanteries que vous avez de coustume de dire

re sur ce fuiet. Mais c'est trop parler, leuez vous A, & dites en peu de mots ce que vous auez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des iniures particulieres, ie me suis teû pour ne point troubler le repos public; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les lettres, ie ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est defia rendu si necessaire aux consones, qu'elles ne viennent plus sans luy, lors qu'on les appelle; & comme le K, pour éuiter sa tyrannie, se fut donné à moy, il le fit interdire, iusques là que par son credit, l'H, qui me considere vn peu plus que luy, ne passe plus que pour vne aspiration. Enfié de cét heureux succès, & voyant que de toutes les consones il n'y auoit plus que le Q, qui luy fist teste, il en conceut vn tel dépit que iamais depuis il ne l'a voulu suiure, qu'il n'y eust quelqu'un entr'eux deux pour les separer. Non content de cela, il se fourre en cent endroits où il n'a que faire; & sous ombre qu'on n'a borné ni son esprit, ni ses esperances, il a corrompu la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les *édegrez*, & les *estatuës*. D'ailleurs, il s'est ioint à l'M & à l'N, pour me contrefaire avec tant de succès qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne se trouue pas pour l'en empescher, encore se mocque-t'il quelquefois de luy à bon escient, comme on le voit par experience. Que si ces places luy sont deuës que ne les tient-il en son nom, comme il fait Ierusalem & Bethleem, & quelques auties, sans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne. Car il ne s'est pas contenté de me bannir, de la compagnie des Demoiselles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où i'ay bien de la peine à me sauuer. Cependant quoy que i'aye beaucoup

F t 3

d'au-

se prononce
pai comme vn A, Autrefois on disoit Demoiselle, & il y

Bé. Cé.
Dé.

Ks.

Ache.

Avec Bi-
blotocque.
&c. Esprit,
esperance,
&c. Sans é
au Latin.
esphere, es-
patule, es-
quelette.
&c.

em, en se
prononce
am, an,
Femme
sendra. En
penultief-
me l'E ne
se prononce
pas, a.

qui se pro-
noncent par
an.
En Ierusa-
lem & au-
tres l'E ne
se prononce

454 DIALOGVE DES LETTRES

*on a qui
prononcent
encore An-
nemis.
âge.*

créé.

d'autres plaintes à faire, tant cōtre les autres, que cōtre luy, ie me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vostre audience, qu'encore que ie sois pres- que le seul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant vne partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouuent quelquefois trois ensemble, & que les A, ne puissent marcher de com- pagnie ?

*Si on escri-
voit comme
on pronon-
ce, on es-
criroit con-
tentemens.
Il y en a
qui pronon-
cent boira,
mangerai,
allierai.
Feste se
prononce
faiste.*

E. Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez ; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'escriture, puis vous iouïrez seul de tous mes contentemens. Cependant sera-t'il dit que vous boirez & mangerez à mes despens, & que pour en mieux venir à bout vous vous allierez avec l'I, pour me contrefaire. Je veux bien que vous sçachiez que ie puis seul autant que vous deux en- semble : toutefois ie suis prest d'oublier toutes vos iniures, pour viure en paix, quand ce ne seroit qu'en faueur de nostre ancienne alliance qui rendoit l'Æ si celebre.

A. Vous avez raison de souhaïter la paix, pour jouir en repos de vos conquestes, ou plustost de vos larcins. Est-il si estrange, que l'I & moy croiyons valoir autant ensemble que vous toute seule : Gour- mande que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un !

*Mais vil-
le, mets
verbe, mes
pronom.
mais, par-
ticule ad-
uersative ;
mau, il n'en
peut mais.*

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaïter pour le bien public, qu'on peust regler de telle sorte vos dif- ferens, que vous n'eussiez rien à démesler l'un avec l'autre, & que chacun eust son partage separé. Mais puisque cela ne se peut, qu'à l'auenir l'A ne se radou- cisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut per- dre ses plaisirs & ses affaires.

L'V S A G E. Nous ordonnons que l'A sera main- tenu

tenu dans tous ses droits , & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I , pour faire vn E ; tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N , pour faire vn A. Nous voulons cependant , qu'on prononce boirez & mangerez , comme on fait les autres E , quand ils sont avec vn Z sans c , c'est à dire comme voyelles , & non pas comme diphtongues ; Défendons à l'A d'aller plus de compagnie , si ce n'est dans chaalons , & ne luy laissons que les Dames , sans toucher aux Demoiselles.

On prononce plusieurs & aspires.
Nez. prenez, &c.

B. Quel ordre y peut-il auoir dans l'Empire des Lettres , si la seconde personne de l'Estat est chassée de la fin des mots , excepté de quelques mots barbares , & si l'on ne la trouue plus qu'en plomb , comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si i'estois mort ; On me fait perdre mes debtes ; On empesche mes subiets de me rendre leurs debuoirs & leurs submissions ; On me retranche du second des mois , & du dernier iour de la semaine. Il n'est pas iusqu'au P , tant il est subtil , qui ne s'efforce d'optenir ma place ; & ie ne voy point d'autre moyen de le reduire , qu'en luy ostant le soubçon que ie veuille cabrioler à ses despens. Du reste , i'ay tant de confiance en vostre bonté , que i'espere que vous augmenterez ma dignité , plustost que de la diminuer.

On retranche le B de tous ces mots, & de Feurier & de Samedi.

On prononce presque les uns comme s'il y auoit un T, & les autres comme un B.

LA GRAMMAIRE. Si i'en suis creüe , on vous chastiera tres-rigoureusement , d'auoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Estat , sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet , plustost par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la derniere lettre ; & que s'il y a quelque prerogatiue , c'est aux voyelles à y pretendre , & non pas à vous.

L'V S A G E. Nous ordonnons que l'on rende au B , tout point obligé

*obligé de
mettre de
B, qu'aux
endroits où
il se pronon-
ce & se fait
sentir.*

B, tout ce qui luy est legitimelement deû, sans qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Deffendons en outre tres-expressement au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il se contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.

*C'est ainsi
qu'on nom-
me la vir-
gule qu'on
met sous le
C, pour
montrer
qu'il a la
fon de l'S.
On l'escri-
vait mainte-
nant sansc,
Bienfai-
teur.*

C. N'est-ce pas vne grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux; Le ne puis faire de leçon, sans estre accompagné d'une cedille; Le crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me desarçonne; & qu'apres m'auoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le T d'autre costé, me fait perdre patience; Il ne me peut souffrir en deuotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a raui iusqu'aux Prophetes, qui me promettoient que ie serois vn iour remis en auctorité. Le n'oserois plus me renfermer avec luy dans vne mesme syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Apres m'auoir enleué les bien-faits, il me veut enleuer le bien-facteur; & ie n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si ie l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractere, qu'ils portent assez souuent sur le front, font tout ce qu'ils peuuent pour me conseruer, mes suiets, & maintenir ma iurisdiction; & le plus abiect n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, i'ay à me plaindre du Q, qui me veut empescher de paroistre auec luy en publicque; & apres m'auoir deffendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique: & si ie le laisse faire, il m'enleuera Senecque auec toute ma Bibliothecque. Je demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est permis à

*Vn croi-
sant,
il n'y a que
les Doctes,
qui pro-
noncent ces
mots a-
uec un c.
Ces mots
commen-
cent à s'é-
crire sans
c.*

tout le monde de me rongner ainsi les ongles , il ne me restera que le bec , & ie seray reduit au biffac. Mais auant que cela arriue, ie perdray le Q, où ie le reduiray à quia.

S. Quoy que ce me soit vne chbse fort penible de me tenir debout , à cause de ma taille , ie ne laisseray pas de me leuer pour dire vn mot à ma deffense. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, *Cedille est vn mot Es-pagnol.* n'est-ce pas assez bien le reconnoistre, que de les souffrir parmy les François , & en cent autres lieux où ie ferois fort bien leur charge? Que le C se contente de passer à la mōtre dans les Sciences, & qu'il prēne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à vn passevolāt.

L'V S A G E. Il est ordonné au C de s'accompagner d'une cedille , par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais defense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas ban-nir de la Republique.

D. I'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la seureté des Marchands que ie les accompagne, par-ticulièrement quand ils sont seuls; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me reiette, pour le moins que le T n'en profite pas. Car i'ay fuiet de le craindre voyant ses autres vsurpations. Il prend si bien son temps, quand ie suis suiuy d'une voyelle, qu'il se vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considere plus de pied en cap , & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy , que l'on me retran- *On com-mence à les escrire au pluriel sans d.* cheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans *On pronon-ce icy le d, comme vn* considerer qu'on ne sçaura plus à l'auenir, surquoy ^{t.}

458 DIALOGUES DES LETTRES

former les feminins; car si de ver~~d~~ on a fait verte, peut-estre qu'un iour, de gaillard, on fera gaillards. J'ay tasché par droit de reprefaille, de faire d'un Lieutenant vne Lieutenant~~e~~; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Prouinces. Si l'on me veut retrancher ainsi par tout, comme les beaux Esprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes iours en aduerfité.

*Ajouter,
ajouter &c.
sans d.*

L'V S A G E. Lors qu'il y aura trois consones à la fin des mots, nous enioignons au D de se retirer; & entendons aussi qu'il ait à sortir des lieux inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroistre, pourueu qu'il ne die mot.

*Hazars
sans d.
Pied, nud
le d ne se
prononce
point.*

E. On voit par les discours de l'A, l'auersion que mes compagnes ont pour moy; quoy que ie ne leur aye iamais donné aucun suiet de me hair. Car bien loin d'entreprendre sur leur jurisdiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'auoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enleué boîte, coëte, & miroir, & feint fort souuent que ie ne suis pas aupres de luy. L'V ne m'espargne pas dauantage, de sorte qu'il n'y a point de seureté pour moy, de m'en approcher. Voila comme toutes les voyelles s'efforcent à l'enuy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste; elles ne me rencontrent iamais à la fin d'un mot sans me manger, si ie ne suis armé d'un accent. Quand ie suis placé aussi auantageusement qu'elles ie ne les crains pas; & ie m'en vengerois bien, si le T, sans aucune raison, ne se venoit point mettre entre deux. Car si ie ne leur rendois alors la pareille, ie les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées, ou elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & i'en eusse fait de mes-

*Aimer,
paroistre se
prononcent
comme
émer, pa-
vestre.
On écrit,
boîte, coïse
miroir.
fint, sureté.
d'a pour
de a.*

dira-t-elle.

*l'espée, pour
la espée.*

mesme dans les pronoms, s'ils n'eussent eu la discretion, pour esuiter mon impetuosit , de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas iusqu'aux consones, qui ne me mangent entr'elles, sur tout quand ie parle de ma grand-mere ; & i'ay grand, peur qu'elles n'en demeurent pas là; car elles ont bien des imaginations extravagantes, qui me regardent.

En c t endroit les voyelles faisoient vn tel bruit pour interrompre l'E, que n'eust été que l'S & le T, se mettant ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se taire ; Car toutes les autres consones n'osoient parler sans leur permission. Le bruit étant, appais , l'E respondit en cette sorte, pour le reste des voyelles.

A. Si l'on n'estoit persuadé de nostre innocence, nous nous defendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre iustification, que chacun sçache que c'est vn gourmant qui se mange luy-mesme, sans aucun respect pour l'h, qui se met souuent entre-deux, pour l'en empescher. Ainsi, ce pauvre bebet  se destruit par sa gourmandise.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaisser ceux qui s'esleuent trop, & de redresser ceux qui panchent   leur ruine : ainsi, l'V sage,   mon aduis, deuroit retrancher vne partie de l'autorité de l'E, pour en faire part aux autres voyelles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'V SAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'estat où elles sont maintenant, iusques   ce qu'il en soit autrement ordonné.

F. Comme ie suis la premiere en Fidelit , ie trouue fort estrange qu'on m'oste les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs ; car apres cela, comment pourrois-je atteindre les cerfs   la course ?

460 DIALOGUES DES LETTRES

la est bien esloigné de la promesse qu'on m'auoit faite de bannir le Ph, afin d'estendre les bornes de mon Empire. Iusqu'icy il m'a tousiours deffendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, & il ne veut pas mesme que i'aspire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si i'auois esté aussi seuer, iamais l'V ne se seroit mis en possession de toutes les veues, tant recreatiues que rebarbatiues; cependant, comme i'ay veü quelles l'aimoient plus que moy ie luy ay cedé tout ce que i'y pouuois pretendre.

PF.

*Ces mots
ont une f
au singu-
lier.*

*C'est qu'il
vient des
Grecs.*

P. Quand vne longue possession ne seroit pas vn iuste tiltre; apres nous auoir fait trauerser tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce pais de tant de Phrases & de Paraphrases, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous separer de la compagnie de Philis & de Philomele, puisque nous sommes de mesme contrée, & que nous auons iusqu'icy couru les mesmes auantures.

L'V S A G E. I'ordonne que l'on conserue le Ph le plus qu'on pourra; mais du reste, quand on veut s'establir en vn pais, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas! Helas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injustice d'oster les mots Grecs au Ph; mais quoy, l'V-sage fait ce qu'il luy plaist.

G. Je meriterois bien quelque priuilege, moy qui marche à la teste de la Grammaire; mais ie suis si malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I semble n'auoir changé de nature, & ne s'estre fait consone que pour m'enleuer mon bien. Enfin; il n'est pas iusqu'à l'N qui ne me persecute, & qui ne m'en oste vne partie; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait injure, car apres auoir descredité le T, & l'auoir em-

*Inmean,
&c. pour
gemen,
soin sans g
&c.*

*Sans r.
Le c nile d*

empesché d'estre receu aux emprunts, elle veut chasser le C de son banc, & bannir le D du rond de la terre. *ne se prononce point icy.*

C. Quoy que vous puissiez dire en ma faueur, ie ne puis m'empeschier de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez; Car apres auoir fureté mes clapiers, & reuelé mes secrets, vous auez voulu, par vne cruauté sans seconde, me tuër avec vn canif, pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainsi que le B & le P, le D & le T, il y a toujours entr'eux quelque different, qu'il faut tascher à appaiser, pour empeschier la confusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, avec pouuoir de les tenir en leur nom, ou sous celuy du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'elle se puisse pourtant préualoir de tesmoins & de reconnoissances, pour attenter sur le sang & le rang du G.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Lettres, si ie n'y possède rien, il sera toujours tres-petit à mon esgard. Qui est-ce qui peut plus légitimement que moy, aspirer aux Honneurs? & cependant quand i'y suis, on ne veut pas que ie parle. On en vse ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie me suis tellement enrouée, qu'on ne m'entend plus; & mon estomac est tout ruiné. Les voyelles entr'elles ne me content pour rien, les consones me rejettent; & i'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainsi, ie ne suis presque plus que dans la bouche des affligez. Quand ie considère tous ces outrages, ie ne puis m'empeschier de vous prier de m'accorder mon congé; & ie croy que le K. est sur le point d'en faire autant. *Autrefois on escrivoit tesmoins & recognoissance, maintenant on oste le g. C'est qu'elle ne se prononce point.*

K. En

462 DIALOGUE DES LETTRES

K. En effet, puis qu'on ne fait plus de cas de moy, & que toutes les fois que ie me suis voulu plaindre, on m'a renuoyé aux Kalendes Grecques, ie suis resolu de quitter la France, pour m'establir au Septentrion, où j'auray part à vne bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'apres m'auoir voulu bannir, on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de se deffaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en deliberation, on a esté retenu par quelque consideration importante. Pour moy, ie suis d'auis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait vn tres-bel effet.

L'V S A G E. Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouuoir rien obtenir; & commandons au K de vuidier tout presentement de l'estendue de l'Alphabet.

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Iuge d'ordonner que l'Y suiue le K, puisque ie feray bien sa fonction, & que c'est vn estranger, qui n'a que voir en nostre pais. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les pretenions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Allemagne.

*On escri-
moit autre-
fois Espai-
gne & Al-
lemagne.*

Y. Je m'en vais vous monstrier deux chemins par où ie pretens me sauuer. Premièrement, ie suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'auoit, on y trouueroit à redire. Aprés, on ne me prendra iamais pour vne consone; au lieu que cela arriue à ma Partie deuant toutes les voyelles; & sans cela il y a long-temps qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme ie ressemble à vn verre, que l'on me conserue pour les iurognes.

LA GRAMMAIRE. Il est iuste de le conseruer, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le
nom;

nom ; outre qu'il ne fait point d'Equiuoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'V S A G E. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouuoir , & permettons neant moins à l'I, à cause qu'il est François, de s'establi-
 r en sa place le plus qu'il pourra, iusques à ce qu'on ait renuoyé l'autre en son pais, mais il ne luy faut pas faire ce desplaisir de le bannir tout d'un coup.

*On appelle
 une mouille
 les quand
 l'i se pro-
 nonce avec.*

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus ciuilement ; car s'il arriue qu'il passe deuant moy, il me mouille en vn clin d'œil, & s'il arriue qu'une de mes sœurs vienne à mon secours, fût-elle accompagnée d'une voyelle, il nous mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la consideration de nous espargner dans la ville, & en quelques autres lieux ; au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procès que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que j'auois pris pour Iuges, disant que ie fais la Belle, ne me laisserent presque que les Bals, les Euentails & les Parasols ; Il s'est tellement enorgueilluy de sa victoire, que non content de m'auoir rongné la robe iusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou-
 En fin, l'on me mal-traite en mille façons ; & ie ne sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele & utile, comme ie suis, ie ne batte en ces lieux là que d'une L.

*l'i ne se
 mouille
 point icy.*

*Où l'u ex-
 clud l'i,
 hormis en
 ceux-cy.
 Et quel-
 ques autres,
 comme na-
 nals, tels,
 nuls.*

*Lieux dont
 on bannit
 l'i dans la
 prononcia-
 tion.*

*On en a re-
 tranché
 une.*

L'V S A G E. Sans auoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se seruira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiete sur les singuliers au prejudice de l'I, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puisse iamais passer Beau, de-
 uant pas une voyelle.

*Del amy,
 &c.*

M. S'il estoit honneste de se louer soy-mesme, ie pourrois

*m. par ab-
breuiation,
sans ent.*

pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay resolu de souffrir plustost toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroistre pas insensible en vn iour de Plaintes, ie demande qu'on ait à retrancher les abreuviations. Car c'est vne chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux iambes à tout propos, & qu'on se contente de mettre la troisième en potence, pour me dessigner; sans parler de ma fuite, qu'on retranche ordinairement dans les aduerbes, pour auoir plustost fait. C'est bien peu respecter celle qui marche deuant les Magistrats; qui fait la majesté, les merueilles, & les miracles; sans qui il n'y auroit ni hommes, ni femmes, ni animaux; & sans qui le monde mesme ne seroit point.

M. M. M. LA GRAMMAIRE. Chacun est aueugle dans ses interests. Sans les abreuviations vous ne feriez pas toute seule, mille, comme vous faites; ni Monsieur & Madame avec vne R & vn E; vous meriteriez vn chastiment exemplaire pour vne si iniuste plainte.

Monsr. Me. L'VSAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Legislateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles diferent en cecy, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire obseruer les miennes au Peuple. J'ordonne pourtant; à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abreger le M, ni leur suite, si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un superieur agira avec vn inferieur, ou vn égal avec son pareil dans la familiarité.

N. Si ie me leue avec tant de precipitation, c'est pour espargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay tousiours eüe pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que ie me presente pour en approcher, cette presomptueuse se preua-
lant

lant de ce qu'elle a trois iambes , & que ie n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place; & sous mon nom, iouït d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B le P, croyez vous en estre aimée? Non, non, sçachez qu'ils ne vous peuvent souffrir; & que ce que j'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si ie ne trauallois que pour satisfaire à mon ambition, ie ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empeschez de paroître en Automne, & vous vous attribuez à vous seule, les Colonnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez vous vous exenter de luy en faire? & ne croiez vous que ce soit un bon moyen pour me donner, que de nous chasser tous deux d'une place. Où vous ne pourrez iamais faire reuenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, si vous ne me laissez avec luy.

N. Ie ne vous en oste pas encore à demy; car vous estes inutile en cent endroits: Qu'avez vous que faire de paroître, où c'est moy qui parle & non pas vous? Si j'en estois creüe, on vous osteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faire.

L'V S A G E. Attendu que les deux Lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continue ses soins, pour empescher l'N de se mettre deuant le B & le P. D'autre coste, l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M & du P, pourueu qu'elle en vse sans presumption; & sans rien attenter sur exemption ni redemption, sur indemniser ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronon; & que l'N conseruera les Colonnes, avec esperance d'auoir bien-tost l'Attonne aussi toute seule.

O. Quelque forte que soit une amitié, il suruiuent

quelquefois des accidens si impreueus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souuent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'affermir, & à luy faire ietter de plus profondes racines. L'espere qu'il en arriuera de mesme, dans le fâcheux démeslé que ie suis forcé d'auoir avec que mes sœurs, & mes meilleurs amies. Mais que ne fait-on point tous les iours, pour conseruer son bien? Le supplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout seul les Paons & les Faons. Outre cela, ie voudrois bien qu'il ne se joignît plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est approprié tout ce que nous auions en commun; & ie ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis, car il m'a osté ce que ie possédois sans luy; & ie n'oserois plus paroître avec l'I; car on ne me pourroit plus reconnoître. S'il continuë, j'ay peur de n'auoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre costé, m'oste Tholose & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouuoir maltraitter impunément, on m'empesche d'aller en compagnie; mais il me semble qu'on me le deueroit bien permettre, pour resister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a osté vn, pour empescher son compagnon de courre après, on l'arreste avec un accent graue.

A. Ie suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourueu que vous fassiez restitution de vostre part; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riuière de Saone; Partageons ensemble le mois d'Aoust, & ne vous saulez pas tout seul à mes despens.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer pour estre de mauuaise conscience, veu que de toutes les lettres, il n'y en a point que aille plus rondement qu'i moy?

On les prononce sans o. au, fait o. mœurs, cœurs, &c. de fleurs & plours on a fait fleurs & pleurs. On prononce parestre, reconestre. On prononce Thoulouse, Cologne, &c. rôle, contrôle.

Il n'y a que l'O qui se prononce en ces mots.

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intereff de maintenir l'O dans la pluspart de les demandes. La Prononciation d'autre costé, n'y veut pas consentir ; c'est à l'Vsage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'VsAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a desia montré qu'il luy en fait tout autant ; Il empiéce sur l'I, quelque soigneux qu'il soit de se deffendre ; Il empesche l'E de s'asseoir, & il a voulu enleuer à l'V sa Norrice. C'est pourquoy l'ordonne que les choses demeurent en l'estat qu'elles sont, iusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuera ses bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y passe que pour vn zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi necessaire que les autres ; & a cet auantage par dessus eux, qu'il n'eust pas sujet à diuision.

P. Tant qu'on ne nous a deffendu que les Iuleps, les Sirops & les Pisanes, nous-nous sommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouuions aux Noces, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptesme, non pas seulement vne paire de sept Pseaumes ; & à vn besoin on nous laisseroit manger des loups. Ie n'ay iamais veu vne telle cruauté ; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir tousiours renfermez dans vn camp, comme dans vn rempart.

L'VsAGE. Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop rude ; qu'il ne fera mesme permis de le rejeter en quelques-vns ; & que cét Arrest sera mis promptement à execution.

Q. Comme l'V se pourroit bien preualoir de ce que ie le souffre tousiours prés de moy, il me semble

qu'on me deuroit permettre de paroître quelquefois sans luy. Et puis-qu'on a renouvelé l'Arrest contre le K, ie demande part à sa confiscation ; Car, à mon aduis, Kalendrier & toute la Kirielle, me seroient mieux deus qu'au C, aussi bien que *ceuil*, & *cercueil*.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous, Q, & laissez faire à l'usage, qui sçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'USAGE. Nous deffendons au Q de s'entremettre des affaires du K, ni de rien pretendre à sa dépouille, sur peine d'estre traitté comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement affoiblie en diuerses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend presque plus aller ni venir. Je taschay d'abord de me retablir par la douceur ; mais voyant que cela n'y faisoit rien, i'y employay le fer & l'Enfer, & si ie n'en ay pû venir à bout.

L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la negliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font ; ie pretens bien renuerser toute leur écriture ; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coustume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couurent d'un accent, de crainte de m'approcher ? C'est estre trop mesconnoissantes de la faueur que ie leur fais de me mettre entr'elles, pour les empescher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouue que i'aye tort de le faire, ie me condamne ; mais comme ie me soumets, il faut que les autres en fassent autant ; & si l'on m'en croit, on commencera la reformation par le bannissement de l'H ; un accent suffira pour marquer où il faudr

*ne se
prononce
point aux
premiers,
mais aux
derniers.
L'x ne s'y
sent pres-
que plus.*

é pour e.

*On met
quelquefois
une s en-
tre deux
mots, pour
adoucir la
pronancia-
tion.*

faudra espérer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une mesme chose, ce sera assez de retenir le C. Et puisque nous devons estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double, & renvoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres superflues. Mais pour faire voir que ie plains moins mes peines que mes paroles, ie suis presté à faire la fonction de l'X & du Z; & si i'en puis venir à bout, i'appelleray le C à mon secours.

Z. Ie tiens que de toutes les Lettres, il n'y en a point de plus dangereuse que l'S, non seulement à cause qu'elle a la figure & les sifflemens du Serpent, mais à cause qu'elle se glisse comme luy, & se va ^{avant-s-}hier. mettre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle se change en deux ou trois façons, sans aucune consideration du C ni de moy, ni du Zele que i'ay pour vostre service. Mais bien-loin de luy accorder ses demandes, il luy faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien sa place; & lors qu'ils ne le pourront faire, ie ne leur manqueray pas au besoin.

S. Ie ne sçay si i'ay l'air d'un Serpent; mais il faut bien que i'en aye la prudence, pour souffrir toutes ces injures.

L'V S A G E. Nous permettons d'oster l'S des lieux où l'on ne la sent point, pourveu qu'on marque l'endroit de quelque accent, iusqu'à ce que l'œil y soit accoustumé; Et pour la punir de ce qu'elle se ^{elle s'enno} fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous vou- ^{comme un} lons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pour- ^{z en ces} roit reuenir. ^{lieux-là.}

T. Il est bien difficile d'acquiescer beaucoup d'avis, sans faire des enuieux. Tandis que ie fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en paix, & que

dira-t-en

ie m'intrigue assez heureusement entre les voyelles, pour leur servir de liaison, les consonnes en sont enuieuses; & l'S ne marche point avecque moy qu'elle ne me fasse taire, & évanouïr à tous momens.

sans t. on du moins il nes'y sent point.

L'V S A G E. En consequence de ce qui a esté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux consones, à la fin des mots, l'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, sans que cela puisse preiudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont interest à les conseruer.

temps, champs, doigts, &c.

V. A considerer ma condition dans vne partie de l'Europe seulement, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Ie sers de voyelle, & de consonne; & la plupart des diphtongues ne se sçauroient passer de moy. Il faut que ie me radoucisse à la veüe, & que ie me fortifie à la vertu. Les vns me prononcent V, les autres Ou; Ceux-cy font de moy vn B, ceux là vn G. Il y en a qui me font servir d'F, & d'autres qui me mettent double, pour me faire passer pour ce que ie suis. Cependant, sans considerer en combien de façons ie suis vtile, on me traite si fort en cadette, à cause que ie suis la derniere de mes sœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quitte la fin d'une syllabe, pour me mettre à la teste de celle qui suit, on a tousiours les deux poins leuez sur moy.

*Qualité pour Wal-térus. Vle-fingue pour Elefingue, Vveimar pour Uei-mar.**connu. pour man-trer que c'est celle-là qu'il faut détacher.**On prononce ce-*

L'V S A G E. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux poins ne se mettront plus sur luy. mais sur la voyelle qui le suit.

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors qu'elle dit que ie suis vne lettre superflue. Ie sers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge; de deux X soixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiesme; sans parler du Phénix, où ie suis en ma propre signification, & du

Cardi-

Cardinal Ximenés, où ie fers de Ch. Et après cela, ^{cellent, co-} il faut qu'un pauvre serpent me traite de superflue? ^{céciter,} Bien-loin de me retrancher, on deuroit souffrir ^{egzemp-} que ie fusse toujours en action; Car que deuie- ^{tion. Sain-} droient sans moy les Xerxés, les Xenophons, & les ^{tonge, sus-} Alexandres? ^{sante, flu-}

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouuera bien le ^{tième, Chi-} moyen de les faire subsister sans vous. A-t-on jamais ^{menés,} veu vne insolence pareille à la vostre, vous faites gloire de vos larcins, & les autres t'en deffendent?

X. Hé bien! qu'on me fasse mon procès; le mieux ^{par un} qu'il vous puisse arriuer, c'est qu'on vous donne ^{cf.} ma place. Qu'il vous fera beau voir estre deux, à faire la fonction d'une lettre superflue; D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui est nécessaire en cette occasion, vous qui vous haussez & baissez sans cesse, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire? Vous ne m'empescherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numériques.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs; vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Auant que les diuerses façons de compter fussent inuentées, on ne comptoit que par ses doigts, dont chacun faisoit vn; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt que le suit, qui font vne espace d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venu l'X.

L'USAGE. Nous auons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & mesme à la fin des mots, pourueu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais hastons-nous; le temps ^{Faux,} presse. ^{comme s'il} ^{y auoit une}

LA GRAMMAIRE. C'est fait; car l'Y & le Z n'ont rien à représenter, que ce qu'ils ont desia dit.

L'USAGE. Si cela est, avant que de finir cette Assemblée, ie veux dire vn mot aux Lettres, comme amy, apres les auoir iugées comme Souuerain. Ie vous conjure donc, Belles lumieres des Esprits, Elemens de la parole, sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de viure en bonne intelligence à l'auenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus precieux. C'est en vous qu'ils trouuent la securité de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen, on passe à couuert à trauers les ennemis. Vous sçauiez le secret de fasciner la veuë des ialoux, & de tromper la garde la plus fidelle. De vostre petit nombre sont nez comme par miracle, vn million de mots differens: Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les depositaires de la Verité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusément la naissance du Monde, & les plus belles actions seroient enseuelies dans les tenebres de l'Oubly.

SVPLÉ.

S V P L E M E N T

D E L' H I S T O I R E V E R I T A B L E.

Lucien ayant dit à la fin du Second Liure de cette Histoire, qu'il alloit descrire en suite les merueilles qu'il auoit veuës aux Antipodes ; & cela ne se trouuant point, soit que les Liures ayent esté perdus, ou autrement ; il a pris enuie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de se iouer à son exemple, en des auentures estranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ni dans la Nature, il n'a pas creu le deuoir imiter en ce point ; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction meslée avec le plaisir.

L I V R E T R O I S I E S M E.

- I. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification, par l'entremise de Lucien.

I.
Descrip-
tion de la
Republi-
que des a-
nimaux.

LE plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre Vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perdue ; mais apres nous estre

consolez du mieux que nous pûmes, les vns allumerent du feu, les autres se répandirent le long de la costé, ou entrèrent plus auant dans le país pour le découurir. Sur le soir, ceux qui estoient allez à la découuerte, rapporterent que le país estoit cultiué & remply de toutes sortes d'Animaux, dont plusieurs leur estoient inconnus, mais qu'ils n'auoient point veu d'hommes. Ce qui les auoit le plus estonnez, c'est qu'on voyoit d'un costé des Agneaux paistre parmy des Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; icy des Cygnes se ioüant avec des Serpens, & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arriuent des Singes vestus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouuer; Ils portoient chacun sur le poin vn Perroquet qui leur seruoit de Trucheman, & parloit bon Grec; sans quoy l'on n'eût pû iamais rien entendre au iargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obeissant aux ordres du Prince, nous-nous acheminons vers le lieu où il estoit, & apprenons d'eux en chemin, Que nous estions dans l'Isle des Animaux, qui dépendoit du vaste Empire des Fables; Qu'elle estoit enuironnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres semblables, qui releuoient toutes de la iurisdiction des Poëtes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cét Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes iannes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petis Comtes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy
tous

tous ces peuples, le plus grand crime estoit de conter deux fois vne mesme chose; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissast son iugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour; mais qu'on le retrouuoit presque tousiours ou esgaré ou corrompu; Que la Republique des Animaux estoit gouvernée par le Phénix, & que celuy qui regnoit alors, auoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naistre, n'auoit iamais veu d'hommes. Que sans cela, on ne nous auroit pas soufferts plus long-temps dans l'Isle, parce qu'il leur estoit deffendu tres-estroitement par leur Legislatteur, d'auoir aucun commerce avec ceux de nostre espece, sur peine de retourner en leur premiere seruitude: Que ce Legislatteur estoit vn petit bon-homme tout contrefait, qui n'estoit guere different d'un Singe pour la figure; mais d'un sçauoir & d'une connoissance admirable; Que c'estoit luy qui les auoit establis, policez & rassemblez de toutes les parties du monde, & qui leur auoit enseigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'auoit iamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiseaux. Que les Singes, comme ils sont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, auoient appris de luy l'art de se vestir, & vne partie de ce qu'ils auoient veu faire aux hommes: Qu'ils auoient basti le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondelles, cultiuoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remuer, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui auoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ, & la feroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en auoit besoin: Que comme il n'y auoit point de societé sans quelque Religion, ils adorent tous le
Soleil,

Soleil ; & que le Phenix qui luy estoit consacré, auoit ioint à la Royauté le Sacerdoce, & se brusloit lui même sur son Autel, seruant & de Prestre & de victime : Qu'il y auoit des animaux qui auoient quelque reuerence pour les autres Astres, Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix l'Estoile de la Canicule : Qu'Esopé (car c'est ainsi que se nommoit leur Legislatteur) se voyant forcé de les quitter, auoit estably pour Roy le Phénix, comme le plus propre à cet honneur, parce qu'il estoit vnique, & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres ciuiles, que l'ambition des Grands, & le desir de regner, ou le dépit & la ialousie ont coustume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il viuoit plusieurs siecles, on estoit exempt par là des reuolutions, que causent dans les Empires, le frequent changement de Monarques : Que pour se descharger des soins de l'Estat, il auoit estably diuers Animaux sur chaque espece qui les gouernoient sous son authorité, car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conseruer sa majesté, ou pour quelqu'autre raisons : Que les Singes luy seruoient d'Officiers & de Ministres ; les Tigres & les Lions, de Soldats ; les Oyes & les chiens, de garde & de sentinelle ; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman ; les Cigognes, de Medecin ; Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il auoit besoin de se purger de temps en temps ; à quoy les Cigognes sont fort adroites ; Que les Licornes faisoient l'essay deuant luy, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins ; & qu'enfin tous ces Animaux viuoient en paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissoient de proie, dequoy vivent-ils, leur dis-je ? Vous auez raison respondirent-ils, de faire cette demande ; car ils ne peuuent pas paistre comme les autres,

*Elles se
donnent des
louemens.*

autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lors qu'elles Animaux deuiennent vieux, & qu'ils ne se peuuent plus soutenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent; & tous les iours on va dans leurs appartemens recevoir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois iours à ieûner.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Phénix, qu'il estoit desia nuit; Il estoit dans vne grande salle toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & autres insectes lumineux, qui estoient attachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'estoiles errantes. D'autre costé, la vouûte estoit garnie de plumes d'azur, accomodées fort proprement avec le bec des Hirondelles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à vn Ciel. Il y auoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayerent d'abord; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la salle estoit le Phénix posé sur vn Thrône d'or enrichy de perles, avec vn d'ais d'ambre & de corail, où l'on auoit enchassé des pierreries; Mais de tout son Thrône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en receuoit pas tant d'esclat qu'il luy en donnoit. Car il auoit le cou d'or, les ailles de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit vn Astre estincelant sur la teste. A ses costez estoient rangez en forme d'Amphitheatre, vn grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout different, mais d'une beauté merueilleuse; sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas estoient vne infinité de Pâons
qui

qui faisoient la rouë à l'entour, & estoient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en auoit dans le Ciel. Ce spectacle nous rauit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, iusqu'à ce que le Prince nous enuoya complimenter par diuers oiseaux de sa suite, qui imitent nostre langage. Lors que nous fusmes près de luy, après luy auoir fait la reuerence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Thrône, que nous estions les bien-venus; & qu'ayant sceu nostre arriuée, il auoit esté bien aise de nous voir, & auoit enuoyé au deuant de nous quelques-uns de ses Officiers, afin qu'on ne nous fît aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nostre voyage, & tesmoigna d'estre fort surpris au-recit de nos auantures; Mais parce qu'il estoit temps qu'il se retirast, il nous congedia, après auoir donné ordre qu'on nous logeast dans son Palais, & qu'on nous traittast avec toutes sortes de magnificence. Nous n'eûmes pas plustost pris congé de luy, que nous fûmes enuironnez de Geays & de Pies, qui ne faisoient que cacqueter à nos oreilles, & nous rompoient la teste d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que ie fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merueilles que j'auois veües, & ie souspirois desia apres mon retour en Grece, pour auoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nostre appartement, par les mesmes Ambassadeurs qui nous estoient venus receuoir, & le trouuâmes meublé d'estoffes exquisés, filées par des vers à soye, & tissües par des araignées; de sorte que l'ouurage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si tost que nous fûmes arriuez, on couurit pour le souper, où nous fûmes

fûmes servis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos testes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes acoustrez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'espée au costé, & la picque sur l'espaule, passaient à travers des cerceaux, marchaient sur des bâtons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables; Après souper les Pies dansèrent vn Balet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'une dans l'autre avec vne adresse & vne agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Sereins le concert.

Le lendemain dès le point du iour, nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & en faire la reueuë avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du Palais, il y avoit vn Chien en sentinelle, & vne Oye sur chaque fenestre, avec vn Aigle au haut du donjon, pour decourir de plus loin; & on les releuoit d'heure en heure, autant la nuit que le iour. Si tost que nous fûmes arrivez, le Phénix nous fit assoir auprès de luy sur des sièges; Il estoit environné de tous les Animaux de sa garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le

II.
*Hommage
des Ani-
maux.*

jour

jour précédent. Apres que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la cérémonie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son éloquence, on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'Aigle, qui apres auoir fait vne pointe en l'air, fondit tout à coup aux piez du Phénix, pour luy faire hommage, puis se guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Aussi tost les oiseaux de sa suite se percherent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçauoient chanter, celebrerent les loüanges du Phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou battoit la mesure. Mais auparauant, quelques Faucons, pour donner du plaisir au Prince, lièrent en l'air des Perdrix; & passant deuant son Thône, les laisserent enuoler, sans leur auoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace, aussi bien que celle des Cocqs, qui apres auoir paru à la teste des Oiseaux domestiques, se separerent en deux bandes, qui vinrent iouster l'vne contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le Phénix fut contraint de les enuoyer separer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie, estoient si acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obeir; si bien que pour conseruer la majesté de l'Empire, & punir leur desobeïssance, il fit signe aux Esperuiers, qui enleuerent en vn instant les plus opiniastres, & les allerent plumer hors de sa presence. Cependant, les Pâons dansoient vn Balet avec beaucoup d'art & de iustesse, mais encore plus de grauité, traçant diuerses figures selon les diuers Airs que leur chantoient les oiseaux, & marquant la cadence d'vne façon admirable; Mais les Cocqs-d'Inde les ayant voulu imiter, se firent

*On les fai-
fut conser-
en Grece
comme des
Cocqs.*

furent mocquer d'eux avec leur graisse rouge & bleuë, entré-couppée de rides; leur mine de vicille; leur peau pendante sur le nez; ce qui fit bien voir & la difference qu'il y a de la vaine gloire avec la gloire veritable. Comme le Phénix s'estonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riuere, ne patoissoient point, vn Perroquet prenant la parole, dit qu'il auoit charge de luy représenter de leur part, Que les premiers attendoient la nuit, pour leur venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux, de leur presence; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il deuoit recevoir celuy des poissons, comme étant plus en leur lustre dans l'eau. Après, vinrent les Animaux à quatre piez, que le Lion conduisoit avec vne majesté & vne contenance digne d'un Prince; & lors qu'ils furent tous passez deuant le Phénix, ils se separerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut estrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui viuent de proye, s'estoient mis tous d'un costé, & le reste de l'autre, dequoy le Phénix s'estonnant, vn Singe qui les auoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour faire paroître la moderation des vns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plustost sonné la charge, qu'on vit les chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leur testes si rudement, qu'ils tomberent à la renuersé; comme s'ils eussent esté morts; puis se releuant legèrement, se iouèrent avec elles sans leur faire aucun desplaisir. Il n'estoit pas iusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la patte de velours. En suite, les Ours se leuerent sur leurs piez.

de derrière ; & se tenans tous par la main , commencerent à danser en rong fort grauelement , ayant vn Singe au milieu d'eux qui iouoit de la fluste , tandis que d'autres tout noirs , montez sur de grands Ours blancs , contrefaisoient les Bâteleurs , & faisoient cent tours de supplese. Car les Singes en cette occasion faisoient mille fingeries ; Les vns iouoient à la boule , avec des Hérissos , ayant mis des gans de fer , de peur de se piquer ; les autres se battoient à outrance , comme des Gladiateurs , tandis que quelques vns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins , faisoient les Juges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des cheuaux de manège ; ceux-là faisoient des tournois , comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi , la lance baissée l'une contre l'autre , ayant mis vne pommé à la pointe de leurs cornes , comme l'on met vn bout aux fleurets , de peur de se faire mal. Cependant , on voyoit des cheuaux bondir tout-seuls par la plaine , & faire des voltes & des passades , avec des caracols , où ils tournoient plus iuste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas iusqu'aux Elephans , qui pour monstrier leur adresse , * ne vouhussent danser sur la corde , & faire admirer leur agilité dans vne si grande masse de chair. De quelque part que le Phénix iettast la veuë , il ne voyoit que des objets divertissans. Il y auoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere , soit qu'elle courust ou qu'elle iouast ; D'autres estoient renfermez dans son sein , comme dans vne bourse , d'où ils sortoient & se promenoient ; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuiure par les chiens ; & lors qu'ils estoient prests de les at-

traper,

* On n'en ven cela autrefois à Rome.

traper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le sifflement des Serpens, qui fit cesser tous les jeux; ils se traînoient lentement, la teste haute, pour tesmoigner plus de majesté, & auoient quitté leur vieille peau, & pris vne robe nouvelle, pour en paroistre plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phénix, sous la conduite du Basilic, qui couuoit vn dépit mortel en son sein, & pretendoit deuoir regner sur les Animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy*, au lieu de luy rendre son hommage. A cét Aspect, le diuin Oiseau panche sa teste mourante, comme vne fleur que le coustre de la charnè a renuersée; l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent; & il estoit rendre l'ame, si au cry que ietterent les Animaux, la Licorne qui reposoit à ses piez, ne l'eût touché de sa corne, dont elle chasse les venins; & qu'en mesme temps l'ardente Belette n'eût sauté sur le Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'estendant mort sur la place. Aussi-tost le Phénix redresse sa teste panchante, & reprend son vif esclat effacé par les ombres de la mort; & les Animaux iustement irrités, viennent fondre de toutes parts sur les Serpens, tandis que les Cigognes les attaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans, les Dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de riè déchirez & mis en pieces, & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'inique Oiseau qui auoit repris sa force & sa beauté, voulut acheuer la ceremonie, & alla vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riuiera. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pû montrer leur diligence

H h a

ac-

* Il tue de sa venue.

accoustumée, pour auoir attendu les fourmis qui ne vont pas si viste qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Phénix, & luy apportoitent du miel de leurs ruches, qu'elles luy presenterent sur les ailles des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur teste marchoitent de petits oiseaux de differentes especes, & de plumages divers, qui ne sont gueres plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'estoient assemblez dans vne espece de Golfe, qui faisoit comme vn Amphitheatre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du costé qui regardoit la mer, faisoient vn rond d'eau où l'on voyoit ialir cent fontaines, par ces ouuertures qu'elles ont sur la teste, par lesquelles elles iettoient l'eau de la grosseur d'vn muid, & de la hauteur d'vne picque; qui retombant avec bruit sur leurs mufles, couuroit toute la mer de bouillons d'escume. Mais auant que le Phénix arriuaist au lieu du spectacle, les poissons l'enuoyerent receuoir à deux cens pas de la mer, par des petits poissons volans, suivis d'Amphibies, pour monstrier que leur iurisdiction s'estendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Apres, venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les thesors de ce vaste & liquide Element. Les vnes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arriuant entr'ouurerent leurs coquilles, & firent voir des ioyaux d'vn prix & d'vne valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes, d'vne blancheur nompareille, dont le vif

esche

éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huisîtres pour les présenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans les magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son throsne. Dans ce grand cercle que les Balaines formoient d'un costé, & les rochers de l'autre, parurent premièrement tous les oiseaux de reuiere, ayant le Cygne à leur teste, qui s'estoit ioint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Phénix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son col voûté entre ses ailles à demy leuées; ce qui faisoit vn entoncement qui luy donnoit plus de majesté. Aussi-tost qu'il vit arriver le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reueuë de ses sujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptère aux ailles de pourpre, fut choisi pour aller rendre l'hommage au Phénix, comme luy deuant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom. Au retour, ils se iouèrent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs ailles; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent apres eux, & commencerent à les poursuiure: Ils les laissoient approcher fort près; puis se plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de mesme des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui mouilloient les cerceaux bigarez de leurs ailles, sans auoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous les eaux, allerent repaître bien loin, & faire vne triple couronne au de-

dans des rochers & des Balaines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du iour. Aussi-tost on vit toute la terre couverte de monstres, differens de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs œufs attachez à leur peau, paroissoient comme autant d'estoiles brillantes. D'autre costé voguoient de petites huistres d'une nacre transparente & ciselée; C'est vn poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille, qui luy sert comme de prove; & la teste qu'il leue, luy tient lieu de voile; Ses aislerons sont les rames; sa queue luy sert de gouvernail; enfin, c'est comme vn vaisseau vivant & animé, qui semble n'aüoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la navigation.

III.
*Passage
de Lucien
aux Antipodes.*

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer, & que les Dauphins qui sont les Singes de la mer, se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec vne vigueur incroyable, pour monstrier leur agilité: On vit arriuer la babillarde Hirondelle, qui s'approchant du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle auoit appris dans les pais estrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'estoient revolté contre les Sauvages, & enuoyoit demander secours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur mes-intelligence. On assemble donc sur le
champ

champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arresté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phénix, qui estoit vn vieux magot tres-sçauant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit enuie de l'accompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il put pour m'en divertir, me representant le danger que je courrois avec tant d'animaux differens qui n'estoient pas policez, & n'auoient pas appris à obeir comme les siens; mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'vn pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeissance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous seruir comme d'escorte, de peur qu'on ne nous vint enuelopper. Car vne partie des Sauvages s'estoient sauuez sur les eaux, pour éuiter la fureur des bestes farouches, qui battoient la campagne, & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits batteaux faits d'vn seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant entre deux, en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, ie ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'vn courage inuincible sautoient sur le dos des Baleines, apres auoir eu bien de la peine à esquiuier la fureur d'autres poissons*, qui les attendoient dans l'eau pour les déuorer; & montant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouuertes, qui sont comme des soupiraux par où elles iettent

H h 4

l'eau

* Réquiens, &c.

l'eau & respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps, gaignoient pais, & deuantant la vitesse des Sauvages, par la leur, nous vinrent exposer sur le riuage; où les animaux auertis de nostre venue, par les Hironnelles, nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la ioye avec laquelle ils nous receurent, & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage de moy, à cause qu'ils scauoient que ie n'estois pas là pour leur faire mal. Nous apprîmes en arriuant, que la cause de leur reuolte venoit d'un Perroquet, qui ayant esté emporté par un grand vent, de l'Isle des Animaux en leur pais, leur auoit appris comme des bestes viuoient en paix dans cette Isle, & les auoit encouragés à se coïer le ioug des Barbares.

IV.
Bataille
des Ani-
maux cō-
tre les
Sauua-
ges.

Sur ces entrefaites, la nouuelle arriuee que les Sauvages s'apauçoient, avec toutes leurs forces pour les attaquer. Aussi-tost nostre vieux Singe qui estoit aussi scauant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne respondit pas à sa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui auoit au deuant vne grande plaine; & sur les aïles, d'un costé des rochers escarpez & inaccessible, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riuere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette sorte. Il mit à la droite vne espece de Tigres tres-vaillans; car i'ouublois à dire, qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui soient tout à fait semblables à ceux de nostre pais, si ce ne sont des Perroquets ou des Singes. En suite il rangea

rangea les Lions , qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nostres , puis les Ours, lesj Sangliers après , qui ont vne ouuerture sur le dos ; & enfin vne espece de Lynx ou de Loups-ceruiers , qui faisoient la pointe de l'aile gauche: Car ils sont si vaillans , qu'ils vont attaquer les Sauvages en plein iour , iusques dans leurs cabanes. Il auoit mis exprés les plus courageux sur les aïles , afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts , ils les enfermassent au milieu , & les empeschassent de prendre la fuite. Chaque Corps en auoit vn autre à les espaules pour le soutenir , en cas qu'il fût enfoncé ; & il estoit de la mesme espece , afin d'estre plus interessé à la defense. Dans les interuales des bataillons , estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux , qui ne laissent pas d'auoir du courage ; pour se mesler parmy les autres dans le combat , & mordre les iambes des Barbares , ce qui fut de tres-grand seruice. De ce nombre estoient les Porcs épics , & certains petits porceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse à escaille. Le front de la bataille estoit couuert d'animaux legers comme Cerfs , pour attaquer l'escarmouche , & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne scauroient voler ; mais qui sont tres-vistes à la courée , du nombre desquels estoient les Austruches , qui sont plus petites que les nostres. Voilà quelle estoit l'armée de terre: Mais il y en auoit vne autre dans l'air , qui n'estoit pas moins effroyable , estant composée d'une espece de grands Vautours & d'autres Oiseaux de proye , pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages , dans la chaleur de la meslée. Outre ces deux Armées , il y en auoit vne troisieme cachée dans l'eau , toute d'animaux

Amphibies, dont il y en auoit de gros comme des Bœufs & des Crocodilles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General auoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diuerses necessitez du Camp, parce qu'ils n'estoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moy, ie montay sur vn arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'auoir tenu le party des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroistre celle des Sauuages en vne tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massues & de grandes espées de bois, qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les deffendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point ataquez d'enhaut, pendant la meslée. Ils estoient tout nuds avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayant la lèvre d'endas & les iouës percées, & remplies de pierres de diuerses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient sèrez dans vn grand silence; mais lors qu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. I'oublois à dire que le front de leur bataille, estoit couuert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui auoient ordre de se retirer dans les interuales des bataillons, apres auoir fait leur décharge. Ils escarterent d'abord à coups de flèches tous les animaux legers à la course, & ces grands oiseaux qui ne volent point, lesquels marchoient à la teste. Mais le gros de la bataille s'auança aussi-tost en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, auant que

que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncez par la furie des animaux ; & particulièrement des Tigres & des Loups ceruiers , qui estoient rangez sur les aîles , & qui en firent vn grand carnage ; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat , avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprestées, percerent le plus courageux qui estoient aux premiers rangs ; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans vne si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massues , de se rallier ; de sorte que tout ce qu'il y auoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite , & se sauua dans le bois, où ils furent poursuuis par les Sauvages. Pour les Oiseaux , quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude , ils furent écartez en vn tourne-main par vne nuée de dards , & incommodoient plus les hommes par leur chute, que par leur bec & leurs griffes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effort , parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, tournerent teste à leur abord ; & faisant front de tous costez, les reconneurent aisément dans la riuiera. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux , si les Serpens qui n'auoient pû s'assembler, ni arriuer si tost que les autres , ne fussent accourus à leur secours ; Mais les Sauvages n'eurent pas plustost entendu de loin leurs siflemens, qu'ils firent alte dans le bois ; & voyant les vns sur les arbres, prests à se lancer sur eux ; & d'autres de vingt à trente piez de long , qui ouuroient la gueule pour les deuorer ; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queue , & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauuerent à la course. Les animaux se rallierent, les poursuirent avec gran-

*V. Pacification
des ani-
maux par
l'entre-
mise de
Lucien.*

grande vigueur, & en firent vn prodigieux carnage. Apres la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Eco resonnoit de la musique des Oiseaux, qui chantoient vn chant de triomphe; & rien n'eust esté egal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulant resjouir, n'eussent fait vn effroyable chariuary. Sur ces entrefaites, on entendit vn bruit fourd de Trompettes & des Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit cesser l'allegresse; mais comme elles furent proches, on apperceut que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la dépouille des Sauvages. Ils frapportoient sur des troncs d'arbres creusez & couverts de peaux, dont les Barbares se seruent pour s'animer au combat, & sonnoient de Cornets marins qui font vn bruit comme vne Trompette enroulée; de sorte que la frayeur se changea en allegresse. Car on voyoit les vns se battre contre leurs compagnons avec des flèches, qui leur tenoient lieu d'espées, n'estant pas assez forts pour manier les massués; les autres dansoient vn Ballet de posturés, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs funérailles. Là-dessus on ouït le cry de diuers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; apres quoy l'on vit arriuer quelques Singes de la suite du General, qui dirent qu'il auoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas plustost finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'election d'un nouveau Roy; Car les Serpens preten- doient à cét honneur, pour auoir esté cause de la victoire; les bestes à quatre piez, pour leur grandeur
 & leur

& leur multitude ; & les oiseaux, pour leur excellen-
 ce ; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné
 le dessus. Mais le Perroquet en qui ils auoient crean-
 ce, & qui auoit esté cause de leur reuolte, apperceuant
 ce desordre, & craignant qu'on n'en vint à la dernie-
 re extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fist
 venir, pour sçauoir mon opinion. Je descendis donc
 de mon arbre, que ie n'auois pas voulu quitter pour
 la crainte des serpens, dont i'auois veu vn si grand
 exemple de cruauté en la personne du Phénix ; &
 representay aux animaux, par l'entremise du Perro-
 quet, Que i'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les
 Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de
 leurs diuisions, & de prendre cette occasion pour les
 deffaire ; & en cas qu'ils voulussent songer à vn ac-
 commodement, ie leur offris mon entremise. L'af-
 faire ayant esté mise en deliberation, la chose passa
 tout d'vne voix, par la timidité des vns & la sagesse
 des autres, qui virent bien que les animaux ne pour-
 roient iamais s'accorder ; outre que les plus fiers &
 les plus vaillans auoient esté tuez dans le combat.
 Je partis donc avec ce Perroquet, & vn autre qui
 sçauoit la langue du pais, & fus trouuer les Sauvages,
 qui ne furent pas difficiles à persuader ; après vne si
 grande deffaitte ; & en passerent par tout ce que ie
 voulus. A mon retour, ie rencontray mes camarades,
 que le regret de mon départ & la mesme curiosité
 que moy, auoient portez à me suiure ; de sorte qu'ay-
 ant pacifié tous les differens qui restoient, & mis
 les hommes & les animaux bien ensemble, ie m'em-
 barquay avec mes compagnons ; tres-aise d'auoir éuité
 vn si grand peril, & d'auoir veudes choses si e-
 stranges & si merueilleuses.

SVPLEMENT

D E

L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE QVATRIESME.

I. *Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens.* II. *Description du païs des Aparctiens.* III. *Royaume de Numismacie.* IV. *Isle des Poëtes.* V. *Celles des Pigmees.* VI. *Retour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.*

I. *Isle des Pyrandriens, ou hommes de feu.* **A** PRES avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le teste des Isles, dont on nous avoit dit tant de merveilles. La premiere où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin; & approchant nous trouuâmes le riuage bordé d'hommes flamboyans, qui auoient le visage long & estroit, & le haut de la teste fait en forme d'alambic. Ils paroïssient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changioient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils receurent avecque ioye; & en reuanche, ils nous donnerent à chacun vne chemise de toile incombustible, & force pantarbes*, pour nous garantir des ardeurs de leurs païs: Mais auant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à vne desbarques, que les Sauvages nous

* *Pierres precieuses qui ont cette propriété.*

nous auoient données. Ceux qui estoient dedans s'estant iettez, aussi-tost à nage pour se sauuer, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-vns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nomme; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissent lumineux & transparens, ils deuinrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, iusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouuert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coustume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous receurent; c'est assez de dire qu'ils n'espargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chere & grand feu. Ils se portent en auant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'éléuent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; Aussi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font ietter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage; & lors qu'ils veulent paroistre plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre; ce qui leur fait faire du feu violet. Il aiment sur tout l'eau de vie; & en s'approchant, ils l'allument, & l'auallent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement; car d'un seul baiser ils engendrent vn enfant, qui n'est pas si tost né, qu'il croist à veuë d'œil; & après auoir esclatté plus ou moins de temps, il diminuë peu à peu, tant qu'à la fin il se couure d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent eüiter cette ma-

ladie,

l'adie, ou en guerir, se seruent perpetuellement d'éuentail; mais cela les vse beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des supplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils suportent si impatiemment, que cela leur fait ietter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noir cachots; où ils sont comme morts; mais ils ressuffitent à l'ap proche de leurs camarades; & quand le crime est grand on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi-tost. Ils ne croyent pas comme nous que l'ame soit renfermée dans le corps; & soustiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroist; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils ont dequoy nourrir leur feu; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur aime faisant vn dernier effort, s'enuole en forme d'estincelle, qui se ioüe long-temps par l'air, & se promene en diuers pais, cherchant les eaux comme pour luy seruir de rafraichissement; & c'est ce que nous appellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en vn, & composent les Cometes, & ces petits Astres semblables aux Estoiles que si precipitent du Ciel en terre; pendant vne nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, iusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumieux; qu'ils seruent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur; si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause de grandes ardeurs, si la Nature n'auoit eu soin d'y faire croistre des arbres; qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, toujours plein d'une

eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminuë, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les vns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vraysemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-vns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, ie croy qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mesgarde; aussi disēt-ils que leur pais ne brusle que depuis vne pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort eschauffez sur cette dispute, il survint vne troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre vn déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils respondirent que l'éuènement iustifioit le contraire; parce qu'ils auoient tousiours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-vns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuuent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cét accident, & il fut resolu qu'on deputeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparctias; & qui n'ayant pas la force de brusler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette Isle de feu, nous passâmes en vne autre de glace, tant ce pais des fables est plein de choses contraires & extrauagantes, dequoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la ceruelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui alloient & venoient

*Il. Pais
des A-
parctiens
ou Sep-
tentrion-
naum.*

d'une vitesse merueilleuse: Comme ils nous apperceurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils auoient le pié fort estroit & tranchant par dessous, ce qui les aidait à glisser, leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux ratteliers de dents bien garnies, qui frappent les vnes contre les autres, quand ils veulent parler; comme celles des Febricitans, dans le frisson d'une grande fièvre; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire; d'où vient peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Clacquedents. Il y en a parmy eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils iouent du clauessin. Ils portent pour ornement, de grosses perles & des Diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toutes sortes de lumiere, hormis celle des Estoiles, & ne sortent gueres qu'en Hyuer, à cause que l'air froid & picquant sert beaucoup à les fortifier. L'esté ils demeurent dans des cauernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur; & c'est une chose étrange, qu'estant si froids, ils suent en moins de rien; mais de leur suëur, on en fait d'autre tout sur l'heure, dont les plus accomplis se jettent en moule. Pour les faire croistre par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plustost que de plier; & non sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes estonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut assez froid. Il nous presserent fort de demeurer en leur pais; mais il y faisoit un

froid

froid si insupportable, que nous n'y pouuions durer. Nous nous contentâmes, auant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; * ce qui a donné le nom au pais. Il y a vne merueille dans ce Temple qui ne se trouue nulle part; c'est vne glace de miroir qui a seruy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant approchez, ils animerent leur image; mais ils furent si faschez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prennoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la droite, que pour punir ce nouuel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta deuant le mesme miroir, & anima sa ressemblance, qui par vn iuste chastiment des Dieux, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont leur production commune. Au sortir de ce pais, nous entrâmes dans vn autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au royaume de Numismacie, après auoir admiré la diuersité de la Nature, qui en vn mesme endroit du monde, auoit placé deux nations si contraires.

L'ay dit que nous abordâmes heureusemēt au Roy- III. Roy-
aume de Numismacie, parce que c'est vn pais ou l'on aume de
n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute Numis-
sa vie, qui ne l'a iamais pû trouuer. Les habitans y macie, ou
parlent toute sorte de Langues, c'est pourquoy ils sēt de la
fort bōs truchemās, sur tout les Chrysandriens & les Monnoye.
Argyrandriens, * dont l'organe touche plus au cœur,
car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sujets

I i 2

à estre

* Arctos, signifie vn Ours en Grec.

* Or, Argent.

à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, sont d'une figure fort estrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teste: Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs deuises, & releuent de la Reyne Lydie,* & non pas de l'Isle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits, ils ne croissent ni ne diminuent. Il est vray que les traits de leur visage s'effacent peu à peu, & qu'ils sont sujets à une certaine hérésipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'est une chose estrange, que de leur peau qu'on enleue, les fourbes dont i'ay parlé, se masquent, & passent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé: mais ces gens-là n'apprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diuersité de leur crime; & aussitost on les met en quatre quartiers, & on les iette dans le feu: Mais il ne sont pas entierement consumez; car tout ce qu'ils auoient d'impur s'en estant allé en fumée, on crée de nouveaux suiets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du Prince, qui est comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous scéllez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuuent estre aneantis en quelque maniere que ce soit, non pas mesme par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez:

E

* *Pierre de touche,*

VERITABLE, LIVRE IV. 501

En effet, ces peuples sont si aimez de tout le monde qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maistre de l'Vniuers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est vne chose estrange, de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differés de mœurs, de religion & de coustumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les auoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'escart, on ne les retrouue plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaués du monde, car ils sçauent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a applaný les montagnes, comblé les valons, bastý des villes, peuplé des deserts, cultiué des rochers, seiché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à trauers des abismes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout vifs, & à demeurer long-temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauuais visage; car ils sçauent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapfiliens, * parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du pais, & ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'auoir ces Numismaciens, ie fis si bien, qu'en ayant gagné vne partie & pris l'autre, ie reconouray par leur entremise, vn bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit necessaire, pour retourner en nostre pais.

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, IV. *L'Isle* nous fûmes surpris par vne tempeste, qui apres nous *des Poë-*

* *dépenfiers.*

avoir agitez long-temps , & consumé toutes nos provisions , nous ietta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est vn pais fort esloigné du royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui auoit la barbe fort venerable, mais il auoit la ceruelle en écharpe, qui est vn mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre donc à ce que nous luy demandions, il se contenta apres quelques grimaces de nous faire signe de la main , pour nous monstrier le chemin par où nous deuions aller: Nous montâmes par son ordre sur le faiste d'une haute montagne qui auoit double sommet, où nous vîmes vn grand peuple assemblé , pour voir leuer l'Aurore qui est la Deesse qu'on y reuerere avec le Soleil. Elle n'eut pas plustost ouuert les yeux, qu'ils retirét les rideaux chamarez de son lict; & apres luy auoir donné le bon-iour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la vestirent de pourpre & d'escarlata; & meslant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, sâs dessein & sans ordre, ils asseuroient que cela ne laissoit pas de faire vn fort bel effet de loin. En suite, ils mirent dans ces doigts de roses, force perles. & force diamans, pour resprendre sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-elle acheué de se parer, qu'un nuage s'éleua, causé par le soufle des cheuaux du Soleil, qui la déroba à nostre veuë. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que deuant, pour celebrer aussi la naissance de cet Astre, car il meurt & naist tous les jours en leur pais, & tandis que les Heures diligentes atteloient ses cheuaux à son Char ils ceignirent les Temples du ieune Phébus, d'une courône de lumiere. Comme ie considerois ces choses avec attention, m'estant escarté pour chercher l'Aurore, ie trouuay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il

qu'il estoit defia bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne respondoient à mes questions, qu'avec vn accent graue, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressembtent que par là: Car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est vn assez mauuais habit pour l'Hyuer. Les cheueux de leur Maistresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel; & leur breuuage, d'eau & de lait: Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la felicité avec Iupiter. Du reste, leur pais est tres-beau à la veüe, & ie m'estonne qu'ils ne sont plus riches, veu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prez ne sôt que d'esmeraudes; leurs guerets sôt couverts d'espics dorez; leurs fleurs sont de de pourpre & d'azur; & celles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du ritage sont autant de diamans & de pierreries; & chaque goutte de rocher est vne perle. Avec tout cela, ils n'ôt pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs thresors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroist qu'à eux de la sorte, & i'auois beau ouurir les yeux, ie ne voyois point ces thresors dont ils me parloient. Ils sont fort bisarres, & suiets à vne infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verue les prend, on ne les sçauroit gouverner. Ils sont d'estranges grimaces, & se contournent comme s'ils auoient des conuulsions, particulièrement quands ils enfantēt, mais ce n'est pas de douleur; car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela

de propre, que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des peres trouvent neantmoins fort beaux, qui est vne grande grace qu'ils ont receuë de Iupiter; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauuaise humeur, tât ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traittent de mespris, c'est pourquoy ils ne durent pas long-temps; car on n'éleue les enfans en ce pais-là que d'une viande fort délicate, qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus estrange, c'est la façon dont ils conçoient, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teste, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, ils s'en deliurent à plusieurs reprises; & quand il est tout sorty, on le rassemble en vn Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a mesme qui ne sont faits qu'à demy, dont le pere a auorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laissent pas de viure, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un pere qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas forts deuots, & ne reconnoissent gueres d'autre diuinité, que les yeux de leur Maistresse. Que s'ils celebrent Apollon & les Muses, c'est plustost par coustume qu'autrement. Au commencement que ie fus en leur pais, ie ne pouuois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forêts & aux rochers; mais apres leur auoir veu faire de plus grandes extrauagances, ie leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous preparions au départ, le Heros qui les nourrissoit, vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture.

Aussi-

Aussi-tost il fut ordonné , pour perpetuer sa memoire, & faire viure son nom apres la mort, qu'on l'embaumeroit avec le sel de l'Esprit; & qu'apres l'auoir reuestu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettroit en dépost entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portast par toute la Terre. Le iour venu, qu'on auoit destiné pour ce haut mystere, chacun se rendit au lieu assigné, dans vn grand silence: Après quelques sanglots & quelques larmes, suiuiues d'eslans douloureux, & de pitoyables helas! le tout accompagné de ceremonies muëttes, on découurit avec vne respectueuse hardiesse, ce grand & venerable Nom, qui reposoit sur vne vrne d'or, enuironné de lautiers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & frôides cendres de cét inuincible Heros. En mesme temps on l'arma de tout ce qu'on auoit pû trouuer dans l'Vniuers, de redoutable, de formidable, & d'intrepide: Puis on l'esleua au dessus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'enuironnant d'vne lumiere, de splendeur & de gloire, on luy dressa des Autels, où tandis que les vns sacrifioient à sa magnanimité, à sa generosité, & à sa clemence, les autres erigeoient des viuantes statuës, d'éternels trophées, & d'inébranlables monumens à sa triomphante memoire. On entendoit d'autre part des concerts où l'on celebroit ses diuines actions, ses charmes inexplicables, & ses vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aisle, qui osta ce precieux nom de la veuë des hommes, & l'alla semer par l'Vniuers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

Après cette ceremonie, nous quittâmes cette Isle, V. *L'Isle*
& abordâmes par vn doux vent en celle des Pyg- *des Pyg-*
li 5 *mées, mées.*

mées, qui est de son ressort, aussi bien que les premières dont j'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant quoy que ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de viure en bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaist. Nous fûmes tout-estonnez en arriuant, de voir que les plus grands hommes de ce pais-là n'auoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. * Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyons ramassez ensemble comme dans vne garenne; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils reuenoient de faire la guerre aux Gruës, & auoient obtenu vne grande victoire: de sorte que chacun rapportoit deux ou trois têtes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'espaule en guise de picque, & les tenoient par le bec. Ils auoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hottes, pour aider à leur subsistence. C'est vne chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la ceruelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes cocques de noix: Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & leur cassent les iambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayèrent à nostre abord, mais lors qu'ils eurent veu nos certificats, & que nous auions passé sans desordre à trauers l'Empire des Fables,

* Le mot Grec signifie coudée.

Fables , ils s'approcherent de nous avec grande allégresse , & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens , quand ils veulent caresser leurs maîtres. Les plus apparens estoient portez sur des Beliers & sur des Chèvres , qui s'agenoüillent comme font les Chameaux , lors qu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnames iusqu'à leurs cabanes , qui sont creusées dans terre comme des clipiers ; mais ils vont fort lentement , & ne firent qu'en quinze iours quatorze lieuës , ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz , peut-estre , que ie me méprends , de leur faire faire tant de chemin , n'ayant donné que quatre ou cinq lieuës , de long à leur Isle ; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes ; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'estendue qu'il n'en paroist ; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés , pour la commodité des habitans , qui se nichent dans des trous ; outre que par ce moyen , elle contient beaucoup plus de peuple quelle ne feroit. Le lendemain de leur arriuée on partagea le butin ; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux , qui leur tiennent lieu de trompettes , comme les sonnettes de tambours ; apres quoy ils tirent à l'Oiseau , ainsi qu'ils ont accoustumé dans vne resiouissance publique. Cét oiseau est vne mouche prise dans vne toile d'araignée , qu'il faut ietter par terre d'un grain de mil , & l'on tire avec vne sarbatane de paille. La carriere où l'on s'exerce , a plus de deux cens poudes de long ; car ils comptent de la sorte en ce pais-là , comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans , comme d'autres ont remarqué auant moy ; & les femmes engendrent à cinq. Si tost que leurs enfans sont nez , ils les cachent dans des rabouilleres , ainsi que les lapins font leurs petits ; de peur des Gruës , qui les aualent tout d'un coup ,

com.

comme des nauets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux ; & le soir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnettes , à quoy ils se plaisent, comme on fait parmy nous , à la Comedie. Il sont fort sobres ; & c'est vn grand excès , quand ils mangent vne cuisse d'alouëtte ; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche , ou quelque peu dauantage , selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson , mais les grosses où ils rotissent les aloüettes , sont de dars de Porc-épic. Ils boiuent dans de petits vases faits de noyaux de cerises ; & leur bruuage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps , & conseruent dans des œufs d'Autrûche , qui leur seruent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur , cela leur tient lieu de pipes de Maluoisie. Leurs assiettes sont des escailles de carpes , dont les plus belles sont les plus dorées , & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains , car toutes leurs forests sont par buissons , ce que la Nature a fait exprés , afin qu'ils ne se rompent point le cou , en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort ; parce qu'ils croient qu'elle rampe par terre, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nostre , à cause du danger qu'il y a , lors qu'on vient à tomber de si haut.

VI. *L'Isle
des Magi-
ciens.*

Au sortir de cette Isle , nous voulûmes aller en celle des Souhairs : mais nous n'y pûmes iamais aborder , car en ce pais-là on n'arriue pas où l'on veut ; de sorte que nous fûmes contrainsts de relâcher dans celle des Magiciens , sans pouuoir visiter seulement l'Isle des Geans , quoy que nous eussions grande en-
uie

nie de la voir. Car on nous en contoit des merueilles, qu'ils enjamboient les riuieres, comme l'on fait vn ruisseau, peschoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de nauire, dont les anchres seruoient d'hameçon, ioüioient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le ieu; ce qui estoit cause qu'on en trouuoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils auoient ioüé. Comme nous eûmes mis pié à terre dans l'Isle des Magiciens, vn de nos Matelots qui auoit esté autrefois en ce pais-là, nous auertit, pour éuiter les fausses Prophecies, de pisser sur nos piez en nous leuant, afin de nous precautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retournast sur celuy qui l'auoit donné. Dans cét entretien nous arriuâmes à la plaine de Zoroastrie, qui prend son nom de la capitale du pays, bastie au milieu de cette plaine. La nuit nous surprit, auant que d'y pouuoir arriuer; de sorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contrains de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous auions apporté de nostre barque. Mes compagnons dormoient desia, lors que i'ouïs vn grand miaulement de chats, dont enfin m'estant ennuyé, je me leuay pour les chasser, à cause qu'ils m'empeschoient de dormir. Mais comme ie les poursuiuois assez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller, ie me trouuay engagé dans vne grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & jeunes Demoiselles, qui se mettoient à dancer toutes nuës à reculons, tournant le dos les vnes aux autres, & renfermoient au milieu vn Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissoluës, se baissant de
temps

temps en temps pour le regarder par entre les jambes. Après que cela eut duré assez long-temps, ce Bouc s'alla mettre en vn coin, où elles le vinrent toutes baiser au derriere; & ietterent sur luy des fleurs, comme on a coustume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheual sur des balais; & ils ne furent pas plustost arriuez, qu'ils firent vn sacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes; de sorte que croyant auoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouueau, & se tirent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'auerfion; si bien que luy en ayant demandé la cause, ils sceurent que c'estoit parce qu'il l'estois là. Là dessus ils me vinrent prendre, & ie creus qu'ils m'alloient immoler; mais i'en fus quitté pour estre mordu au derriere, & signer de mon sang vn papier; après quoy le Bouc me dit que i'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec vn fabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Boucquin, qui careffoit les plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus estonné que ie vis la nappe mise; & sans voir ceux qui apportoiënt les plats, elle fut couuerte en vn instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord vn grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que ie trouuois les viandes vn peu fades, ie ne pus m'empescher de crier qu'on apportast du sel. A ce mot, tout disparut; & ie me trouuay seul & sans lumiere, dans vne carriere fort obscure, où ie fus contraint de demeurer iusqu'au point du iour. En suite, ie me rendis où estoient mes compagnons, sans leur
oser

oser rien dire de ce qui m'estoit arriué ; parce qu'ils estoient si effrayez des contes qu'on leur auoit fait du pais, que la moindre chose estoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, ie les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenestres, les plus belles Dames du monde, qui nous iettoient en passant des œillades fort amoureuses ; ce qui m'eust touché dauantage, si ie ne les eusse pas conuës ; mais c'estoient les mesmes que i'auois veuës dans la carriere. Comme nous passions de cette ruë-là, à vne autre, nous eusmes la teste rompuë de cent valets de Marchands, qui sortant de leurs boutiques, nous crioient : *Messieurs, voulez-vous qu'on tire vostre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde cy, & en l'autre. Messieurs, c'est icy qu'on trouue toute sorte d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieues en un iour. Messieurs, voulez-vous auoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages. C'est icy, disoit vn autre, qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses perduës, & mesme son pucelage : C'est moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de sa rouille, & qui le rend invulnérable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouue de ces escus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre tousiours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette iamis. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute entoüée à force de crier, Voicy la veritable uervéne cueillie auant iour, & seichée à l'ombre, lors qu'il n'y auoit ni Lune ni Soleil sur terre ; Vous plait-il d'en auoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin, deliure de ces importuns crailleurs, nous arriuâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos*

Mate-

Matelots, qui nous receut fort bien. Mais ie ne scay par quel accident, vn de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il deût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il auoit d'estre enforcélé; & pour en sçauoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter vn cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant bouillir dans vn chauderon, on accompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui auoit fait le fort. Que s'il ne venoit pas, on auoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se deuoit consumer aussi. Comme il n'y auoit plus d'eau au chauderon, voicy venir vne grande femme noire, avec les yeux égarés & estincelans, l'escume à la bouche, & la fureur sur le visage. Sitost qu'elle fut entrée, on mit vn manche de balay derriere la porte, pour l'empescher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au liét du malade; & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassée & enrouée, *Que me veux-tu?* A mesme temps, quatre grands cocquins qu'on auoit loüez pour la frotter avec des bastons de serment, sauterent en place; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils auoient leué, elle troussa tout d'un coup sa robe; d'où sortit vne si grande flame, que ces galants furent tous grillez; & la Sorciere en mesme temps, se saisit du balay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'enuola par la fenestre, laissant dans la chambre vne puanteur effroyable. Cependant, nostre pauvre malade estoit à l'extrémité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit, estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose;

ce qui ayant emeu nostre hostesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'estoit basti que de gibets & de potences. Mais derriere s'éleuoit vn Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques iouer de petits enfans. qu'elle nourrissoit pour faire vn bain de leur sang, afin de guerir vn grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au lieu de la Cour estoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où nageoient plusieurs poissons, & sur le bord one vieille décrépète, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'interuale de ses rides, s'éleuoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouuoient au branle de sa teste, & se iouioient sur son visage. D'une main elle tenoit vne tasse, dans laquelle elle beuvoit; & de l'autre elle estendoit les peaux de son menton, pour luy seruir de soucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ces habits. Si tost qu'elle nous apperceut, elle vint à nous toute courbée sur vn bâton; ne faisant pas vn pas, sans laisser tomber vne roupie; & pour me regaler, elle me sauta au cou & me baïsa, à cause que ie luy paroïssois assez agreable. Cela me fit vne telle horreur, que ie courus aussi-tost à la fontaine pour me lauer; mais ie n'eus pas plustost pris de l'eau, que ie me trouuay enleué par l'air dans vne des chambres du Palais, où i'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës en vn endroit cueillir des fleurs, en vn autre se baigner, ou poursuiure vne biche à la chasse; Mais tout à coup, comme ie prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animerent; & se détachant des Tableaux, commencerent à dancier autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit vne nazarde, l'autre vne

crocquignole; & tous faisoient des postures extrauagantes, pour me faire peur; mais n'en ayant pû venir à bout, ils disparurent en vn instant, & me laisserent parmy vn tas de vilaines bestes qui me couroient par tout le corps. Comme i'estois au desespoir de me voir en cét estat, ie vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que ie luy auois tesmoignée près de la fontaine; & me iura par l'ame des Contes de vieille ses ancestres, que si ie ne luy voulois estre plus doux, elle s'alloit ietter dans vn feu qui s'estoit allumé à la cheminée. A ces mots, ie courus pour l'embrasser, ne pouuant resister à ses charmes; mais ie fus retenu par vne main inuisible; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se ietta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut, & ie me retrouvay dans la ruë avec mes camarades; j'ou de crainte de pires accidens, nous allâmes tout de ce pas achepter des caracteres, avec lesquels nous retournâmes en nostre pais; & nous nous trouuâmes chacun vn matin dans nostre liët, comme si tout le voyage que nous auions fait, n'auoit esté qu'un long songe.

T A-

T A B L E

DES MATIERES PLVS

CONSIDERABLES DE LA II. PARTIE

des Dialogues de Lucien.

A.

S On inuectiue contre l'E, à l'auantage des autres voyelles.	Page 453, 459
Abaucas, Quel, & combien bon & fidelle amy.	47
Academie, Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour soy.	134, 135
Acheron, Quel est ce lieu, & où se void.	175
Achille, Bouclier d'Achille, combien remply de figures.	118
Adonis, En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres.	375.
Merueille d'une riuiera de ce nom.	376
Adultere, Ancien opprobre des Adulteres.	319
Agamemnon, Par qui comparé aux Dieux. 20. Agamemnon & Achille, quels nous sont representez dans la Fable.	206
Agathoclés, Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils viuoient.	27, 28, 29
Agathoclés le Stoïcien, pourquoy plaidoit ses Escoliers.	118
Agathoclés, Roy de Sicile, combien vescu.	256
Agathoclés, Capitaine d'Alexandre, deliuré des bestes par Perdicas, à quoy il alloit estre exposé, pour auoir pleuré deuant le sepulchre d'Ephestion.	233
Ajax, Comment deffendoit Teucer.	156
Alcidamas, Le Cynique, quel personnage.	362, 363
Alcmeon, Pourquoy tua son pere.	448
K k 2	Ale

T A B L E

Alexandre , Comme il s'est élevé une statue plus grande que le mont Athos. 14, 15. Alexandre Tyran de Phères, par qui tué. 118. Ce qui arriva au grand Alexandre, lors qu'il se vid maistre de l'Asie, après la journée d'Arbelles.	181
Amatris, Ville, où située.	45
Ambre, Ce qui s'est creu autresfois de l'Ambre.	214
Ambrosie, Le manger des Dieux.	123
Amy, Quel thresor c'est qu'un bon amy, & combien estimé parmy les Scythes.	25
Amitié, Estrange façon de contracter amitié. 38. Entre combien de personnes elle se peut contracter de la sorte.	ibid.
Amour, De combien de sortes.	395, 396
Ampelis, Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, fameuses Courtisanes.	300
Amphiloque, Quelle estoit la renommée de cet Oracle. 204. Amphiloque tenu pour un Dieu, & de qui estoit fils.	413
Anacarsis, Pourquoi quitta son pais, & trauersa tant de terres & tant de mers.	164
Anacreon, Quel estoit le Dieu d'Anacreon. 213. Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie.	260
Anaxarque, Parasite d'Alexandre.	153
Animaux, Quelle est la condition des Animaux. 108. Description de la Republique des Animaux. 473. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. 479. Bataille des Animaux contre les Sauvages. 488. Pacification des Animaux, par l'entremise de Lucien. 492. &c.	
Anteas, Roy de Scythie, combien vescu, & où il mourut.	256
Antigonus, Par qui aperceu couché avec sa belle fille. 118. Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du pre-sedent, combien vescu. ibid. Antigonus Roy de Ma-	66

DES MATIERES.

<i>cedoine , suruommé le Borgne, combien vefcut, & où il mourut.</i>	256
<i>Antiochus , Fils de Seleucus , de quelle façon regardoit Stratonice fa belle mere.</i>	118
<i>Antipater, Fils d'Iolas, quel, & combien vefcut.</i>	256
<i>Antiphile, Combien aime de Demetrius.</i>	35, 36
<i>Antipodes , Passage de Lucien aux Antipodes.</i>	486. & fuiv.
<i>Anu is , Quel Dieu , & de quelle figure. 79. Où s'est mis en credit.</i>	121
<i>Aorne , Rocher, quel & combien dangereux.</i>	182
<i>Aparctiens , Quelles sortes de peuples , & d'où ainfi nommez.</i>	497, 498
<i>Apelles , Par qui accusé d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomée. 228. Quel tableau il fit , après auoir prouué son innocence , pour faire voir la calomnie.</i>	229
<i>Apis , Quelle ceremonie les Egyptiens ont coustume de faire à la mort du bœuf Apis. 375. De quelle diuinité.</i>	413
<i>Apollodore , De Pergame , precepteur d'Auguste , combien vefcut.</i>	260
<i>Apollon , A qui il rendit feruice. 71. Combien ses Oracles font ambigus. 85, 86. Où estallit le bureau de ses Propheties. 121. Son trauail. 125. En quel endroit rend ses Oracles luy-mefme. 386. Inuettine contre Apollon.</i>	426
<i>Apophrade , Quel terme , & ce qu'il signifie. 236, & fuiv.</i>	
<i>Archelaüs , Iufqu'à quand il eut Euripide pour Parafite.</i>	153
<i>Archias , Poëte, quel personnage.</i>	408
<i>Archimède , Comment & où brûla les Galères des Romains.</i>	206
<i>Arctos , Terme Grec, que signifie.</i>	499
<i>Ar-</i>	

T A B L E

<i>Areopage, Lieu de Justice chez les Atheniens.</i>	131.
<i>Belle coustume de l'Areopage.</i>	166, 167
<i>Arète, Quelle & sa fille Nausicaë.</i>	11
<i>Aretas, Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixène.</i>	31, 325
<i>Argantonius, Roy des Tartosiens, combien de temps vescu.</i>	256.
<i>Argyrandriens, Quels peuples, & pourquoy ainsi appelez.</i>	499
<i>Ariadne, Par qui sa couronne fut mise parmy les Dieux.</i>	411
<i>Ariarathés, Roy de Capadoce, combien vescu, & comment mourut.</i>	257
<i>Aristide, Comment conspira contre Themistocle, & pourquoy.</i>	234
<i>Aristipe, Pour quel sujet alla en Sicile.</i>	153
<i>Aristogiton, Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parasite.</i>	157
<i>Aristote, Ce qu'il a fait en l'art de Parasite.</i>	153
<i>Aristoxène, Le Musicien, Parasite de Nelée.</i>	153
<i>Arsacés, Par qui massacré, après auoir égorgé sa femme.</i>	118
<i>Arsacomas, Histoire de son amitié avec Loncate & Massente.</i>	40, 41, 42, 43
<i>Aspasie, Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Esquins.</i>	10
<i>Art, Ce que c'est proprement qu'un Art.</i>	147
<i>Arthabase, Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien vescu.</i>	258
<i>Artaxerxes, Mémon, à quel âge mourut.</i>	257. Et un autre de mesme nom Roy de Perse.
	ibid.
<i>Asne, Comment Lucien fut metamorphosé en Asne.</i>	53
<i>Asphodéle, Pré, en quel endroit.</i>	176
<i>Assyriens, Quelle est leur principale diuinité.</i>	90. De qui aprirent les ceremonies de leur Religion.
	375
	Astarte,

DES MATIERES.

Astarte, <i>Quelle divinité, & où adorée.</i>	375
Athènes, <i>Combien différente de Rome. 11. Louange de cette ville, & ses grands avantages.</i>	394
Athéniens, <i>Comment se trouvent tous menteurs.</i>	189
Athenodore de Tharlie, <i>combien vécut.</i>	259
Athlète, <i>Comparaison de son corps à du blé bien criblé.</i>	170
Athores, <i>De combien longue vie.</i>	255
Atimarque, <i>Explication de ce terme.</i>	244
Atis, <i>A quelle divinité consacra le Temple qu'il fit bâtir.</i>	378
Attalus, <i>Par qui empoisonné.</i>	118
Attalus, <i>surnommé Philadelphe, quel & combien vécut.</i>	257
Auocat, <i>Quel il faut estre pour estre bon Auocat.</i>	184, 185, 186
Austruches, <i>En quel pais se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont utiles.</i>	265
Azandre, <i>Roy du Bosphore, combien vécut, & comment il mourut.</i>	258

B.

B Acchantes, <i>Quels furent leurs combats qu'ils entreprirent pour la conquête des Indes, & leur équipage.</i>	210
Bacchis, <i>Dialogue de Bacchis & de Melisse, fameuses Courtisanes.</i>	291
Bacchus, <i>Qui doit passer le premier de Bacchus ou d'Hercule. 80. Comment fit l'entreprise des Indes. 209. Ses Lieutenans quels. 209, 210. De quelle naissance. 411</i>	
Bain, <i>Description d'un bain construit par Hippas, d'un artifice admirable.</i>	207, 208
Bardylis, <i>Roy des Illyriens, combien vécut, & où il mourut.</i>	256

T A B L E

Barreau, <i>Quel il faut estre pour hanter le Barreau.</i>	184.
185. &c.	
Basilic, <i>Pourquoy il pretend deuoir regner sur les Animaux.</i>	483
Beatitude, <i>En quoy consiste.</i>	149, 150
Beauté, <i>Description d'une parfaite Beauté. 6. Sans esprit, à qui semblable. 8. Louange de la Beauté. 437. & suiuaus.</i>	
Belite, <i>Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Basthé.</i>	40
Bellerophon, <i>Pourquoy Antia le voulut faire perir.</i>	234
Bendis, <i>Où se mit en credit.</i>	121
Beroée, <i>Quelle ville, & où située.</i>	60
Bien, <i>En quoy consiste le souverain bien.</i>	114
Bosphore, <i>par qui ses riuages furent joints d'un pont.</i>	445
Brachmanes, <i>Comment ils peuuent estre imitez, ou non.</i>	326.
<i>Comment receurent la Philosophie.</i>	333

C.

L <i>A plainte du C, & l'Arrest qui ensuiuit.</i>	456,
457,	
Calanus, <i>Quel, & de quelle façon est mort.</i>	325
Caldéens, <i>De combien longue vie, & pourquoy.</i>	255
Calendes, <i>Sacrées, comment célébrées par les Romains.</i>	238
Calomnie, <i>Comment dépeinte par Apelles.</i>	229. Sa
<i>definition.</i>	229, 230
Candiots, <i>Comment se trouuent tous menteurs.</i>	189.
<i>Ce qu'ils disent de Iupiter.</i>	412
Carixène, <i>Amitié de Carixène, d'Eudamidas, & d'Aretas.</i>	31, 32
Carneades, <i>Combien vescu.</i>	259
	Caf-

DES MATIERES.

Cassandre, De Polignote, quelle.	6
Cassiopee, Comment attira sur soy le courroux des Dieux.	14
Catechumene, Comment doit estre instruit.	430, 431
Cedille, Ce que c'est proprement.	457
Cerbere, Quel animal, & ce qu'il fait.	176
Cheueux, Nouëz par derriere, quelle marque.	269
Chrétiens, Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes mesmes de l'Auteur.	320
Chrysandriens, Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.	499
Chrysipe, Quels estoient ses syllogismes. 122. Le Stoicien, combien vescu.	259
Chrysis, Quelle, & ses amours avec Glaucias.	194
Cleanthe, Successeur de Zenon, comment mourut.	258
Cleodeme, Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard.	361
Cleombrote, d'Ambracie, pourquoy se precipita.	424
Clinias, Par qui veu pillant le temple d'Esculape.	118
Cochlys, Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes.	316
Colombe, Par quels peuples adorée	90
Colosse, De Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux.	79, 80
Combate, Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice.	380. &c.
Comedies, Quel doit estre l'usage des Comedies.	168, 169
Comparaison, Comment elle se doit faire.	18
Coq, Fils de Mars, pourquoy change en Coq.	95
Corps, Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, enuers les corps des defuncts, quelles.	176, 177. En quoy consiste la perfection du corps.
	418
Cothurne, Ce que c'est, & à quel usage.	169
Courtisans, Comment ils sont tous Parasites. 160. Pour quoy	

T A B L E

<i>quoy toujours en garde.</i>	230
Cratinus, Poëte Comique, de combien longue vie.	260
Crésus, En quelle extremité se trouua. 107. En combien peu de temps il fut depouille.	277, 278
Critolaüs, Peripateticien, combien vescu.	259
Ctésias, Historien, de quelle estime chez nostre Auteur.	189
Cydne, Quelle est la beauté de cette riuere.	247
Cygnés, En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnés, selon la Fable.	214, 215
Cylleniens, Quelle est la principale diuinité que ces peuples adorent.	90
Cynéthus, Courtisan de Demetrius, de quoy le louoit.	19
Cyniques, Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi appelez. 335. Leurs mœurs. 336. De la façon de viure des Cyniques.	416, & suiv.
Cyrus, Premier Roy de Perse, combien vescu.	257

D.

L A plainte du D, & l'Arrest qui en ensuiuit.	457
Damis, Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoicien Timocles, au sujet de la Prouidence.	81, 82, 88, 89, &c.
Damon, Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon.	30, 31
Dartamis, Ce qu'il fit pour son amy Amizoque, qu'il voyoit emmener Captif.	38
Dauphins, Combien amoureux des hommes.	275
Défunct, Jeux celebréz à la memoire du defunct, combien inutiles, aussi bien que les Oraisons funébres.	179, 180

DES MATIERES.

Demades, Orateur, combien timide de son naturel.	154
Démétrius, Combien aime Antiphile.	33, 34
Démétrius, Philosophe Cynique, pourquoy déchira un iour les Baccantes d'Euripide.	224. Dequoy accusé devant Ptolomée.
	232
Democrite, Comment mourut, & à quel âge.	258
Demosthène, Pourquoy n'osa iamais sortir hors des portes de sa ville.	154. Quelle estime on fait à present de son éloquence, & des le temps de l'Auteur.
	185. Combien de fois auoit écrit de sa main l'histoire de Thucydide.
	220. Louange de Demosthène, & comparaison du mesme avec Homère.
	393. & suiu. Sa Patrie & parens.
	395
Denys, Le Tyran, à quelle extremité réduit.	107
Depilatoire, Ce que c'est, & à quoy bon.	246
Derceto, Mere de Semiramis, de quelle figure.	378
Destin, Si les ordres du Destin sont inuiolables.	68. & suiu.
Deucalion, Comment il repeupla le genre humain.	377
Deüil, Quelles extrauagances se font dans le Deüil.	175
Dialogue, Plaidoyer du Dialogue contre Lucien.	142, 143. Repartie de Lucien à cette plainte.
	143
Diane, Quels sacrifices font les Scythes à cette Deesse.	91. Où elle se mit premierement en credit.
	121. Sa feste en l'Isle d'Egine.
	273
Dieux, S'ils sont sujets aux ordres des Parques.	69. S'ils se peuent mettre en colere.
	72
Dinias, Combien fut celebre l'amitie d'Agathoclés & de Dinias & en quel pais ils viuoient.	27. &c.
Diogène, Seleucien, combien vescut.	259
Dion, Combien excellent Philosophe.	323
Dionysius, Comment se laissa emporter à la volupté.	137, 138

Diotime,

T A B L E

Diotime, <i>Quelle Dame, & en quoy recommandable.</i>	11
Diplade, <i>Combien cruël animal, & combien douloureuses sont ses morsures.</i>	265
Discorax, <i>Quel personnage.</i>	245
Discorde, <i>Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Deesses.</i>	439
Diuinité, <i>Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Diuinité.</i>	115, 116.
<i>Par quelle Diuinité quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle est la veritable.</i>	428
Dorcas, <i>Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Courtisanes.</i>	301

E.

R <i>Eplique de l'E, à la plainte que l'A auoit formée contre luy.</i>	454.
<i>La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuiuit.</i>	458, 459
Eaque, <i>Cousin de Pluton, de quelle charge pourueu.</i>	175
Escorniflerie, <i>Comment prouuée estre un Art, & le plus excellent de tous les autres.</i>	144, & suiv.
Eau, <i>Par quels peuples adorée.</i>	90
Egyptiens, <i>Combien superstitieux.</i>	21.
<i>Quelle diuinité principalement adorée par ces peuples.</i>	90.
<i>Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoissance des choses diuines.</i>	374
Egythe, <i>Quel estoit son destin.</i>	430
Elencus, <i>Quel Dieu c'estoit.</i>	237
Elephans, <i>Où ont esté veus danser sur la corde.</i>	482
Elisées, <i>Champs Elisées, quel lieu.</i>	176
Eloquence, <i>Combien cet Art excelle par dessus tous les autres.</i>	152.
<i>Eloquence combien difficile à acquerir, & combien demande de temps.</i>	181.
<i>Où elle habite.</i>	182
Empedocle, <i>Où porté par la fumée du mont Etna.</i>	117
Eno-	

DES MATIERES.

- Enomaüs, *A quel prix mit sa fille Hippodamie.* 448
 Enuic, *Comment depeinte en compagnie de la Calomnie.*
 229
 Eole, *Pourquoy Eole qui auoit si bien receu Vlysse, ne le remena pas en sa maison.* 429, 430
 Ephestion, *Quel crime c'estoit deuant Alexandre, de ne reconnoistre pas Ephestion pour un Dieu.* 232. *Merueilles qui se contoient de luy.* ibid.
 Epicarme, *Poëte Comique; combien vescu.* 260
 Epictète, *Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes.* 223. *Combien excellent Philosophe.* 323
 Epicure, *Son plaidoyer pour la volupté.* 137, &c.
 Epicuriens, *Quels entre tous les Philosophes.* 124. *Combien differens des Stoiciens.* 152
 Eratosthène, *Le Grammairien, de combien longue vie.* 260
 Eriçthon, *Comment nâquit selon l'opinion des Athéniens.* 189
 Erigone, *Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux.* 411
 Esquinés, *Comment deuenue le Parasite de Denis le Tyran.* 153
 Eschyle, *Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel usage.* 224. *Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Eschyle.* 396
 Esculape, *Où établit vne boutique d'Apoticaire.* 121. *Son travail.* 126. *Quel fut le destin d'Esculape.* 325
 Ethiopiens, *Quelle est leur principale diuinité.* 90
 Euangelus, *Riche Tarentin, que fit aux ieux Pythiques.* 221, 222
 Eudamidas, *Amitié d'Eudamidas, de Carixene, & d'Aretas.* 31, 32
 Eumèle, *Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux ieux Pythiques.* 222
 Eumenides, *Quelles Deesses, & où estoit leur Autel.* 127
 Euphor-

T A B L E

Euphorbe, <i>Quel, & où tué.</i>	102
Euquenor, <i>Quel & comment ſçauoit ſon deſtin.</i>	430
Europe, <i>En quoy ſe changea Iupiter, pour la beauté d'Europe.</i>	439
Euthydique, <i>Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon.</i>	31, 32
Exercice, <i>Traicté des exercices du corps. Pourquoi eſtablies.</i>	161. & ſuiu. 162

F.

P Lainte de PF, & le iugement qui ſ'en enſuit.	459, 460
Felicité, <i>En quoy conſiſte. parfaite.</i>	100, 101. Felicité 148, 149, 153
Femme, <i>Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe pût paſſer de femme.</i>	371
Feu, <i>Par quels peuples il eſt adoré.</i>	90
Flatterie, <i>Ce que c'eſt précifément, & comment diſtinguée de la louange.</i>	13, 17, 18
Flûtes, <i>De Timotée & d'Iſmenias, &c. combien renommées.</i>	220
Fourmilleres, <i>Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celles des habitans.</i>	119
Fraude, <i>Comment dépeinte en compagnie de l'Enuie, & de la Calomnie.</i>	229

G.

G Alans, <i>Illuſtres, combien accroiffent la gloire d'une Dame.</i>	395
Ganymede, <i>Pour quel auantage rany par Iupiter.</i>	277
Garamantes, <i>Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courſes dans la Lybie.</i>	264. Quels animaux ils y chaf-

DES MATIERES.

- y chassent particulièrement.* ibid.
 Garbatines, *Especies de chaussures, de quoy se font.* 193
 Geryon, *Comment un symbole de l'amitié.* 47. *En quelle estime estoit son corps, chez les Thebains.* 223
 Glaucias, *Ses Amours avec Chrysis, & quel en fut le progrès & le succès.* 194
 Glycéra, *Dialogue de Glycéra & de Thais, fameuses Courtisanes.* 285
 Goëse, *Roy des Onaniens en l'Arabie heureuse, combien vescu.* 258
 Gorgones, *Description d'un tableau de l'entreprise des Gorgones, & de la mort de Meduse.* 253, 427. *Et quel mestier elles faisoient.* 427
 Gorgias, *Rheteur, comment mourut, & à quel âge.* 260
 Grans, *Quel besoin ils ont des Parasites.* 160. *Quel honneur ils en tirent.* ibid.
 Grecs, *Comment receurent la Philosophie, & comment elle y gagna les sept Sages.* 333
 Gyges, *Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gyges.* 137
 Gymnosophistes, *De combien longue vie, & pourquoy.* 255

H.

- P** *Lainte de l'H, & de ce qui s'en ensuivit.* 461
 Hebdomas, *Orateur, pourquoy ainsi appellé.* 241
 Hector, *En quel endroit auoit ses sacrifices.* 413
 Helene, *Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la décrit.* 102. *Par qui elle auoit esté rauie, durant la premiere guerre de Troye.* 103. *Pourquoy enleuée par Thesee, & depuis aimée par tous les Princes Grecs.* 441
 Hemus, *Mont, où placé.* 337

Hercule,

T A B L E

Hercule , En quoy particulierement louable. 18. Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule & ses travaux. 80, 83. Comment a passé toute sa vie. 136.	
Hercule , comment surnommé & depeint par les Gaulois. 212, 213. Et pourquoy sous la figure d'un vieillard. 213. Hercule pourquoy se fit bruster. 325	
Hermoclès , Le Rhodien, renommé Statuaire. 383	
Hermodore, l'Epicurien, pourquoy se parjura. 118. Et par qui foudroyé. 122	
Hermion , l'Epicurien pourquoy regarde de trauers par les Stoïques. 361	
Hermotime , Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien. 217, 218	
Herodote , Comment a voulu consigner ses Fables à la posterite. 189	
Herophile, Le Cynique, par qui veu entre les bras d'une Courtisane. 118	
Hesiodé , Comment deuint grand Poëte. 181. Quelles sont ses œuures. 267	
Heron , Hieron Pilote , combien expert. 270. Roy de Syracuse, combien vescu. 256	
Hippias, Combien excellent Artisan. 206	
Hippocrate , Statue d'Hippocrate courant toute la nuit. 197	
Hippodamie , A quel prix mise par son pere Enomaüs. 441	
Hipponax, Ancien Satyrique. 236	
Historien, En quoy distingué de l'Orateur. 19	
Homere , Comment excellent Peintre. 6. Quel en ses comparaisons. 20. Louange d'Homere , sa comparaison avec plusieurs Orateurs, & de son país. 393	
Homme , Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme. 104	
Hymette , Forteresse , ou pointe de rocher, en quelle contrée. 129	
	Hypate,

T A B L E

Hypate, <i>Ville, où située.</i>	48
Hyperide, <i>Combien timide de son naturel.</i>	154
Hypsicrate, <i>Amisien, à quel âge mourut.</i>	260
Hyaspasine, <i>Roy des Caraciens, à quel âge mourut.</i>	257.

I.

S A demande contre le K & l'R, & ce qu'il en fut ordonné.	462
Idée, <i>De quelle nature, & par qui veuë.</i>	195
Idole, <i>Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles.</i>	375
Idomenée, <i>Fils de Iupiter, au rapport de qui estoit Parasite.</i>	155, 156
Ierapolis, <i>Pourquoy ainsi appellée, & où située.</i>	374
Jeunesse, <i>Comment doiuent estre instruits les ieunes gens.</i>	167
Ignorance, <i>Combien dangereuse, & combien de maux elle cause.</i>	228
Immortalité, <i>Des Dieux à quoy leur sert.</i>	70
Inconnu, <i>Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui découuert.</i>	436
Indes, <i>Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes.</i>	209.
<i>De quelles gens son armée estoit composée.</i>	ibid. Et
<i>de quelles armes.</i>	210. Dédain qu'en conceurent les
<i>Indiens.</i>	ibid. Mot de la bataille.
Ioësse, <i>Dialogue de Ioësse & de Pythie, fameuses Courtisanes.</i>	308
Lon, <i>Philosophe Platonicien, en quelle estime parmi les siens.</i>	191
Iour, <i>Quels sont les peuples qui adorent le iour.</i>	90
Iphigenie, <i>Prestresse de Diane, comment enleuée.</i>	24
Iris, <i>Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux.</i>	223
Isocrate, <i>Quelle est à present estimée son Eloquence.</i>	185
	L1 A quel.

T A B L E

<i>A</i> quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut.	260
Isthme, Declamation contre l'entreprise que Neron auoit faite de percer l'Isthme.	444. & suiv.
Isthmique, Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques.	163
Iunon, d'Euphranor, quelle. 6. Inuectiue contre Iunon.	428
Iupiter, Ce que l'on croit de luy en Candie. 91. Combien a plus de peine que les autres Dieux. 126. Inuectiue de Momus, contre Iupiter mesme. 412. Ses auantages & ses vices.	426
Iustice, Par qui louée, insqu'à estre estimée le souuerain bien.	127
Ixion, Quelle fut son ingratitude.	358

K.

P Laintes du K, & de ce qui s'en ensuiuit.	462. Où particulièrement necessaire.	là mesme.

L.

P Lainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en ensuiuit.	463
Lapithes, Description d'un combat semblable à celuy des Lapithes & des Centaures.	359. & suiv.
Léda, En quoy se changea Iupiter pour la beauté de Léda.	439
Leontique, Dialogue de Leontique & Quenidas, fameuses Courtisanes.	311
Lettres, Quel mal-heur est commun aux Gens de Lettres. 346. Origine des lettres Françoises. 451. Elogi de toutes les lettres.	472
Licurgue, Combien timide de son naturel. 154. En quel	

DES MATIERES.

quel temps établist ses Loix.	174.	Quel en l'esprit d'Anacarsis. ibid.	260
Louanges ; Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce qu'a c'est.	13.	Comment distinguées de la flaterie.	18
Luite, Quel exercice, & comment se faisoit.			161
Luiteurs, Pourquoi les Luiteurs se frottent de sable & de poussiere, après s'estre frottés d'huile.			169, 170
Lune, Quels peuples adorent la Lune.	90.	Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.	119, 120
Lybie, Costé Meridional de la Lybie, quel.			264
Lycie, En quel endroit est la séparation de la mer de Ly- cie & de Pamphylie.			271
Lypayé, Orateur, pourquoy ainsi appelé.			241
Lysimachus, Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vescu.			256

M.

D emande de l'M, contre les abreuviations, & quel jugement s'en ensuiuit.			463, 464
Machlyens, Quels peuples, & où ils habitent.			211
Mages, De Perse, pourquoy de si longue vie.			255
Magicien ; Description de l'Isle des Magiciens.	509.		61 suiu.
Maison ; Louange d'une maison de plaisance.	247.		&c.
Marc-Aurele ; De combien longue vie, & pourquoy.	255		
Mars, Comment surpris avec Venus par Vulcain.			95
Masinissa, A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut.			258
Medecins, Du temps de l'Auteur faisoient eux-mes- mes les remedes.			197
Medée ; Description d'un tableau de Medée transportée de rage & de jalousie.			254
Melisse, Courtisane, quelle.			291
Memnon, Quelle est sa statue, & en quelle contrée.	203		

T A B L E

Memphis, Comment cette ville fut prise, & par qui.	206
Menecrate, Pourquoi déclaré infame, & tous ses biens confisque.	32
Menippe, Pourquoi vola dans le Ciel.	113
Mensonge, D'où vient que les hommes ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre.	188
Mer, Quand se peut appeller le miron des Cieux.	249
Mercur, Inuetiue contre Mercure.	427
Merioné, De qui estoit le Courtisan & le Parasite.	157
Metempsycole, Ce que c'est, & quelques exemples memorables d'icelle.	101, 102
Mestier, Quel est le mestier qui ne coste rien à apprendre, mais bien à enseigner.	150
Miltiade, De quoy accusé.	234
Minerue, Description d'un tableau du Temple de Minerue.	253
Minos, Quel honneur il receut des Dieux 157. Où il rend la Iustice.	176
Mitridate, Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vescu.	257
Mnasçirés, Roy des Parthes, combien vescu.	258
Mnesithée, Quel sacrifice il fit à Iupiter & autres Dieux, après estre eschappé du naufrage.	81
Monnoye, Distinction de plusieurs sortes de monnoyes.	499, 500
Morts, Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts. 178, 179. Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts. 179. Combien différentes sortes de sepultures.	179, 180
Mouche, Description agreable de la mouche. 215. & suiv. En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe. 216. Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie. ibid. Quelle sorte de mouche	

DES MATIERES.

<i>che est de longue vie.</i>	217.	<i>Sa metamorphose.</i>	218
Moyse, Comment appelé par l'Auteur.			429
Muses, Quelle promesse firent à Hesiodé, & quels sont leurs principaux talens.			267
Musique, Combien puissante sur l'esprit humain.			169
Musonius, Combien excellent Philosophe.			323
Myrmidons, Quelle nation, & d'où venue.			119
Myrtalé, Courtisane, quelle.			314
Myrtium, Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameuses Courtisanes.			287
Mythrés, Inuective de Momus contre ce Dieu.			412

N.

A ccusation de l'M par elle, & de ce qui s'en ensuiuit.	464.	Réponse de l'M.	465.	Réplique de l'N.	là même.
Nature, Pourquoi la Nature a donné les biens aux hommes.					418
Nauire, Description d'un Nauire, avec tout son amarrage.					270
Nausicaé, Quelle Dame, & en quoy particulièrement recommandable.					11
Nectar, Breuuage des Dieux.					123
Negrepont, Isle, par qui retranchée de la Beocie.					445
Neptune, Quelle fut son auanture.	71.	Inuective contre Neptune.			426, 427
Neron, Declamation contre l'entreprise que Neron auoit faite de percer l'Isthme.	444.	& suiui.		A quel dessein il alla en Grèce.	445.
Ses foles imaginations, & sa presumption.					là même.
Nestor, Quel, & de qui il estoit Parasite.	156.	Combien de temps a vescu.			259
Niobe, Par qui & pourquoy changée en rocher.					21
Numa Pompilius, Combien de temps vescu.					255

T A B L E

Numismacie, Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme. 499

O.

- S** Es pretentions contre les autres voyelles. 460. Réponse que luy fait l'A. là mesme. Replique qu'elle va plus rondement en besogne. là mesme.
- Obole, Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur. 177
- Offence, Belle coustume des Scythes, lors que quelqu'un d'en-eux a receu quelque offence. 42
- Olympique, Quel estoit le prix du vainqueur aux ieux Olympiques. 163
- Or, Quelle description en fait Pindare. 97. Par qui comparé aux Graces. 101. Ses beaux effets. 101. Comment il est la source de tous maux. ibid.
- Oracles, Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy semblables. 85, 91
- Orateur, Distinction entre l'Orateur, & l'Historien. 19. Combien suiets à l'avarice sont les Orateurs. 258. Le moyen de se rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chequins. 182, 183, &c.
- Oreste, & Pilade de quels sacrifices honorez, & en quelle qualité. 22. Leurs belles actions. 23. Pourquoy Oreste tua son pere. 448
- Orion, Histoire ancienne d'Orion. 253
- Orphée, Comment sa teste aborda en l'Isle de Lesbos. 222, 223. Sa lyre par qui achetée; & ce qui en arriva. 223. Le Patron des Musiciens. 338
- Osyris, Quelles ceremonies se font pour sa feste. 376
- Oüye, Au rapport de qui est plus infidele que la veüe. 251

DES MATIERES.

P.

- D** *Isbute du P, & de son compagnon PH, contre l'usurpation de l'F.* 459, 460. *Le iugement ensuiuy.* 460. *Plainte du P, contre l'usage d'à present.* 467. *Et son Arrest.* *ibid.*
- Pacate, d'Apelle.* 6
- Palais, Description & louange d'un Palais magnifique.* 247, &c.
- Pamphile, Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuses Courtisanes.* 287
- Pamphylie, En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie.* 271
- Pan, Compagnon de Bacchus, où logé.* 129. *Ses plaintes.* 130. *Son inuettive contre les Philosophes.* *ibid.*
- Pancrate, Pythagoricien, quel personnage.* 203
- Pantarbes, Pierres precieuses de quelle propriété.* 494
- Paon, En quel temps il estale plus magnifiquement ses beautez.* 249
- Paradis, Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils sont ainsi appelez.* 477, 478
- Parasite, Si l'exercice de Parasite peut estre apellé un mestier.* 145. *Si ce peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmy les arts.* 146. *Sa definition & preuve.* 148
- Pâris, Par qui comparé à Achille.* 20. *A quoy prefera Helene, & pourquoy.* 441
- Parnés, Mont, en quelle contrée.* 129
- Parques, Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets.* 68, 69, 70
- Patras, Ville, où située.* 66
- Patrie, Combien douce & aimable, & pourquoy.* 261. *Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, & quelle elle est.* 262. *Recommandation & louanges de la Patrie.* *ibid. & suiuant.*

T A B L E

Patrocle, <i>Quel, & de qui estoit la Parasite.</i>	156
Pauvreté, <i>Des avantages de la Pauvreté.</i> 94, &c.	105
Peintres, <i>D'où vient que les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations.</i>	17
Peinture, <i>Combien différente de la parole.</i>	252
Pelops, <i>Pour quelle raison admis à la table des Dieux.</i>	439.
Pelops, <i>comment vainquit Hippodamie.</i>	441
Penelope, <i>De quoy peut servir d'exemple.</i>	11
Penthée, <i>Femme d'Abradate, quelle.</i>	7, 11
Peregrinus, <i>Combien le bâton de ce Philosophe fut estimé & acheté.</i> 223. <i>Quel, & sa mort.</i> 317. & <i>suiv.</i>	ibid.
En quoy comparé à Empédocle.	ibid.
Perfée, <i>Description de la peinture de Persée & d'Andromède.</i>	252
Perfes, <i>Quelle est la principale divinité qu'ils adorent.</i>	90
Phalès, <i>Par quels peuples adoré.</i>	ibid.
Phédre, <i>Comment perdit Hypolite.</i>	234
Phidias, <i>Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages.</i>	16
Philetère, <i>Premier Roy de Pergame, combien vescu.</i>	257
Philine, <i>Courtisane, quelle.</i>	289
Philocrate, <i>Combien timide de son naturel.</i>	154
Philosophes, <i>Combien incertains.</i> 114, 115. <i>Leur impudence & leur curiosité.</i> 115. <i>Quelle sorte de gens, & leur grand nombre.</i> 123, 124. <i>Si l'on peut donner exemple de quelque Philosophe qui soit mort les armes à la main.</i> 155. <i>Combien sujets à l'avarice.</i>	258
Philosophie, <i>Combien cet Art excelle par dessus les autres.</i> 152. <i>Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes.</i>	332
Philoxène, <i>Pourquoy puny tres-severement par Denis le Tyran.</i>	

DES MATIERES.

Tyrant.	223, 231
Phénix, Pour quelle particuliere consideration éleu Roy par les Animaux.	476
Phrygiens, Quelle est leur principale diuinité.	90
Pilade, En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroeques. 22, 23. Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon.	253
Pilote, Comparaison du Pilote & de la Providence.	92
Pindare, Quelle description il fait de l'or.	97
Perithoüs, Par qui aidé au dessein de l'enlèvement de Proserpine.	441
Pittacus, L'un des sept Sages, combien vecus.	258
Platon, S'il s'est meslé du mestier de Parasite. 153. En quoy comparé à Nicias, ibid. En quelle estime estoit son Eloquence du temps de l'Auteur.	185
Pluton, Quelle estoit la vertu de son casque. 137. Pourquoy ainsi appelé, & que signifie ce nom.	176
Pnycé, Place d'Athènes, à quoy destinée.	129
Poësie, Quels sont les charmes particuliers de la Poësie.	167
Poëtes, Pourquoi ils ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations. 17. Quand sujets à faillir. 69. Isle des Poëtes en quelle contrée. 501. Diverses manieres d'agir de ses habitans.	502. &c.
Polemon, Quel personnage & pourquoy quitta l'Academie. 134. Comment & à quel âge mourut.	260
Pollux, En quoy renommé estimable.	18
Polydamas, En quel endroit la statuë de cet Athlete guérissoit de la fièvre.	413
Polystrate, Quel & combien grand Orateur.	16
Portique, Plaidoyer du Portique contre la volupté. 135. &c.	
Posidonius, Philosophe & Historien d'Apamée, combien	

T A B L E

<i>bien vescu.</i>	259
Potamon, Orateur, de combien longue vie.	260
Professions, Où l'on vit long-temps, quelles sont particulièrement.	255
Prométhée, Quelle est sa condition.	70
Prose, Quel est le plus recommandable de la Prose ou du Vers.	393
Proserpine, Fille de Cérés, comment enlevée. 176. Par qui recherchée iusques dans les Enfers.	441
Prouidence, Quelle estoit la prouidence des Dieux, & si maistresse ou esclave du destin. 71. Question de la prouidence. 74. & suiu. 89. & suiu.	
Protesilas, En quel endroit auoit ses sacrifices.	413
Ptolomée, Fils de Lagus, combien heureux, & combien vescu.	256
Pugilat, Quelle sorte d'exercice.	163
Pygmée, Description d'Isle des Pygmées, & que signifie proprement ce mor, selon son etymologie. 506. Leur guerre contre les Grûs. 507. Leurs mœurs & leurs exercices.	508
Pyrandriens, Quelle sorte de peuples.	494
Pyrrhon, Pourquoi ne se voulut point presenter en jugement.	139
Pyrrhus, & Alexandre, quels nous sont representez dans l'Histoire.	206
Pythagore, Quel personnage, & ce qu'il auoit esté auparavant. 96, 101, 102. Pourquoi defendit les viandes & les feues.	103
Pythiques, Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques.	163
Python, Comparé à Demosthène.	403

DES MATIERES.

Q.

- P** Lainte du Q, & sa demande. 467, 468. Sa Sentence. là même.
 Quélidonium, Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fameux Courtisanes. 304

R.

- P** Lainte de l'R, contre l'I & l'E. 468. Ordonnance de l'Usage contr'elle. ibid.
 Radamanthe, De quel pais, & combien seuëre Iusticier. 176
 Republique, Discours de l'Estat d'une bonne Republique. 167
 Repentir, Comment dépeint en la compagnie de l'Enuie & de la Calomnie. 229
 Rhea, Qui le premier enseigna ses mystères aux hommes. 378
 Rhétorique, Plaidoyer de la Rhétorique contre Lucien. 139, 140, 141.
 Rhododaphné, Explication de ce terme. 244
 Rhodope, Montagne, où placée. 337
 Riche, Quelles sont les craintes & les soins qu'ont les riches. 353 &c. Combien ceux-là se trompent, qui croient que la félicité consiste dans les richesses. 354.
 Saturne aux riches. 355. Réponse des riches. 357
 Richesses, Description des incommoditez des richesses. 94, 105. &c.
 Rois, Quelle est la félicité des Rois. 107. Pourquoi comparez aux statues d'or. ibid. Quelle est aussi leur infortune. ibid.
 Roxane, d'Action, quelle. 6
 Royauté, A combien de maux sujette. 283
S. Plain-

T A B L E

S.

- P** *Lainte de l'S, contre les Autheurs Modernes.* 468.
Plainte du Z, contr'elle. 469. *Ordonnance de*
PVſage ſur leurs plaintes. là meſme.
- Sanglier, Calydonien, en quelle eſtime chez les Tégeates.*
 223. *Effet de la colére de Diane.* 368
- Sappho, Quelle Dame, & en quoy recommandable.* 11
- Sarpedon, Fils de Iupiter, par qui tué.* 156. *Pourquoy*
Iupiter ne peut empêſcher ſa mort, & comment il pleu-
ra ſa perte. 429
- Saturne, S'il deuoroit ſes enfans, & ce qui le mût de ſe*
defaire de ſon Empire. 342
- Saturnales, Leur deſcription, & de ce qui s'y paſſe.* 341.
Loix Saturnales. 342, 347. *Et les loix du Deſtin.*
 349. *Epîtres Saturnales.* 351. *Réponſe de Saturne.*
 353. *Saturne aux Riches.* 355
- Scorpions, De combien de ſortes en Lydie.* 264
- Scribes, Ou Interprètes des myſteres des Dieux chez les*
Aſſyriens & les Arabes, pourquoy de ſi longue vie.
 255
- Scythes, Quelle eſtime ils font d'un bon amy, & combien*
ils abhorrent la trahiſon. 25. *Comment ſeruent leurs*
amis. 40, 41, 42, 43. *Quelle eſt leur principale diui-*
nité. 90
- Semiramis, En quoy changée.* 378. *Et comment deue-*
nuë ſage. 387
- Seres, De combien longue vie, & pourquoy.* 255
- Seruius Tullius, Combien de temps veſcut.* 255, 256
- Sidoniens, Peuples en quelle Prouince.* 375
- Simonide, Ancien Satyrique.* 236. *De Cée combien*
veſcut. 260
- Sinarthocle, Roy des Perſes, à quel âge commenca à re-*
gner. 257
- Si-

DES MATIERES.

Sifinnes, Et Toxaris combien grans amis.	45
Smirne, Où située, & quelle ville.	4
Socrate, Comment se porta contre les Lacédemoniens.	
155. Quel estimé entre les Philosophes, & comment Cherephon luy fut enuoyé. 184. Dequoy accusé.	234.
A quoy se plaisoit particulièrement.	248
Solon, Entretien d'Anacarsis avec Solon. 161. &c.	
L'un des sept Sages combien vescu.	258
Sommeil, Combien le Dieu du Sommeil a de peine.	126
Songes, De combien de sortes selon Homère. 97. Dequoy ils se forment.	là meisme.
Sophocle, Comment mourut, & à quel âge.	260
Solandre, De Calamis, quelle & en quel endroit.	5, 6
Sostrate, Comment défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis.	206
Souhaits, Combien bigeares & inutiles parmy les hommes. 274, 275. Et sans fin.	277, 278
Spartinus, Comment tué en un festin.	118
Speçacles, Combien célébres en Grèce.	164
Squelet, Ce que c'est proprement.	179
Statuë, Aparoissant toutes les nuits, quelle.	196
Stoiciens, Combien differens des Epicuriens.	152
Stésicore, Poète Lyrique, de combien longue vie.	260
Stratonice, Quel, & quel Temple elle fit bastir	379
Sunion, Quelle place, & en quelle contrée.	129
Superfluitez, Combien fascheuses.	420
Syrie, Description du Temple de la Déesse de Syrie, de son origine, & de ses ceremonies.	374. & suiv.

T.

P Lainte du T contre l'S, & leur reglement. 469, &c.	
Tale, Intendant de Minoes, que faisoit en l'Isle de Crète.	196
Tantale, Quel honneur il receut des Dieux.	157
Tarquin,	

T A B L E

Tarquin le Superbe, combien de temps vescu.	256
Temple, Description du Temple de la Déesse de Syrie.	374. & suiv.
Temples, Anciens de quel costé tournez.	248
Teréc, Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut.	258
Terés, Roy des Odrysiens, combien vescu.	256
Terfagore, Poète, quel personnage.	391, 392
Thais, Dialogue de Thais & de Glycéra, fameuses Courtisanes.	285
Thales, Combien vescu.	258
Theagène, En quel endroit sa statue guérissoit de la fièvre.	413
Theane, Quelle Dame, & en quoy recommandable.	11
Thébains, Combien extrangars au sujet de leur origine.	189, 190
Themistocle, De quoy accusé.	235
Thersite, Comment décrit par Homere.	221
Thesée, Comment a passé toute sa vie. 136. Pourquoi enleva Helene.	441
Thraces, Quelle divinité ils adorent.	90
Thucydide, Combien de fois Demosthène avoit escrit de sa main son histoire.	220
Thyeste, Combien son crime fait d'horreur sur les Theatres.	343
Tigranes, Roy d'Armenie, à quel âge mourut.	257
Timoclès, Dispute de Timoclès le Stoicien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Prouidence. 82, 83, 90. &c.	
Tiréfius, Combien on luy donne de temps de vie.	255
Toxaris, & Sifinnes, combien grands amis.	45
Tragedies, Quel doit estre l'usage des Tragedies.	168
Tribades, Quelles sortes de personnes.	293
Triphène, Dialogue de Triphène & de Charmide, fameuses Courtisanes.	306
Tro-	

DES MATIERES.

Trophonius, *Inuestigue de Momus contre ses Oracles.* 413
 Troye, *Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit.* 102

V.

EN quels endroits il semble exclure l'L. 463. *Plainte de de l'V, sur la misere de sa condition.* 470
 Vents, *Quelle est leur travail.* 126
 Venus, *De Cnide quelle, & celle d'Alcane.* 6. *Comment surprise avec Mars par Vulcain.* 95
 Vers, *Si les Vers sont plus estimables que la Prose.* 392, 393
 Veue, *Les avantages de la veue sur l'ouïe.* 251
 Villes, *Comparées aux fourmilleres.* 119. *En quoy principalement consiste une ville.* 167
 Vlysse, *Pourquoy ses mensonges furent excusables.* 189.
Description d'un tableau d'Vlysse. 253
 Vniuers, *Diuerfes opinions des Philosophes, touchant l'estat de l'Vniuers.* 114, 115
 Vulcain, *Quelle est sa felicité.* 70

X.

REMONSTRANCE de l'X, contre l'S. 470. *Arrest de la Grammaire sur ce sujet.* 471
 Xenocrate, *Disciple de Platon, de combien longue vie.* 259
 Xenophanes, *Fils de Dexine, & disciple d'Archelaüs, combien vascut.* 259
 Xenophile, *Le Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore, à quel âge mourut.* 258

Y.

COMMENT se sauue de la demande de l'I. 462
 Z. Za-

TABLE DES MATIERES.

Z.

Z Amolxis, Quel, & par quels peuples adoré.	90
Zenothemis, De quelle façon témoigna son amitié à Menecrate.	33. Combien il se glorifioit de son amitié.
	ibid.
Zénothémis, Surnommé le labyrinthe, quel.	361
Zenon, Chef de la secte Stoïque, combien v'eut.	258
Zoroastrie, Plains de Zoroastrie quelle, sa ville & ses lois.	509, &c.

T A-

T A B L E

DES TRAITEZ, OV DIA- LOGVES DE LA II. PARTIE DE LVCIE N.

L Es Images, ou les Portraits,	pag. 3
L Deffenſe du Diſcours precedent,	p. 12
1 Toxaris, ou de l'Amitié,	p. 22
L L'Asne de Lucien,	p. 48
- Jupiter confondu,	p. 68
J Jupiter le Tragique,	p. 74
2 La Songe, ou le Coq,	p. 94
1 Icaromenipe,	p. 112
2 La double Accuſation, ou la Chicane,	p. 125
3 Le Paraſite, ou l'Eſcornifleur,	p. 144
1 Des Exercices du corps,	p. 161
1 Du Deuil,	p. 175
L L'Orateur ridicule,	p. 180
3 Le menteur, ou l'Incredule,	p. 188
2 Hippiaſ, ou le Bain,	p. 205
2 Bacchus,	p. 209
1 L'Hercule Gaulois,	p. 212
1 De l'Ambre, ou des Cygnes,	p. 214
1 Louange de la Mouche,	p. 215
2 Contre un ignorant qui faiſoit une Bibliothéque,	p. 219
1 De la Calomnie.	p. 228
3 L'Apophrade, ou le mauuais Grammairien,	p. 236
2 Louange d'une maiſon,	p. 247
2 De ceux qui ont long-temps veſcu,	p. 254
1 Louange de la Patrie,	p. 261
2 Des Diſſades,	p. 264
M m	Dialogu:

T A B L E

3 Dialogue de Lucien & d'Hésiode ,	p. 266
2 Le Navire , ou les Souhaits ,	p. 268

DIALOGUES DES COURTISANES. p. 285

Dialogue de Glycère & de Thaïs ,	ibid.
Dialogue de Myrtium , de Pamphile , & de Doris ,	p. 287
Dialogue de Philine & de sa mère ,	p. 289
Dialogue de Melisse & de Bacchis ,	p. 291
Dialogue de Cleonarium & de Leana ,	p. 293
Dialogue de Crobylé & de Corinne ,	p. 295
Dialogue de Musarium & de sa mère ,	p. 297
Dialogue d'Ampélis & de Chrysis ,	p. 300
Dialogue de Dorcas , de Pannyquis , &c.	p. 301
Dialogue de Quélidonium & de Drocé ,	p. 304
Dialogue de Tryphène & de Charmide ,	p. 306
Dialogue de Ioïsse , de Pythie , & de Lyfias ,	p. 308
Dialogue de Leontique , de Quénidas & d'Hymme ,	p. 311
Dialogue de Dorion & de Myrtalé ,	p. 314
Dialogue de Cochlys & de Parthenice ,	p. 316

La mort de Pérégrinus ,	p. 317
Les Fugitifs ,	p. 331
2 Les Saturnales ,	p. 341
2 Cronosolon , ou le Législateur de Saturne ,	p. 346
{ Loix des Saturnales ,	p. 347
{ Loix du Festin ,	p. 349
2 Epistres Saturnales ,	p. 351
2 Réponse de Saturne ,	p. 353
2 Saturne aux Riches ,	p. 355
2 Réponse des Riches ,	p. 357
	La

DES TRAITEZ OV DIALOGVES.

<i>Les Lapithes, ou le Banquet, des Philosophes,</i>	P. 359
<i>3 La Deesse de Syrie,</i>	P. 374
<i>1 La louange de Demosthéne,</i>	P. 391
<i>2 L'Assemblée des Dieux,</i>	P. 409
<i>2 Decret des Dieux,</i>	P. 414
<i>3 Le Cynique,</i>	P. 416
<i>Philopatris, ou le Catechumène,</i>	P. 424
<i>Carideme, ou la louange de la Beauté,</i>	P. 437
<i>Neron, ou l'entreprise de percer l'Isthme,</i>	P. 444

Pièces ajoüstées par forme de supplément.

<i>Dialogue des lettres de l'Alphabet,</i>	P. 449
<i>Histoire veritable, liure troisieme,</i>	P. 473
<i>Histoire veritable, liure quatrieme,</i>	P. 494

F I N.

A L E T D E N,

De l'Imprimerie de NICOLAS
HERCVLES, l'An. 1659.